



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



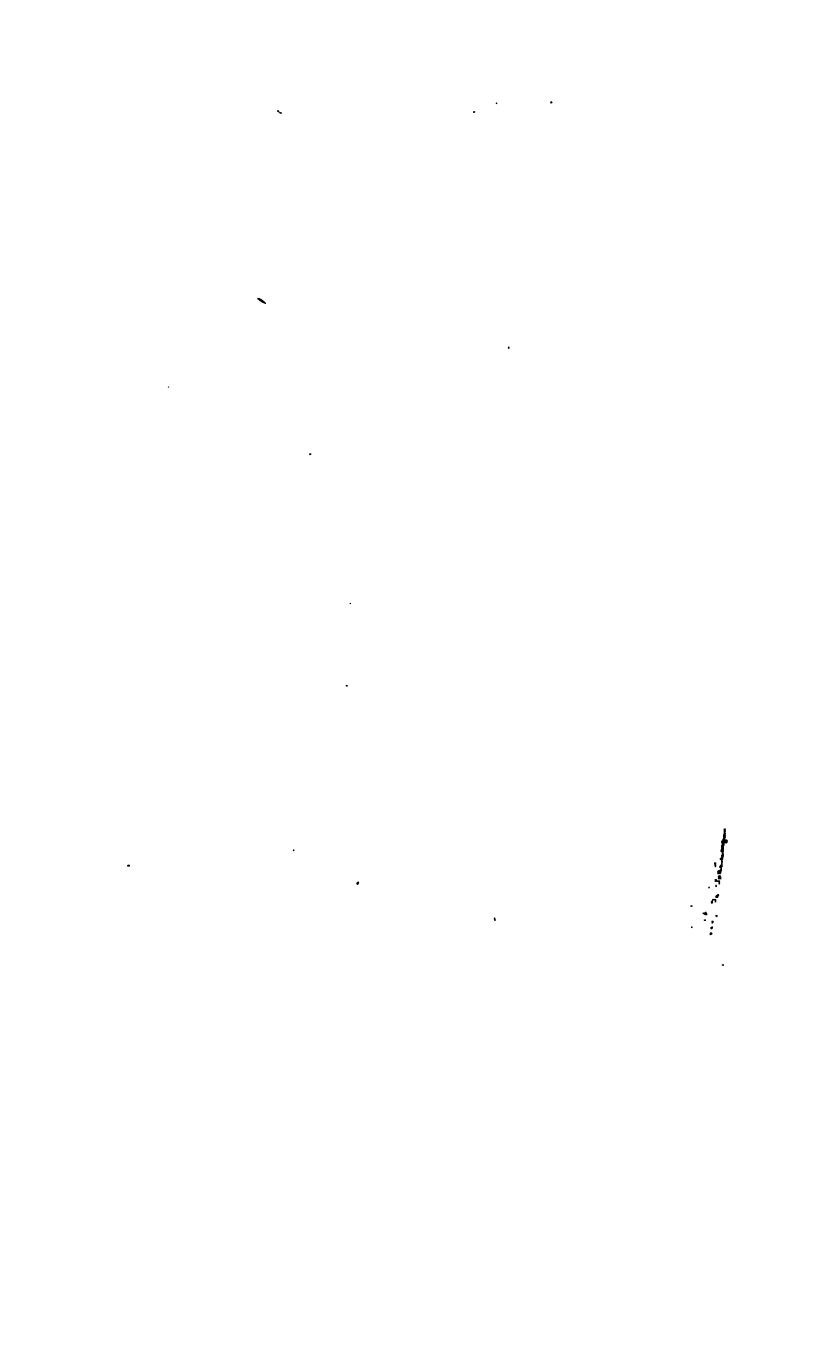


600027751S











LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRÉS
DE LA
FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent.

Par Monsieur D'AUVIGNY,

TOME NEUVIÈME.

LES GRANDS CAPITAINES.



A. AMSTERDAM.

Et se vend

**A PARIS, chez KNAPPEN, au bas du
Pont S. Michel, au Bon Protecteur.**

M. DCC. LXIX.

210. c. 109.

2002

THE BODLEIAN LIBRARY

OXFORD

17 JUL 83

THE BODLEIAN LIBRARY

OXFORD

17 JUL 83

THE BODLEIAN LIBRARY



THE BODLEIAN LIBRARY

OXFORD

17 JUL 83



LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome neuvième.

L OUIS DE LA TREMOILLE ,
second du nom, Prince de Tal-
mond, Vicomte de Thouars, Comte
de Benon, Baron de Craon, de Sul-
li, de l'Isle Bouchard, de S. Her-
mine, &c. surnommé le Chevalier
sans reproche ; sous les Rois Louis
XI. Charles VIII. Louis XII. &
François I. P. 1.

GASTON DE FOIX , *Duc de Ne-*
mours, Général d'armée, & Vice-
roi de Milan, sous Louis XII. 128,
YVE D'ALEGRE, *Chevalier de l'Or-*
dre du Roi, Capitaine de cent hom-
mes d'armes, sous les regnes de Char-
les VIII. & Louis XII. 161

LE CHEVALIER BAYARD ,
Lieutenant Général pour le Roi en
Dauphiné, Chevalier de l'Ordre,
& Capitaine de cent hommes d'ar-
mes. 227.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

ADMINISTRATIVE SERVICES

1. The University of Chicago

2. The University of Chicago

3. The University of Chicago

4. The University of Chicago

5. The University of Chicago

6. The University of Chicago

7. The University of Chicago

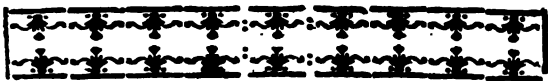
8. The University of Chicago

9. The University of Chicago

10. The University of Chicago

11. The University of Chicago

12. The University of Chicago



AVERTISSEMENT

*DE Monsieur D'AUVIGNY, Chanoine
Régulier de l'ordre de PREMON-
TRÉ, Frere de l'Auteur.*

CES deux volumes & ceux qui les suivront, sont les ouvrages posthumes de M. d'Auvigny, Chevalier de la Garde, qui après avoir donné ses soins pour l'édition des Tomes VII. & VIII. de son Livre, se hâta de partir pour joindre sa Troupe, & a été malheureusement tué dans le Combat d'Ertinghen, à l'âge de trente & un ans, le 27 Juin 1743, laissant une veuve & deux enfans mâles, à qui les descendants des Hommes Illustres de la France qu'il a célébrés si dignement, accorderont sans doute leur protection, & par honneur & par reconnoissance.

On sera peut-être étonné qu'un Auteur qui a si peu vécu, ait pû fournir

AVERTISSEMENT.

une pareille carrière , & qu'outre ces dix volumes qui sont imprimés , il ait encore laissé la matière de plusieurs autres en manuscrit , entre les mains de son Libraire , avant de partir pour la Franconie , où il a fini ses jours. Peu d'Ecrivains ont eû plus de facilité & de talens pour écrire l'Histoire , & je crois que la République des Lettres a fait en lui une perte. Sa mémoire étoit prodigieuse , & son imagination d'une vivacité extraordinaire , jointe à beaucoup de pénétration d'esprit. Naturellement Philosophe , il s'étoit formé un style nerveux & sententieux , qu'on remarque facilement dans cet Ouvrage. Peut-être aimoit-il un peu trop les ornemens du style & les agrémens de la narration , & il semble les avoir quelquefois préférés à l'exactitude de la Grammaire , trop vif & trop hardi dans ses pensées , pour s'y assujétir scrupuleusement.

Si l'on est surpris qu'il ait pû achever un si long Ouvrage à la fleur de ses années , (Ouvrage qui suppose une

AVERTISSEMENT.

lecture immense & un très-pénible travail) combien le fera-t-on davantage , si l'on fait attention à tous les Livres qu'il a publiés avant celui-ci. Après s'être exercé dans sa première jeunesse sur des matières de bel esprit & de fiction , il s'appliqua sérieusement à l'Histoire , & donna un Abregé de celle de France & Romaine , imprimée en 1730. Quelques années après il mit au jour l'Histoire de la Ville de Paris en cinq volumes , dont néanmoins la moitié du quatrième & tout le cinquième n'est point de lui , mais de feu M. de la Barre , de l'Académie des Belles-Lettres.

M. d'Auvigny étoit né dans le Hainaut. Après la mort d'un Oncle qui lui avoit donné de l'éducation , il vint à Paris en 1728 , & fut recommandé à une personne très-connue dans la République des Lettres , qui ayant apperçu en lui du génie , de l'esprit , du talent & beaucoup d'application à la lecture & au travail , prit quelque soin de cultiver ces disposi-

AVERTISSEMENT.

ctions. Mais depuis plus de huit années M. d'Auvigny s'étant attaché à d'autres personnes, & ayant voulu se conduire à son gré; celui à qui il avoit obligation de la première culture de ses talens, n'eut dans la suite presque aucun commerce avec lui. Ainsi dans la composition des Vies des HOMMES ILLUSTRES, on peut dire qu'il n'a été secondé de qui que ce soit. Il ne me sied pas de m'étendre davantage sur les louanges d'un frere. J'ai cru devoir à ses chers Manes ce léger tribut, & que le Public l'approuveroit.

LES



LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

LOUIS DE LA TREMOILLE.

*Second du nom , Prince de Talmond ;
Vicomte de Thouars, Comte de Benon,
Baron de Craon , de Sulli , de l'Isle
Bouchart , de S. Hermine , &c. Capi-
taine de cent hommes d'armes, Cheva-
lier de l'Ordre du Roi , Amiral de
Bretagne & de Guyenne , Gouverneur
de Bourgogne , Général des armées en
France & en Italie , Gouverneur de
Milan , surnommé le Chevalier sans
reproche ; sous les Rois Louis XI.
Charles VIII, Louis XII. & Fran-
çois I.*



TOUTE l'Europe connoît la grandeur de la Maison de la Trémoille , les hommes illustres qu'elle a produits , ses allian-

Origine de
la Maison
de la Tré-
moille.

ces, ses prétentions, & le rang distingué qu'elle a en France, où ceux qui la composent, jouissent du rang de Princes. Il ne manque à leur gloire que d'instruire le public des services importans que leurs Ancêtres ont rendus à la Nation, des grands talens qu'ils ont possédés, & des exemples de vertu & de courage que ces Héros ont laissés à la postérité.

1460.

Cette illustre Maison est originaire du Poitou, où est la petite Ville de la Trémoille. Les Seigneurs de la Trémoille avoient de grands biens en Bourgogne, & ils y tenoient un des premiers rangs. Louis de la Trémoille naquit le 20 de Septembre 1460 de Louis I, Sire de la Trémoille, & de Marguerite d'Amboise, fille & unique héritière de Louis, Sire d'Amboise, Vicomte de Thouars, Prince de Talmont, Seigneur de Mauléon, de l'Isle de Ré & de Montrichard. C'est par ce Mariage que cette riche succession est entrée dans la Maison de la Trémoille. Il étoit petit-fils de George de la Trémoille, que les Historiens de son tems disent avoir été *un homme considérable par sa propre condition & par ses grandes alliances,*

Sa vie est rapportée dans la première partie de cet ouvrage. Le pere de Louis de la Tremoille montra toute sa vie une violente inclination pour ses Souverains particuliers. Il préféroit la noble liberté qui régnoit dans leur Cour, à l'éclat tumultueux de celle de France, où les Grands commençoient déjà à n'être plus considérés, qu'à proportion du degré de faveur qu'ils avoient auprès du Roi. La branche de France qui régnoit sur la Bourgogne, n'ayant produit jusques-là que de grands Princes, étoit, sinon plus puissante, du moins plus assurée de ce qu'elle possédoit, que les Rois de France ses aînés. En vain la sagesse de Charles VII avoit-elle tenté de réparer les malheurs du règne de Charles VI, causés par les divisions & par la méchanceté des Princes de son sang : les peuples ramenés à l'obéissance par ses travaux & par ses soins n'ontroient de tems en tems les mêmes dispositions qui les avoient soutenus dans leur révolte. La mort du Roi parut une occasion très-favorable pour tous ceux qui avoient intention de conspirer contre le repos de l'Etat. Il ne sembloit pas que Louis XI. son fils.

1460

Etat de
France
Charles VI

1460. & son successeur, devenu depuis un des plus grands politiques de son tems, eût fait aucune attention au danger qu'il y avoit à remuer les anciennes humeurs, dont son pere avoit arrêté le mouvement avec tant de sagesse; & le fils de celui de tous nos Rois dont le regne avoit été le plus agité & le moins absolu, commença les premiers jours du sien en Souverain despotique & en vrai tyran. Il maltraita son frere Charles, réforma une partie des anciennes troupes, éloigna de sa Cour les grands Capitaines à qui son pere devoit le trône, & à qui il étoit lui-même redevable du pouvoir dont il les accabloit, pour la remplir de gens de néant, dépourvus de mérite, dont l'avidité étoit de s'emparer de l'autorité & d'occuper les places dont ils étoient le moins dignes.

Ligue du bien public. Cette conduite fit naître la Ligue du bien public, qui divisa toute la France. Les Grands de l'Etat se partagerent entre le Roi, qui n'avoit aucun égard pour eux, & son frere unique, que sa vertu & la justice de sa cause avoient rendu cher à ceux mêmes que la loi du devoir arma contre.

DE LA TREMOILLE. J

lui. Charles, Comte de Charolois, fils aîné du Duc de Bourgogne, fut le premier défenseur de Charles de France, & se joignit dans ce dessein avec le Duc de Bretagne, & avec un grand nombre de Princes & de Seigneurs François. Le pere de Louis de la Tremoille, retiré avec sa famille dans sa terre de Thouars, ne se déclaroit pour aucun parti; il se plaignoit du Roi, qui avoit dépouillé le Sire d'Amboise son beau-pere de la plus grande partie de ses biens; & néanmoins par principe de fidélité, il refusa constamment de prendre les armes contre lui.

1460.

La Trémoille, déjà âgé de 13 ans, monroit plus de penchant pour le Roi. Soit que son pere, craignant pour la suite l'effet des préventions reçues dans la jeunesse, dissimulât ses sentimens devant lui, soit que ses maîtres dans leur particulier cherchassent à lui inspirer l'attachement au Souverain, il se déclaroit en toutes occasions hautement pour Louis XI. Il disoit que son plus grand désir étoit d'aller lui offrir ses services, & un de ses jeunes compagnons, élevé dans des principes contraires, lui ayant dit un

Inclination
de la Tré-
moille pour
la Cour.

1460.

jour qu'il souhaitoit que le Roi succombât, il s'emporta jusqu'au point de lui donner un soufflet. Ce trait de vivacité & de zèle, dont le pere de Louis crut sagement devoir punir la violence, fit beaucoup de bruit & parvint jusqu'au Roi. Ce Monarque combla d'éloge le zèle du jeune la Trémoille; mais comme tout lui faisoit ombrage, il fit plus d'attention qu'il n'en avoit fait jusqu'alors, à l'indifférence que le Chef de cette Maison témoignoit pour ses intérêts; il craignit de le voir se joindre à la multitude de ses ennemis, & ce fut pour prévenir cet inconvénient, qu'il envoya demander au Seigneur de la Trémoille le jeune Louis son fils, afin de l'élever à sa Cour. C'étoit la coutume de ce Prince de tenir auprès de sa personne, sous prétexte de leur faire honneur, les héritiers des grandes Maisons, comme des otages de leur fidélité. Cette demande d'un Roi qui pardonnoit rarement les refus, donna de l'inquiétude à toute la Maison de la Trémoille, attachée aux Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Les Souverains de ces deux Provinces étoient déclarés contre le Roi. On se souvenoit encore

de la disgrâce inattendue de Géorge de la Trémoille, éloigné de la Cour, après avoir été l'objet de toutes ses faveurs ; & il étoit triste pour cette Maison d'exposer le plus précieux de ses rejettons aux caprices d'un Roi injuste, qui jusque-là avoit paru faire très-peu de cas des services, de la naissance, de la fidélité, & encore moins de la vertu. 1460.

Le Seigneur de la Trémoille consulta là-dessus Marguerite d'Amboise sa femme, encore plus prévenue contre le Roi, qu'il ne l'étoit lui-même ; tous deux se rappellerent le peu de sujet qu'avoit eu Louis XI. de saisir les biens du Seigneur d'Amboise, sur le seul soupçon que ce Seigneur avoit eu une conférence secrète avec le Duc de Bretagne ; ils convinrent de ne point remettre leur fils aîné entre les mains d'un Prince aussi défiant, de s'excuser sur sa jeunesse, & de cacher à leur fils les desseins que le Roi avoit sur lui. Mais Louis XI. entretenoit des émissaires dans les Maisons considérables de son Royaume, qui servoient à l'instruire de leurs vues & à faire réussir les siennes. Le jeune la Trémoille, sans pénétrer dans ce qui

1472.

déterminoit le Roi à penser à lui, se trouva flatté du souvenir de ce Monarque ; il s'en entretint avec un jeune Gentilhomme, nommé Chazeraç, qu'on lui avoit donné pour compagnie, & ils résolurent ensemble qu'il demanderoit lui-même à son pere la permission d'aller à la Cour où le Roi le demandoit. Chazeraç avoit quelques années de plus que la Trémoille, & un desir de s'avancer, qu'il ne pouvoit satisfaire à Thouars ; il encouragea donc la Trémoille à exécuter la démarche projetée, & le détermina à se déclarer. Celui-ci parla à son pere, & le pressa beaucoup de le laisser partir, afin, disoit-il, de lui donner les moyens de se faire connoître, & de ne pas laisser languir les plus belles années de sa jeunesse dans l'oïfiveté d'une Province. Le Seigneur de la Trémoille, aussi affligé que surpris de cette demande, ne douta pas qu'elle ne fût l'effet de quelque conseil. *Je verrai*, dit il froidement à son fils, *ce qui vous conviendra le mieux ; laissez-moi y penser.*

Louis se
sauve de la
maison de
son pere.

La réponse que Louis de la Trémoille attendoit avec impatience ne vint point ; au contraire, il vit que sa

mere & les amis de sa Maison, fai-
 soient leurs efforts pour le détourner
 de son dessein; ce qui lui fit prendre
 la résolution de l'exécuter sans rien
 dire, & sans prendre d'autre conseil
 que de son zèle & de Chazerac. Il
 monta à cheval avec lui, & prit la
 route de Paris. Le Seigneur de la Tré-
 moille, attentif à toutes ses démar-
 ches, fut bientôt informé de sa fuite;
 irrité d'une désobéissance qui pouvoit
 avoir des suites fâcheuses, il fit courir
 après lui, & ceux qu'il employa, use-
 rent d'une si grande diligence, qu'ils
 le joignirent, & le ramenèrent à
 Thouars. Son pere refusa d'abord de
 le voir, pour le punir au moins par
 cette marque de sévérité, ne le pou-
 vant faire avec justice par des moyens
 plus rigoureux. Il sentoit bien que la
 jeunesse de son fils l'empêchoit d'a-
 voir aucunes des vues politiques, qui
 faisoient craindre son séjour auprès
 du Roi. Le jeune la Trémoille de son
 côté n'attribuoit qu'à la tendresse que
 son pere avoit pour lui, l'opposition
 qu'il marquoit à ses dessein, & il
 s'imaginoit ne pas manquer essentiel-
 lement à son devoir, en se dérochant
 pour un objet qu'il croyoit utile.

1472.

1473.

1473.

Portrait de
la Cour de
Louis XI.

Le Seigneur de la Trémoille ne put rester long-tems sans voir son fils. Il résolut de lui ouvrir son cœur & de le déterminer par son propre intérêt à l'obéissance qu'il exigeoit de lui. Il le fit donc venir, & après lui avoir reproché son peu d'attachement pour son pere, il lui demanda quel bien il esperoit à la Cour d'un Roi triste, soupçonneux, inquiet, violent, pour le préférer, malgré son extrême jeunesse, au repos dont il jouissoit dans le sein de sa famille. Il lui fit à cette occasion un portrait de la Cour & du Roi, qui mérite d'être rapporté, pour connoître la façon de penser des vrais Grands de ce tems-là, le mépris qu'ils avoient pour les vices des Courtisans, & le peu de cas qu'ils faisoient de la faveur des Rois. *Vous brûlez d'aller à la Cour,* dit-il à son fils, *apprenez de moi, qui la connois, les dangers dont on y est menacé. Ceux qui vous y souhaitent vous en ont donné une fausse idée, en vous la peignant comme le séjour de l'honneur & des agrémens; on n'y voit que de fausses vertus. Ce sont elles qui dominent; on s'y trompe d'autant mieux, qu'elles ont acquis par une longue habitude l'air, funeste de paroître sincères. La*

seule chose où l'on y soit vrai, est la plus vaine de celles que l'esprit humain puisse imaginer ; c'est la façon des s'exprimer & de s'habiller ; dans tout le reste, il n'y a ni bon sens ni vérité. La vaine gloire, l'ambition, l'hypocrisie y regnent ensemble, on y paroît modeste, humble, attentif à sa conduite & au mérite des autres ; on semble s'y chercher & vouloir se servir ; dans les démarches extérieures, dans les discours publics, on voit l'image admirable d'un zèle sincère & d'une union parfaite ; mais dans le secret de ces cœurs corrompus, ce n'est que malice, envie, calomnie, trahison habilement dissimulée, & dont on ne peut tirer vengeance que par les indignes moyens d'une pareille conduite ; c'est par orgueil qu'on y est humble : on y est modéré pour nuire avec plus de sûreté, pieux par superstition & par hypocrisie, honnête & familier pour abuser de la confiance. On y souffre souvent de la disette au milieu de l'abondance, par les folles dissipations auxquelles on est excité ; la coutume est de répandre avec profusion, pour des plaisirs condamnés & suivis de repentir, ce que la justice & l'honneur devoient consacrer au payement des dettes légitimes. Et quel fruit retire-t-on d'un séjour où la vertu est

■ 473.

contrainte ou corrompue ; des ombres de grandeur acquises quelquefois par des services réels , & qu'un caprice peut vous enlever ; des flatteries dont on reconnoît la fausseté , aussi-tôt que la faveur nous abandonne ; un état toujours incertain ; un repos toujours exposé. On y jouit à la vérité d'une certaine supériorité sur le commun des hommes ; mais n'est-on pas obligé de s'humilier à son tour , devant ceux que la fortune favorise davantage ? Qui veut vivre à la Cour , s'expose à combattre continuellement contre les autres & contre soi-même. ●

Voilà mon fils , continua le Seigneur de la Trémoille , comme on pense à la Cour , dont le séjour est aujourd'hui plus à craindre que jamais. Le Roi est sombre , jaloux , inquiet ; il élève les gens de néant , écoute les rapports , défaut qui peut seul perdre les Rois ; il croit connoître les hommes & devoir les craindre ; le soupçon d'un moment détruit auprès de lui le fruit du plus sincère attachement ; on l'a vu sans raison proscrire les sages Ministres de son pere , & s'il en reste auprès de lui qui aiment encore la justice & la vertu , leur destin est de succomber dans une Cour , où regnent à leur

place l'hypocrisie & l'imposture. C'est un vil (a) Barbier qui gouverne sous lui , & le sort ennemi de la France , lui a donné pour Collegue un homme (b) d'une naissance aussi obscure , déshonoré depuis long-tems par son injustice , sa mauvaise foi , sa dissimulation & ses fourberies ; ce n'est qu'à ces indignes manœuvres qu'il est redevable de l'Episcopat.

D'ailleurs la Cour est toute remplie de dissensions ; la Bourgogne , la Bretagne & la France sont armées l'une contre l'autre ; les biens du Vicomte de Thouars votre grand-pere , viennent d'être confisqués ; le Duc d'Alençon , Prince du Sang , est prisonnier ; le Seigneur de Nemours , après de grands services , est éloigné de la Cour avec danger de sa vie ; le Comte de S. Paul , pour conserver ses biens , son crédit & sa dignité , est obligé de tromper un Roi qui veut être

(a) Olivier le Dain , Barbier de Louis XI , fils d'un Paysan près de Gand : il eut toute la confiance de Louis XI , & fut pendu sous Charles VIII.

(b) Jean Balué , fils d'un Meunier , & selon quelques-autres , d'un Cordonnier de Verdun ou d'un Tilleur. Il parvint à être Aumônier & Faveur de Louis XI qui le fit Intendant des Finances , ensuite Evêque d'Evreux , & peu après Evêque d'Angers. Il parvint enfin au Cardinalat. Il encourut par ses fourberies , la disgrâce du Roi , qui le fit renfermer dans une affreuse prison , d'où il ne sortit qu'onze ans après , sous Charles VIII.

1473. *trompé, & de se tromper lui-même ; la liberté, l'honneur, la vie ne sont point en sûreté, si l'on n'oppose pour les conserver le même esprit de fourberie qui les attaque. Enfin, ajouta la Trémoille, j'ai autant d'amour pour ma Patrie, que les plus zélés d'entre les François ; mais je vois tant de vices dans ceux qui la gouvernent, que je croirois trahir ses véritables intérêts, si je travaillois à augmenter leur puissance. Ainsi, mon cher fils, dans la jeunesse où vous êtes, vous ne pouvez que risquer beaucoup par les mauvais exemples que la Cour vous donnera, sans pouvoir espérer d'y faire goûter le vôtre.*

Louis écouta avec beaucoup de docilité le discours de son pere ; mais les réflexions qu'il contenoit, étoient trop au-dessus de son âge, pour qu'elles pussent faire beaucoup d'effet sur son esprit ; il se contenta d'excuser la hardiesse de sa fuite, & il promit de demeurer, puisqu'on le vouloit, & d'attendre ce que la Cour & son pere décideroient sur lui.

Cependant le Roi, attentif à ce qui se passoit dans la maison de la Trémoille, dont il connoissoit les mécontentemens, avoit appris l'opposition

du Chef de cette Maison à la volonté de son fils, & ce que le jeune Seigneur venoit d'entreprendre pour se rendre à la Cour; il ne douta point qu'une pareille marque de zèle dans un âge si tendre, ne fût suivie d'un grand attachement, que ce Prince souhaitoit plus que personne & qu'il méritoit le moins; son esprit inquiet lui fit craindre d'ailleurs les suites de l'envie que le Seigneur de la Trémoille avoit de garder son fils, & il lui envoya de nouveau un Gentilhomme pour le demander, avec menaces de son indignation, si on le lui refusoit.

On ne put résister à un ordre si positif, & la Trémoille partit. La Cour de Louis XI. étoit regardée de telle sorte, que sa famille désolée fit les mêmes vœux pour sa conservation, que s'il eût été exposé au voyage le plus dangereux. Le Roi de son côté, délivré de toute inquiétude à ce sujet, le reçut avec beaucoup de joie, & lui fit tant de caresses contre sa coutume, que la Trémoille, qui étoit dans un âge susceptible de vives impressions, se sentit naître pour ce Roi, que personne n'aimoit, une affection qui dura autant que sa vie. Pendant plusieurs

1473.

Arrivée d
la Trémoille
à la Cour.

1473.

jours Louis le montrait comme une heureuse conquête à tous ses Courtisans. « Voilà , disoit ce Monarque, celui que les Bourguignons vouloient garder contre moi , bientôt je l'employerai contre eux. Il ordonna aux plus habiles Maîtres de s'appliquer à le former aux exercices militaires , dont son pere lui avoit déjà fait donner d'utiles leçons. La Trémouille répondit avec ardeur aux soins que le Roi lui-même prenoit de son éducation , & par l'application qu'il apporta à ses exercices, il acquit bientôt cet air d'aisance & de noblesse , qui donne un nouveau prix aux graces qu'on a reçues de la nature.

Son Pere
avait.

Louis étoit bienfait , & d'une beauté au-dessus de celle que l'on demande dans les hommes ; sa taille étoit au-dessus de la médiocre ; mais on la trouvoit trop formée pour son âge ; son pere & son oncle étant fort gros , on appréhendoit qu'il ne le devînt comme eux : lui-même le craignoit toute sa vie ; & pour éviter ce qu'il regardoit comme un défaut , il choisit un régime de vie extraordinaire , qu'il observa jusqu'à sa vieillesse ; il ne mangeoit jamais le matin , & fai-

soit beaucoup d'exercices. A dîner & à souper, il étoit au plus un quart d'heure à table, & choisissoit toujours les viandes les plus communes dont il mangeoit fort peu; le reste du jour il se tenoit le plus souvent debout; l'esprit presque toujours appliqué à quelque chose d'utile. Il observa cette façon de vivre si scrupuleusement, qu'il réussit enfin à dompter la nature. Il évita l'embonpoint excessif dont il étoit menacé, défaut que ce jeune Seigneur jugeoit considérable; sur-tout dans un homme destiné aux travaux militaires, où il se flattoit de se distinguer.

Peu après l'arrivée de la Trémoille à la Cour de France, Hugonai Chancelier de Bourgogne & le Seigneur de Contai y vinrent, avec le titre d'Ambassadeurs du Duc de Bourgogne, pour la conclusion d'une trêve de neuf ans, entre les deux Puissances. Depuis la Ligue du bien public, les ennemis du Roi avoient répandu dans l'Europe que ce Monarque devenu odieux à tous les Grands du Royaume, n'avoit à sa Cour que les gens absolument nécessaires à son service, parce que chacun redoutoit de se voir exposé con-

1473.

tinuellement à être la victime de ses soupçons. Pour démentir des bruits si défavantageux, Louis avoit mandé à sa Cour un grand nombre des principaux Officiers de la Couronne, & d'autres Seigneurs, dont la magnificence servit assez bien aux desseins du Roi, lorsqu'il donna audience aux Ambassadeurs de Bourgogne.

Ce Prince, plus sensible à ces petits triomphes qu'il ne convenoit à un grand Monarque, prenoit plaisir à faire remarquer aux Ambassadeurs le nombre & la qualité de ceux qui composoient sa Cour. Il leur présenta la Trémoille, en leur disant : « Voilà un enfant de bonne Maison qui tire son origine de la Bourgogne, mais qui me servira bien un jour contre les Bourguignons, s'ils font quelque entreprise contre moi. » Louis parloit de cette sorte, parce qu'on lui avoit rapporté que le Duc de Bourgogne s'assuroit beaucoup sur l'affection que la Maison de la Trémoille avoit témoignée de tous tems pour la Province dont ils étoient originaires. Le jeune la Trémoille fut redevable à cette idée d'une partie de l'affection du Roi, qui étoit extrême-

DE LA TREMOILLE. 19
ment jaloux du Duc de Bourgogne. 1476.

Ce Prince, dont la vie & la mort furent également extraordinaires, & qui avoit pendant plusieurs années donné tant d'inquiétudes au Roi, dont il haïssoit la personne, périt devant Nanci, dans une bataille que lui livra le Duc de Lorraine; & sa perte fut la ruine entière de sa Maison. Il avoit une fille unique nommée Marie, héritière légitime de ses Etats, mais peu capable de les défendre, ne pouvant opposer au Roi de France, dont le dessein étoit de les usurper, que des sujets irrités de la tyrannie de son pere, & enhardis par la foiblesse de son sexe à se venger de ce qu'ils avoient souffert.

Louis commença donc la guerre contre cette Princesse, & ce fut en cette occasion que le jeune la Trémoille fit ses premières armes avec distinction. Le Roi, à qui on rendoit un compte fidèle de ses actions, lui donna plus que jamais des marques de sa faveur. La Duchesse de Bourgogne attaquée à la fois par ses sujets & par la France, fut obligée de se jeter entre les bras de l'Archiduc Maximilien, à qui elle porta en dot ce qu'elle

Le Roi fait
la guerre en
Bourgogne.

1476.

avoit pu conserver des Etats de son pere , & ce que l'Archiduc recouvra depuis sur Louis XI , avec lequel ce Prince fit sa paix. La Tremoille revint alors à la Cour , d'où il partit peu de tems après au sujet de la mort de son pere , qui le laissa le Chef de sa Maison , & l'héritier de ses grands biens. On connoitra, par le seul exemple de la Trémoille , la différence de son tems à celui où nous vivons. On le regarda comme un des plus riches Seigneurs du Royaume ; les Auteurs contemporains , en parlant de sa Maison , disent l'illustre , la puissante , la riche Maison de la Trémoille ; & cependant son bien consistoit en quarante mille livres de rentes , somme qui équivaloit à 7 ou 8 cens mille livres de la valeur idéale de notre monnoye d'aujourd'hui.

Il faut comprendre dans ce bien celui du Sire d'Amboise , Vicomte de Thouars son ayeul maternel , que le Roi lui rendit, après les plus vives instances de la part de l'Archevêque de Tours , dont le Roi respectoit la sainteté des mœurs , & que la Trémoille avoit sçu mettre dans ses intérêts. Toute la France fut surprise de cette

restitution faite par un Roi , dont la tyrannique politique étoit de ne se rétracter jamais , même quand il avoit tort , & qui ne songeoit qu'à abaisser & à appauvrir les Grands de son Etat , afin de les rendre plus avides de ses bienfaits & plus dépendans de son autorité. On jugea que Louis XI, dont chacun s'estimoit trop heureux d'avoir évité la persécution & la haine , avoit été vaincu par l'ascendant de la Trémoille , & que la faveur se déclaroit pour lui. En effet ce Monarque déjà malade depuis long-tems , fuyant la compagnie des Princes & des Grands de sa Cour , qui auroient , disoit-il ; abusé de son état , avoit sans cesse auprès de lui le Seigneur de la Trémoille , l'entretenant de ses affaires particulières , & surtout de celles de sa famille. Le Roi avoit un fils unique , nommé Charles , qui lui succéda , & deux filles. Il avoit marié l'aînée , Anne , au Sire de Beaujeu , frere du Duc de Bourbon , & l'autre , qui étoit Jeanne , à Louis Duc d'Orléans , Premier Prince du Sang. Anne jouissoit de toute la tendresse de son père , & d'ordinaire elle étoit auprès de lui avec le Seigneur de

1746.

1483.

4483. la Trémoille. Ce fut-là qu'ils contracterent l'amitié qui les unit toute leur vie, & qui rendit la Trémoille si ardent à défendre les intérêts de cette Princesse.

Un jour que le Roi se sentit affoibli, il confia son état à sa fille; il lui dit de prendre ses mesures pour se mettre en état d'aider son frere, dont la jeunesse lui donnoit beaucoup d'inquiétude: ce Prince lui recommanda aussi d'avoir de grands égards pour la Trémoille, dont l'attachement pour sa personne s'étoit signalé dès sa plus tendre jeunesse; il lui dit d'écouter ses conseils, & de croire qu'un homme de son âge, qui avoit pu se soutenir & prospérer dans une Cour comme la sienne, méritoit d'être consulté. Ensuite ayant mandé la Trémoille, il lui rappella les distinctions dont il l'avoit fait jouir de tout tems, la restitution de ses biens, & les autres marques de faveur dont il l'avoit comblé. Je demande, lui dit-il, pour récompense de ces bienfaits, que vous soyiez toujours fidèle à mon fils, & attaché à la Princesse Anne sa sœur; ils feront ensemble pour votre fortune ce que j'aurois fait, si le Ciel m'avoit accordé un regne plus long & plus heureux.

Louis mourut peu de tems après, & Charles VIII étant monté sur le trône, la Dame de Beaujeu prit sous son nom les rênes du Gouvernement, malgré le dépit qu'en témoigna le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang, & les autres Princes de la Maison de Valois. Il chercha aussi-tôt à former un parti pour appuyer ses prétentions; mais dans ces commencemens, toute la Cour se tourna du côté de Madame de Beaujeu. Cette Princesse plus assurée des sentimens de la Trémoille, que des nouveaux amis de sa faveur & de ses bienfaits, & jugeant avec raison que ces premiers ne seroient point à l'épreuve d'un revers, chercha à rendre plus puissant celui-là seul sur qui elle comptoit, afin qu'il pût lui être plus utile. D'abord elle commença par lui donner de nouvelles dignités & des pensions considérables; & pour l'attacher par un intérêt personnel à la Maison de Bourbon, on lui proposa de sa part le mariage de Gabrielle de Bourbon, fille du Comte de Montpensier, un des plus grands partis du Royaume, par rapport à la naissance & au bien.

Le Duc d'Orléans avoit espéré jus-

183.

ques-là que les réflexions du Seigneur de la Trémoille sur son droit le rameneroient à son parti. Il comptoit aussi sur l'inclination de la haute Noblesse pour les Princes du Sang, & s'étonnoit même qu'un homme aussi éclairé que la Trémoille tardât si long-tems à se déclarer pour lui. Mais quand ce Prince fut instruit du mariage projeté entre ce Seigneur & Mademoiselle de Montpensier, il ne douta point qu'en se conduisant de cette façon, Madame de Beaujeu ne vînt à bout de s'attacher les plus considérables Maisons du Royaume, & que la Trémoille ne soutînt constamment les prétentions d'une Princesse, dont la faveur lui étoit si nécessaire & si assurée. Il fit donc parler à ce Seigneur pour lui promettre d'aider de tout son crédit la conclusion de ce mariage, s'il vouloit l'assurer de s'unir ensuite avec lui. On le menaçoit en même tems de tout entreprendre pour le rompre, s'il refusoit cette proposition.

La Trémoille avoit passé une grande partie de sa jeunesse avec le Duc d'Orléans; il le respectoit beaucoup à cause de son rang; mais il avoit toujours témoigné peu d'inclination
pour

pour sa personne, à cause des dissipa-
tions auxquelles il se livroit, & du
peu de cas qu'il sembloit faire des
conseils utiles, & des bienfécances que
le Public est en droit d'exiger des plus
grands Princes, en échange du respect
qu'on leur accorde. En effet, celui-
ci, qui étoit héritier présomptif de la
Couronne, n'avoit aucune des vertus,
qui le firent adorer lorsqu'il la possé-
da. Il les dut aux malheurs dont ses
fautes furent suivies, aux injustices
dont il fut l'objet, & aux réflexions
qu'il pût faire pendant le cours d'une
prison longue & fâcheuse. L'ambition
même qu'il témoignoit alors, n'étoit
pas de lui : elle lui étoit inspirée par
d'habiles Courtisans qui l'environ-
noient, & qui employoient tout pour
le rendre plus considérable, afin de le
devenir eux-mêmes.

Les avances de ce Prince hono-
roient trop la Trémoille, pour que
dans la situation où il se trouvoit avec
Mad. de Beaujeu, il ne fût pas embar-
rassé à lui répondre ; cependant sa ré-
solution étoit de ne donner à la pre-
mière aucun sujet de soupçon, &
au Duc, nul sujet d'espérer qu'il pût
changer de conduite à son égard. II

1484.

lui fit dire qu'ayant été particulièrement dévoué au feu Roi depuis sa première jeunesse, rien ne pourroit le séparer des intérêts de ses enfans ; que le devoir se joignoit à la reconnoissance, & que le Roi ayant déposé son autorité entre les mains de Madame de Beaujeu, il étoit obligé de s'y soumettre : qu'au reste, il croyoit n'avoir jamais rien fait qui pût déterminer M. le Duc d'Orléans à s'opposer à l'alliance dont on vouloit l'honorer ; qu'il n'avoit jamais manqué à ce qu'il devoit à un si grand Prince, & que si ses représentations pouvoient engager le Roi à reconnoître ses droits au gouvernement, il le verroit les soutenir avec le même zèle qu'il témoignoit pour Madame de Beaujeu. Cette Princesse, instruite par la Trémoille des propositions & des menaces du Duc d'Orléans, & connoissant d'ailleurs le génie de la Cour, prit le parti de prévenir tous les obstacles qu'on pouvoit appréhender, & de conclure promptement le mariage ; il fut consommé à l'Escolles en Auvergne, lieu de la résidence de la Princesse, où le Seigneur de la Trémoille demeura avec sa nouvelle épouse, jusqu'à ce

qu'il eût appris que Mad. de Beaujeu s'étoit brouillée ouvertement avec le Duc d'Orléans. Il en fut informé par elle-même ; cette Dame, en lui mandant cette rupture, le prioit de venir au plutôt pour l'aider de ses conseils dans une occasion si importante, & qui menaçoit de changer toute la face de la France. La Trémoille, à la nouvelle de cet événement, qu'il avoit prévu, se disposa à tout sacrifier pour la gloire de sa Bienfaitrice ; il étoit cependant véritablement affligé de ne pouvoir soutenir ses intérêts, qu'en tournant ses armes contre le premier Prince du Sang, & contre des François.

En arrivant à la Cour, il apprit que l'armée du Duc d'Orléans s'étoit avancée jusqu'à Beaugenci ; ce Prince l'avoit quittée pour se rendre à Paris, afin de mettre dans son parti le Parlement & le peuple, dont il étoit fort aimé. Madame de Beaujeu vint à bout de contenir la Capitale, & le Seigneur de la Trémoille s'étant mis à la tête de l'armée Royale, marcha vers Beaugenci, à dessein de combattre celle du Duc d'Orléans. Ce Prince, qui n'étoit point encore en état de risquer une

1485.

action décisive, fit aussi-tôt parler d'accommodement ; on accepta les propositions, & la paix fut signée au grand contentement des peuples ; mais le Duc d'Orléans avoit peu d'envie de l'observer ; il vouloit gagner du tems, pour s'assurer du Duc de Bretagne François II, avec lequel il entretenoit d'étroites correspondances. La Cour de ce Prince étoit divisée sur ce qui concernoit les affaires de France ; les uns vouloient qu'on secourût le Duc d'Orléans, les autres s'opposoient à ce dessein. Ils représentoient, que quoique la Bretagne fût riche, puissante, & remplie des meilleurs soldats de l'Europe, elle ne devoit pas néanmoins s'engager dans une guerre, dont les pertes seroient totalement pour elle, & le fruit pour le Duc d'Orléans ; qu'il importoit peu aux Bretons, du nom & du sexe de ceux qui gouvernoient la France, & que le Duc d'Orléans devenu puissant, oublieroit bientôt ceux à qui il devoit son autorité. D'autres combattoient fortement ces raisons, entr'autres Landais, premier Ministre du Duc, à qui son opiniâtreté en cette occasion coûta cher. Ses ennemis se réveillèrent ; on publia qu'il

Supplée de
Landais.

vouloit la ruine de la Bretagne; il fut accusé, pris & pendu, malgré toute la protection du Duc, dont il étoit fort aimé. Mais sa mort, que l'on avoit jugé contraire aux vûes de Louis d'Orléans, fut ce qui servit à les favoriser; ceux des Seigneurs Bretons, qui avoient causé la mort de Landais, voulurent regagner les bonnes grâces de leur Duc, en consentant au desir qu'il avoit d'aider le Duc d'Orléans. On instruisit celui-ci de ce changement de dispositions. Il agit en conséquence, & se mit à brouiller de nouveau, aidé du Comte de Dunois, le plus grand politique de son tems. Le Duc d'Orléans commença par n'avoir plus de commerce avec la Cour; il s'éloigna d'elle, & montra en toute occasion beaucoup de fierté, méprisant également les offres & les menaces qu'on pouvoit lui faire de sa part. Comme on avoit une grande attention sur toute sa conduite, on fut bientôt informé de ses vûes, & qu'il avoit un fréquent commerce de lettres avec les Bretons, & avec le Comte de Dunois. On sçut en même tems que ce Comte étoit nouvellement parti de Dauphiné, sans prendre congé de la

1485. Cour, & qu'il étoit venu *secrettement* à Parthenai, Ville du Poitou qui lui appartenoit. Cette démarche, qu'on vit bien qui ne se faisoit pas sans dessein, fit qu'on pensa à s'assurer au plutôt du Duc d'Orléans. Le Roi l'envoya prier de venir à Amboise, où la Cour étoit alors, & il lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il reprît sa place dans le Conseil avec les autres Princes, pour montrer par-là à toute la France, qu'il lui avoit rendu ses bonnes grâces, & que de son côté, il n'avoit aucun mauvais dessein.

Le Duc d'Orléans répondit qu'il exécuteroit incessamment les ordres du Roi, & fit paroître beaucoup de joye de la bonté qu'il vouloit bien lui témoigner : mais il ne se pressoit pas d'obéir, & ce délai le rendoit de plus en plus suspect. Le Roi lui envoya le Maréchal de Gié, de la Maison de Rohan, pour lui réitérer ses ordres. Ce Seigneur lui fit entendre que s'il différoit davantage, son retardement seroit mal interprété à la Cour, & qu'on lui feroit peut-être faire par force, ce qu'il ne vouloit pas faire de bonne grace. Le Prince répondit que les soupçons qu'on paroïssoit avoir de

sa fidélité lui étoient injurieux, & même une cause d'inquiétude; qu'il étoit prêt de partir, & que le lendemain, il iroit à Blois pour se rendre de-là à Amboise. 1485.

Il arriva effectivement le lendemain à Blois; mais le jour suivant, sous prétexte d'une partie de chasse, il prit le chemin du Poitou, arriva sur le soir à Fontevraud, dont Anne d'Orléans sa sœur étoit Abbessé, & s'y étant reposé quelques heures, il marcha toute la nuit, & gagna la Bretagne. On sçut de fort bonne heure à Amboise son évafion; la Cour envoya un grand nombre de Cavaliers après lui: peu s'en fallut qu'ils ne l'atteignissent; mais la vîteffe de son cheval le sauva. On arrêta seulement quelques personnes de sa suite, qui s'étoient amufées exprès pour retarder ceux qui pourfuivoient leur Maître. Ce Prince avoit laissé à Blois une lettre pour le Maréchal de Gié, par laquelle il lui mandoit que depuis qu'ils s'étoient séparés, il avoit reçu un Courier du Duc de Bretagne, qui le prioit avec empressement d'aller le voir: il ajoutoit que son voyage ne seroit pas long, & qu'il se rendroit

1485.

auprès du Roi, aussi-tôt que ses affaires le lui permettroient. A peu près dans le même tems que le Maréchal reçut cette lettre, il lui vint des ordres exprès du Roi, de mettre tout en usage pour arrêter le Duc d'Orléans, ou du moins, pour cabaler à la Cour de Bretagne, de façon que le séjour qu'il y feroit lui fût inutile.

Le Maréchal de Gié, de la Maison de Rohan, la plus grande de Bretagne, avoit un grand crédit dans cette Province : il y avoit des vassaux, des amis, des parens, des alliés. Mais quoique sa fortune l'attachât à la Cour, l'inclination le déterminoit pour le Duc d'Orléans : il connoissoit son droit, & aimoit sa personne. De plus, il étoit attaché par sa naissance aux intérêts du Duc de Bretagne, & ce Seigneur n'avoit garde de lui rien conseiller de contraire. Il sçavoit aussi que Madame de Beaujeu ne l'aimoit pas assez pour lui donner le commandement des troupes destinées à cette expédition : ce qui le rendoit assez indifférent pour l'exécution de ses ordres. Le Maréchal n'entreprit donc rien en Bretagne pour traverser les desseins du Duc d'Orléans ; mais

ce Prince avoit assez d'autres obstacles à vaincre. Le Duc de Bretagne étoit extrêmement timide, & conséquemment ami peu sûr : pour ce qui est des Ministres, il auroit été facile de les gagner avec de l'argent, mais ce Prince n'en avoit point.

1485.

Le Sire d'Albret & le Prince d'Orange, de l'illustre Maison de Châlons, étoient à la Cour de Bretagne dans ce même tems. Ce dernier étoit le Favori du Duc de Bretagne, & l'autre, Souverain d'un petit Etat au pied des Pyrénées, se proposoit pour époux de la fille aînée du Duc de Bretagne, qui n'avoit point de postérité masculine. Le Duc d'Orléans s'appliqua à gagner ces deux Princes, quoiqu'il y eût entr'eux une espèce de rivalité, au sujet de l'Héritière de Bretagne, dont ils étoient tous trois amoureux. Le Prince d'Orange, qui avoit moins d'espérance de ce côté-là, se lia avec plus de facilité avec le Duc d'Orléans, & le seconda avec beaucoup d'ardeur auprès du Duc de Bretagne, qui vouloit bien, disoit-il, lui donner un asyle à sa Cour, mais sans exposer ses peuples aux malheurs de la guerre. Ce n'étoit pas assez pour le Duc d'Or-

léans , qui vouloit revenir en France
1485, & gouverner.

Sur ces entrefaites , on apprit que Madame de Beaujeu , voulant se connoître qu'elle ne craignoit point le bruit des armes , avoit commencé la guerre dans la Guyenne & dans Poitou , où les amis du Duc d'Orléans tenoient quelques Places. Cette Princesse avoit mené le Roi avec elle , pour autoriser par sa présence toutes ses marches : & quoiqu'on fût encore dans le mois de Janvier , elle osa entreprendre des sièges. On fut surpris de cette ardeur de la part d'une femme , & plus encore de ses heureuses succès. Les places qu'elle attaqua rendirent , le parti du Duc d'Orléans fut absolument détruit dans ces Provinces , & l'armée victorieuse se trouva sur les frontières de la Bretagne : commencement du printems.

Le voisinage des troupes Françaises augmenta les murmures de ceux qui ne vouloient pas la guerre : ils se réunirent pour répandre hautement , que quiconque entreprendroit de troubler le repos de la Bretagne seroit traître à la Patrie , & mériteroit le sort funeste de Landais. Ce no-

seul faisoit frémir le Duc de Bretagne, & redoubloit sa timidité. Cependant le Duc d'Orléans ne se rebutoit pas : il répandoit le peu d'argent qu'il avoit amassé, & suppléoit à ce qui lui manquoit par de magnifiques promesses : le Prince d'Orange l'aidoit de tout son crédit & de celui de ses amis, ce qui mettoit le Duc de Bretagne dans une incertitude qui lui caufoit beaucoup de chagrin. » On me con-
 » seille, disoit-il quelquefois, deux
 » choses absolument contraires, &
 » cependant ces gens-là, si opposés
 » entr'eux, sont également mes amis,
 » ou mes Sujets. »

Madame de Beaujeu ne souhaitoit pas plus la guerre, que le Duc de Bretagne : informée de la division qui régnoit dans son Conseil, elle lui fit offrir la paix, à condition que non-seulement il ne prendroit point les armes pour le Duc d'Orléans, mais qu'il livreroit au Roi ce Prince & ses partisans. Cette dernière proposition étoit conforme à la politique de la Régente, mais insultante pour le Duc de Bretagne. On s'attacha à l'aigrir contre Madame de Beaujeu : on lui fit observer que cette Dame énor-
 gueil-

1485.

lie de ses premiers succès, n'avoit à son égard aucun ménagement : enfin on l'indisposa de façon qu'il se mît en état de soutenir la guerre.

Les François entrèrent d'abord avec beaucoup de vivacité dans la Bretagne : ils prirent plusieurs Places ; & poussant devant eux les troupes de la Province, ils vinrent à Vannes, où le Duc s'étoit retiré. Ce Prince s'étant promptement jetté dans Nantes, l'armée alla l'y assiéger. Cette Ville étoit la plus forte de la Bretagne, & le Duc d'Orléans fut bien aise de voir que ses ennemis alloient consumer leurs forces à ce siège. En effet, après bien des assauts & des combats, les François ne virent aucune espérance de prendre la Place ; ce qui les fit résoudre à décamper pour revenir en France. Les Bretons encouragés par leur retraite les suivirent, & firent essuyer un échec à leur arriere-garde : ce qui ranima le parti du Duc d'Orléans. Les Villes de la Province abandonnées par les François revinrent d'elles-mêmes sous l'obéissance de leur Souverain, & avant que la campagne fût finie, le Duc de Bretagne reconquit toutes les Places qu'il avoit per-

dues. Cette facilité encouragea le Duc d'Orléans à le presser d'entrer à son tour en France , pour y prendre des Places , & éloigner l'ennemi de ses Frontieres , lui promettant qu'aussitôt qu'on le verroit à la tête d'une armée, la meilleure partie de la Noblesse de France , déjà ennuyée du joug d'une femme, viendrait le joindre : mais le Duc remit cette expédition à un autre tems.

1485.

La lenteur de cette guerre ne convenoit point à l'ardeur que la Dame de Beaujeu avoit de la finir : il étoit de son intérêt que les peuples eussent une grande idée de sa puissance , & que son Concurrent fût vaincu aussitôt qu'attaqué. Une longue résistance de sa part donnoit lieu à l'examen de sa cause, & à l'accroissement de son parti ; ses Alliés devenoient plus fermes, ses amis plus disposés à lui sacrifier leur fortune , & les peuples à recevoir ses plaintes : la situation de ce Prince étoit telle , que sans avoir recours aux armes , le tems seul pouvoit le rendre vainqueur de ses ennemis. Madame de Beaujeu, qui prévoyoit tout ce qui pouvoit arriver du moindre retardement , ne cherchoit qu'à

~~485.~~

pousser cette affaire avec vigueur ; mais pour servir ses desseins , il lui falloit un Général expéditif , aussi entreprenant qu'heureux , & qui eût mesuré son opération militaire sur ses vûes , & sur les besoins de la Cour. La Trémoille avoit bien le zèle & l'ardeur que la Régente pouvoit souhaiter ; mais il falloit y joindre le talent de la guerre , & la capacité du commandement : ce Seigneur étoit encore bien jeune , pour qu'on pût s'en rapporter à lui. Cependant la Dame de Beaujeu comptant sur la fortune qui l'avoit toujours favorisée , voyant d'ailleurs qu'il étoit de la politique de ne point répandre sa confiance sur plusieurs , prit le parti de supposer dans la Trémoille tous les talens nécessaires à ses desseins. Elle lui fit part de ses vûes les plus secrètes , & lui remit tout le soin de la guerre , en sorte qu'à 27 ans , la Trémoille se trouva le Général de la portion des troupes qui étoient demeurées fidèles au Roi. A la tête de ces troupes , il se disposa à vaincre celles qui s'étoient soulevées ; mais malgré les mesures que l'on avoit prises dans le Conseil tenu au sujet de la guerre , une partie des peu-

ples & la plûpart des Grands étoient tellement prévenus en faveur du Duc d'Orléans, qu'on n'avoit pû assembler qu'une armée de 12000 hommes, nombre en apparence peu capable de faire de grands progrès en Bretagne, Province hérissée de Villes fortes, garnie de soldats, auxquels s'étoient joints tous les Partisans du Duc d'Orléans, & des Seigneurs de son parti.

1485

La Trémoille fonda ses principales espérances sur les intrigues de Madame de Beaujeu à la Cour de Bretagne, où l'argent répandu avec profusion par ses émissaires lui acquéroit chaque jour des amis. Le Duc de Bretagne n'aimoit pas la guerre; il auroit voulu pouvoir servir le Duc d'Orléans sans combattre; & son indolence, ainsi que la prévention de ses Ministres, empêchoit ce dernier d'employer toutes les ressources que lui offroit la Bretagne, & qui sans doute l'auroient rendu vainqueur de sa concurrente. En vain se présentoit-il souvent au Duc de Bretagne pour l'engager à faire de plus grands efforts; ce Prince lui répondoit que le supplice de Landais encore récent, faisoit connoître com-

1485. bien on devoit éviter de s'attirer le mécontentement des peuples; que depuis le commencement de son règne, il n'avoit jamais pû faire jouir ses Sujets d'un repos durable; que sa Cour même étoit toujours agitée: ce qui le forçoit à se conduire avec beaucoup de ménagement & de circonspection. Le Prince d'Orange, Favori du Duc de Bretagne, n'avoit pas plus de pouvoir pour exciter son zèle, & l'armée du Duc d'Orléans, réduite à un petit nombre, fut obligée de laisser long-tems celle de la Trémoille maîtresse de la campagne

Ce Général profita habilement de sa supériorité, pour donner de la réputation à ses armes. Il commença à entreprendre des sièges, & soit bonheur de sa part, soit lâcheté ou perfidie de la plupart des Gouverneurs, il trouva peu de résistance; même de la part des Villes, qu'il étoit en quelque sorte téméraire d'attaquer. Il reconquit ainsi en peu de tems, toutes les Villes que le Duc de Bretagne avoit reprises après la retraite des troupes Françaises, & réduisit bientôt ce Souverain à craindre une seconde fois pour sa Ville de Nantes.

Des progrès si rapides donnerent 1485.
 donc beaucoup d'inquiétude au Duc
 de Bretagne, & plus encore au Duc
 d'Orléans, qui renouvella ses instances
 auprès du Duc de Bretagne, pour l'en-
 gager à lever plus de troupes. Mais il
 s'obstina à rejeter ce conseil, comme
 odieux au peuple, qu'il craignoit ex-
 trêmement d'irriter. La Trémoille,
 dont le principal objet dans cette guer-
 re, étoit une paix avantageuse à Mad.
 de Beaujeu, voulut profiter de la conf-
 ternation où étoit la Cour de Breta-
 gne, pour y envoyer de nouvelles pro-
 positions; il fit offrir au Souverain de
 cette Province, de lui rendre une par-
 tie des Places conquises, s'il vouloit
 éloigner le Duc d'Orléans de ses Etats,
 & à celui-ci de lui obtenir sa grace du
 Roi, mais à des conditions dures, qui
 furent hautement rejetées. On ré-
 solut même dans le Conseil du Duc,
 de s'approcher enfin des François, qui
 jusques-là n'avoient point vû d'enne-
 mis; & aussi-tôt les troupes ayant été
 réunies en un seul corps, le Duc d'Or-
 léans, avec le Prince d'Orange, le Sire
 d'Albret, & plusieurs autres, s'avance-
 rent vers S. Aubin où l'armée Fran-
 çoise étoit campée.

1485.

Cependant la Trémoille, voyant que malgré ses soins il étoit important pour le succès de la cause de donner bataille, s'y disposa, & rangea l'armée dans un ordre que les ennemis mêmes admirèrent, mais qu'ils ne purent imiter, à cause de la différence de leurs troupes, composées d'un grand nombre de corps inconnus les uns aux autres, & soumis à des Chefs moins absolus. Il étoit encore d'usage du tems de la Trémoille, d'animer les combattans par des harangues militaires, où le Général rendant compte des causes de la guerre, en faisoit connoître la justice, & augmentoit le desir de soutenir. Cette coutume étoit une suite de la douceur des premiers tems où les Rois prenant toujours les armes à regret, vouloient justifier hautement la nécessité de la guerre, & prenoient les peuples pour juges & droit qu'il alloient défendre au péril de leur vie : elle supposoit aussi plus de lumieres dans le soldat, qui paroissoit sensible à l'éloquence & aux raisons qu'on lui opposoit. Soit que la Trémoille fût déterminé par l'utilité de cet usage, ou qu'ayant à combattre contre un Premier Prince

du Sang, & contre des François, il
 crut devoir mettre le Public pour lui, 1485
 & contr'eux; on dit que ce Général,
 à la tête de l'armée, parla ainsi: » Je ne
 » doute pas que chacun de nous se
 » voyant armé contre un Prince du
 » Sang de nos Rois & contre nos con-
 » citoyens, ne souhaite payer de son
 » sang la paix qu'on leur a offerte, plu-
 » tôt que d'acheter la victoire aux dé-
 » pens du leur. Cette armée, que nous
 » nous disposons à combattre, est com-
 » posée de nos parens, de nos amis &
 » de nos freres; & quoique nos inté-
 » rêts soient aujourd'hui différens, leur
 » défaite réjaillira sur nous qui l'au-
 » rons causée. Si la faute où ils sont
 » tombés nous permet de les attaquer
 » sans crime, nous ne pourrons les
 » vaincre sans regret. Combattons-les
 » cependant, puisqu'ils nous ont ré-
 » duits à cette triste nécessité; soute-
 » nons avec ardeur la cause de notre
 » Roi; mais quand vous aurez satis-
 » fait à ses intérêts, souvenez-vous de
 » ceux de la Patrie; sauvez ceux que
 » vous aurez vaincus, & n'oubliez pas
 » au milieu du carnage, que c'est le
 » sang de vos freres que vous versez. »
 Cette harangue, où le soldat recon-

1485.

nut les sentimens humains d'un Général moins avide de gloire, que jaloux du titre de bon Citoyen , augmenta l'affection qu'ils avoient déjà pour sa personne, & leur rappella ce qu'ils devoient à leurs ennemis , sans rien diminuer de leur ardeur. Le Duc d'Orléans voulut aussi , par ses discours, exciter le courage de ses soldats , & sur-tout de la Cavalerie Bretonne, sur laquelle ce Prince comptoit peu, étant commandée par des Chefs qu'il soupçonnoit d'être liés avec Madame de Beaujeu. Il s'ouvrit même au Prince d'Orange, à qui il dit que l'or gagnoit des batailles , ainsi que la valeur , & qu'il se défioit beaucoup de la Cavalerie Bretonne. Pour la contenir, ils résolurent de la commander en personne, laissant le reste de l'armée sous la conduite de quelques Chefs, de la fidélité desquels ces deux Princes étoient assurés.

Bataille de
S. Aubin ,
gagnée par la
Trémoille.

L'approche de l'armée de la Trémoille justifia les soupçons du Duc d'Orléans. Les Gens-d'armes eurent à peine chargé la Cavalerie Bretonne, qu'après une très-légère résistance, elle prit ouvertement la fuite, sans pouvoir être retenue par la hon-

ts, les promesses, ni les menaces. 1485.
 Alors le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange, n'ayant plus avec eux qu'un très-petit nombre de Cavaliers, mirent pied à terre, & une pique à la main se mêlerent dans l'Infanterie.
 » Réparons, dirent-ils, la honte que
 » les Bretons viennent de recevoir : ce
 » n'est pas la première fois que la
 » fortune a favorisé l'audace. » En même tems ils s'avancerent d'eux-mêmes vers la Trémoille qui marchoit à eux ; le combat fut sanglant, chacun des deux partis voulant vaincre ou périr. Le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange, sans perdre l'attention nécessaire pour le commandement, combattoient avec une ardeur extrême ; mais la Cavalerie de la Trémoille étant revenue de la poursuite des fuyards, entra sans peine dans les rangs ouverts des ennemis, sabrant de tous côtés ceux qui faisoient résistance. Le Duc d'Orléans ne pouvant se résoudre à survivre à sa défaite, continuoit de se battre au milieu d'une troupe de braves, déterminés à périr avec lui. La Trémoille qui l'aperçut, craignit les suites de son opiniâtreté, il s'approcha de lui, ordonna aux sol-

1485. Lusignan dans le Limosin, où il mis sous la garde d'un Officier dévoué à Madame de Beaujeu ; ce qui donna beaucoup d'inquiétude aux amis du Prince. A l'égard du Prince d'Orléans, on l'envoya au Pont de Cé, où il demeura en prison, jusqu'à ce que Duc d'Orléans sortit de la prison.

1488. Le Duc de Bretagne ayant appris la défaite entière de son armée & la captivité des deux Princes, se repentit d'avoir pris le parti du Duc d'Orléans & envoya à la Cour de France pour demander la paix. Contre son espérance on reçut assez bien ses Envoyés & après avoir balancé entre plusieurs propositions, la France signa avec la Bretagne un Traité de paix extrêmement avantageux. Tout le reste du Royaume se soumit en même tems : personne n'osa attaquer une fortune aussi-bien établie que celle de Madame de Beaujeu, & secondée d'un Général aussi heureux que la Trémouille.

La pacification de tous ces troubles & l'envie que le Roi avoit de signaler sa valeur, le firent penser, pour le bonheur de la France, à porter la guerre en Italie. Ce Monarque fut le p

mier de nos Rois qui donna l'exemple du malheur constant, qui a toujours accompagné les armes Françoises dans toutes les expéditions éloignées. D'abord tout ploya sous l'effort de ses armes ; l'Italie entière lui fut soumise, avant qu'il eut eu le temps d'en parcourir une partie : partout, dit Mezeray, il fut reçu en Souverain, en n'employant pour ses conquêtes que des Fourriers pour marquer les Logis ; mais par une révolution que tous ses successeurs éprouverent, & dont aucun ne profita, il se vit obligé de fuir avec précipitation du milieu de ses conquêtes ; & si ce Prince signala cette fuite par une victoire, il en fut moins redevable à la prudence qui doit présider aux actions des Rois, qu'à la valeur de ses François, toujours prodigues de leur courage & de leur sang. La Trémoille le suivit à cette expédition, dont les suites malheureuses firent regretter plus amèrement les premiers avantages. Charles VIII le députa vers le Pape pour le déterminer à se lier avec lui contre le Roi de Naples. Ce Seigneur exposa le motif de son Ambassade en présence du Sacré College assemblé ; mais il s'a-

1488.

1488.

perçut bientôt que l'intérêt de la paix l'emportoit sur les avantages qu'on pouvoit tirer de la guerre. Il chercha en vain à exciter la reconnoissance du Pontife pour le Roi, en lui rappelant le souvenir des bienfaits dont ses prédécesseurs avoient été si reconnoissans. Le Pape l'interrompit pour lui dire qu'il sçavoit ce que les Rois de France avoient fait à l'avantage du Saint Siège ; mais que Charlemagne, après avoir comblé de biens les Papes de son temps, n'avoit pas exigé comme le Roi d'entrer dans Rome à main armée ; il y vint en ami, ajouta-t'il, & si vous le voulez en protecteur, avec une suite convenable à sa dignité, mais hors d'état de causer aucune inquiétude. Si le Roi de France veut se conformer à un modele aussi illustre, il reconnoitra en moi les mêmes sentimens qui animoient mes prédécesseurs. Après cette réponse, le Pape congédia la Trémoille. L'opposition de ce Pontife, que la Cour de France auroit du prévoir, sans espérer de la vaincre, fut la cause principale de la fin malheureuse de cette guerre.

Charles VIII, après avoir établi un Gouverneur dans le Royaume de Na-

ples , traversant à grandes journées les Provinces d'Italie pour regagner celles de France , laissoit voir sur son visage le dépit & la honte. Ses Alliés l'abandonnerent en sa présence, & les Suisses mêmes de son armée refuserent de lui obéir en une occasion si importante. La Trémoille , qui n'avoit point alors de rang dans l'armée , se plaisoit à se mêler souvent parmi les soldats de cette Nation , & à combattre à pied parmi eux ; il se prêtoit à leurs courtoises singulieres , s'accômmodoit de la simplicité de leurs mœurs , satisfaisoit leur avidité naturelle par son penchant à la générosité ; & par cette conduite il leur étoit devenu extrêmement agréable. Leur désobéissance aux ordres du Roi lui avoit aussi été d'autant plus sensible , qu'il avoit en vain essayé son crédit sur eux. Il fit donc avec joie le moyen de les remettre en grace , en rendant un service essentiel au Roi.

L'armée s'étoit écartée du chemin ordinaire pour éviter les ennemis , & accablée de lassitude , elle étoit enfin parvenue au pied d'une montagne escarpée , où l'homme le plus atten-

1488.

tif à sa marche pouvoit à peine éviter les précipices qui l'environnoient ; les chevaux avoient rarement tenté ce passage , & il étoit absolument impossible d'y faire marcher les charriots de l'artillerie , sans laquelle cependant l'armée ne pouvoit que périr.

La Trémoille, frappé du péril qu'elle couroit, alla trouver les Suisses, Ceux-ci l'avoient prié de les remettre dans les bonnes grâces du Roi. » Voici » leur dit-il , une occasion favorable » & qui en même temps vous sera glorieuse ; il s'agit d'entreprendre un » travail qui par sa difficulté est digne » de vous ; c'est de faire passer l'artillerie au-dessus de ces hautes montagnes , que les hommes peuvent à peine traverser. Les Suisses répondirent tous d'une voix qu'ils suivroient en tout les volontés de la Trémoille ; & à l'instant , ce Seigneur, ôtant ses habits & ses armes , parut en chemise au milieu d'eux , prit deux boulets de canon & franchit le premier la montagne ; il revint ensuite , anima par ses promesses ceux que le travail effrayoit , fit distribuer du vin & des vivres en abondance , promettant dix écus à celui qui gagneroit

le haut de la Montagne avant lui ; pendant ce temps-là , les trompettes & les autres instrumens de guerre retentissoient de toutes parts & ranimoient la vigueur du soldat.

Une chaleur excessive se fit bientôt sentir & vint redoubler la fatigue ; un soleil brûlant donnoit à plomb sur la montagne , & les plus robustes commençoient à se plaindre. » Courage , » amis , s'écria la Trémoille , nous sommes tous dans la force de notre âge , » ne nous rebutons de rien ; ce que » nous avons fait ne suffit pas , il faut » achever , & hâtons-nous , car les » ennemis nous attendent dans la » plaine ; après avoir vaincu la nature , nous vaincrons aisément les » hommes. Les Suisses répondirent par de grands cris de joie , & semblant reprendre une nouvelle vigueur , ils continuerent ce pénible travail avec une ardeur prodigieuse. La Trémoille qui montoit & descendoit sans cesse , étoit tout couvert de poussière & de sueur , & souffroit lui-même beaucoup de l'excès de la chaleur : ceux qui le virent en cet état , le prièrent de prendre quelque repos ; mais craignant que son exemple ne rallen-

1488.

tôt les Suisses , il rejeta ce conseil & demeura jusqu'à ce que tout fût achevé. Le soleil fit de si vives impressions sur le visage de ce jeune Seigneur , dont le teint n'avoit point encore été altéré , qu'au retour personne ne le reconnut ; le Roi même , auprès de qui il venoit de se rendre , le demanda plusieurs fois : ce qui lui donna le plaisir d'entendre les éloges que son Maître lui donnoit. On assure que son visage & ses mains devinrent absolument basanés. Ce changement , qui est de peu de conséquence pour un Militaire , fut suivi d'une incommodité plus sérieuse , qui dura plusieurs jours ; mais les éloges que lui donnoit toute l'armée , la lui firent supporter avec joie.

Enfin l'armée entière passa & se trouva dans la plaine de Fornoue , qui étoit déjà toute couverte de l'armée nombreuse des ennemis. Celle de France se mit en bataille , & le Roi ayant éprouvé la prudence de la Trémoille , autant que son courage & son zèle , lui ordonna de conduire l'arrière garde. On vouloit laisser une forte garde aux bagages suivant la coutume : mais la Trémoille s'y op-

posa & sauva ainsi toute l'armée. Ce Seigneur représenta au Roi qu'ayant peu de troupes, il falloit les employer toutes à combattre, que les valets seuls suffiroient pour conserver le bagage; & que d'ailleurs on feroit trop heureux, si en le perdant on gagnoit la bataille; son avis fut suivi; tout se battit dans l'armée, chacun fit des prodiges & les ennemis prirent la fuite au-delà de la riviere. » Que ferons-nous, s'écria le Roi ? Il faut passer la riviere, répondit la Trémoille, & achever la défaite des ennemis. Trivulce & plusieurs autres bons Capitaines pensoient comme lui; mais contre la coutume de la Nation, les François trop modestes après la victoire demanderent la retraite, & on se logea le même soir au Village de Madefane, à quelque distance du champ de bataille.

Ce fut dans cet endroit que tous les Chefs de l'armée, se trouvant divisés entr'eux, la terreur commença à s'emparer de l'esprit du soldat incertain; les uns demandoient à s'approcher de la Ville d'Ast, où le Duc d'Orléans, qui avoit des droits légitimes sur le Duché de Milan, s'étoit

rendu au commencement de la guerre avec des troupes.

Ce Prince , après avoir séjourné quelque temps dans le Château de Lusignan , avoit été transféré à Bourges dans la grosse Tour ; enfin après deux ans de prison , le Roi lui rendit la liberté au commencement de la guerre d'Italie. Comme il avoit levé des troupes , dans le dessein de profiter des conquêtes de Charles dans le Royaume de Naples , & de faire avec plus de facilité celle du Milanéz , il étoit déjà venu à bout de prendre la Ville de Novarre ; mais depuis que Charles avoit été contraint de reprendre avec tant de promptitude le chemin de France , le Duc de Milan étoit venu à la tête d'un grand nombre de troupes mettre le siège devant cette Ville. Une bataille pouvoit la délivrer & conferver le Duc d'Orléans dans une si belle possession ; mais on ne pouvoit risquer une action avec le petit nombre de soldats qui composoient l'armée François ; & le Duc d'Orléans auroit perdu toute espérance , si le Bailli de Dijon , que le Roi avoit envoyé en Suisse pour louer huit à dix mille hommes , ne fût arrivé au Camp avec

le double de ce nombre ; tant la Nation favorisée par Louis XI montrait d'inclination pour le service du Roi son fils. Les Suisses se promettoient d'ailleurs le pillage du Milanez , qui étoit alors le plus riche Pays du monde ; & dans cette espérance , ils venoient s'offrir en si grand nombre au Bailli de Dijon , que la République fut obligée de donner des ordres pour réprimer cette ardeur.

L'arrivée d'un si grand secours à l'armée Françoisise releva les espérances du Duc d'Orléans ; il fit agir ce qu'il avoit d'amis auprès du Roi pour le déterminer à marcher vers Novarre , & ayant appris que le parti contraire à ses intérêts se trouvoit le plus fort auprès de ce Prince , il trouva moyen de sortir de la Ville assiégée & de venir en personne au camp.

Le Cardinal Briçonnet , principal Ministre du Roi , le sollicitoit sans cesse de retourner en France , & le Duc d'Orléans le sçavoit ; mais il ignoroit les dispositions du Seigneur de la Trémoille à son égard , & c'étoit de quoi ce Prince vouloit s'informer. L'ayant pris en particulier , lorsqu'il vint lui rendre ses devoirs : » je ne

1488.

» vous ai point, lui dit-il, témoigné
» de ressentiment par rapport à ce que
» vous avez fait contre moi pour Ma-
» dame de Beaujeu : le nom du Roi
» vous justifioit ; mais aujourd'hui sa
» gloire demande qu'il me secoure :
» Que lui conseillerez-vous ? Ce
» que je pense qu'il doit faire répon-
» dit la Trémouille , je crois qu'il
» doit vous conserver Novarre ; j'ap-
» puyurai cet avis-là, comme étant
» le meilleur selon moi ; & si l'on con-
» vient de se battre , je répandrai mon
» sang avec joie, pour prouver à un
» grand Prince tel que vous , qu'après
» mon devoir ses intérêts me sont plus
» chers que toutes choses.

Cependant la Trémouille donna bientôt des preuves de ce qu'il avoit assuré au Duc d'Orléans. Le Roi partagé entre les amis de ce Duc & ceux qui lui étoient contraires , assembla un grand Conseil , pour tâcher de les réunir , ou de savoir par le détail de leurs raisons le parti qu'il devoit préférer. Briçonnet parla le premier , & quoiqu'en présence du Duc d'Orléans , il conclut pour le retour en France. L'opinion du Ministre fut suivie de plusieurs personnes.

considérables , ce qui cauſoit un violent dépit au Duc d'Orléans. Ce Prince tout ému jettâ les yeux ſur la Trémoille qui alloit donner ſon avis , & ne douta plus de ſa ſincérité , l'orſqu'il l'entendit parler ainſi. » Sire , dit-il , » la conquête de l'Italie en peu de » jours , le miracle de Fornoue & le » grand nombre de Suiffes qui ſont » venus vous joindre , vous aſſurent » d'une victoire certaine , ſi vous voulez combattre , & j'oſe dire , Sire , » que vous le devez. Que penſeront » ces Italiens , que leur défaite même » n'a pas humiliés , ſi vous fuyez devant eux après les avoir vaincus ? » Votre propre gloire , l'intérêt du » premier Prince de votre ſang , l'exigent & vos ſoldats le deſirent. Que deviendront d'ailleurs le Comte de Montpenſier & tant de Nobleſſe que vous avez laiffés avec de braves ſoldats dans le Royaume de Naples ? » Ils ne ſont pas aſſez puiffans pour s'y maintenir ſans ſecours , & vous ne pourrez leur en donner qu'avec beaucoup de peine , ſi vous laiffez le Milanez à vos ennemis ; même » on doit croire que les nouvelles parvenant tard en France d'un

1488. » Pays si éloigné , on ne fera pas en
 » état d'apporter des remedes assez
 » prompts aux inconveniens qui ne
 » manqueront pas de survenir & qu'il
 » est aisé de prévoir ; enforte que les
 » François , perdant la réputation &
 » les Etats qu'ils ont acquis en Italie ,
 » & privés du fruit de leur valeur ,
 » l'Europe entiere les accusera encore
 » de légèreté & d'imprudence, Au
 » lieu qu'en délivrant Novarre & s'at-
 » tachant au Milanez , on se conserve
 » un moyen aussi glorieux qu'assuré ,
 » de porter , quand on voudra , la
 » terreur dans Rome & dans Venise ,
 » & de puissans secours dans le Royau-
 » me de Naples , soulagé d'ailleurs par
 » une si puissante diversion. Sa Ma-
 » jesté soutiendra le titre de Conqué-
 » rant, qu'elle a acquise par sa fortune
 » & par sa valeur ; elle élèvera le
 » premier Prince de son Sang sur un
 » trône qui lui appartient , & ache-
 » vera de combler de gloire l'armée
 » victorieuse qu'elle conduit.

Ceux d'entre les Chefs qui ne cher-
 choient point à revenir en France &
 qui par cette raison n'avoient rien à
 craindre de la part du premier Minis-
 tre , applaudirent au discours de la

Trémoille, & le Roi lui-même qui défiroit la guerre, paroissoit s'approcher de son avis. Mais le Prince d'Orange, jaloux depuis long-temps du Seigneur de la Tremoille, & qui ne pouvoit lui pardonner sa défaite à Saint-Aubin, abusa de sa réputation de grand Capitaine, pour ramener tout le Conseil à l'avis de Brignonnet. Le Duc d'Orléans, piqué de sa partialité & de sa hardiesse, l'interrompt avant la fin de son discours, & lui reprocha avec beaucoup de chaleur de le sacrifier avec la gloire du Roi, à sa passion particulière. » Je suis serviteur » du Roi, répondit le Prince d'Orange, & je ne cherche que l'intérêt de » son Etat. Vous en avez menti, répliqua le Duc d'Orléans, qui en même temps se leva en témoignant beaucoup de colere; on se mit au-devant de ce Prince, pendant que la Trémoille tâchoit d'appaier le Roi, vivement choqué de ce procédé: il dit même quelques paroles dures au Duc d'Orléans, auxquelles celui-ci répondit avec hauteur.

Charles reconnut alors qu'un Roi sans enfans est aux yeux de ses sujets bien peu au-dessus de l'héritier de sa

488.

Couronne. Le Duc d'Orléans continuait encore à maltraiter le Prince d'Orange. Le Roi qui étoit sensiblement piqué de ce qu'on eût osé lui manquer en sa présence, le fut bien davantage, lorsqu'il sut qu'au sortir du Conseil le Duc d'Orléans avoit été suivi d'une Cour très-nombreuse. Au reste, ce Prince, dont on ne peut excuser le procédé vis-à-vis de son Souverain, n'avoit point tort dans le fond ; il voyoit avec peine que l'on étoit à la veille de renoncer à des prétentions légitimes en elles-mêmes & plus faciles encore à soutenir par les moyens qu'il proposoit : mais le Roi ne l'avoit jamais aimé ; & à mesure que ce Monarque voyoit s'affoiblir l'espérance de se procurer des enfans, il se prévenoit de plus en plus contre l'héritier présomptif de son trône.

Les Ministres, toujours conduits par les passions des Souverains, monroient aussi de la prévention contre le Duc, & il fut décidé que sans avoir aucun égard à la nécessité de ses affaires, on accepteroit la paix du Duc de Milan qu'il offroit. Le Duc d'Orléans se récria beaucoup ; mais il fut obligé de céder au temps, & l'armée reprit le

chemin de France, où le Roi ne fut pas plutôt arrivé, qu'il se repentit d'avoir quitté l'Italie. Le Duc de Milan, qui n'avoit voulu que le faire sortir de ses Etats, le trompa aussi-tôt que ce Monarque en fut éloigné ; & l'on apprit que les François du Royaume de Naples, attaqués par les Espagnols & par le dernier Roi qui en avoit été chassé, alloient succomber sous leurs efforts réunis. 1488.

On ne pouvoit éviter cette perte qu'en envoyant une nouvelle armée en Italie; mais les affaires ayant changé de face, le Roi ne pouvoit plus se charger de la conduire en personne, d'autant plus que sa santé commençoit à s'altérer. Il fallut donc choisir un autre Chef d'une grande considération, & le Ministre jeta les yeux sur le Duc d'Orléans. Le Seigneur de la Trémoille, pour qui ce Prince monroit beaucoup d'estime, fut chargé d'aller lui représenter que rien ne seroit plus capable de faire oublier à la Nation la guerre civile qu'il avoit excitée autrefois, que d'aller délivrer les François exposés à périr dans le Royaume de Naples; qu'une expédition entreprise par un tel motif étoit

488.

digne de son amour pour la vraie gloire, & que d'ailleurs, comme le dessein de la Cour étoit qu'on attaquât d'abord le Milanez, on ne pouvoit lui donner une satisfaction plus complète du tort qui venoit de lui être fait.

Mais le parti d'Orléans s'augmentant tous les jours, & la santé du Roi diminuant sensiblement, le Duc n'étoit plus dans l'intention de quitter la France, où l'on eut pu profiter de son absence pour lui nuire. Ce Prince étoit bien assuré que s'il parvenoit au trône, il lui seroit aisé de conquérir le Milanez, sans dépendre de la volonté d'un Roi trop inconstant, & des vues de ses Ministres; sa tête attendoit la Couronne, & il ne vouloit pas l'exposer avant de l'avoir reçue; il refusa donc nettement d'aller dans le Milanez. Les préparatifs de guerre faits à ce sujet & les cabales commencées contre lui devinrent inutiles par son refus.

Cependant les Grands de l'Etat se rapprochoient de ce Prince de jour en jour, & chacun s'efforçoit de gagner les bonnes grâces de celui qui alloit bientôt devenir le Maître abso-

lu. La Trémoille n'imita pas cette conduite : il continua de se montrer attaché au Roi, ne quitta point ce Monarque pendant tout le temps de sa maladie ; il faisoit aussi sa cour au Duc d'Orléans , mais sans affectation & comme un homme qui lui rendoit ce qui étoit dû à son rang , sans paroître penser à rien de plus pour l'avenir. Enfin Charles VIII mourut au Château d'Amboise, & la présence du nouveau Roi n'empêcha pas la Trémoille de montrer une douleur extrême de la mort de son bienfaiteur : il le regretta hautement & signala de telle sorte sa reconnoissance , que le nouveau Roi ne put s'empêcher de l'en louer.

Aussi-tôt que le Duc d'Orléans fut sur le trône , tous ceux qui l'avoient suivi sous ce premier titre , vinrent en foule à la Cour ; mais au grand étonnement du Royaume , & cependant par un principe de justice , le nouveau Roi préféra ceux qu'un devoir légitime avoit attachés à l'autorité Royale que la fortune venoit de lui donner , à ceux qui avoient suivi leur inclination pour sa personne. Il devoit alors agir en Roi & paroître plus touché du bon exemple , que du

1488.

1498.

Mort de
Charles
VIII.

1498.

zèle. Ce Monarque condamna même l'empressement indiscret de quelques Courtisans , qui essayèrent d'abord de l'animer contre le Duc de Lorraine, le Prince d'Orange, & sur tout contre le Seigneur de la Trémoille. Sans lui, disoit-on au Roi, vous n'auriez pas essuyé l'affront d'être vaincu à la face de l'Europe, & les désagréments d'une longue prison. Louis répondit que la Trémoille en combattant contre lui avoit exécuté les ordres du Roi, & qu'à l'égard des autres, il avoit dû tout oublier en montant sur le trône. Ce fut à ce sujet qu'il dit ces mots si célèbres : *Un Roi de France ne venge point les injures du Duc d'Orléans.*

La Trémoille n'ignoroit pas les mauvais Offices qu'on s'efforçoit de lui rendre auprès de Louis ; mais il parut s'en inquiéter peu, & sa surprise, ainsi que la confusion de ses ennemis, fut extrême, lorsque Sa Majesté, sans attendre ses sollicitations, le confirma dans les rangs & les honneurs qu'il tenoit du feu Roi, & augmenta ses pensions. Le Roi ajouta les plus grands éloges à ces bienfaits, & lui dit qu'il le regardoit comme l'un des plus braves & des plus habiles

Capitaines de son Royaume. George d'Amboise devenu premier Ministre, & qui n'étoit pas un petit génie vindicatif, servit la Trémoille dont il avoit été longtemps l'ennemi, & le mit bien dans l'esprit du Roi. On ne douta point de sa faveur, lorsqu'on sçut que ce Prince, ayant formé le dessein de se séparer de Jeanne de France, fille de Louis XI, qu'il avoit épousée à regret, pour se remarier avec Anne de Bretagne, l'avoit chargé d'aller résoudre la Reine à favoriser elle-même la cassation de son mariage. 1498.

Jeanne de France n'avoit point ignoré que jamais Louis XII n'auroit été son mari, s'il n'avoit craint son pere; elle étoit d'ailleurs contrefaite & hors d'état d'avoir des enfans: depuis son union avec le Duc d'Orléans, cette pieuse Princeesse avoit toujours vécu dans la retraite, fuyant la Cour dont elle étoit peu recherchée, & s'appliquant à donner de bons exemples à ceux à qui l'indifférence de son mari l'empêchoit de donner des loix. La Trémoille, élevé à la Cour de son pere, & témoin de ses vertus, se chargea avec peine d'aller lui annoncer les volontés du Roi: cependant il fallut

1498.

obéir & lui apprendre qu'on se dispo-
 soit à la faire descendre du trône. La
 constance de la Reine ne sembla point
 ébranlée par ce malheur. » Je m'at-
 » tendois, lui dit-elle avec douceur,
 » à ce que vous venez de m'annoncer.
 » Jamais les honneurs de ce monde
 » n'ont été mon objet. Je sçais que la
 » nature m'a été peu favorable, & je
 » me suis uniquement attachée à celui
 » seul qui ne voit dans nous, ou du
 » moins qui ne demande que le
 » cœur. Dites au Roi qu'il peut
 » suivre ses volontés; je ne m'y op-
 » poserai en rien; je lui demande seu-
 » lement qu'après m'avoir ôté sa main
 » & sa couronne, il me laisse de quoi
 » récompenser mes domestiques &
 » soulager les pauvres; ils seront sans
 » doute les seuls amis qui me resteront.
 En achevant ces mots, la Reine ne
 put néanmoins s'empêcher de ver-
 ser quelques larmes : la Trémouille
 en fut pénétré, & le Roi lui-même
 en parut attendri. Cependant il épou-
 sa Anne de Bretagne, & ayant peu
 de temps après fait une ligue avec le
 Pape, les Vénitiens, les Suisses &
 le Duc de Savoie, il envoya une
 grande armée dans le Milanez sous

DE LA TREMOILLE, 69
la conduite du Seigneur d'Aubigny
& du Comte de Ligni, qui conquièrent
ce Duché, dont le Roi vint en per- 1498.
sonne prendre possession l'année sui-
vante. Après des succès aussi glo-
rieux, Louis revint en France, où
il comptoit jouir d'un long repos, 1499.
lorsqu'il apprit une nouvelle révolu-
tion arrivée en Italie.

On avoit laissé à Trivulce le com-
mandement des armées Françoises en
ce Pays-là; mais le Milanez, s'étant
révolté malgré ses soins, on lui im-
puta ce malheur, & Louis de la Tré-
moille fut envoyé avec une forte ar-
mée pour commander à sa place. Ce-
pendant pour diminuer le dépit que
Trivulce ressentiroit en voyant un Su-
périeur dans son Gouvernement, le
Roi feignit de vouloir partager l'au-
torité entre la Trémoille & George
d'Amboise son premier Ministre, à
qui il donna en cette occasion, ainsi
qu'à son Colleague, le titre de Lieu-
tenant-Général en Italie; de sorte que
la fortune fit voir ensemble en un mê-
me degré de faveur deux hommes,
dont l'un avoit toujours été attaché à
la personne de Louis XII & l'autre
avoit combattu contre lui-même pour

1499 : soutenir l'autorité Royale, dont il se trouvoit alors revêtu.

La Trémoille commença par assiéger Novarre, la plus forte Place du Milanez, sans en excepter la Capitale, & où Ludovic s'étoit enfermé pour la défendre en personne, ce qui devoit être un obstacle de plus pour la Trémoille ; mais il n'en est point pour ceux que la fortune conduit. Les Suisses qui faisoient toute la force de Ludovic, séduits par les promesses de son ennemi, qui s'attacha à les gagner, & par les sollicitations de leurs compatriotes qui suivoient la Trémoille, trahirent Ludovic & livrerent ce Prince à ses ennemis. De sorte que le Général François, sans avoir essuyé les fatigues ordinaires de la guerre, ni les périls des combats prit Novarre, reconquit tout le Milanez, se vit le Maître du Souverain de cet Etat, & répara en peu de jours, par un excès de bonheur, les pertes que toute la prudence & le zele de Trivulce n'avoient pu empêcher.

Le Milanez si promptement recouvré, fit regarder la Trémoille comme le plus grand homme de son siècle. Le

Roi apprit ces succès avec d'autant plus de joie que la guerre d'Italie étoit son ouvrage. Sa Majesté entra chez la Reine, ayant à la main les dépêches de la Trémoille : » Croiriez-vous, » lui dit-il, Madame, que la Trémoille » a pris Novarre & le Duc de Milan ? Non, repondit-elle, je ne le crois pas. Cette Princesse plus vindicative que Louis XII. n'avoit point encore pardonné à ce Général ce qu'il avoit fait autrefois contr'elle en Bretagne. » Vous vous souvenez donc encore, » reprit le Roi en riant, des anciennes actions de la Trémoille : oubliez-les en faveur de ce qu'il fait ; nous n'avons point à présent de sujet plus zélé, plus fidèle, ni plus heureux. Anne de Bretagne, voyant que le Roi montrait une si grande satisfaction des services de ce Seigneur, le loua avec lui, mais seulement par complaisance ; l'estime qu'il méritoit ne put jamais engager cette Princesse à l'aimer.

Cependant tout retentissoit en France des triomphes de la Trémoille ; les peuples charmés d'une conquête aussi brillante que celle du Duché de Milan, espérant que ce seroit

499.

la fin de la guerre , en parloient comme du héros de la Nation ; & ce fut une joie universelle , lorsqu'on le vit arriver en France , amenant à sa suite le Duc de Milan , qui fut enfermé au Château de Loches , où il mourut.

En faisant l'éloge de sa valeur , on vantoit aussi sa bonne fortune , sa justice & son humanité. Il s'étoit opposé avec le Cardinal d'Amboise au pillage de Milan , que plusieurs autres Chefs de l'armée demandoient avec instance , pour encourager , disoient-ils , le soldat & donner un exemple de rigueur propre à inspirer de la crainte aux peuples du Milanez. L'opposition constante de la Trémoille à cet avis lui avoit fait beaucoup d'honneur dans toute l'Italie ; & le Roi , animé par le bonheur de la conquête du Milanez à entreprendre celle de Naples , choisit encore la Trémoille pour Général des troupes Françaises , qu'il se dispoisoit à y envoyer. Ce Seigneur étoit alors malade , & le Roi par égard pour sa santé , voulut le dispenser des fatigues de cette difficile expédition ; mais la Trémoille dit que le choix de Sa Majesté lui faisoit trop d'honneur , pour ne pas le remplir au péril

péril de sa vie. Il partit donc , & malgré les grandes incommodités qu'il souffrit , il alla jusqu'à un certain lieu où la nature moins forte que son courage , l'empêcha d'aller plus loin ; la maladie se déclara avec violence , & fut suivie d'un accident si fâcheux , qu'on désespéra même de sa vie. Il se trouva donc forcé de revenir en France , & le Roi de nommer d'autres Généraux , qui peut-être avec autant de courage & de zèle que la Tremoille , ne promettoient pas un pareil succès.

Le Roi voulut lui-même aller en Italie ; mais après avoir fait quelque séjour à Gênes , il revint promptement dans ses Etats , où son Favori la Tremoille étoit toujours dangereusement malade. Louis alla le visiter , & en sortant de chez lui , il dit hautement qu'il craignoit beaucoup la perte d'un si bon sujet ; qu'aussi attaché à son devoir & beaucoup plus heureux dans ses services qu'aucun des Seigneurs de la Cour , on ne le voyoit pas , à l'exemple de la plupart d'entr'eux , demander continuellement de nouvelles grâces , & se plaindre des refus que méritoit leur importunité ; que la Trémoille se contentoit de la

1500.

fortune, & qu'il en faisoit même part à ceux qui avoient besoin de son secours, mais avec ce choix & ce discernement que doivent avoir les personnes que leur bonheur met à portée de faire des dons. Le Roi ajouta qu'il n'avoit jamais reconnu en lui qu'une ambition louable, & telle qu'un homme de grande qualité doit avoir, fuyant les intrigues & les cabales de la Cour, s'appliquant sur tout à augmenter en mérite, en quoi il avoit peu d'imitateurs, ainsi que dans son désintéressement.

La Tré-
moille fait
Gouverneur
de Bourgo-
gne.

Cet éloge du Roi fut bientôt répété de toute la France, & la Cour préparée à toutes les marques de faveur que pouvoit recevoir la Trémoille, vit en apparence sans jalousie ce Favori revêtu du Gouvernement de Bourgogne, alors le plus important du Royaume, à cause du voisinage des Suisses & des Etats que la Maison d'Autriche possédoit près de cette Province. La Trémoille ayant recouvré la santé, & le service du Roi ne le demandant point dans les armées qui faisoient la guerre en Italie, il se rendit en Bourgogne, afin d'y réparer les desordres causés par la

longue absence de Gilbert de Cleves, Comte de Nevers, auquel il avoit succédé dans le Gouvernement de cette Province. Ce Seigneur fit son entrée avec beaucoup de magnificence dans Dijon, Capitale de la Bourgogne. 1500.

L'objet de la Tremoille, en entrant dans la Bourgogne, étoit d'y assurer & d'augmenter, s'il étoit possible, la situation heureuse où ces peuples se trouvoient. Son principe étoit d'ailleurs, qu'un Gouverneur de Province devoit y être, pour veiller de plus près à tout ce qui pouvoit survenir, & consommer sur les lieux mêmes le produit qu'il en recevoit, à moins que le service exprès du Roi ne le demandât ailleurs. On le vit donc s'appliquer à établir une exacte police; non seulement dans la Capitale, mais encore dans les moindres Villages de la Province, veillant lui-même à l'exécution de ses ordres, & commettant des Inspecteurs sévères pour l'informer des détails, récompensant les avis utiles qu'on lui donnoit, & souvent même la bonne volonté. La sagesse de la Trémoille dans son Gouvernement se répandit

D ij

1500. dans tout le Royaume; on vanta par-
tout sa vigilance , son attention , sa
douceur & son humanité.

Le Duc
Sforce lui
écrit.

L'infortuné Louis Sforce en enten-
dit parler jusques dans sa prison. Ce
Prince y étoit depuis la dernière ex-
pédition de la Trémoille en Italie; &
le Ministère peu touché de son sort ,
ne cherchoit en aucune façon à l'a-
doucir. Il eut recours à la Trémoille,
à qui il écrivit une grande lettre pour
lui peindre son état & l'injustice de
ceux qui le retenoient dans des chaî-
nes si étroites, après lui avoir enlevé
un Etat puissant , l'héritage de ses
peres , comme s'ils vouloient le punir
de leur injustice.

La Trémoille lui fit réponse , que
la guerre qui continuoit en Italie,
étoit un tems peu propre à parler au
Roi de ses intérêts ; qu'il ne lui con-
venoit point d'entrer dans le fond de
sa cause ; mais qu'il useroit de tout
son crédit à la Cour pour soulager le
malheureux état où il se trouvoit. En
effet, la Trémoille écrivit en sa fa-
veur aux Ministres, leur représentant
qu'un prisonnier de la qualité de
Sforce méritoit plus de considération
de la part de ceux qui le gardoient ;

es, & qu'enfin on devoit avoir
des malheureux.

Le Cardinal Ascagne, frere de
ce, écrivit en même tems au
Cardinal d'Amboise, & depuis ce
là il fut moins resserré, ayant
obtenu quelquefois la permission de
sortir du Château de Loches, pour
prendre le plaisir de la chasse dans les
pagnes voisines, sous une bonne &
bonne garde. Sur ces entrefaites le Prin-
ce d'Orange, l'ennemi de la Tré-
vise, mourut, & laissa vacante la
charge d'Amiral de Bretagne, que le
Roi accorda au dernier, revêtu déjà
du titre de Guyenne. Cette nouvelle
autorité, qui lui soumettoit toutes les
affaires maritimes du Royaume, lui
donna un nouveau degré de considé-

1507.

1508.

une partie en fêtes & en magnificences; l'autre partie en dons : à l'égard du fond de son bien, il demeura le même, & laissa à ses héritiers quarante mille livres de rente qu'il avoit reçues de son pere.

Ligue de
Cambrai.

Cependant le Roi, dont le grand projet étoit de se rendre le maître de l'Italie, venoit de conclure à Cambrai cette fameuse ligue contre la République de Venise, où il avoit fait entrer le Pape, l'Empereur & le Roi d'Arragon. Louis, pour mieux dissimuler ce dessein, étoit revenu brusquement en France, après avoir été soumettre la Ville de Gênes révoltée. Il avoit tiré depuis peu la Trémoille de son Gouvernement de Bourgogne, afin qu'il le suivît dans cette expédition, & il lui donna ordre de l'accompagner, lorsqu'il partit à la tête d'une armée formidable, avec laquelle il ne se promettoit rien moins que la ruine entière de la puissante République de Venise.

1509.

D'abord il gagna sur les troupes de cet Etat la fameuse bataille d'Aignadel, où la Trémoille & son fils se distinguèrent aux yeux du Roi; mais cette grande victoire eut peu de suite;

on fut bientôt obligé de céder à la puissance des Vénitiens, les Places conquises par la valeur des François. 1509.

La ligue de Cambrai, si brillante en apparence, & que le Cardinal d'Amboise regardoit comme le chef d'œuvre de sa politique, n'avoit aucun fondement solide; le nombre des alliés étoit trop grand; chacun d'eux étoit trop puissant, leurs prétentions étoient injustes & contraires les unes aux autres; c'étoit-là en quoi le Cardinal d'Amboise faisoit consister son habileté, d'avoir sçu réunir tant de Princes, dont les intérêts étoient si divers. La suite lui fit voir le peu de solidité de ces sortes de projets. Le génie des hommes ne force point la nature, chaque chose reprit la place qu'elle devoit occuper. L'Empereur, le Pape & le Roi d'Arragon redevinrent ennemis de la France; la République de Venise subsista, parce qu'en toute bonne politique elle devoit subsister; & le Roi perdit ce qu'il devoit perdre, pour s'être laissé éblouir par une fausse habileté.

Le Cardinal d'Amboise, principal auteur de la ligue, n'eut pas le tems d'en voir la fin; il mourut comblé de

1509.

gloire, adoré des peuples, mais moins regretté & sur-tout moins imité qu'il ne méritoit de l'être. Cependant le Roi satisfait de sa victoire, étoit revenu en France aussi tôt qu'il avoit apperçu du changement dans les affaires, afin de ne pas compromettre sa dignité. La Trémoille étoit revenu avec lui, & avoit ramené le jeune Prince de Talmont son fils. Sa tendresse pour lui étoit extrême, & il ne pouvoit consentir à le laisser exposé aux périls de la guerre sans les partager avec lui; mais ce jeune Seigneur ayant tout fait préparer, de concert avec Gaston Duc de Nemours, sortit secrètement de la Cour & s'en retourna promptement avec lui en Italie. Cette ardeur pour la guerre fit d'abord quelque peine à la Trémoille; il crut remarquer peu d'affection dans cette démarche de son fils; mais se souvenant que, sans manquer de tendresse pour son pere, il lui avoit donné autrefois un pareil sujet de mécontentement, il envoya de magnifiques équipages au Prince de Talmont avec un grand nombre de domestiques, le priant seulement de se souvenir combien il lui étoit cher.

Le Roi, si heureux jusques-là dans toutes ses entreprises, n'apprenoit alors que des nouvelles fâcheuses. Tous ses alliés lui manquoient, & le Pape, non content d'avoir trahi ses promesses, venoit d'engager les Suisses dans une ligue contre ce Monarque. Il leur représenta que Louis XII méprisoit leur alliance, depuis qu'en lui livrant Ludovic Sforce & le Milanès, ils l'avoient mis en état de se passer de leurs secours ; ce qu'il prouvoit en refusant de leur payer ce qu'il étoit convenu pour un service aussi important. Les Suisses mécontents & frappés de ces représentations, se déclarèrent ennemis de la France, & menacerent d'inonder le Milanéz de leurs troupes. Louis n'étant point alors en état de braver leur ressentiment, fut obligé, malgré tout ce que lui coûtoit cette conduite modérée, de songer à les apaiser : il leur envoya Louis de la Trémoille comme l'homme de son Royaume qui leur étoit le plus agréable.

La Trémoille éprouva à son arrivée toute l'indignation d'un peuple irrité. Quoique son nom fût célèbre parmi les Suisses, il se vit d'abord environné d'une multitude animée, qui se ré-

1509.

La Trémoille
se rend
à
Suisse.

1509.

pandit en invectives contre les François, appellant le Roi ingrat, usurpateur & traître. La Trémoille qui étoit à cheval, descendit à pied avec sa suite, s'arrêta un peu au milieu de la foule, parla à quelques uns avec douceur, & se rendit au petit pas dans une auberge de la Ville, les Suisses ne lui ayant point fait préparer de logis. Sa maison fut aussitôt environnée d'une foule de peuple, sans que les Magistrats se missent en peine de ces mouvemens. La Trémoille n'en témoigna pas plus de crainte : il parut aux fenêtres & fit jeter quelque argent; mais la populace ne daigna pas le ramasser; ce qui causa beaucoup de frayeur à tous ses domestiques. Ce Seigneur s'en étant aperçu, leur recommanda beaucoup de n'en rien témoigner, pour ne point inspirer plus d'audace au peuple. En même tems il envoya vers le Magistrat, pour se plaindre de l'émotion populaire, dont on le laissoit si long-tems l'objet. Le Magistrat ne lui fit rendre aucune réponse; mais il envoya une forte garde à sa porte, qui sans écarter le peuple, étoit au moins en état de le contenir. D'un autre côté, la

Tremoille, qui comptoit sur un grand nombre d'amis qu'il s'étoit faits parmi les Suisses, apprit que le Conseil avoit défendu sous peine de la vie, à aucun citoyen de communiquer avec lui. Cette conduite causa de grandes inquiétudes à la Trémoille, qui non-seulement se trouvoit de cette manière inutile au service du Roi, mais essuyoit encore des désagréments fâcheux, & voyoit sa vie exposée aux caprices d'une nation féroce. Cette politique des Suisses, en empêchant l'Ambassadeur de France de parler à aucun d'entr'eux, les mettoit à couvert de ce que pouvoit contre leurs desseins sa douceur, son affabilité, ses promesses, ses présens, & sur tout son habileté. En vain se donna-t-il toutes sortes de mouvemens : il sortit de Berne, alla dans les Villes voisines, chercha à parler à quelqu'un de ceux qui avoient entrée dans le Conseil, ou qui connoissoient les principaux de ceux qui le composoient; mais il eut la douleur de voir que malgré ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de sa qualité, tout le monde le fuyoit. Il revint donc à Berne, sans avoir pû rien entrepren-

1509.

1509. dre, pendant que les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Arragon triomphoient de son inutilité.

Alors il écrivit dans le Milanez au Maréchal de Trivulce, pour le consulter dans une affaire de cette importance. Trivulce, ennemi juré de l'Empire & de l'Espagne, frémit en apprenant l'affront que ces deux Puissances faisoient-essuyer aux François auxquels il étoit extrêmement attaché. Il partit sur le champ du Milanez & vint en Suisse, dont on ne pouvoit lui refuser l'entrée, à cause des grandes terres qu'il possédoit en ce pays-là. Deux Membres du Conseil allèrent le recevoir; ce qui lui donna d'abord beaucoup d'espérance. Mais il la perdit bientôt, lorsque ces deux Suisses lui dirent qu'ils avoient ordre de la part de la Diète, de lui défendre d'avoir aucune communication avec la Tremoille. Le Maréchal reçut cet ordre avec beaucoup de hauteur, & maltraita même ceux qui le lui signifierent. » Apprenez, leur dit il, que je suis ici chez moi; j'y resterai ou je m'en irai selon ma volonté. Monsieur de la Tremoille est mon ami; c'est un

» grand homme, un bon Capitaine
 » que vous connoissiez, qui vous ai-
 » me, & que vous devez respecter. »

1502.

Cette fierté de Trivulce, rapportée au Conseil, pouvoit nuire aux affaires de France, & cependant elle y servit; la comparaison qu'on fit de la hauteur du premier avec la douceur de la Trémoille, fit qu'on se relâcha beaucoup à son égard; on lui ôta sa garde, & il eut enfin la liberté de parler à quelqu'un, ce qui lui donna moyen de regagner deux Cantons des Suisses, avec lesquels il contracta une nouvelle alliance, & reprit ensuite le chemin de la Cour, où il alla apprendre au Roi qu'il ne devoit plus compter sur l'amitié des Suisses. Sa Majesté en conçut d'autant plus d'inquiétude, qu'il faisoit alors fortement la guerre dans le Milanez; le Duc de Nemours son neveu y étoit allé pour prendre le commandement des armées, ayant avec lui le jeune Prince de Talmont. Les merveilles que le premier exécuta, en sauvant Boulogne menacée, en prenant Trevise, & secourant Bresse malgré les forces des Venitiens, consolèrent bientôt la Cour de France de la disposition des Suisses; mais peu après elle *retomba dans son premier*

1509.

état, lorsque le Duc de Nemours, vainqueur des Espagnols & des Suisses à Ravenne, périt avec les vaincus. Sa mort laissa perdre tout le fruit des succès qu'il avoit obtenus; & l'Italie effrayée de ses exploits fit de nouvelles entreprises contre la France, pendant que le Roi d'Arragon faisoit attaquer ce Royaume par la Navarre. Louis résolut alors d'envoyer dans le Milanais un Chef accrédité, pour succéder au Duc de Nemours, & il ordonna à la Trémoille de se disposer à ce voyage. Les plus expérimentés du Conseil du Roi étoient d'avis de retarder l'expédition du Milanais, jusqu'à ce qu'on eût éloigné les Espagnols des frontières de la Navarre. La Trémoille sur-tout appuyoit cette opinion, assurant que dans l'état où se trouvoient les affaires du Milanais, on ne pouvoit espérer de les rétablir, à moins d'y envoyer une armée plus puissante que les finances du Roi ne le permettoient.

La Trémoille
part pour l'Italie.

Ce Monarque, irrité contre le Pape & l'Empereur de l'infraction du traité de Cambrai, consulta moins la prudence que le desir de se vanger, & il voulut absolument que la Trémoille partît, espérant qu'il seroit encore

accompagné du même bonheur qui l'avoit suivi dans son expédition contre Louis Sforce. La Trémoille se mit donc en marche, & arriva dans le Milanez à la tête d'une armée de dix à douze mille hommes. D'abord il prit Alexandrie, Vissoure, Pavie, & s'approcha de Milan.

1509

Maximilien Sforce, l'un des fils du malheureux Ludovie, y régnoit. Ce Prince sortit de la Capitale, & alla s'enfermer dans Novarre, la plus forte de ses Places, en attendant l'arrivée des Suisses, qui venoient en grand nombre à son secours. La Trémoille, informé de leur marche & de leur diligence, écrivit en France pour qu'on lui envoyât les dix mille hommes que le Roi lui avoit promis, représentant qu'il étoit impossible d'attendre les Suisses avec une armée aussi foible que la sienne. Mais le Roi se trouvoit hors d'état de répondre à sa demande; il avoit été obligé d'employer ailleurs les forces qui lui étoient destinées; en sorte que la Trémoille se trouva engagé entre les Espagnols du Royaume de Naples & les Suisses qui venoient à lui. Il n'avoit que deux partis à prendre, ou de repasser les

1509. **Alpes**, ou de livrer bataille au premier des deux ennemis qui se présenteroit : c'étoit l'avis du Roi ; mais la Trémoille ne pouvoit se résoudre à le suivre , tant il craignoit de perdre sa réputation , & de répandre sans fruit le sang de tant de braves gens qui le suivoient Le Conseil de guerre opinâ pour le combat , & la Trémoille fut obligé de marcher contre les Suisses qui venoient à lui , ensuite de rebrousser chemin vers Novarre, où ils étoient entrés malgré lui pour se joindre à leurs compagnons , & enfin de leur livrer bataille. Ce Général disposa son armée avec beaucoup d'habileté , & se chargea de conduire lui-même l'avant-garde , sur laquelle les Suisses vinrent fondre avec furie ; il soutint non-seulement leur choc , mais il les repoussa à la tête de sa Compagnie d'hommes d'armes , qui fit des prodiges de valeur ; mais le reste de son armée n'éprouva pas le même bonheur , après une longue résistance le corps de bataille & l'artière-garde furent enfoncés de toutes parts ; la Trémoille y courut risque de la vie & reçut même plusieurs blessures , ce qui l'obligea à faire une prompte retraite.

La perte qu'il essuya en cette occasion, fut peu considérable par rapport au nombre des hommes, mais il laissa le Milanez entier en proie aux ennemis, reprenant tristement le chemin de la France, où il étoit rentré autrefois avec tant de gloire. Arrivé à la Cour, ce Général se plaignit au Roi avec amertume, de ce qu'après l'avoir chargé malgré lui d'une entreprise inconsidérée, on l'avoit abandonné. Le Roi en rejetta la cause sur le malheur du tems, & pour le consoler, il l'envoya pour commander dans la Normandie, où les Anglois menaçoient de faire une descente. La Trémoille se rendit à Rouen, où après avoir exposé au Peuple la nécessité où le Roi se trouvoit de soutenir les efforts de ses ennemis, il vint à bout d'engager la Province à se charger des frais de la guerre contre les Anglois. C'étoit rendre au Roi un service considérable, Sa Majesté étant obligée de faire de grandes dépenses dans les autres Provinces du Royaume, & ne se trouvant point en état de lever des troupes en Normandie, de fortifier les Villes de cette Province, & d'en garder les côtes ; ce que les

1509.

La Trémoille
Lieutenant
Général en
Normandie.

1509. habitans du pays, dirigés par la Noblesse & par les Magistrats, exécuterent avec joie ; de sorte que les Anglois se voyant prévenus , n'osèrent paroître.

Les Normands ayant été délivrés de la crainte de ces ennemis de la France , résolurent entr'eux de faire une députation à la Trémoille pour le remercier de ses soins. Tous convenoient que , quoiqu'il eût fait ajouter de grandes fortifications à plusieurs Villes & Ports de la Province , ce Seigneur avoit usé d'une si grande économie , qu'il restoit beaucoup des fonds destinés à cet usage. Il n'avoit pas voulu souffrir qu'on le défrayât ni ses gens pendant son séjour dans la Province , ni que personne de sa suite reçût aucun présent ; lui-même s'informoit exactement des lieux dont le Roi s'emparoit , afin qu'ils reçussent un dédommagement convenable , & du nombre des Ouvriers , ainsi que de leur paye , afin que chaque particulier reçût le juste prix de son travail , sans que la Communauté fut exposée à perdre. Ainsi personne ne se plaignit ; ce qui arrive rarement dans les ouvrages publics , où le plus foi-

ble est presque toujours maltraité ; & c'étoit à l'occasion de cet acte de justice , que les Normands vouloient témoigner leur reconnoissance à la Trémoille. Des Députés allerent donc de leur part lui offrir de riches présens , qu'il refusa. » Votre bonne volonté , » leur dit-il , est déjà une récompense ; c'est une marque que j'ai fait mon devoir ; je ne desiré de vous que l'amirié ; le reste je l'attends de Dieu » & du Roi.

1509.

Cette marque de désintéressement que donna la Trémoille , fit beaucoup de plaisir au Roi , toujours attentif à épargner son peuple. Il dit que c'étoit ainsi que les Grands devoient user , pour correspondre aux vuës des bons Rois , ou pour diminuer le malheur des peuples soumis à de méchans Princes.

A peine la Trémoille fut-il de retour de la Normandie , qu'il se vit obligé de se rendre dans son Gouvernement de Bourgogne , où les Suisses menaçoient de mettre tout à feu & à sang. Ils s'étoient ainsi déclarés contre la France , à l'instigation du Roi des Romains , qui avoit des prétentions sur la Bourgogne , & parce que n'ayant pas reçu de la France l'argent

1509.

Il va en
Bourgo^{gne}.

qu'ils s'en étoient promis , ils comptoient en tirer beaucoup plus par des pillages , aisés à exécuter dans une Province peu fortifiée , pendant que la plus grande partie des forces du Royaume étoit employée dans la Guyenne & dans la Picardie.

Les Suisses ne pouvoient en effet attaquer la Bourgogne dans un tems plus fatal pour cette Province ; la guerre en ayant été éloignée depuis long-tems , on y entretenoit un fort petit nombre de troupes ; les Suisses y firent passer une multitude de Soldats. Ainsi ce fut pour tenir lieu d'une armée , que le Roi y envoya la Trémoille. En arrivant à Dijon , il trouva les Magistrats étonnés & le peuple dans l'alarme ; on le suivoit dans les rues comme celui qui étoit toute l'espérance de la Province , & chacun , en suivant ses ordres , croyoit travailler à son salut. La Trémoille alloit tour-à-tour du Palais aux remparts , demander des avis & faire travailler sans relâche : il amassa des provisions , sur-tout de la poudre & des armes , & fit ajouter aux anciennes fortifications (ce que le tems lui permit d'achever) de nouveaux ouvrages , & ordonna à

ce qu'il avoit de gens d'armes de fortir souvent à la campagne , & de se montrer par les rues , afin d'encourager les habitans , la plupart gens de plume ou de commerce , dont on ne fait jamais de bons soldats. 1509.

Cependant les Suisses s'avancant avec la rapidité & la violence d'un torrent , pillant & brûlant les Villes & les Villages , sans s'y arrêter , arrivèrent jusqu'aux pieds des murailles de Dijon , qu'ils investirent de la multitude de leurs troupes.

La présence de tant de soldats d'une nation réputée invincible & inhumaine , consterna tous les habitans de Dijon. Ils venoient en foule sur leurs murailles pour contempler les ennemis , & trouver dans leur nombre une excuse à leur découragement , plutôt que pour s'opposer à leurs efforts. Les Suisses s'étoient attendus à inspirer cet effroi , & afin de l'augmenter , ils pouffoient des hurlemens affreux , brûloient les maisons voisines de la Ville , arrachotent les vignes & les arbres , & faisoient d'horribles menaces à ceux du dedans. La Gendarmerie Françoisse , après quelques escarmouches , étoit rentrée dans la Ville , où

Siège
Dijon.

1509.

la Trémoille, qui avoit ses desseins , la distribua en différens quartiers , avec ordre d'encourager les Bourgeois , sans rien entreprendre contre les ennemis. En même tems il fit placer son Infanterie sur les remparts , sans bruit de tambours ni d'autres instrumens de guerre ; l'artillerie fut aussi disposée dans tout le silence qu'il fut possible d'observer , & les portes de la Ville terrassées , à l'exception de deux , dont l'une regardoit le chemin de Paris, d'où il attendoit du secours , & l'autre le camp des ennemis. Il envoya ensuite visiter le dedans de toutes les maisons de la Ville pour enlever tout ce qui pouvoit servir contre les Suisses : c'étoit un mouvement continuel dans les places & dans les rues ; les soldats commandés à cet effet mettoient tout en ordre pour une vigoureuse défense, & les Bourgeois, qui ne comprenoient rien à leur conduite , les suivoient pour la pénétrer. Ils s'étonnoient sur-tout que la Trémoille ne fit tirer ni le canon , ni la mousqueterie sur les ennemis , pendant que d'un autre côté ce Général sembloit se préparer à combattre. Enfin , à leur grand étonnement , ils virent ouvrir la porte qui regardoit le

camp des Suisses, où deux des principaux Officiers de la Trémoille se rendirent, pendant qu'un autre parloit pour la Cour, & que lui-même se rendit au Palais, où le peuple le suivit. Il y trouva le Parlement assemblé, & s'aperçut que la consternation étoit peinte sur le visage des Magistrats, nonobstant la gravité dont ils s'efforçoient de la couvrir. La présence du Gouverneur & la foule d'Officiers tous armés qui le suivoient semblerent les ranimer; il les regarda tous en leur disant, que cet abattement universel étoit un mauvais présage pour la défense publique.

» Nous n'avons, lui dit un Magistrat, ni assez de fortifications, ni assez de soldats pour nous défendre contre le nombre & la fureur de nos ennemis. Comment ne pas craindre? Comment nous sauver du péril qui nous menace? Ce que vous avez de fortifications, répondit-il, suffit à des gens d'honneur, sinon pour vaincre, au moins pour retarder leur défaite; vous voyez que, sans l'effort de notre artillerie, elles arrêtent les ennemis: que sera-ce quand notre canon foudroyera leurs troupes, & que moi-même, par des

1509.

Harangue de
la Trémoille
aux Habitans
de Dijon.

1509.

» moyens que je me réserve, j'irai at-
» taquer leur camp & y porter de plus
» près le fer & la mort ? Pensez-vous
» que cette multitude de Suisses, pour
» être cruels, soient invincibles, &
» qu'ils soient même redoutables au-
» tant que vous les craignez. Ces gens
» qui vous font trembler dans votre
» Ville, sont pour la plûpart des
» Bourgeois comme vous, encore
» peu exercés à la guerre, qui la font
» ici pour la première fois, qui s'é-
» tonnent de la frayeur qu'ils vous
» inspirent, & qui sans doute en res-
» sentiroient une pareille, si vous les
» menaciez dans leur Ville, comme
» ils vous menacent dans la vôtre.
» Qu'ont-ils fait qui doive épouvan-
» ter votre courage ? Il ne faut que
» des bras & du feu pour égorger des
» Payfans & réduire leurs cabanes en
» cendres ; mais il faut une valeur
» soutenue, de la discipline, de
» l'art & du tems pour vaincre des
» gens bien résolus de se défendre,
» que des murailles dérobent à la
» plus grande partie des coups, &
» qu'une nombreuse artillerie secon-
» de. Armez-vous donc, citoyens, pour
» le salut de votre patrie : conservez-
» vous

» vous à un Roi le plus juste de ceux ~~1514.~~
 » qui ont jusqu'ici regné sur vous , 1514.
 » que la cruauté de vos ennemis vous
 » irrite, au lieu de vous abbatre ; vos
 » maisons, vos biens , vos femmes &
 » vos enfans y seront exposés, si vous
 » ne les défendez pas : vous verrez
 » tout ce que vous avez de plus cher
 » périr à vos yeux, si vous ne vous
 » mettez en état de faire périr vos en-
 » nemis. Si l'exemple peut quelque
 » chose sur vous , suivez-moi ; l'artil-
 » lerie va tonner sur eux : nous fon-
 » drons tous ensemble sur leur champ
 » encore en désordre ; & peut-être
 » les aurons-nous vaincus avant
 » qu'ils se soient mis en état de nous
 » combattre.

Après ce discours la Tremoille re-
 garda l'assemblée, & reconnut dans le
 silence qu'elle observa le peu de se-
 cours qu'il pouvoit espérer des habi-
 tans ; il ne voulut point leur faire
 honte de leur frayeur , & sortit pour
 aller attendre près des portes de la
 Ville la réponse des Officiers qu'il
 avoit envoyés au camp des Suisses. La
 Tremoille les avoit chargés de faire
 entendre aux principaux de cette
 Nation , qu'ils agissoient contre leur

1514.

plus chers intérêts , en attaquant la France , le plus puissant des Etats avec lesquels ils eussent contracté alliance ; que Louis XI. les avoit comblés de biens , & cherché en toute occasion à obliger leur République ; que Charles VIII. avoit imité son pere dans leur estime pour eux , & que leur nation devoit se souvenir à jamais du glorieux passage de l'Appennin & de la victoire de Fornoue , où ils avoient vaincu avec lui.

C'étoit Regnaut de Mouffi , d'une bonne Maison de Bretagne & Vice-Amiral de cette Province, qui portoit la parole pour la Tremoille aux Suisses , & que quelques-uns d'eux connoissoient pour l'avoir vû combattre en Italie avec eux ; il ajouta tout ce qu'il crut plus capable de produire un heureux effet sur l'esprit des ennemis , & finit en leur disant , qu'il s'étonnoit qu'une nation guerrière voulût exposer sa réputation contre un peuple belliqueux, autrefois son allié , & qui vouloit toujours l'être.

Alors un des Capitaines Suisses prit la parole : » Nous avons , dit-il , été des amis de la France ; mais sçait-elle en conserver ? On nous a comblés

» de promesses , qui n'ont été suivies
» d'aucun effet ; les moindres infrac-
» tions de notre part au Traité conclu
» avec elle, nous ont attiré les repro-
» ches & les invectives de votre Na-
» tion, bien plus disposée à calomnier
» ses ennemis, & à leur faire des crimes
» qu'à remplir ses engagemens ; nous
» l'avons aidée à conquérir Naples &
» Milan, quelles récompenses avons-
» nous reçues ? Il semble au contraire
» que votre Roi ne vouloir punir que
» nous de la mauvaise conduite qui a
» fait perdre ces conquêtes. Après
» avoir épuisé le sang de nos plus
» braves Citoyens, on a renvoyé le
» reste avec mépris, dans nos monta-
» gnes, sans s'inquiéter après de rem-
» plir aucune des promesses dont nous
» avons envain attendu l'effet. Faites-
» vous redouter des autres Nations ,
» s'ils veulent vous craindre , ajoutez
» le Capitaine Suiffe , faites leur sup-
» porter vos perfidies ; pour nous
» moins politiques, peut-être plus in-
» téressés, mais aussi plus braves &
» plus ennemis du parjure, nous ve-
» nons les armes à la main vous de-
» mander le juste prix des victoires
» que nous avons gagnées pour vous.

1514.

Le Seigneur de Moussi, moins surpris qu'inquiet de cette hauteur, répondit doucement, quiqu'avec bien de la fermeté, que les affaires d'un grand Royaume contraignoient souvent la volonté de celui qui le gouverne; que la France, depuis longtemps en guerre avec ses voisins, ne pouvoit avoir avec eux la même exactitude que dans des temps plus tranquilles: que le Roi avoit toujours eu de l'estime pour les Suisses, quoiqu'on se fût attaché à lui donner contr'eux des soupçons qu'ils s'étoient mis peu en peine d'effacer, & qu'enfin il alloit en rendre compte au Seigneur de la Trémoille, avec espérance de revenir bientôt pour les satisfaire.

Moussi avoit en ordre en partant de Dijon, de bien examiner la disposition des Suisses, leur nombre, leur artillerie & leurs vivres. Ils s'aperçurent de son attention là-dessus, & loin de craindre ses remarques, ils le menerent eux-mêmes par tout le camp. » Nous sommes, lui disoient-ils, soixante mille hommes, vous voyez nos armes; voilà nos vivres & cent pièces d'artillerie: dites à M. de la Trémoille l'état où vous nous

» trouvez. « Cette reponse chagrina beaucoup le Gouverneur de Bourgogne , d'autant plus qu'il apprit qu'une autre armée de Suisses menaçoit d'entrer dans la Franche-Comté , & que la consternation des Bourgeois ne lui laissoit nul espoir de résistance. Moussi lui dit encore , que l'intention des Suisses étoit , après avoir pris Dijon, de marcher droit à Paris, de ravager toutes les Provinces de leur passage, & de profiter du dénuement des troupes pour prendre cette Capitale , ou du moins pour ruiner ses environs.

Ce projet exécuté dans un tems où le Roi tenoit toutes ses forces sur les frontieres de la Picardie & de la Guyenne, mettoit en danger tout le Royaume, & la Trémoille prévoyoit avec douleur la ruine de l'Etat. Il envoya de nouveau vers les Suisses, pour leur demander jusqu'au lendemain, croyant que gagner du tems étoit beaucoup contre des gens à qui il n'avoit rien de plus à opposer. Il tint conseil toute la nuit, & donna ordre à ce qu'il avoit de troupes réglées de se tenir prêtes ; son dessein étant , après avoir fait assez de résistance dans Dijon, pour arrêter quelque tems les

1514.

Suiffes devant cette Ville, d'en sortir avec ses troupes & de se jeter dans la premiere place capable de défense, qui se trouveroit sur son chemin. La Trémoille sçavoit que ce qui avoit principalement choqué les Suiffes, étoit le mépris qu'on avoit témoigné pour eux à la Cour, où le Roi avoit dit hautement, qu'il ne vouloit point recevoir des loix de ces *vilains*. Il tenta de les adoucir par le contraire de ce qui les avoit choqués, & le lendemain un Officier alla de sa part complimenter les Capitaines Suiffes, les assurer qu'on pensoit aux moyens de les satisfaire promptement, il consentoit à se rendre dans leur camp, s'ils vouloient lui envoyer un sauf-conduit. Cette proposition, qui marquoit la confiance & la bonne foi de la Trémoille, fut bien reçue des Suiffes; elle étoit faite à dessein de l'effectuer, mais aussi pour gagner du tems, afin de recevoir la réponse du Roi. Elle arriva enfin, & auroit entièrement découragé la Trémoille, s'il ne restoit toujours des ressouces à un habile homme. Le Roi lui mandoit qu'après avoir réfléchi sur tous les moyens pos-

tibles de lui envoyer du secours, il n'en avoit trouvé aucun; qu'il ne devoit donc compter sur rien de sa part, & qu'il abandonnoit la conservation de la Bourgogne à sa prudence & à ses soins. La Trémoille mit la lettre du Roi dans sa poche, sans en rien communiquer à personne; & comme s'il eût reçu des nouvelles favorables, il envoya dire aux Suisses qu'il alloit se rendre dans leur camp.

1514.

Les amis du Gouverneur voulurent le détourner de ce dessein, en lui représentant qu'il alloit se remettre entre les mains de ces mêmes Suisses, qui lui avoient livré le Duc de Milan, pendant qu'ils étoient à la solde de ce Prince. « Il vaut mieux, leur répondit la Trémoille, que je risque d'être pris pour sauver le Royaume, que de le laisser exposé en me conservant. En même tems il monta à cheval, suivi seulement de dix à douze personnes, sans autres armes que l'épée, & vêtues simplement comme lui; il se fit ouvrir la porte de la Ville, à travers une multitude de peuple, & marcha vers le camp des Suisses.

La Trem.
se rend au
Camp des
Suisses.

Ceux-ci l'attendirent avec fierté sous leurs tentes, & à peine celui qui

1513.

devoit le recevoir, daigna-t'il venir à sa rencontre. La Trémoille dissimula le ressentiment qu'excitoit en lui cette hauteur ; mais à travers le murmure des soldats , il conserva toujours un air de grandeur & de fermeté convenable à sa naissance , à son rang & à sa situation présente.

Enfin plusieurs Capitaines Suisses vinrent l'environner. Ceux qui avoient servi avec lui en Italie , un peu moins durs & hauts que les autres Officiers de leur Nation , le conduisirent avec quelques marques de respect dans la tente où ils tenoient leur conseil. Celui que les Suisses avoient choisi pour Général , sembla à peine remarquer la Trémoille, qui alla de lui-même prendre la place la plus honorable ; de-là il salua ceux qu'il connoissoit , & leur demanda s'ils ne se souvenoient plus d'avoir servi avec lui sous le feu Roi, cherchant par toutes sortes de moyens à adoucir l'esprit de ces fiers ennemis :
» Les tems sont bien changés , ajouta
» t'il ; vous combattiez alors pour
» nous , nous étions tous amis & compagnons ; aujourd'hui nous nous menaçons mutuellement de nos armes.
» Auroit-on du s'attendre à un pareil

» changement de la part d'une Nation
 » renommée pour sa fidélité & sa conf- 1513.
 » tance, d'un peuple ami de la vertu
 » & jaloux de son nom ? Pour vous jus-
 » tifier, vous accusez le Roi mon
 » Maître d'une ambition demesurée.
 » Par quelles actions a-t'il donné lieu
 » à des soupçons pareils ? Son prédé-
 » cesseur & lui ont attaqué le Royau-
 » me de Naples & le Milanez ; vous-
 » mêmes qui le menacez aujourd'hui ,
 » lui avez prêté vos armes pour sou-
 » tenir ses prétentions ? on vous a vû
 » dans Naples avec lui, dans Rome ,
 » à Milan, & à la journée de Fornoue :
 » aujourd'hui encore vos amis, vos
 » parens, vos enfans composent une
 » partie de sa garde. Que diront les
 » Princes voisins de la foi d'un peuple,
 » qui veut se déclarer contre les mê-
 » mes in-érêts qu'il a soutenus , qui
 » veut ravager un Royaume avec qui
 » il a contracté alliance , combattre
 » un Roi pour qui il a combattu , &
 » démentir en un seul jour toutes ces
 » actions pour lesquelles il se plaint de
 » n'avoir pas reçu de récompense.

Le conseil des Suisses parut frappé
 des raisons de la Trémoille , & même
 quelques-uns d'eux commencerent à

-
1513. prononcer le mot de paix. Cependant leur Chef ayant fait demander silence, répondit ainsi à la Trémoille. « Nous sommes venus ici pour faire la guerre » & non pour raisonner, les Suisses méprisent l'art d'arranger les paroles : ils s'attachent seulement à connoître la justice & à la défendre. » Nous avons été, il est vrai, à Milan » & à Naples avec vos Rois : y seroient ils entrés, si nous ne leur en eussions aplani le chemin ? Mais » ce fut à des conditions qu'ils ont violées. C'est pour en obtenir l'exécution que nous sommes ici. Depuis ce » temps-là les François ont porté en tous lieux une ambition condamnable ; d'autres Rois plus fidèles à leurs promesses ont sollicité notre » appui, ainsi nous venons pour obliger votre Maître à donner des bornes à son injustice, le contraindre à s'acquitter envers nous, lui faire voir que cette Nation à laquelle il donne un nom vil, est néanmoins la protectrice des Rois. Sans nous parer de ces vains titres qui vous décorent, nous faisons consister la noblesse dans la justice & dans la va-
-
1514. leur, Que pouvez-vous répondre,

» au reproche de nous devoir encore
 » la solde de ceux d'entre nous , dont 1514.
 » la mort vous a fait conquérir Mi-
 » lan & Naples ? Si vous avez pour
 » maxime de garder pour vous seuls
 » le prix de vos victoires , apprenez à
 » vaincre sans nous.

Le Général des Suisses prononça
 ce discours avec tant de fierté , que
 toute l'assemblée en fut émue. La Tré-
 moille lui-même parut étonné. Il
 voyoit dans les Suisses une si grande
 prévention , qu'il lui restoit peu d'es-
 pérance de la vaincre. Cependant il
 conserva toujours sa modération ,
 jusqu'à ce que le Général des Suisses
 lui eût dit qu'ils venoient demander
 de l'argent pour eux, & la Bourgogne
 pour le Roi des Romains, & que la
 paix étoit à ce prix : en cas , ajouta-
 t'il , que votre Maître ait des titres
 pour conserver la Bourgogne , qu'il
 nous les remette , & après nous avoir
 payés nous le jugerons. Cette propo-
 sition indigna la Trémoille. « Pensez-
 » vous , dit-il en élevant la voix à
 » son tour , que mon Maître , & le
 » Roi des Romains lui-même , veuil-
 » lent descendre jusqu'à vous avouer
 pour les Juges de leurs différends ,

1514. » Dieu & l'épée décidera de leur
» droit. Les Suisses qui se disent les
» protecteurs des Rois, se souvien-
» nent-ils qu'ils ont gémi plusieurs
» siècles sous le joug des Allemands,
» que sans un de nos Rois ils auroient
» subi celui du Duc de Bourgogne;
» que c'est nous qui les avons mis en
» crédit auprès des autres Nations, &
» que leur courage, quelque grand
» qu'il soit, n'a jamais que secondé
» le nôtre. Vous vous plaignez de l'i-
» nexécution de nos promesses: Louis
» XI. a le premier fait voir de l'or
» dans vos montagnes, son fils y a
» fait passer des richesses immenses;
» vous y avez rapporté la plus grande
» partie du butin de l'Italie. Le Roi
» mon Maître, de qui la justice est
» connue de toute l'Europe, a peut-
» être par un juste mécontentement,
» ou par une indispensable nécessité,
» retenu une légère partie des deman-
» des excessives qu'il vous avoit ac-
» cordées par facilité; mais c'est-là
» le moindre des objets qui vous dé-
» terminent contre nous. Le Roi des
» Romains vous a séduits par de
» moindres promesses que les nôtres,
» & qu'il ne remplira pas avec plus

» d'exactitude !, quoiqu'avec moins
 » de raisons : c'est néanmoins pour
 » lui plaire , ou par un motif de cu-
 » pidité , que vous consentez à agir
 » contre le plus cher de vos intérêts ,
 » & à insulter un puissant Etat , ca-
 » pable de vous protéger , un Roi
 » qui vous aime , des Princes , des
 » Grands qui ont consenti à se ren-
 » dre vos égaux , & des Provinces
 » qui fournissent à votre subsistance.
 » Après avoir ainsi traité une Na-
 » tion à qui vous avez si peu à re-
 » procher , & à qui vous êtes si re-
 » devables , que deviendrez - vous ,
 » vous que la nature a fait naître sur
 » une terre ingrate , qui n'avez de
 » ressource que votre valeur & d'au-
 » tre bien que votre sang ? Les peu-
 » ples voisins seront rebutés par no-
 » tre exemple : ont - ils d'ailleurs
 » besoin de l'être ? Les Allemands ,
 » après avoir été vos tyrans , sont vos
 » plus cruels ennemis ; les Espagnols
 » vous dédaignent , les Anglois vous
 » connoissent à peine , & les Italiens
 » vous ont en horreur ; la France
 » seule vous ouvroit les bras , & vous
 » voulez la déchirer ? Réfléchissez
 » sur vous - mêmes avant de provo-

» quer sa vengeance , & décidez le-
 1514. » quel vous voulez sacrifier , ou d'un
 » nouvel allié , d'un intérêt aisé à sa-
 » tisfaire , ou de votre propre répu-
 » tation.

La Tré-
 moille s'ac-
 commode
 avec les
 Suisses.

La fermeté de la Trémoille dimi-
 nua celle des Suisses ; ils crurent que
 ce Seigneur avoit des ressources , puis-
 qu'il osoit leur parler ainsi ; le pillage
 de Dijon ne leur parut pas si facile ,
 qu'on leur avoit fait espérer ; & si cet-
 te entreprise manquoit , elle étoit une
 excuse valable au Roi pour se déclarer
 leur ennemi irréconciliable , & pour
 leur refuser le paiement qu'ils deman-
 doient. La Trémoille les voyant ap-
 puyer principalement sur ce dernier
 point , leur dit que quoique le Roi
 son Maître eût sujet de se plaindre
 d'eux , il ne doutoit point que ce Mo-
 narque ne fit un effort pour les payer ;
 mais qu'il falloit avoir le temps de
 l'en informer : qu'en attendant , cette
 grande armée ne pouvoit avec justice
 demeurer autour de Dijon , qu'ils rui-
 noient la campagne , & interrom-
 poient le commerce de la Ville ; que
 s'ils vouloient se retirer , il alloit leur
 donner une somme considérable ,
 sa parole , & des otages pour sûreté
 du reste.

DE LA TRÉMOILLE. III

Les Suisses consultèrent entr'eux , ~~_____~~
& après avoir délibéré long-temps , 1514.
ils consentirent aux conditions proposées par la Trémoille , pourvû qu'il voulût se rendre garant de leur exécution. Il en convint , & après avoir donné & reçu les sermens nécessaires , les Suisses firent tirer un coup de canon pour rappeler ceux de leurs soldats qui ravageoient la campagne.

Le bruit de ce coup donna une grande inquiétude aux Habitans de Dijon ; ils crurent qu'au lieu d'un signal de paix , c'étoit le signal du combat , & que les Suisses avoient retenu leur Gouverneur prisonnier ; leur crainte dura jusqu'à ce qu'ils le virent s'approcher de leurs murailles , avec sa suite & quelques-uns des principaux Officiers de l'armée qui avoient voulu l'accompagner par honneur.

En entrant dans la Ville , il assembla les Citoyens. » Vous avez la paix ,
» leur dit-il ; mais je l'ai achetée , &
» c'est à vous qui en profiterez , à m'aider à la payer. Tous se taxerent avec joye. La Trémoille donna aux Suisses la somme promise ; son neveu & quelques autres furent donnés pour otages du reste , & au grand étonne-

1514. ment de tout le monde, les Suisses rentrèrent dans leurs montagnes, délivrant ainsi la France du plus grand danger qu'elle eût couru depuis l'invasion des Anglois.

La Trémoille manda aussi tôt cette heureuse nouvelle au Roi, qui craignoit au contraire d'apprendre la prise de Dijon & la ruine de cette Ville. Sa Majesté montra les dépêches de la Trémoille à toute la Cour, en disant : que pensez-vous qu'il ait fait des Suisses ? Il a sauvé mon Royaume. Peu de personnes parurent prendre part à la bonne opinion que le Roi témoignoit du Gouverneur de Bourgogne ; il s'en étonna, & on lui dit que la Trémoille avoit exagéré le péril pour augmenter le prix du service, que les Suisses étoient au plus au nombre de vingt-cinq mille hommes, & qu'ils s'étoient contentés de peu d'argent ; ce qui fit que le Roi reçut avec assez de froideur Regnaut de Moussi que la Trémoille lui envoya pour lui rendre compte du détail de cet événement. Il l'avoit choisi exprès comme un Officier intelligent, en état par sa naissance & par son rang d'approcher familièrement du Roi.

DE LA TREMOILLE. 113
& de ſçavoir ce qu'on penſoit à la
Cour.

1514.

Mouſſi ne put entendre ſans indignation les diſcours injuſtes des Courtiſans ; il entra dans la chambre du Roi , & mettant un genoux en terre.
» Sire, lui dit-il, on cherche à décou-
» rager vos bons ſerviteurs , en ca-
» lomniant un des meilleurs de tous.
» M. de la Trémoille a ſauvé votre
» Royaume ; les Suiffes étoient au
» nombre de ſoixante mille ; ils
» avoient cent piéces d'artillerie &
» des vivres ; ils les prenoient dans
» le pays. Ce que je dis là , j'en ré-
» pond ſur ma tête , & Sire croyez-
» moi.

Levez vous , Mouſſi , dit le Roi , je vous crois auſſi-bien que mon couſin la Tremoille. Cependant il ſ'informa encore ſous main , & apprit que tout ce que ce dernier lui avoit mandé étoit exactement vrai. Alors il aſſembla ſes Courtiſans : On m'en a impoſé ici , dit-il , au ſujet de la Trémoille. Je ſçais tout , non de lui ſeul , ni de Regnaut de Mouſſi , mais des Seigneurs du pays qui m'en écrivent. Par la foi de mon corps , j'en veux bien à ces méchans eſprits qui corrompent tout. Je connois par expé-

1514. *rience que mon cousin la Trémoille est le plus loyal & le plus utile serviteur que j'aye en mon Royaume. Allez, Regnaut de Moussi, allez à Dijon, ajoutez il, assurer la Trémoille que je tirerai son neveu des mains des Suisses. En effet, le Roi paya ce qu'il devoit à cette Nation, & manda à la Trémoille de venir incessamment à la Cour, où l'on célébra peu de tems après le mariage du Roi avec Marie Princesse d'Angleterre, mariage qui fut précédé de la paix.*

Mort de
Louis XII.

Louis ne survécut pas long-temps à cette nouvelle alliance; il mourut peu de tems après, laissant le Royaume plus florissant que jamais, quoiqu'il eût soutenu des guerres longues & fâcheuses. La Trémoille avoit déjà pleuré la mort de trois de ses Rois: il eut encore à regretter celui-ci, & à craindre les changemens du nouveau regne; mais il en arriva peu, si ce n'est dans le ministère, où le Roi plaça quelques-unes de ses créatures, & où Louise de Savoye, sa mere, voulut dominer.

François I. monta sur le trône, & ce Monarque guerrier donna au Seigneur de la Trémoille les mêmes mar-

ques d'estime qu'il avoit reçues de ses prédécesseurs. Il sembloit que la fortune eût perdu son inconstance en faveur de la Trémoille, qui se vit aimé & employé sans interruption par quatre Rois qui se succéderent. Il accompagna ce Prince dans son expédition du Milanez, & commanda un corps considérable de l'armée à la bataille de Marignan, où malgré son âge déjà avancé, il combattit avec beaucoup de courage; ce Seigneur rempli d'affection pour la personne du Roi, dont il admiroit la valeur, le voyant à pied, une longue pique à la main, au milieu de la mêlée, donna les ordres nécessaires pour la conduite de sa troupe, & vint ensuite se ranger auprès de lui, avec les plus braves de l'armée. *Sire, s'écrioit-il de tems en tems, ne perdons pas de vue l'artillerie, nous avons affaire à des gens qui savent la traîner.* Il vouloit parler du passage des Alpes à Fornoue; & de plus les Suisses avoient enlevé quelques pièces au commencement du combat.

La Trémoille en imitant la valeur du Roi, tâchoit d'en contenir l'ardeur; souvent il couvroit ce Prince

contre les coups qu'on lui portoit , il
reçut même plusieurs blessures ; mais
1514. ce qui lui fut plus douloureux que toutes les plaies , fut la triste nouvelle de la mort de son fils unique le Prince de Talmont. Il avoit reçu 62 blessures dont cinq étoient mortelles , ce que l'on cacha au Seigneur de la Trémoille. Le lendemain le Roi vint lui-même lui apprendre la mort de son fils. « Je vous ai toujours connu , lui » dit-il , magnanime & maître de vous-même ; ce qui me fait espérer que » vous soutiendrez avec fermeté le récit de l'accident qui vient d'arriver » à votre fils , & auquel nous sommes » tous sensibles. Il est mort sur le » champ d'honneur & tout couvert » de gloire. La Trémoille pâlit à cette nouvelle & ses yeux se mouillèrent. Mais revenant à lui : « Sire , répon- » dit-il , mon fils étoit mortel ; j'aurois souhaité qu'il eût vécu plus » long-temps pour ma consolation & » pour votre service. Pour moi je n'attens plus que la mort ; suivant l'ordre de la nature , elle devoit précéder la sienne ; il ne me reste plus » qu'à l'attendre , & à désirer qu'elle » vous soit utile. Le Roi demeura

quelques momens auprès de lui , admirant le zèle & la force d'esprit de ce grand homme , qui depuis ce moment ne donna aucune marque publique de la douleur qui le déchiroit , il remplit toutes ses fonctions avec la même exactitude & voulut apprendre lui-même à sa femme la perte qu'ils venoient de faire.

» Si j'avois pû , lui manda-t'il ,
 » donner ma vie au lieu de celle de
 » notre cher fils , ce seroit lui aujour-
 » d'hui qui vous consoleroit de ma
 » mort. Nous avons perdu le fruit de
 » notre mariage , l'espoir de notre
 » maison , & l'appui de notre vieil-
 » lesse ; mais nous ne devons point
 » perdre le courage ni la résignation
 » aux volontés du Ciel , à qui nous
 » devons au moins le bonheur d'a-
 » voir possédé plusieurs années un si
 » grand bien. Il est mort en héros les
 » armes à la main pour le service de
 » la patrie & sous les yeux de son
 » Roi , c'est une fin trop noble pour
 » y donner de trop grands regrets ;
 » cédez aux mouvemens de la nature ;
 » ils sont invincibles , mais résistez à
 » ses foiblesses. Que votre douleur
 » touche le Ciel , & mérite par votre

1514.

» soumission , qu'il daigne nous con-
» server l'enfant de notre cher fils,
» quoi consiste aujourd'hui toute nô-
» tre espérance. J'ose à peine vous
» écrire que je vous envoie le corps,
» vous conjurant , Madame , de lui
» faire rendre les derniers devoirs ,
» sans succomber à la douleur. Sou-
» venez-vous de moi , qui n'ai que
» vous à présent pour consolation ;
» que je ne perde point la mere avec
» le fils , si vous ne voulez pas que
» je me perde moi-même.

Cette lettre étoit écrite toute en-
tière de la main de la Trémoille , qui
n'avoit voulu confier à personne les
sentimens dont il étoit pénétré. La
Dame de la Trémoille reçut cette
lettre avec les transports de la plus
violente douleur. Bien loin de pou-
voir imiter la louable fermeté que
son mari avoit témoignée , elle poussa
des cris de désespoir ; elle manda
toute sa famille , & répandit des lar-
mes en abondance , sans vouloir rece-
voir aucune consolation. Son chagrin
fut si violent , que l'on craignoit à
chaque moment pour sa vie ; quoi-
qu'elle tint la lettre de son mari , elle
demandoit s'il n'étoit pas aussi péri.

Dans le funeste combat qui avoit en-
 levé leur cher fils ; pour s'en assurer
 elle voulut lui faire réponse. Sa lettre
 étoit remplie des sentimens de la plus
 vive douleur. « Je voudrois , lui man-
 » doit-elle , pouvoir suivre votre vo-
 » lonté en m'attristant moins , mais
 » sans doute en vous obéissant, je vous
 » imiterois mal ; vous me recomman-
 » dez une modération que je crains
 » bien que vous n'ayez pas ; si vous
 » existez encore (car à mon premier
 » malheur se joint celui d'avoir à
 » craindre le plus grand de tous)
 » faites-le moi promptement sçavoir.
 » Vous m'envoyez le corps de mon
 » fils ; je souhaite de le voir , parce
 » que je souhaite de mourir, tant ma
 » situation est affreuse. Comment pour-
 » rai-je soutenir cette vue ? Je trouve
 » en moi bien des désirs & peu de
 » force : mon corps languit , & mon
 » ame n'est plus que demie-vive...
 » Comment me soumettre aux ordres
 de Dieu & aux vôtres ? ...

La Trémoille étoit encore en Ita-
 lie , lorsqu'en lui apporta cette lettre.
 D'abord il regarda le Courier avec
 émotion , & lui demanda s'il étoit sur-
 venu quelque accident à Madame

1514.

de la Trémoille. Ayant été assuré que non, il prit la lettre, la mit dans sa poche, & fut trois jours sans vouloir la lire, dans la crainte d'y trouver trop de sujet de douleur.

Le Roi s'apercevant de l'effort que le Seigneur de la Trémoille faisoit sur lui-même, crut devoir lui laisser aller prendre de la consolation dans le sein de sa famille, & lui permit d'aller à Thouars. Il trouva Madame de la Trémoille fort malade : « Vous » venez, lui dit cette Princesse, pour » recevoir mes derniers adieux ; je » sens que je vais mourir. La Trémoille employa toutes sortes de raisons pour éloigner de l'esprit de sa femme des idées aussi funestes : il demuroit jour & nuit auprès d'elle ; & ce grand homme si révéré à la Cour & des peuples, ce vainqueur du Milanais si redoutable aux ennemis de l'Etat, ne dédaignoit pas de joindre à des titres si glorieux, celui d'homme sensible & d'époux tendre. Cette même main qui avoit gagné des batailles, prêtoit à sa femme les secours convenables à son état ; souvent on le voyoit répandre des larmes & redouter ses plaintes, lui qui n'avoit jamais crain

DE LA TREMOILLE, 121
le bruit du canon, ni le fer des en-
nemis.

1516.

Enfin Madame de la Tremoille se
sente mourir, l'appella. « Il y a, lui
dit-elle, trente-trois ans que nous
sommes unis, & je ne me souviens
pas d'avoir commis aucune faute
contre vous, que celle qui me fait
mourir. La mort de mon fils, & la
crainte de la vôtre, cause la mien-
ne; la foiblesse de ma nature l'a
emporté sur la résolution de ma vo-
lonté; j'ai fait ce que j'ai pu, & la
douleur a triomphé de moi, n'im-
itez pas ma foiblesse, & pardonnez-
moi le chagrin que ma mort va
vous causer. . . . Aussi-tôt tournant
les yeux sur un Crucifix, placé à la
ruelle de son lit, elle récita un Psea-
me à haute voix, demanda le Sacre-
ment de l'Extrême-Onction, & ex-
pira.

Le Seigneur de la Tremoille ne
put soutenir un si triste spectacle, sans
enfin démentir sa fermeté. » Voilà,
s'écrioit-il, la seconde fois que dans
un âge peu avancé, je regrette d'a-
voir vécu trop long-tems. Où sont
ces hommes que la nature a soumis
à un travail pénible & à une longue

1516.

cruelle en Picardie ; ce qui fit résoudre ce Monarque à passer lui-même dans le Milanéz ; mais , avant d'entreprendre ce voyage , il vouloit assurer les frontières de son Royaume menacées. « Vous voyez , dit le Roi à la » Trémoille , que je ne puis me dispenser d'aller dans le Milanéz. Les » Espagnols me bravent après m'avoir » trahis ; je me résous enfin à les » pousser plus que jamais , & pendant » que nous les combattrons dans le » Milanéz , ma volonté est que vous » alliez en Picardie , vous opposer » aux Anglois qui menacent cette » Province ». La Trémoille obéit & alla en Picardie en qualité de Lieutenant Général ; mais dans le tems que ce Seigneur étoit le plus utile en ce Pays-là , le Connétable de Bourbon son allié & son ami passa chez l'Empereur. Les soupçons du Roi , après cette désertion , s'étendirent sur un grand nombre de personnes , & particulièrement sur celles qui avoient quelques liaisons avec le Connétable. La Trémoille fut de ce nombre ; il s'en apperçut aux restrictions de nouveaux ordres qu'on lui donna ; ce qui lui causa quelque dépit , mais son

altérer son zèle. Cependant après avoir fait en Picardie tout ce qui étoit en son pouvoir, il demanda la permission de revenir à la Cour, afin d'ôter tout soupçon, & d'être à portée de répondre à ses ennemis. 1516.

Ce Seigneur apprit en arrivant la défaite de l'Amiral de Bonivet, favori du Roi, que ce Monarque, obligé par la désertion du Connétable de demeurer en ses États, avoit envoyé en sa place en Italie. Bonivet, aussi imprudent que malheureux, avoit non-seulement perdu tout le Milanéz, mais encore une bataille & son armée presque entière, avec un nombre infini de Noblesse.

Cette nouvelle avoit causé un violent chagrin au Roi & le dépit s'y joignit, lorsqu'il se vit attaqué jusques dans la Provence par l'armée impériale, & par le Connétable de Bourbon, qui osa mettre le siège devant Marseille. Le Roi suivi de tout ce que la France avoit de plus grands Capitaines, au nombre desquels étoit la Trémoille, vint à bout de faire lever le siège de cette ville & de chasser les ennemis de la Provence; mais conservant dans son ame un grand desir de se venger.

1516.

il prit la résolution, en mettant toute autre considération à part, de conduire lui-même une nouvelle armée dans le Milanéz. Les plus sages de ses Généraux s'opposèrent à ce dessein. La Trémoille insista surtout pour qu'on abandonnât, au moins pour un tems, un pays si funeste aux François. Le Roi s'obstina dans son projet.

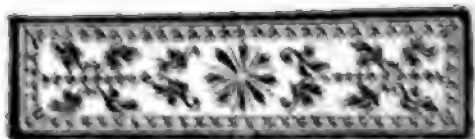
» Oui, dit-il, je veux aller combattre moi-même les Espagnols & le » traître qui s'est joint à eux : je menerai avec moi ceux qui m'ont si » bien servi. Ces gens-là ne sont » pas aussi difficiles à vaincre, que les » Suisses que nous avons battus ».

La Trémoille repassa donc encore une fois les Monts : il aida à la conquête de plusieurs Places, entr'autres de celle de Milan, où le Roi lui donna la qualité de son Lieutenant général, & il se trouva enfin à la fatale journée de Pavie. Il commandoit une partie de l'armée & soutenoit avec assez de bonheur le choc des Espagnols, lorsqu'on vint lui dire que le Roi étoit engagé au milieu des ennemis, où il étoit en danger d'être pris. La Trémoille s'avança aussi-tôt de ce côté là avec quelques-uns de ses hommes

DE LA TREMOILLE. 127
d'armes ; mais à peine fut-il arrivé,
auprès du Roi , qu'il tomba mort à
ses pieds d'un coup d'arquebuse.

Le Roi fut pris un instant après , & 1525.
le champ de bataille étant demeuré
aux ennemis , ils permirent de cher- Mort de
cher le corps de la Trémoille aux- Trémoille.
quels ils rendirent eux-mêmes de
grands honneurs dans l'Eglise de Pa-
vie , d'où on le transporta en France
en son Château de Thouars. On re-
marqua au sujet de cette mort , que
la Trémoille avant de partir , & pré-
voyant que cette guerre auroit une
fin funeste , avoit dit , qu'il souhai-
toit au moins périr sur le champ de
bataille , ainsi qu'il arriva.

La confusion où se trouva la France
après la mort , & la perte de tant
d'autres personnes considérables ,
n'empêcherent pas qu'on ne regrettât
beaucoup ce grand homme , dont la
prudence & les conseils auroient pu
réparer une partie des maux causés
par la perte de la bataille de Pavie ,
la plus funeste que la France ait ja-
mais livrée.



GASTON DE FOIX,

*Duc de Nemours, Général d'armée, &
Viceroy de Milan, sous Louis XIII.*

Histoire de Gaston. **L'**Histoire de ce Prince tué à 29 ans, dans le sein de la victoire, est une solide preuve qu'on ne peut trop se hâter de devenir grand homme, & que la vertu ne suit pas la jeunesse, mais que l'ardeur & la présomption abandonnent rarement cet âge dangereux. Gaston étoit de l'illustre Maison de Foix, qui se vante à juste titre d'être issue de la première race de nos Rois. Ces Cadets belliqueux s'en étoient avouer de tout temps, qu'ils étoient dignes de la Couronne, que la mollesse de leurs aïeux avoit fait perdre à leur Maison. Son père étoit N. . . Comte de Foix & de Comminges, & sa mère N. de Valois, sœur de Louis XII. Elle avoit été élevée à la Cour de France, & témoin des malheurs de son frère, dont la cause lui étoit con-

GASTON DE FOIX. 129

mue : c'étoient les mauvais conseils & une ambition déréglée. Cette Princesse eut donc soin d'écarter de son fils tous les Flatteurs , & de ne rien proposer à son émulation , que de juste & de légitime.

Louis XII qui n'avoit point de fils, Il vient à la Cour de Louis XII.
témoigna à celui de sa sœur une affection de pere ; il le fit venir de bonne heure à sa Cour, & ce qui commença à donner une grande idée du jeune Prince, ce fut que ni sa haute naissance, ni les grands biens de sa maison, ni la faveur du Roi son oncle ne parurent point l'occuper ni le corrompre. La science de la guerre, quoiqu'encore bien imparfaite, étoit la principale de son tems : il s'y adonna tout entier, & on le vit à la journée d'Aignadel, à peine âgé de 18 ans, combattre sous les yeux du Roi avec une valeur singulière & une prudence que ses regards lui inspiroient. Cette prudence fut depuis la cause de sa perte. Quelque idée que Louis XII eût de son extrême vivacité, on ne s'en défia point assez, à cause de cette première marque de modération. Il le jugea lui-même depuis aussi prudent que tout le monde le trouvoit brave.

1509.

1509. Les Vénitiens vaincus à Aignadel montrèrent la fierté des anciens Romains, & se jugeant dans leur accablement hors d'état d'obtenir une paix honorable, ils s'appliquèrent à attirer le Pape dans leur parti, & à s'affurer des Suisses, pour continuer la guerre.

Ces derniers devoient être les plus redoutables ennemis de la France, & cependant ils furent les moins ménagés. Louis XII avoit voulu délivrer la Nation Françoisise de l'espèce de tribut qu'elle payoit à ce peuple belliqueux, ou plutôt lui faire connaître que c'étoit pour en être servie, & non pour s'en voir protégée; de sorte que les Suisses, animés par l'intérêt, écoutèrent sans peine les propositions des ennemis de la France, & leverent une armée en leur faveur, pour entrer dans le Duché de Milan.

Etat du Mi.
lanetz.

Cet état ne s'étoit jamais vu plus puissamment menacé, & moins de forces pour se défendre: ce dénuement, dans une circonstance semblable, ne pouvoit être réparé que par une extrême attention & une grande prudence. En sorte que le grand nombre jugea que le Roi consentoit en

quelque façon à le perdre, lorsqu'on vit le Duc de Nemours âgé de 22 ans revêtu du titre de Viceroy de Milan & chargé de sa conservation. Le jeune Prince avoit désiré cet emploi avec ardeur, comme le plus brillant qu'il pût obtenir, & l'Europe vit avec étonnement que ce même Gaston, si plein de feu & d'ardeur pour la guerre, étoit devenu tout à coup retenu & circonspect, desirant de combattre comme un jeune guerrier, mais sachant en éviter les occasions comme un vieux Capitaine.

Sans attendre les Suisses furieux au sortir de leurs montagnes, il s'en approcha assez pour leur laisser espérer le combat. Ses vûes étoient que les ennemis se flattant de finir la campagne par une bataille, prendroient moins de précaution pour la subsistance de leur armée, & qu'ils se verroient contraints par là d'abandonner un pays bien gardé & dépourvu de vivres.

Les Suisses arrivés à Galera dans le Milanez, apprirent que le Général François étoit posté à Legnago à quatre mille d'eux, suivi seulement de trois cens lances & de deux cens Gen-

Se condui-
avec les Sui-
ses

& mêlant la fierté à l'intérêt, ils dè-
manderent deux jours après le double
de ce qu'on leur avoit refusé. Gaston
devenu plus fort en troupes, & en état
de combattre avec plus de confiance,
en desiroit en quelque sorte l'occasion.
On s'en appercevoit à sa façon de
traiter avec les Suisses, qui envoye-
rent enfin un Trompette, pour déclà-
rer qu'ils ne vouloient plus d'accom-
modement, & qu'ils alloient faire une
guerre cruelle aux François.

1511.

Le Duc de Nemours attendoit sans
crainte l'effet de ces menaces, lors-
qu'on lui apprit que les Suisses avoient
pris secrettement la route du Lac de
Côme, pour rentrer dans leurs mon-
tagnes, vengeance la honte de cette
retraite par l'incendie de quelques
Villages. Gaston profita de leur ab-
sence, & de la réputation que sa con-
duite lui avoit donnée, pour fortifier
le Milanez & affoiblir les Confédé-
rés, en leur opposant, s'il étoit pos-
sible, les forces de quelques Etats
d'Italie.

La République de Florence & de
Bologne, étoient les seuls Etats qui
laissassent quelque espérance. La pre-
miere, puissante par l'étendue de ses

Le Duc de
Nemours né-
gocié avec
les Floren-
tins sans suc-
cès.

1511. terres, le nombre & la richesse de ses Habitans, étoit gouvernée par un Magistrat militaire, qui portoit le titre de Gonfalonier : son inclination pour la France étoit décidée ; mais le Conseil de la République, rebuté de la légèreté de la Nation, écoutoit moins son respect pour le Gonfalonier, que la crainte d'être sacrifiés au premier avantage que les François pourroient se promettre en les abandonnant. Gaston fut donc obligé de se contenter de voir garder une espèce de neutralité à cet Etat, qu'il auroit été si important de déterminer pour son parti, & de tourner toute son attention sur Bologne, absolument déclarée en sa faveur.

1512. Cette Ville étoit alors sous la domination des Bentivoglio, d'une Maison illustre d'Italie, qui se prétend descendue d'un Roi de Sardaigne, bâtard d'un Empereur d'Allemagne. Les Bentivoglio, ou Bentivoles, ennemis personnels du Pape, de sa Maison & de ses desseins, avoient consenti que le Duc de Nemours mît dans Bologne une garnison de deux mille Allemands & de deux cens Gendarmes, sous les ordres d'Odet de Foix, Sei-

ur de Lautrec, d'Ive d'Alegre, & Capitaines de la Fayette & de Saint cent, que les Italiens surnomment *le Grand Diable*, à cause de sa fur & de sa taille extraordinaire.

Malgré l'expérience de ces Chefs & la ^{Les enne-} ^{mis assiégés} de la garnison, ne furent que la ^{Bologne.} seule cause du salut de la Ville ;

étoit perdue sans ressource, si les ennemis avoient pû éviter les inconvéniens ordinaires des unions des troupes, qui inspirant différens avis, étoient à perdre dans des délibérations un tems toujours précieux à la guerre. Ils consulterent donc, & Pierre Navarre, soldat de fortune, instruct par Gonsalve, surnommé le Grand Capitaine, plus instruit encore de la nature & par son génie, fit le projet d'emporter la Place par le moyen des mines, dont on l'a fait le premier Inventeur. Bologne avoit peu de dehors ; une seule muraille, exposée à la vérité, étoit toute sa défense : le canon en ayant ruiné plus de cent brasses en peu de jours, le succès de cette brèche tenta les Français ; on voulut risquer un assaut, mais les commencemens eurent si peu de succès, que les Chefs résolurent

1511. terres, le nombre & la richesse de ses Habitans, étoit gouvernée par un Magistrat militaire, qui portoit le titre de Gonfalonier : son inclination pour la France étoit décidée ; mais le Conseil de la République, rebuté de la légèreté de la Nation, écoutoit moins son respect pour le Gonfalonier, que la crainte d'être sacrifiés au premier avantage que les François pourroient se promettre en les abandonnant. Gaston fut donc obligé de se contenter de voir garder une espèce de neutralité à cet Etat, qu'il auroit été si important de déterminer pour son parti, & de tourner toute son attention sur Bologne, absolument déclarée en sa faveur.

1512. Cette Ville étoit alors sous la domination des Bentivoglio, d'une Maison illustre d'Italie, qui se prétend descendue d'un Roi de Sardaigne, bâtard d'un Empereur d'Allemagne. Les Bentivoglio, ou Bentivoles, ennemis personnels du Pape, de sa Maison & de ses desseins, avoient consenti que le Duc de Nemours mît dans Bologne une garnison de deux mille Allemands & de deux cens Gendarmes, sous les ordres d'Odet de Foix, Sei-

gneur de Lautrec, d'Ive d'Alegre, & des Capitaines de la Fayette & de Saint Vincent, que les Italiens surnommoient *le Grand Diable*, à cause de sa valeur & de sa taille extraordinaire.

1512.

Mais l'expérience de ces Chefs & la force de la garnison, ne furent que la seconde cause du salut de la Ville ; elle étoit perdue sans ressource, si les ennemis avoient pû éviter les inconvéniens ordinaires des unions des troupes, qui inspirant différens avis, obligent à perdre dans des délibérations un tems toujours précieux à la guerre. Ils consulterent donc, & Pierre de Navarre, soldat de fortune, instruit par Gonsalve, surnommé *le Grand Capitaine*, plus instruit encore par la nature & par son génie, fit résoudre d'emporter la Place par le moyen des mines, dont on l'a fait le premier Inventeur. Bologne avoit point de dehors ; une seule muraille, épaisse à la vérité, étoit toute sa défense : le canon en ayant ruiné plus de cent brasses en peu de jours, la largeur de cette brèche tenta les Assiégés ; on voulut risquer un assaut, dont les commencemens eurent si peu de succès, que les Chefs résolurent

Les ennemis assiégés
Bolognes.

1512. d'attendre l'effet de la mine. Pierre de Navarre l'avoit poussée vers la porte de Castiglione, sous un endroit de la muraille, où il y avoit une petite Chapelle. L'idée de l'Ingénieur étoit de la renverser avec la muraille dans le fossé, & de le combler ainsi de leurs débris. La garnison inquiète de la largeur de la brèche, mais rassurée par leur courage & par leur nombre, se tenoit rangée le long de la muraille, affectant une contenance fiere. Mille Fantassins & cent quatre-vingt Gendarmes, envoyés par le Duc de Nemours, avoient encore augmenté leur courage. Ils faisoient des cris & bravoient les Assiégeans. Ceux-ci que Pierre de Navarre assuroit de l'effet de la mine, en attendoient le moment avec impatience. Un tonnerre épouvantable l'annonça : il sembloit que la Ville dût s'abîmer, & les assiégeans célébroient déjà leur victoire par de grands cris ; mais après que le tourbillon de fumée & de poussière fut dissipé, leur surprise fut extrême de voir la Chapelle enlevée par la mine, dans le même état qu'avant son effet : la poudre l'avoit poussée si perpendiculairement, & la maçonnerie

ainfi que la charpente s'étoit trouvée si bonne, qu'à quelques fentes près, on ne se feroit pas apperçû de la translation; les Boulonnois crièrent au miracle, & l'idée d'être soutenus par une providence particuliere leur inspira une extrême résolution.

Les Affiégéans surpris refterent dans leurs quartiers, & les nouvelles mesures qu'ils se trouverent obligés de prendre, donnerent au Gouverneur le tems d'envoyer demander du secours à Gaston de Foix, & l'espérance de le recevoir avant d'être forcés. Ce Général, qui assembloit ses troupes à Final, sur les frontieres du Modenois & du Boulonois, marcha avec toute son armée, composée d'onze mille fantassins & de treize cens lances. Craignant que le nombre ne le fît renonnoître, & ne pouvant néanmoins se flatter de délivrer Bologne avec de moindres forces, il fut bientôt hors d'inquiétude. L'air se chargea de neige, & la neige qui tomboit à gros flocons, en rendant sa marche plus difficile, la rendit aussi plus assurée. Toute l'armée entra dans Bologne à l'insçû des ennemis, que l'on auroit aisément battus à cause de leur con-

Bologne
délivrée par
Gaston.

~~1512.~~ 1512. fiance, si Gaston eût pû se persuader qu'ils ignorassent son arrivée. Le siège fut levé sur le champ avec beaucoup de précipitation, quoique sans désordre, & le Duc de Nemours, Libérateur de Bologne, sans avoir tiré l'épée, fut regardé comme le plus prudent & le plus heureux Capitaine de son tems.

Mais à peine goûtoit-il les premiers fruits de sa victoire, qu'on lui apprit la surprise de Bresse par les Vénitiens. Cette Place, si importante à la conservation du Milanez, avoit été confiée à la garde de du Lude; & ce brave Officier se trouvoit en état de la conserver contre tous les ennemis du dehors, mais il en avoit de plus dangereux parmi les habitans même qui devoient aider à sa défense. Bresse, comme la plûpart des Villes d'Italie, étoit divisée en deux partis, à la tête desquels on voyoit les Maisons d'Avogaro & de Cambara. Celle-ci attachée aux François, jouissoit de toute la faveur de ces nouveaux Maîtres de l'Italie, & les autres (c'est l'effet ordinaire de la mauvaise politique) éprouvoient chaque jour de nouvelles injustices. Une insulte que le Comte de

Gambara fit au Comte d'Avogaro , obligea ce dernier à réclamer l'autorité du Duc de Nemours. Ce Prince lui promit de le satisfaire & l'oublia. 1512.
L'Italien crut , qu'en lui refusant la justice , qui est le premier devoir des Souverains , on lui donnoit l'exemple d'oublier le sien : tant il est vrai que le déni de justice , qui est si commun , est la source de mille maux.

Il sçut donc mettre tout son parti dans l'intérêt de sa vengeance , & il prit ses mesures avec tant de justesse ; que les Vénitiens avertis de son dessein , parurent aux portes de Bresse , avant que le Gouverneur eût aucun soupçon de leur marche. La garnison rassemblée se porta toute entiere du côté que paroissoient les ennemis ; mais pendant qu'ils leur résistoient , une seconde troupe de Vénitiens , conduits par quelques habitans , entrèrent par des égouts , dont ils avoient ouvert les grilles. Aux cris de *Saint-Marc* qu'ils firent retentir de toutes parts , le Comte d'Avogaro parut dans la Place , fondit sur le Gouverneur , déjà embarrassé par la multitude des ennemis , & l'obligea de se retirer au Château , d'où il put à peine envoyer

Surprise de
Bresse par les
Vénitiens.

1512.

informer le Duc de Nemours de son malheur, & lui demander du secours.

Ce Général étoit encore à Bologne, éloignée de Bresse de quarante-lieues, & séparée par le Pô, le Mincio, la Chiesà, &c. Les chemins devenus difficiles à cause des pluies, sembloient impraticables à l'Artillerie, dont on avoit cependant un besoin absolu; mais l'ardeur du Chef & l'affection des soldats pour lui, surmonterent ces obstacles. Son armée fit en un jour trente mille d'Italie, & ayant appris que la République envoyoit un corps de cinq à six mille hommes au secours de leurs troupes, qui assiégeoient le Château de Bresse, il fit une diligence incroyable, pour gagner de vitesse ces nouveaux ennemis. S'étant assuré de cet avantage, il envoya contr'eux le Chevalier Bayard & Teligni avec leurs gens d'armes. Ces deux braves Chefs les ayant joints, les battirent; & le Duc de Nemours continuant sa route, arriva enfin à la vûe du Château de Bresse, où il entra sans résistance.

Bresse redoublée par Gaston.

Ce Prince donna une nuit à ses troupes pour reposer, & le lendemain

leur ayant promis le pillage de la Ville, elles marcherent avec beaucoup de résolution contre les retranchemens des Vénitiens. Le Provediteur qui les commandoit, avoit eu soin de les munir d'une nombreuse artillerie ; outre huit mille soldats, il avoit sous ses ordres douze mille habitans prêts à combattre. Cette armée étant trop nombreuse pour tenir dans le terrain qui separoit la Ville du Château, il en avoit mis une partie en bataille, pour rafraîchir les défenseurs du retranchement ; de plus, il avoit à dos une rivière, & un pont qu'il pouvoit rompre, supposé que les François l'obligeassent à la retraite.

Le Duc de Nemours étoit instruit de tous les avantages de l'ennemi ; mais le recouvrement de Bresse étoit d'une telle importance, qu'il résolut de tout risquer. Son armée étoit de douze mille hommes, qu'il divisa en plusieurs corps : d'Alégre eut ordre de se poster hors de la Ville, vis-à-vis la Porte de Saint Jean, la seule que les Vénitiens avoient laissé ouverte ; ensuite le Duc attaqua une Abbaye appuyée contre les retranchemens, l'emporta, & fit passer ce qu'il y avoit

1512. d'ennemis au fil de l'épée. Ce premier succès encouragea les troupes, sans rien faire perdre au Général de sa modération, Hérigoie ou Henri Gonet, fort estimé de ce Prince & des soldats, fut mis à la tête d'une troupe de Gascons choisis, & le Chevalier Bayard suivit à pied avec les gens d'armes pour les soutenir. L'ennemi les voyant avancer fierement & en bon ordre, fit un feu terrible qu'ils effuyèrent sans s'ébranler; le canon du Château battoit avec furie contre les retranchemens, & y faisoit de grandes brèches; les François les gagnèrent, après avoir rempli le fossé de fascines, & ce fut là que le combat devint sanglant. On s'y battoit main à main, à coup de haches, de piques & d'épées. Le Chevalier Bayard animant les siens par son exemple, reçut un si grand coup de pique dans la cuisse, que le fer y demeura avec le bout du bois où il étoit attaché; ce brave homme tomba noyé dans son sang, & les soldats que sa présence avoit soutenus commençoient à s'ébranler, lorsque le Duc de Nemours la pique à la main parut à leur tête, criant : *Enfans, vengeons le bon Chevalier.* Son exemple

& les cris inspirèrent aux soldats une espèce de fureur ; les retranchemens furent forcés en plusieurs endroits, & les fuyards poursuivis si vivement, qu'ils n'eurent point le tems de lever le pont qu'il falloit passer pour entrer dans la Ville, où les vainqueurs entrèrent avec eux. Les Officiers leur firent faire halte au-delà du Pont pour les remettre en ordre, avec une facilité qui fit connoître combien le Duc de Nemours avoit acquis d'autorité sur ses troupes.

On reconnut bientôt la nécessité de cette conduite ; la Gendarmerie Vénitienne, toute la cavalerie Légère, & une bonne partie de leur Infanterie, se firent voir en bataille dans la Place toute prête à profiter du désordre des François. Le Général détacha d'abord le Capitaine Gonnet avec quelques bataillons pour charger les Vénitiens ; ils le reçurent avec courage, & le combat devint plus long & plus dangereux, en ce que les habitans montés sur les toits de leurs maisons, en faisoient tomber de grosses pierres & de l'eau bouillante, pendant que d'autres tiroient par les fenêtres.

Le Duc de Nemours envoyoit sans

1512. ~~celle~~ de nouvelles troupes pour secon-
der les premières, & les animoit par
l'espoir du pillage qui leur avoit été
promis. Enfin, après une demi-heure
de combat, les Vénitiens cédèrent de
tous côtés, & leur résistance vigou-
reuse fut la cause que les vainqueurs
ne donnerent aucun quartier. On en
fit un grand massacre dans toutes les
rues de la Ville. Plusieurs en sortirent
croyant trouver leur salut dans la
campagne; mais la précaution qu'ils
avoient prise de murer toutes les por-
tes de la Ville, à l'exception de celle
de Saint Jean, leur devint funeste :
d'Alégre y étoit avec ses gens d'armes
qui les massacrèrent. Les ennemis y
perdirent dix à douze mille hommes;
le Provediteur André Gritti resta pri-
sonnier; & ce qui mit le comble au
malheur de cette journée, fut la prise
du Comte Louis d'Avogaro, & de
son fils, auteurs de la révolte.

Pillage de Bresse. Après que les soldats les eurent
rendus témoins du pillage de leurs
maisons, & de la désolation de leur
famille, contre laquelle tout fut per-
mis, on les présenta au Duc de Ne-
mours, toute l'armée demandant à
grands cris leur supplice. Il ne servit
de

de rien au malheureux Comte de représenter qu'étant né Sujet des Vénitiens, il n'avoit fait qu'appeller ses anciens Maîtres au secours de sa Patrie & de sa Maison, que l'on accabloit d'injustice; le plus fort fut regardé comme le Maître légitime, & la mort fut ordonnée.

1414.

Ce Seigneur appartenoit aux Maisons les plus considérables de la Ville & du Pays d'alentour; son malheur y jeta la consternation, & acheva la désolation publique, sur-tout lorsqu'on vint à réfléchir sur la destinée de son fils, compagnon involontaire de son crime, & qui devoit l'être de son supplice.

Ce jeune homme avoit obéi à la nature, ainsi qu'à la reconnoissance, en suivant le Comte d'Avogaro, & son courage avoit été admiré par le Duc de Nemours même, lorsque se voyant enveloppé avec son pere, il avoit tout tenté pour le sauver, ou pour périr avec lui les armes à la main. Sa douleur, lorsqu'il se vit arrêté, fut d'un homme plein de sentimens; celle de son pere sembla seule l'occuper, & ce fut en cet état qu'on le présenta au Duc de Nemours. Ce

1414.

Général d'un âge à peu près semblable au sien, parut touché de son sort; il le plaignit, sans entreprendre de le consoler, ainsi que le tentent ceux qui ne sçavent pas que rien n'affoiblit dans un lâche la crainte de perdre la vie, & qu'un homme de cœur n'a pas besoin de secours pour souffrir une mort honorable; que même dans de certaines situations & aux yeux d'un homme courageux, les exhortations à la patience & à la soumission sont des affronts à son courage. On conduisit le pere & le fils en prison, & le lendemain toute la Ville vint se jeter aux pieds du Duc de Nemours, pour demander leur grace. La nécessité de faire un exemple, le rendit inexorable, & on vit enfin ces deux malheureuses victimes marcher ensemble au supplice.

Supplice
du Comte
d'Avogaro.

Cette situation affreuse pouvoit faire comprendre qu'il est des maux plus grands, que l'aspect d'une mort prochaine. Le Comte d'Avogaro lié à côté de son fils, ne pouvoit contenir les transports de la plus vive douleur; il se précipitoit vers le supplice & vers la mort, comme dans un asile qui devoit le délivrer de cette cruelle

vue. Son malheureux fils désespéré de son état , demandoit comme une grace plus précieuse que la vie même , qu'on l'exécutât le premier. On voyoit sur leur visage & dans leurs regards l'agitation affreuse de leur ame. La multitude qui environnoit l'échafaud , observoit un silence profond , jettant ses regards tantôt sur les deux victimes , tantôt sur le Duc de Nemours , dont la tristesse sembloit laisser quelque espérance de grace ; mais à ce calme succéderent des cris perçans , lorsqu'on vit le Comte d'Avogaro arrivé sur l'échafaud s'approcher de son fils pour lui dire les derniers adieux , & les efforts que ces deux infortunés faisoient pour s'embrasser malgré leurs liens. Tandis que ce spectacle accabloit tous les cœurs , le Duc de Nemours fit un signe , & les deux têtes tombèrent presque en même tems.

Cependant le pillage de la Ville avoit cessé ; après avoir été la cause de la prise de la Place , en animant le soldat , il le devint de la perte de l'armée en l'enrichissant. Les troupes désertèrent en foule , & cette barbare victoire devint par-là presque aussi

Désertion
de l'Armée
Françoise.

1414.

funeste aux François qu'une défaite. Le Duc de Nemours, au lieu de soldats aguerris, se trouva obligé de se servir de nouvelles levées, inférieures en ce point aux ennemis, qui n'employoient contre lui que l'élite de leurs troupes. Cependant Bologne sauvée, une armée vaincue, Bressa reconquise en moins de quinze jours, lui avoient donné la réputation du plus grand & du plus heureux Capitaine de l'Europe. Devenu la terreur des ennemis, il devint le motif de la présomption des François, qui s'imaginèrent que son nom seul devoit triompher. Louis XII. plus prudent par son Conseil que par son caractère, & ébloui de ses succès, lui manda de chercher par-tout les Espagnols & de leur livrer bataille.

Une des raisons de cet empressement étoit la déclaration du Pape en faveur de la Ligue, fortifiant ainsi des trésors du S. Siège & des troupes de l'Etat-Ecclésiastique, les Vénitiens & les Espagnols, déjà si puissans en Italie. Mais Louis & son Conseil étoient assez instruits de la politique des Pontifes, pour ne pas douter qu'une victoire complète sur les for-

ses réunies des Confédérés, ne déterminât le Pape à les abandonner. On craignoit aussi que l'Empereur, séduit par l'exemple de la Cour de Rome, n'embrasât le parti de la Ligue, & que les Suisses, irrités du mépris que le Duc de Nemours leur avoit témoigné, n'imitassent toutes ces Puissances en se joignant à elles pour accabler les François.

1414.

Ces motifs firent agir Gaston avec moins de circonspection que l'état des affaires ne le demandoit, dans le desir de donner bataille pour contenter le Roi, & de déranger les projets de tant de fiers ennemis. Il prit donc le chemin de la Romagne à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes d'Infanterie & d'une Gendarmerie nombreuse; il y trouva celle des ennemis, commandée par le Viceroy de Naples; mais ce Général avoit reçu des ordres positifs d'éviter la bataille, le Roi d'Espagne son Maître, ne doutant pas que le Roi d'Angleterre & l'Empereur attaquant la France dans peu, elle ne fût obligée de rappeler ses troupes d'Italie pour sa défense. De sorte que le Duc de Nemours, plus pressé que jamais par de nouveaux ordres du

1414. **Roi**, avoit à engager au combat des ennemis supérieurs en nombre, & qui ne négligeoient rien pour l'éviter. Il s'empara à leur vue de Castel-di Solarolo, de Colignola & de Granarolo, espérant à chaque siège de Place, forcer les ennemis à venir au secours & les réduire à la nécessité de donner bataille. Ils parurent constans dans l'idée de la fuir, & pour les y contraindre, le Duc de Nemours se vit forcé d'assiéger Ravenes.

L'importance de cette Ville, par rapport à ses richesses, au nombre de ses Habitans, à sa situation dans l'Etat Ecclésiastique, & la promesse qu'avoit exigée Antoine Colonne; avant de se jeter dans la Place pour la défendre, qu'on viendrait sûrement la secourir, ne permettoient plus aux Confédérés de régler leurs démarches sur les ordres de la Cour d'Espagne; Rome & Vénise menacées, montrant plus d'inquiétude & plus de feu, déterminèrent leurs Alliés, & l'Armée entière approcha à deux mille de distance de celle des François.

Gaston, que leur arrivée combloit de joie, donna ordre au Chevalier Bayard d'aller les reconnoître à la

tête de ses Gendarmes & de quelques Archers ; ce brave Capitaine poussa jusques dans le camp ennemi , qu'il eut le tems d'examiner avec attention , tout en combattant & répandant l'alarme en tous lieux. Sur le compte qu'il en rendit au Duc de Nemours ; ce Prince résolut d'attaquer le lendemain onzième Avril , jour de Pâques. Quelques - uns en témoignèrent du scrupule , mais le Général leur fit sentir qu'une guerre injuste ne devoit jamais être entreprise , ni une guerre juste différée pour aucune raison ; & sur le champ on jettâ un pont sur la Romagne , pour aller à l'ennemi ; l'Avant-garde , composée d'Infanterie Allemande & précédée de l'Artillerie , passa sous les ordres du Duc de Ferrare ; elle mit la riviere à sa droite , & à sa gauche fut défendue par sept cens Gendarmes ; la bataille toute d'Infanterie Françoisse , se plaça à côté de ces derniers , & cinq mille Italiens acheverent de former la ligne. Le Seigneur de Chabanes , la Palice & le Cardinal de Saint Severin , armés de pied en cap , étoient derrière avec six cens lances , & le fameux Yve d'Alégre fut mis à la tête

1414.**Bataille de
Ravene.**

d'un corps de quatre cens Gendarmes pour la réserve, afin d'être à portée de repousser les sorties que la Garnison de Ravenes pourroit faire.

Les Chefs de l'Armée Espagnole étoient Pierre de Navarre, Fabrice Colonne & Antoine de Leve, Carvajal, Ferdinand d'Avalos, Marquis de Pescaire, Officiers célèbres, & peu dignes d'avoir pour Général le Viceroi de Naples, Raimond de Cardonne, le plus effeminé de tous les hommes, & que le Pape même ne daignoit pas comprendre parmi eux, l'appellant toujours Madame de Cardonne. Tous ces Chefs mirent leur armée en bataille, à la différence de terrain près, suivant la même disposition que celle de France. Le Duc de Nemours lui fit passer le Ronco, & l'Artillerie se fit bientôt entendre d'une maniere terrible; celle des ennemis avoit l'avantage de prendre les François à découvert; pendant que couchés le ventre à terre dans leurs retranchemens, ils se trouvoient à l'abri des coups.

Pierre de Navarre avoit donné cet ordre contre le sentiment de Fabrice Colonne, qui vouloit qu'on sortit

pour aller au-devant des François ; celui de Pierre de Navarre qui mettoit le soldat en sûreté , leur parut d'abord le meilleur ; mais on reconnut bientôt le désavantage certain d'être enfermés , & seulement sur la défensive , contre des ennemis qui attaquoient avec vigueur. Les François avoient déjà perdu deux mille hommes , les retranchemens ennemis étoient bordés de petits chariots armés de coutelats & de pointes , machines d'autant plus terribles , qu'elles étoient inconnues ; cependant on vint à bout de les forcer. Le canon du Duc de Nemours faisoit dans la Cavalerie de Colonne le même ravage que celui des ennemis dans son Infanterie ; Colonne outré de voir tomber ses Gendarmes sans pouvoir donner un coup d'épée , demanda au Viceroi la permission de charger , & malgré son refus , vint tomber avec furie sur un escadron que commandoient le Duc de Nemours & le Chevalier Bayard ; il avoit divisé le sien en deux pour les envelopper , & profiter ainsi de leur petit nombre ; mais Gaston & le Chevalier Bayard soutinrent le choc avec tant de courage & de bonheur , que

1414.

Colonne mise en désordre , leur donna pour prendre une nouvelle disposition , le tems dont il avoit lui-même besoin pour le ralliement ; il revint faire une seconde charge , & les deux troupes se rompirent une seconde fois ; cependant les François auroient été obligés de céder , si Yve d'Alégre , attentif à tout ce qui se passoit dans la plaine , ne fût acouru à leur secours. Alors le combat devint opiniâtre , & Colonne après une vigoureuse résistance , ne se voyant plus que deux cens Gendarmes de cinq cens qu'il commandoit , prit la fuite , & fut suivi de Raimond de Cardonne , avec le reste de la Cavalerie qui n'avoit point encore combattu.

Pierre de Navarre resta seul avec son Infanterie , & présenta malgré cet abandon , un front redoutable au vainqueur ; le Duc de Nemours jugea à leur contenance , qu'il falloit les attaquer avec précaution ; il détacha trois mille Archers pour aller faire le tour du retranchement , afin de prendre les ennemis par derriere , pendant qu'il les attaqueroit de front avec le reste de l'Infanterie. Pierre de Navarre les voyant approcher , fit mettre

ventre à terre à ses gens ; mais les Archers Gascons , les plus adroits de l'Europe , en ayant tué ou blessé un grand nombre , il les fit tous relever , & envoya un détachement de douze cens hommes d'élite , qui chargerent les Gascons avec tant d'impétuosité , qu'ils les mirent en fuite.

1414.

Ce succès encouragea Pierre de Navarre , & jugeant bien que , dépourvu de Cavalerie , il ne pouvoit espérer qu'une retraite glorieuse , il songea à secourir Ravenne , pour dégager la parole donnée à Antoine Colonne , & mettre en sûreté cette Place , qui étoit l'occasion de la bataille & l'objet de la victoire ; son détachement de douze cens hommes après avoir poussé les Gascons , ne s'amusa donc point à les poursuivre , & prenoit le chemin de Ravenne , lorsque le Bâtard du Fay se présentant à la tête de quelque Cavalerie , les obligea de retourner dans leur camp.

Pierre de Navarre les vit revenir avec une espèce de joie : il avoit à soutenir le choc de l'Armée Française entière , & ce fut-là qu'il fit voir ce que peut la capacité à la guerre ,

Courage
de Pierre de
Navarre.

lorsqu'elle est aidée du courage. Un fossé défendoit son retranchement; il l'avoit bordé d'un grand nombre de Piquiers robustes & braves, qui soutinrent jusqu'à six charges sans se rompre. Le Colonel Jacob, Chef des Allemands, qui étoient à la solde de la France, y fut tué; les soldats dont il étoit aimé, jetterent de grands cris, & chargerent les ennemis avec une nouvelle fureur; ceux-ci toujours serés & en bon ordre, & pour ainsi dire, fortifiés de leurs pertes, par le courage que l'excès du danger donne à de braves soldats, soutinrent cette attaque sans s'ébranler, & ils paroissoient impénétrables, quand un Officier nommé *Fabien*, du Régiment de Jacob, un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût alors en Europe, désespéré de la perte de son Colonel, & voulant le venger, sauta au milieu des ennemis, & prenant sa pique par le travers, l'appuya avec tant de force sur plusieurs de celles des ennemis, qu'il les fit baisser jusqu'à terre, donnant à ceux qui le suivoient le moyen d'entrer par cette ouverture; il y fut tué, mais sa mort donna la victoire à son parti.

Les François , au milieu des rangs
Espagnols , firent des prodiges de
valeur pour achever de rompre des
gens qui , à demi vaincus, combat-
toient avec un courage aussi réglé que
s'ils avoient pu espérer de vaincre ;
on parvint jusqu'à Pierre de Navarre ,
il fut environné , accablé de coups de
pique & de trait ; & enfin fait prison-
nier. Ce qui restoit d'Espagnols, pri-
vés de leur Général , se rassemblèrent
en un seul corps , & se retirèrent en
bon ordre par le grand chemin.

Le Duc de Nemours , échauffé par
un combat si long & si opiniâtre ,
aperçut ce bataillon , leur conte-
nance fière le frappa ; il lui sembla
qu'ils emportoient avec eux la meil-
leure partie de la victoire ; & sans con-
sulter que son ardeur , il alla se jeter
avec un petit nombre de Gendarmes
sur des troupes , que ni son armée
entière , ni la perte de leur Général ,
n'avoient pu obliger à se rendre.

A son arrivée , les Espagnols pré-
senterent leurs piques ; son cheval fut
tué & lui-même blessé. Démon-
té & ayant perdu sa lance , déjà couvert
de sang , il mit le sabre à la main , &
regardant son cousin Lautrec à pied &

1414.

Pierre de
Navarre est
fait prison-
nier.

Victoire du
Duc de Ne-
mours & sa
mort.

4414.

bleffé comme lui : *S'il faut périr*, dit-il, *faisons-nous regretter*. En même-tems il part & porte des coups terribles ; plusieurs des ennemis tombèrent à ses pieds, mais ses armes faussées de toutes parts par de violens coups de pique, le laisserent bientôt à découvert. Lautrec, resté presque seul auprès de ce Prince, admirant sa bravoure, désespéré de son péril, ne cessoit de crier aux Espagnols : *C'est le frere à votre Reine, ne le tuez pas*. Mais ces cris adressés à des gens qui n'espéroient plus de quartier, & accompagnés de grands coups de sabre, ne touchoient point des soldats désespérés & furieux. Gaston affoibli par sa première blessure, & n'ayant que son sabre pour toute défense, reçut à la fois quatorze blessures, dont il expira sur le champ de bataille.

Son éloge. La témérité fit ainsi mourir dans le sein de la victoire & à l'âge de vingt-quatre ans, un Prince que l'ardeur d'acquérir trop-tôt le titre de grand Capitaine, précipitoit dans tous les dangers. Son bonheur l'éblouit ; le titre de Foudre de l'Italie, que trois grandes actions en une seule campagne lui avoient fait donner, lui inspi-

pira une nouvelle présomption, & ce même titre lui convint encore mieux après sa mort que durant sa vie; car il eut de la foudre, le bruit, l'éclat & le peu de durée. Ce Prince se crut invincible, parce qu'il avoit toujours vaincu. Des triomphes souvent répétés forment le caractère brillant à qui l'on donne le titre d'héroïsme; mais le mélange de quelque infortune perfectionne & conserve le grand homme.

1414

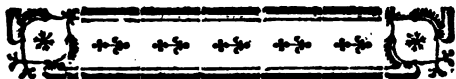
On regretta d'autant plus le Duc de Nemours, que sa perte fut suivie de celle de l'Italie pour les François, & qu'il avoit de ces qualités naturelles & d'éducation, qui se rencontrent rarement chez les Princes. La jeunesse de la Cour qui l'avoit suivi, vantoit son affabilité, sa douceur, ses égards pour les dispositions heureuses & pour le zèle. Les vieux Guerriers louoient son attention pour leurs services, & ses déférences pour la capacité & l'expérience. Le soldat publioit son extrême valeur, & les Peuples vaincus sa clémence. Ces préventions favorables & la rapidité de ses succès, éblouirent tous les yeux; & l'Europe entière le reconnut pour

Portrait de
ce Prince.

160 GASTON DE FOIX.

1414. un très-grand Capitaine, à un âge où l'on ne commence qu'à être soldat. Le bonheur est une sorte de mérite aux yeux des hommes ; s'il n'est pas fort estimable aux yeux de la raison , il est le plus brillant & le plus admiré du Vulgaire.





YVE D'ALEGRE,

Chevalier de l'Ordre du Roi , Capitaine de cent hommes d'armes , sous les regnes de Charles VIII. & Louis XII.

LA prudence forma le caractère particulier de ce Capitaine, non cette prudence timide, à qui les occasions se présentent en vain, mais celle qui sçait les connoître & les saisir. Elle y fut jointe à la valeur & quelquefois trahie, comme elle, par la fortune. D'Alégre fut malheureux dans quelques-unes de ses expéditions militaires, & ce qui prouve l'avantage de sa bonne conduite, il se vit rarement accusé de ses disgraces. S'il éprouva comme les autres la suite ordinaire des mauvais succès, qui est la prévention des Ministres, il ne laissa pas de jouir toujours de l'estime publique; récompense assurée au vrai mérite, & constamment refusée par

Caractère
d'Yve d'Alégre.

la réflexion au faux brillant de l'incapacité heureuse.

Il commença à servir sous Charles VIII., & l'on reconnut dans la plupart de ses actions, cet esprit réformateur, ce génie qui conduit à la perfection des Arts, & qui, s'écartant des routes communes, est plus assuré de l'approbation de l'avenir, que de celle de son tems. D'Alégre à la tête de petites troupes, les conduisoit en Capitaine Romain, ou en Général François du siècle de Louis le Grand. On ne voyoit point en lui cette rémérité si fort à la mode de son tems, & alors la cause ordinaire des avantages militaires. Il avoit compris qu'en l'écoutant, on pouvoit arriver au triomphe ; mais que les disgrâces qu'elle caufoit, entraînoient les suites les plus malheureuses. Cette façon de penser d'Yve d'Alégre ne fut pas la meilleure pour sa fortune, & on fut long-tems à convenir qu'elle l'étoit au moins pour son métier. Ce n'étoit pas alors les Courtisans & les femmes qui donnoient les grades à la guerre, on les obtenoit par les services & par le témoignage des Généraux : ces derniers jetterent tard les

yeux sur Yve d'Alégre ; la prudence comme inconnue parmi eux , ne leur sembloit point une qualité recommandable , & il falloit qu'ils en vissent les fruits avant de la récompenser.

Mais avant de placer sous les yeux du Lecteur la narration suivie des actions d'Yve d'Alégre , il lui sera utile d'apprendre le véritable principe de ces guerres sanglantes qui désolèrent si long tems l'Italie ; ce Capitaine en vit la naissance , il en partagea le poids , les malheurs & les travaux , & après qu'elles lui eurent enlevé deux fils de grande espérance , elles lui coûtèrent enfin la vie. On connoitra par ce détail ce que les Nations ont à craindre des passions de ceux qui les gouvernent , sur-tout de l'ambition , la seule d'entr'elles qui , tenant un milieu entre le vice & la vertu , prend plus d'empire sur ceux qu'elle possède , & les rend aveugles pour tous les objets , leur faisant employer à la ruine générale , sous l'attrait d'une gloire particulière , la puissance qu'ils tiennent de la République.

L'Italie entière jouissoit depuis plusieurs années d'autant de gloire & d'un repos plus profond , que dans le

1490. tems de son empire sur le reste du monde , & l'heureuse tranquillité de cette partie considérable de l'Europe , étoit principalement due à Laurent de Médicis , né Citoyen de Florence , mais devenu par ses vertus & ses talens le Chef de sa Patrie , le Bienfaiteur de ses voisins & le Pacificateur de l'Italie. Sans être Souverain , il dirigeoit tous ses Princes ; la sagesse de ses conseils prévaloit sur la force de leurs armées , & la douceur de son gouvernement avoit presque effacé de leur esprit toute idée de guerre & de combats ; sa capacité profonde réparoit le défaut de puissance de sa République. Il avoit sçu former dans le sein de Florence , des hommes habiles pour l'administration des affaires , pour les Arts & les Sciences ; genre d'hommes préférables aux Héros , en ce que leur capacité , favorable à la conservation & à la richesse des Peuples , leur fait goûter les douceurs de la paix , sans les exposer aux horreurs de la guerre. Le repos dans un Etat mal gouverné , fait éclore de nouveaux troubles , & on n'y peut acheter l'apparence de la paix , que par une guerre effective ; sous un gouver-

mément contraire , cette paix est le principe assuré de la soumission des Peuples & de l'exacte Police. Chaque Citoyen sous Médicis aimoit sa Patrie , parce qu'il y vivoit heureux ; les terres & le travail ne rapportoient que pour le Possesseur & pour les besoins bornés de l'Etat : tout étoit cultivé ; les montagnes & les lieux les plus stériles produisoient les moissons qui leur étoient propres, n'étant exposés ni aux incursions des Etrangers ni aux rapines des Publicains. Le nombre des Habitans se multiplioit dans l'abondance. Telle étoit la France sous les dernières années du regne de Henri le Grand ; tel sera toujours un Royaume gouverné par un Roi Citoyen , ami des Peuples , & telle fut la République de Florence pendant la vie de Laurent de Médicis. On eût dit que cet Etat, un des moindres de l'Italie par son étendue, étoit le centre de sa puissance, comme il en étoit l'exemple & une des premières causes de son bonheur & de sa gloire.

Le Pape Innocent VIII., Admirateur de Laurent de Médicis, devenu son parent par alliance, & comme lui ami de la paix, travailloit de concert

1492. à la conserver. Pendant leur vie, ni Ferdinand, Roi de Naples, Prince sage, mais en proie aux conseils violents de son fils Alphonse, ni Ludovic Sforse, usurpateur du Duché de Milan, n'osèrent entreprendre d'en troubler le cours. Innocent & Laurent moururent, & la face de l'Italie se trouva changée : ce ne furent que guerres, que troubles, que combats.

Le fils de Laurent de Médicis & le Successeur d'Innocent, furent les premières causes du désordre. Mais la promptitude de ce changement, & la grandeur de la calamité publique cesseront de surprendre, quand je ferai connoître pour le Successeur d'Innocent VIII. Roderic Borgia, si longtemps l'horreur du monde sous le nom d'Alexandre VI. Le nouveau Pontife demeura quelque tems dans le silence, comme s'il eût voulu préparer à loisir l'incendie dont il devoit embrâser l'Europe. Alors Ludovic & Ferdinand, n'ayant plus de frein, ni de garans de la paix, persuadés même de la nécessité de la guerre, presque égaux en puissance, en ambition & en mauvaise volonté, cherchèrent mutuellement à l'emporter l'un sur l'autre.

Ferdinand se lia étroitement avec les Florentins ; ces derniers perdirent d'eux-mêmes le titre glorieux de Médiateurs de l'Italie , pour devenir les Partisans de ce Prince. Alors Ludovic ne pouvant se fier au Pape , ni aux Vénitiens , sur qui il avoit d'abord jetté les yeux , eut recours aux François ; & son traité avec eux fut l'époque des malheurs de l'Italie. On remarquera , en plaignant la foiblesse humaine & le malheur des Peuples , qu'une des raisons qui brouillèrent la République de Florence avec le Duc de Milan , fut que ce Prince ayant conseillé aux diverses Puissances de l'Italie de n'en paroître former qu'une , en envoyant toutes dans le même jour leurs Ambassadeurs au Pape , elles rejetterent cet avis , le meilleur sans doute , & le seul qui pût contenir le nouveau Pape , en lui montrant dans cette union de l'Italie , un puissant obstacle à ses ambitieux desseins.

Ludovic , après avoir balancé long-tems entre la crainte d'attirer les armes de la France en Italie , & celle de succomber sous les efforts de ses ennemis , envoya enfin des Ambassadeurs de Charles VIII. Il trouva un

1492.

jeune Prince inhabile aux affaires par le défaut d'éducation , mais brave. La politique de Louis XI. son pere , qui avoit conquis des Provinces sans combattre , étoit regardée comme basse & indigne d'une Nation guerrière , par une Courturbulente , composée de jeunes gens qui portoient leur impétuosité jusques dans les Conseils. Tous se récrierent contre l'avis des anciens Capitaines , qui rejetoient l'expédition lointaine d'Italie , comme pernicieuse aux affaires de France. On n'écouta que ces Conseillers nouveaux , que ces têtes hardies , dont la témérité appuyée de l'autorité des Ministres , obtint hautement la préférence.

Charles VIII. , Prince d'un génie très-borné , n'avoit que des Ministres très-médiocres , source des malheurs d'un Etat ; leurs Partisans , selon l'ordinaire , attribuoient les revers au succès du hasard , & les succès à leur habileté. Le Roi leva donc une puissante armée , & pour assurer la paix à son Etat , pendant qu'il alloit porter la guerre hors de ses Etats , il rendit le Roussillon entier au Roi d'Espagne , achetant ainsi par la cession d'une Province ,

Vince, dont la possession lui étoit assurée, la facilité d'entreprendre une conquête incertaine. 1494.

Ce fut alors qu'Yve d'Alègre commença à servir; il prit avec l'armée la route d'Italie, où Ferdinand, Roi de Naples, qu'elle menaçoit, croyoit ne la voir jamais arriver, à cause de la basse condition & de la foible capacité de ceux qui gouvernoient la France, gens semblables, pour le courage, à ces faux braves, qui éludent toujours les dangers où ils se sont engagés par présomption ou par foiblesse de jugement. Tout le monde sçait que l'attente de Ferdinand fut trompée. Charles VIII, sans combattre arriva triomphant dans Naples. On appella bonheur ce qui fut l'effet naturel des dispositions des affaires d'Italie, & celui de sa conduite fut de le voir revenir, quoique victorieux jusqu'au dernier instant, dépouillé de ses équipages, dénué de finances, accablé de fatigues, & avec une armée qui sembloit n'être qu'un foible détachement de la première.

En partant du Royaume de Naples, Charles avoit laissé, pour le gouverner & le défendre, Gilbert de Bour-

1494. bon, Prince de Montpensier, également incapable de l'un & de l'autre emploi. Yve d'Alégre demeura dans son armée, où il étoit déjà en réputation, ayant commandé, avec le Comte de Ligny, un détachement de cinq cens lances & de deux mille Suisses, pour surprendre Rome, si le Pape eût refusé d'en accorder l'entrée. L'incapacité du Prince de Montpensier hâta l'instant d'une nouvelle révolution dans le Royaume de Naples; il avoit des troupes, mais elles sembloient peu redoutables sous un pareil Général; d'Aubigny, Yve d'Alégre, Louis d'Ars, ses Lieutenans & ses Conseillers le pressoient de se faire craindre par quelque entreprise hardie; la Nation n'en ayant imposé aux Italiens que par un air déterminé, il étoit nécessaire de le soutenir ou de succomber.

En effet, les François trompés par la facilité de leur conquête, sans avoir eu que peu d'occasions de signaler leur courage, ne laisserent pas de ne l'attribuer qu'à leur valeur; la multitude, & même les Chefs moins formés à raisonner qu'à agir, loin de voir que l'Italie avoit ployé sous le poids de ses propres maux, sous la

division de ses Princes, & sous cet
 amas d'événemens, qu'on appelle ef- 1494
 fets du hasard, parce que leur liaison
 compliquée, quoique seulement l'ou-
 vrage des hommes, en est toujours
 méconnue, regardoient toute la Na-
 tion Italienne avec mépris, & comme
 des lâches aussi dignes de leur mal-
 heur, qu'indignes de tous égards. Les
 logemens, provisions des troupes,
 les impôts du Prince étoient exigés
 avec dureté, & moins comme sur des
 sujets que comme sur des esclaves;
 les François préparant ainsi à leurs
 concurrens, pour les chasser du
 Royaume de Naples, les mêmes
 moyens qui les en avoient rendus
 Maîtres. Et de-là leur nom, d'abord
 si cher aux Napolitains, par la com-
 paraison qu'ils faisoient de la dou-
 ceur de leurs Rois François de la
 branche Angevine, avec l'orgueil &
 la cruauté des Princes de la Maison
 d'Arragon, leur devint tout-à-fait
 odieux.

Les Napolitains trompés dans leur
 espérance, & réduits à la privation du
 nécessaire, soupirerent donc après le
 retour de leurs derniers Rois, & la
 foiblesse du Prince de Montpensier,

1494. que la fermeté de d'Aubigni & de d'Alegre ne pouvoit vaincre, laissant plus de liberté à leurs vœux, ils prirent avec plus de facilité les mesures convenables pour remplir leur attente.

Ferdinand, Roi de Naples, jeune Prince dont les vertus avoient touché ses ennemis même, fut rappelé par ses sujets, & à la suite des journées de Fornouë & de Seminare, si glorieuses aux François, on vit Ferdinand vaincu dans la dernière, les chasser de la Ville de Naples, ne leur laissant pour asile que le Château de l'Œuf, où ils s'enfermerent avec précipitation.

A la première nouvelle de l'arrivée de Ferdinand à la hauteur de Naples, le Prince de Montpensier se troubla, voyant la quantité de vaisseaux qui composoient sa flotte, & les dispositions séditieuses des Citadins qui l'attendoient; car au lieu de cette inquiétude qui agite les Villes à l'approche de l'ennemi, chaque Citoyen retiré en silence dans sa maison, eût semblé ne prendre aucune part aux combats dont leur Ville alloit devenir le théâtre, si on n'eût aisément remarqué leur inclination pour les assaillans,

D'Alégre, s'appercevant à la manœuvre de la flotte qu'elle étoit dénuée d'équipage, & à l'inaction des Citoyens, qu'ils n'osoient ouvertement se déclarer pour elle, conseilla au Prince de Montpensier de sortir du port avec les vaisseaux François qui y étoient, & d'attaquer celle des ennemis; en même temps il répandit dans toute la Ville de fortes gardes, & le Citoyen bien observé n'osant tenter aucun mouvement, eût vu bientôt après la défaite ou la fuite de Ferdinand, si d'Alégre eût pu déterminer son Général à le combattre. Ce furent les suites funestes de cet avis négligé, qui rendirent Yve d'Alégre constant & opiniâtre dans ceux qu'il donna depuis. Ferdinand, sur la connoissance des précautions que ce Capitaine avoit prises, cingloit déjà vers la Sicile, lorsqu'il fut rappelé par les Napolitains, à qui sa négligence du Prince de Montpensier avoit donné le temps de reprendre courage.

Ferdinand, instruit par eux, débarqua brusquement avec ses troupes, & Montpensier, qui le croyoit éloigné, apprit avec étonnement qu'il marchoit vers la Ville. Cette nouvelle le

- 1495.** consterna; mais peu après aussi entreprenant qu'il eût dû l'être la veille, il courut avec la plus grande partie de ses troupes au-devant de Ferdinand; en vain d'Alégre lui représenta que changer l'instant d'une action c'étoit en risquer le succès, & que dégarnir la Ville prête à se soulever, c'étoit la livrer sans combattre. Les François marcherent, & à peine furent-ils hors des portes, qu'ils entendirent les tambours de Ferdinand répondre aux cris & au tocsin des Bourgeois; il ne resta d'autre parti à prendre, que de se couler le long des murailles pour gagner le Château Neuf, d'où pendant quelques jours, ayant fait de fréquentes escarmouches sans succès, le Prince de Montpensier convint d'en sortir sous certaines conditions, & Yve d'Alégre fut donné pour otage.
- 1496.** Ce Capitaine demeura prisonnier jusqu'à l'entière soumission des Forts & Châteaux qui environnoient Naples, & dans la nécessité de ne devoir sa liberté qu'au malheur de sa Nation.
- 1497.** Charles VIII tenta à diverses reprises de regagner par la force des armes, ce que l'incapacité de ses Minis-

tres & de ses Généraux lui avoient fait perdre ; mais plusieurs obstacles s'opposèrent à son dessein, & les préparatifs immenses qu'il avoit faits pour l'exécuter, tombèrent entre les mains de Louis XII. son successeur.

1498.

Ce Prince, plus instruit & mieux conseillé que Charles, prit de plus grandes précautions avant de porter la guerre en Italie. Il s'y fit de puissantes alliances, & commença par acheter celle du Pape bien au delà de ce qu'elle valoit ; ce Pontife se jouoit de ses promesses & n'avoit en vue que son intérêt, & que le desir de nuire à ses bienfaiteurs.

Louis XII. en montant sur le trône, apportoit à la Couronne un droit incontestable sur le Duché de Milan, à cause de Valentine de Milan, femme de Louis Duc d'Orléans son ayeul ; & il se trouvoit en état de les faire valoir. Le Milanez fut attaqué & conquis ; Ludovic même, ce Prince si fameux par son artificieuse politique, se trouva prisonnier des François, & la guerre plus fortement allumée que jamais en Italie.

Droit d
Louis XI
sur le Du
ché de Mi
lan.

Le Roi, en la commençant, étoit convenu de fournir au Pape Alexan-

1498.

— dre les secours nécessaires pour réunir au domaine du Saint Siège, plusieurs places usurpées par les Vicaires de l'Eglise Romaine, autrefois ses défenseurs, & alors devenus ses tyrans. César Borgia, Duc de Valentinois, devoit commander ce secours, & Yve d'Alégre, sorti depuis quelque temps de prison, lui mena trois cens lances & quatre mille Suisses, qui l'aiderent à prendre Immola & Forli.

Ce Capitaine, à qui l'on faisoit honneur de ces conquêtes, se dispo- soit à réduire les autres Places reclama- mées par le Pape, lorsqu'il reçut un ordre de Trivulce, Gouverneur du Milanez, de revenir sur le champ au- près de lui avec toutes ses troupes. Trivulce, engagé d'abord au service de Ferdinand, Roi de Naples, avoit quitté ce Prince pour se donner à Charles VIII. son vainqueur, & de- puis cette désertion motivée par la vengeance, il avoit montré une fidé- lité inviolable pour son nouveau Maître, sans rien changer néanmoins de son caractère dur & impérieux, qui lui avoit fait tant d'ennemis au- près de Ferdinand,

Louis XII. déterminé par le mérite

des services de Trivulce, par sa capacité & son expérience à la guerre, ^{1498,} & plus encore par cette fierté généreuse qu'il remarquoit en lui, & dont on ne voyoit plus que de foibles traces en France, lui donna beaucoup de part dans sa confiance & de nouvelles occasions de la mériter, en le chargeant d'entreprises considérables. Enfin, se trouvant sur le point de quitter l'Italie, & considérant la qualité de Trivulce, ses richesses, son crédit, son génie & le nombre de ses amis, il déposa entre ses mains toute son autorité, & le laissa avec le titre de Viceroi du Milanez.

Trivulce, pour les affaires générales, se conduisit en grand politique; mais il s'abandonna en Italien à ses haines particulières : les Gibelins ses ennemis furent ouvertement persécutés; il n'étoit juste & homme public que pour des inconnus. Pour tout le reste on le trouvoit dur & partial; les passions, plus dangereuses dans un homme en place que l'ignorance & l'incapacité même, avoient sur lui un empire absolu; elles pensèrent lui coûter la vie, & le Milanez à Louis XII.

Trivulce
Viceroi du
Milanez.

Les Bourgeois de Milan se révol-
1498. terent avec une promptitude merveil-
leuse, & surprirent Trivulce à l'Hô-
tel-de-Ville, où ils allerent l'assiéger.
Cet homme, aussi impétueux que bra-
ve, loin de craindre la multitude &
la fureur des assaillans, fit ouvrir la
porte & s'y présenta la hache d'armes
à la main, suivi au plus de cinquante
personnes en état de combattre. Sa
personne & ses coups firent d'abord
reculer les mutins : mais ils étoient
en si grand nombre & si animés con-
tre lui, que sa perte étoit assurée sans
la valeur déterminée d'un Gentilhom-
me Savoyard qui, la lance à la main,
suivi seulement de soixante Gendar-
mes, perça la multitude & parvint à
Trivulce, le fit monter à cheval, &
passant une seconde fois à travers les
rébelles, le conduisit ensuite au Châ-
1500. teau de Milan. De là Trivulce man-
da Louis d'Ars & d'Alégre, les deux
principaux Officiers des troupes du
Roi dans le Milanez, & laissant à
d'Espî le soin de défendre le Château
de la Capitale, il le quitta pour son-
ger à la conservation des autres
Places.

Ludovic, Duc de Milan, & son frere
le Cardinal Ascagne, entrèrent dans

Milan , aussi-tôt que Trivulce en fut sorti; & ce succès alloit leur rendre la plus grande partie des Villes du Duché, sans le secours des Vénitiens, dont les troupes conserverent celles qui étoient situées sur l'Adda, & sans l'arrivée de d'Alegre, qui ayant surpris Tortone déclarée pour Ludovic, la saccagea pour intimider les partisans de ce Prince.

Le bonheur est souvent le fruit de la bonne conduite, & on en fit l'expérience. Jamais Capitaines plus braves & plus actifs n'avoient défendu l'Italie pour les François, & malgré leurs mouvemens & leur courage, ils perdoient tout, sans le constant attachement des Républiques de Venise, de Gênes & de Florence, à leur parti; heureux effet des sages négociations & des vues sûres du Cardinal d'Amboise. D'Alégre étoit estimé de ce Ministre, & il lui faisoit passer les avis nécessaires sur l'état présent des affaires du Milanez. Ce Capitaine lui avoit fait entendre que le nombre des troupes demeurées pour la défense de cet Etat, n'y pouvoit suffire, & qu'en vain assembleroit-on une nouvelle armée en France, si on ne se hâtoit de

lui faire passer les Monts , & de montrer, par une extrême diligence, aux
1500. Princes d'Italie, alliés de Ludovic, que l'on ne comptoit plus, pour conserver le Milanez, ni les difficultés du passage des Alpes, ni celles de l'éloignement.

Son avis fut suivi, & l'armée Francoise parut dans le Milanez, lorsqu'à peine on la croyoit assemblée en France. Cette promptitude déconcerta Ludovic; ses alliés l'abandonnerent; & il fut livré par les Suisses à Louis de la Trémoille, que le Roi avoit substitué à Trivulce dans le commandement du Milanez, qui fut, peu de jours après, donné à Charles d'Amboise, frere du Cardinal.

D'Alégre trouva de l'avantage dans ce changement de Chef. Le nouveau Gouverneur avoit pour lui la même considération que le Cardinal, & autant de desir de l'employer. Les amis de la France & lui-même souhaitoient qu'on n'en trouvât pas l'occasion dans la guerre, au moins en Italie. Le Roi y étoit arrivé au seul degré de puissance où il lui étoit possible de rester; & céder de ses avantages, ou entreprendre de les augmenter;

étoit risquer de tout perdre. La possession paisible du Duché de Milan le rendoit l'arbitre ds l'Italie : une conquête de plus l'en faisoit paroître le tyran. Mais la modération est rarement un fruit du bonheur ; la soumission du Milanez fit penser à la conquête du Royaume de Naples. 1500.

Les prétentions de Louis XII. sur cet Etat étoient plus justes que ne furent sages les moyens qu'on employa pour l'acquérir ; & cependant le Conseil de France crut avoir trouvé le seul expédient qui pût en procurer la possession. D'abord dans la crainte, disoit-on, d'être soupçonné d'une ambition trop grande, on consentit à partager le Royaume de Naples avec Ferdinand, Roi d'Espagne, introduisant ainsi en Italie une puissance ennemie naturelle des François, & la seule qui fût capable d'y nuire à leurs desseins. 1501.

Ce projet, qui délivroit le Roi de tous les obstacles que pouvoit lui opposer Ferdinand, parut le mieux concerté, & le Ministère en reçut de grands éloges de la part de ces demi-politiques ; mais les autres, dont le nombre est toujours fort petit & peu

1501.

mier, l'investiture du Royaume de Naples, & l'autre, celle de la Pouille & de la Calabre. A cette nouvelle, qui surprit toute l'Europe, le désespoir faisoit Frédéric; il dispersa ses troupes dans ses meilleures Places, fit quelque résistance, & enfin rendit tout son Royaume, cédant même tous ses droits à Louis XII. pour la jouissance du Duché d'Anjou durant sa vie, & trente mille ducats de pension.

D'Aubigni avoit conduit cette guerre avec autant de prudence que de bonheur, aidé par les conseils d'Yve d'Alégre, que le Cardinal d'Amboise lui avoit donné ordre de consulter, & qui lui fut d'une grande utilité contre la mauvaise foi de Gonsalve & du Roi d'Espagne, dont le dessein de tromper le Roi s'étoit déjà manifesté en plusieurs occasions; mais malgré leurs intrigues, l'armée Françoisse entra victorieuse dans Naples, où d'Alégre fut témoin de l'effet le plus tragique & le plus singulier de la sympathie & de la tendresse filiale.

Mort du
Duc de
Montpensier.

Gilbert, Comte de Montpensier, avoit suivi Charles VIII. à la conquête du Royaume de Naples, & avoit laissé perdre ce Royaume, dont

général des troupes Françoises en ~~Italie~~, & d'Alègre obtint un des premiers postes sous ce Général. On s'avança vers le Royaume de Naples, où régnoit Frédéric d'Arragon, descendu d'un bâtard de cette Maison, & par-là jugé incapable de posséder un de ses Etats. Ce Roi, qui, ainsi que Louis XII. s'étoit fié au Roi d'Espagne, fut la première victime de sa perfidie. Ferdinand avoit fait marcher son armée conduite par Gonsalve, surnommé le grand Capitaine, jusques dans la Calabre, & Frédéric le croyant son allié & son défenseur, lui avoit même abandonné plusieurs des Places de cette Province; ce Prince se flattant d'un si puissant secours, attendoit l'armée de France avec fierté; ses troupes grossissoient chaque jour, les Places se trouvoient bien munies, & il comptoit faire avouer de nouveau aux François que leurs entreprises sur le Royaume de Naples leur feroient toujours funestes.

Mais dans le temps qu'il se préparoit à faire une vigoureuse résistance, on lui écrivit de Rome que les Ambassadeurs de France & d'Espagne avoient obtenu du Pape & du sacré Collège, pour leurs Maîtres; le pre-

Conquêt
du Royaum
de Naples.

1501. mier, l'investiture du Royaume de Naples, & l'autre, celle de la Pouille & de la Calabre. A cette nouvelle, qui surprit toute l'Europe, le désespoir faisoit Frédéric; il dispersa ses troupes dans ses meilleures Places, fit quelque résistance, & enfin rendit tout son Royaume, cédant même tous ses droits à Louis XII. pour la jouissance du Duché d'Anjou durant sa vie, & trente mille ducats de pension.

D'Aubigni avoit conduit cette guerre avec autant de prudence que de bonheur, aidé par les conseils d'Yve d'Alégre, que le Cardinal d'Amboise lui avoit donné ordre de consulter, & qui lui fut d'une grande utilité contre la mauvaise foi de Gonsalve & du Roi d'Espagne, dont le dessein de tromper le Roi s'étoit déjà manifesté en plusieurs occasions; mais malgré leurs intrigues, l'armée Françoisse entra victorieuse dans Naples, où d'Alégre fut témoin de l'effet le plus tragique & le plus singulier de la sympathie & de la tendresse filiale.

Mort du
Duc de
Montpensier.

Gilbert, Comte de Montpensier, avoit suivi Charles VIII. à la conquête du Royaume de Naples, & avoit laissé perdre ce Royaume, dont

représenta le traité absolument contraire à de pareilles prétentions; & le Roi fut obligé d'employer la force, pour réparer le défaut de prudence & d'attention des Ministres qui l'avoient conclu. Alors la violence parut toute de son côté; on lui imputa la guerre & ses malheurs, & le plus équitable des Rois de son temps, se trouva, à cause du mauvais choix de ses imbécilles Négociateurs, convaincu d'infraction & de perfidie par le plus fourbe de tous les Princes.

L'un & l'autre avoient néanmoins déclaré d'abord qu'ils ne vouloient point terminer ce différend par les armes; & l'on-étoit convenu d'arborer sur les tours des Places contestées, les Etendarts de France & d'Espagne, jusqu'à la conclusion d'un nouvel accommodement. Mais les Généraux des deux Rois avoient trop d'ambition & d'envie de se rendre nécessaires, pour y consentir. Gonsalve surtout, à l'exemple de son Maître, qui trompoit toute l'Europe, vouloit le tromper aussi, & songeoit dès-lors à se préparer les chemins qui pouvoient le conduire à l'indépendance. Un des plus grands moyens pour y parvenir

1502. étoit d'occuper l'attention & les forces de Ferdinand, afin qu'il ne pénétrât pas ses vues. D'un autre côté le Duc de Nemours, à qui le Roi avoit donné depuis peu un pouvoir sans bornes sur ses troupes en Italie, aimoit mieux en abuser, que de ne le pas conserver, & monroit par sa conduite, que s'il est quelquefois nécessaire d'accorder une semblable autorité, elle devient presque toujours plus dangereuse que le mal auquel on prétend remédier.

D'Alégre
défit les
Espagnols.

Gonsalve voulut étendre ses quartiers dans la Principauté, afin de subsister plus commodément, & chassa les François de Tripalda. Mais d'Alégre qui avoit prévu cette incursion, accourut au secours de Troja, & défit une partie des Espagnols. Cette perte jointe aux ordres que le Roi donna d'arrêter tous les effets des marchands Espagnols qui trafiquoient en France, changea les dispositions de Gonsalve, & ce Général demanda au Duc de Nemours une entrevue, où il convint de céder aux François toutes les Places dont ils s'étoient emparés dans la Capitanate. Mais le Duc de Nemours, quoique persuadé des

avantages d'un pareil accord, étant devenu plus fort que Gonsalve, par un secours de troupes & d'argent, rejeta hautement toutes les propositions, & suivit d'Yve d'Alégre & des autres Capitaines de son armée, il fit le siège des Places qui tenoient encore pour les Espagnols dans la Capitaine, & les prit. Ce succès & cette promptitude reçurent d'abord de grands applaudissemens; on les regardoit comme le présage de la défaite certaine des Espagnols en Italie, & quoique le Roi fût convenu par un Traité solennel, de la partager avec eux, il comprenoit enfin l'inconvénient d'un pareil Traité, & ne fuyoit pas les occasions de l'enfreindre avec avantage.

Ferdinand agissoit suivant son caractère, comme Louis XII. selon la nécessité de ses affaires, & tous deux prenoient des mesures pour se chasser d'un pays qu'ils avoient cru ne pouvoir conquérir l'un sans l'autre, & où ils ne pouvoient en effet subsister ensemble. Telle sera toujours la suite de ces projets mal digérés, où l'avenir & la convenance n'ont point été assez considérés. Les deux Princes avoient

502.

un même objet en apparence; mais l'intérêt réciproque le rendoit différent.

Le Roi de France étoit trop éloigné de Naples pour pouvoir conserver cet Etat. Ferdinand en étoit voisin cause de la Sicile, & à portée d'y conduire, avec peu de dépense, autant de troupes qu'il en étoit besoin. Ainsi le Royaume de Naples, où Louis XII lui avoit donné entrée, lui resta. Cependant, avant que la nécessité eût produit cet effet, la fausse politique de la Cour de France le suspendit par des sièges & des combats; elle abandonna ses alliés, comme les Ursins & les Bentivoglio de Boulogne, & revint à ses ennemis, les Florentins, le Pape & le Duc de Valentinois.

Le Roi avoit envoyé un nouveau renfort en Italie, & l'armée Française se trouvoit si supérieure à celle de ses ennemis, qu'on ne mettoit plus en doute leur destruction totale en ce pays. Louis ne daigna pas même passer dans le Royaume de Naples, quoiqu'il fût venu dans ce dessein jusqu'à Gênes, & le poids de la guerre fut entièrement remis au Duc de Nemours & à d'Aubigni; ces deux Généraux

ayant pour Lieutenans & pour Con-
seils Yve d'Alegre, que l'histoire 1502.
nomme presque toujours le premier,
Chabanes, Seigneur de Palice, Louis
d'Ars, le Chevalier Bayard, &c. ils
tinrent ensemble un grand Conseil,
dans lequel l'avis de d'Aubigni &
d'Yve d'Alegre fut de former le
siège de Barlete, où Gonsalve avoit
été obligé de s'enfermer, ne pouvant
plus tenir la campagne. La prise de
cette Place défendue par le plus
grand Capitaine de son temps, étoit
difficile; mais elle eût fini la guerre
& chassé les Espagnols du Royaume
de Naples. On opposa à ce dessein des
raisons plausibles, qui empêchèrent
qu'il ne fût suivi; ce qui commença à
prévenir d'Alegre contre le Duc de
Nemours. Mais, par une réflexion qui
naissoit de la bonté du projet & qui
en corrompoit l'objet, celui qui n'a-
voit point voulu le siège, consentir
au blocus, & y perdit beaucoup de
troupes; le temps qu'il employa en
précautions inutiles, donna aux Es-
pagnols celui de faire venir de la Si-
cile les secours nécessaires.

Cependant l'Archiduc Philippe Ph. d'Autriche vient à la Cour de
d'Autriche, fils de l'Empereur Maxi-
milien, & du chef de Marie, sa mere,

1502.

France pro-
poser des
moyens de
conciliation.

Souverain des Pays-bas, & prétendant à l'Empire, souhaitoit pour son intérêt la conclusion de la paix entre les deux Rois; il étoit, par Jeanne sa femme, héritier de Ferdinand, & vouloit que son fils Charles le fût du Duché de Bretagne, par son mariage avec la Princesse Claude, fille de Louis XII. & de la Reine Anne. Il proposa donc des moyens de conciliation & vint à la Cour de Louis pour les lui faire agréer.

Ce Prince y étant disposé, le Traité fut bientôt conclu, & on crut enfin la paix si assurée, que le Duc de Nemours avoit déjà reçu ordre de cesser tous les actes d'hostilité; mais les ayant fait signifier à Gonsalve, ce Général fortifié de plusieurs secours se comporta comme le Duc avoit fait l'année précédente, & lui fit voir le danger du mauvais exemple. Il refusa de reconnoître les ordres de l'Archiduc, à moins qu'ils ne fussent confirmés par le Roi d'Espagne, & profita de sa supériorité pour délivrer Girace, où d'Aubigni tenoit enfermé un grand nombre de ses troupes qu'il avoit défaites, battit ce Général, reprit la plupart des Places de la Cala-

bre, & vint offrir la bataille au Duc de Nemours, assiégeant Cérignole à sa vue pour obliger à l'accepter.

Le Duc assembla le Conseil de guerre, où il trouva dans la plupart de ceux qui le composoient, un grand desir de combattre, presque tous convenans de la honte qu'il y auroit à souffrir plus longtemps les insultes des Espagnols, & la prise d'une Place considérable assiégée à leurs yeux. D'Alegre même qui avoit jusques-là montré tant de sang froid & de réflexion, voyant que le Duc de Nemours par ses délibérations perdoit le moment de battre les ennemis, s'opiniâtra pour la bataille, & donna des marques de chagrin à ce Général, qui opposoit quelques raisons à son ami. Celui-ci poussé, parla à d'Alegre avec une hauteur qu'il ne put souffrir : le Général devoit être le plus autorisé dans l'armée ; cependant il ne s'y trouvoit pas le plus fort, & d'Alegre menaçant à son tour, ils en seroient venus aux mains, si le Chevalier Bayard & les autres Chefs ne les eussent apaisés.

L'armée Françoisse se mit donc en marche, mais lentement, & attei-

1503.

gnit celle d'Espagne, que Gonſalve ſcut placer derriere de bons retranchemens, réparant ainſi d'infériorité de ſa Cavalerie. Le Duc de Nemours, arrivé à ſa vue, comprit la difficulté de le forcer; à peine reſtoit-il deux heures de jour. Le Duc qui avoit fait naître cette raiſon par ſa lenteur, voulut ſ'en ſervir pour remettre la bataille au lendemain, afin de la donner avec plus d'ordre ou ſe réſoudre à la retraite.

Mais Yve d'Alegre, dont le grand crédit dans l'armée rendoit l'oppoſition du Duc de Nemours plus ſâcheuſe, inſiſta pour attaquer ſur le champ, & ſe ſervit de ſa réputation pour faire préférer l'avis le plus ſage, ſ'il eût été ſuivi plutôt, mais le plus téméraire qu'on pût donner dans la ſituation préſente. Il dit que différer le moment du combat, étoit en expoſer le ſuccès; que les François n'étoient jamais fatigués quand ils voyoient les ennemis & qu'ils avoient toujours aſſez de temps pour les vaincre. La ſubordination dans le Militaire n'étoit pas à beaucoup près obſervée comme aujourd'hui, & des Officiers fameux par leurs exploits, gémiſſoient quelque

fois dans une armée où ils servoient en quelque sorte en subalternes.

1503.

Le Duc de Nemours eut le chagrin de voir que les principaux Chefs applaudissoient au sentiment d'Yve d'Alegre, par cet esprit naturel aux François de pencher toujours du côté du courage. Et le dépit le rendant injuste, *vous verrez*, dit-il tout bas à un de ses confidens, *que ce brave, après vous avoir engagés, trouvera le moyen de se sauver*. D'Alegre entendit ce discours & répliqua avec une vivacité extraordinaire, qu'on verroit dans peu qui savoit le mieux approcher l'ennemi. On commença l'attaque avec ce désordre qui suit la désunion des Chefs ; à peine reconnut-on les retranchemens ennemis ; l'artillerie mal placée n'étonnoit que par le bruit, & les troupes assez mal disposées, prévoyoit elles-mêmes leur prochaine défaite.

Les Princes de Salerne & de Melphé, chargés du commandement d'une partie de l'armée, faisoient tous leurs efforts pour en réparer le mauvais état. Cependant on crut bientôt la victoire gagnée, quand on s'aperçut qu'un des côtés du camp ennemi

1503. étoit en feu par l'incendie de quelques charriots ; le Duc de Nemours voulut profiter de cet accident , & prenant avec lui huit cens Gendarmes , il s'avança à la faveur de la fumée jusqu'aux pieds des retranchemens , où son canon avoit fait quelques breches. Mais au lieu d'une levée de terre faite à la hâte , il trouva des palissades & un large fossé qui l'arrêta.

Mort du
Duc de Ne-
mours , &
perte de la
bataille.

Gonsalve saisit l'instant & fit faire sur les Gendarmes une décharge terrible , qu'ils ne purent soutenir , & comme le Duc de Nemours faisoit un mouvement pour s'éloigner & chercher une autre entrée , il reçut un coup d'arquebuse qui le tua sur la place ; cette mort répandit la terreur parmi les siens , & Gonsalve l'augmenta par une sortie , où il poussa tout ce qui osa l'attendre.

D'Aiégre , au désespoir de ce mauvais succès cherchoit la mort , ne pouvant espérer la victoire ; les Princes de Salerne & de Melphe se joignant à lui , firent tous leurs efforts pour arrêter les fuyards ; mais le soldat François , si aisé à conduire au combat , peut difficilement y être ramené. Ils

s'enfuirent tous dans les bois, abandonnant leur artillerie, leurs vivres & leurs bagages. D'Alegre, échappé au vainqueur & à son propre désespoir, se jeta dans Averse pour la conserver, & chacun des Chefs entreprit de défendre ce qui restoit de Places au Roi dans le Royaume de Naples.

Pendant que les Capitaines François rassembloient leurs troupes dispersées, & en demandoient de nouvelles à la Cour, Gonsalve marcha droit à Naples, où il entra sans tirer l'épée, resserrant la garnison Francoise dans le Château-Neuf & celui de l'Oeuf, dont il étoit sûr de se rendre maître dans peu. Yve d'Alegre, à qui l'on commençoit à reprocher la perte de la bataille & les malheurs dont elle étoit suivie, avoit été obligé d'abandonner Averse pour se jeter dans Gaïete, la plus forte des Places qui restoit aux François, résolu ou de s'ensevelir sous ses ruines, ou de leur faire oublier son premier malheur en leur conservant cette dernière ressource.

Quoique le Roi eut nommé le Marquis de Salusses, pour succéder au Duc de Nemours dans la Vicéroyauté de

1503.

Naples , on pouvoit regarder Yve d'Alegre comme le Général des troupes qui y restoient ; quatre mille cinq cens hommes s'étoient rassemblés auprès de lui ; il les avoit fait subsister , & sa réputation de prudence leur faisant croire qu'ils ne pourroient se conserver ailleurs aussi bien que sous ses ordres , ils n'en recevoient que de sa part & lui avoient promis de suivre en tout son exemple , soit qu'il crut possible de continuer la guerre , ou convenable de songer à la retraite.

Gonsalve qui avoit sur ce Capitaine une attention particulière , craignit qu'en rassemblant ainsi à l'abri des murs de Gaïete les Fuyards François , il ne donnât le temps à leur armée , qu'on assembloit à Parme , de venir le joindre pour fondre ensuite sur lui avec des forces supérieures. Il prit donc la résolution d'assiéger Gaïete , & sortit de Naples dans ce dessein , avec la plus grande partie de son armée.

Gonsalve
attaque
Gaïete.

Au bruit de sa marche , Yve d'Alegre abandonna la garde de plusieurs petites places situées aux environs de Gaïete , & réserva toutes ses forces

pout cette Place. La nature aidoit à sa défense, Gaiete est située sur le bord de la mer & le terrain qu'elle occupe forme une presqu'Isle, jointe au continent par une langue de terre assez étroite. Le Mont Orland commande la Place & la domine de telle sorte, qu'il en faut être le Maître pour la réduire.

1503.

D'Alegre augmenta la garnison & se posta ensuite sur la montagne, pendant que Gonsalve assiégeoit Gaiete par mer & par terre. L'artillerie commençoit en ce temps-là à être servie avec plus de promptitude & l'on tira avec furie contre la Ville & contre les Ports; mais d'Alegre, du haut du Mont Orland, faisoit encore un plus grand ravage dans le camp des Espagnols; son canon tirant de haut en bas, portoit tout ou sur les tentes, ou sur les hommes, ou sur les chevaux.

Gonsalve, irrité du désordre de son camp, en sortit & vint tête baissée attaquer les retranchemens de d'Alegre; celui-ci lui voyant commettre la même faute qui avoit causé sa perte en espara la même suite, & se portant par-tout avec une extrême diligence

Gonsalve est repoussé.

1503.

il donna de si bons ordres & se battit avec tant de courage , que les ennemis furent repoussés ; mais Gonsalve ne s'oubliant point , comme avoient fait les François , commença la retraite avant de se voir obligé de fuir , rentrant dans son camp vaincu , mais sans désordre.

Le lendemain , étant retourné à l'assaut de la montagne , d'Alégre s'y comporta comme la veille & vit en même temps une seconde retraite des ennemis & l'armée de la flotte Francoise devant laquelle celle des Espagnols prit la fuite. Gonsalve , rebuté & inquiet de l'approche de l'armée du Roi , leva son camp de devant Gaïete. Cette Ville délivrée laissoit à d'Alégre & à ses troupes la liberté de former des entreprises à leur tour ; mais la plûpart des mauvais succès ne viennent que du changement d'idée dans les Chefs du Gouvernement , & de ce qu'il arrive rarement que les ressorts d'un projet se soutiennent jusqu'à l'exécution.

Le Roi avoit armé pour chasser les Espagnols du Royaume de Naples , & ses forces parurent au contraire destinées à mettre sur le trône de S. Pierre,

vacant par la mort d'Alexandre , un Pape favorable à la France & disposé à affermir sa puissance en Italie , exposant ainsi au hazard d'un événement douteux, un objet qu'un prompt emploi de ses forces remplissoit avec certitude.

1503.

Tout ce que pût faire l'or de France & les intrigues du Cardinal d'Amboise , céda à la politique des Italiens ; on élut un Pape ami des Espagnols , & ceux-ci ayant profité de l'inaction des François , revinrent à eux comme des gens assurés de triompher.

Le Marquis de Mantoue commandoit l'armée du Roi , & l'intérêt de son pays dominant sur celui qui l'attachoit à la France , on l'avoit vu montrer une espece de joie de les voir se consumer inutilement sur les bords du Tibre. Il reçut ordre de passer la riviere de Gariglian , d'où il pouvoit faire des courses jusqu'aux portes de Naples.

D'Alegre avoit quitté Gaïette & se trouvoit dans son armée ; il voulut lui donner des conseils qui furent mal reçus , & ses instances qui avoient fait la perte du Duc de Nemours , ne servirent qu'à faire mieux connoître les

D'Alegre
se brouilla
avec le Duc
de Mantoue

1503.

mauvaises dispositions du Marquis de Mantoue. Gonsalve sçut le dessein de passer le Gariglian , aussi-tôt qu'on l'eut formé & contre l'attente des François, ils le virent sur l'autre bord de la riviere , en état de s'opposer à leur passage. Cependant le Marquis de Mantoue le tenta ; il plaça avantageusement son artillerie , & à la faveur de celle de la flotte qui étoit entrée dans Gariglian , il vint à bout de construire un Pont , sur lequel passerent cinq mille hommes. Yve d'Alegre & le Chevalier Bayard les conduisoient ; le premier en vouloit personnellement à Gonsalve & l'autre plein de feu , de courage & de zele, ne demandoit qu'à combattre ; fondant ensemble sur un côté du camp ennemi, ils le forcerent , après s'être emparé d'une redoute qui le couvroit.

Ce succès ne convenoit point aux desseins du Marquis de Mantoue. En vain d'Alegre , le Chevalier Bayard, le Bailli de Caen & Vandricourt l'envoyèrent-ils presser de leur envoyer de nouvelles troupes ; il feignit de vouloir prendre les précautions nécessaires , jugeant bien qu'un Général tel que Gonsalve sçauroit tirer avan-

tage de sa lenteur. Ce grand homme répondit en effet à son attente, & se mettant en personne à la tête de son Infanterie, la hache d'armes à la main, il vint tête-baissée sur les François, les chassa de la redoute & les poussa avec tant de vigueur qu'ils furent obligés de repasser le Pont en désordre, laissant quinze cens morts sur le champ de bataille. Gonsalve, vainqueur, alloit lui-même passer le Pont & entrer à son tour dans le camp des François; mais un prodige l'arrêta. C'étoit le Chevalier Bayard qui défendoit seul la barrière du Pont, contre deux cens Espagnols qui l'attaquoient. Sa bravoure & sa force extraordinaire donnerent le temps au reste de l'armée de se mettre en sûreté.

Les preuves de courage qu'avoient donné en cette occasion les Chevaliers François firent sentir encore plus le chagrin de leur défaite; on l'imputa au Général & Yve d'Alegre accusa hautement le Duc de Mantoue d'intelligence avec les ennemis. Ce Prince, pour colorer la trahison qu'il alloit commettre, voulut faire croire que le soupçon & le reproche en

1503.

étoient les seules causes, & en effet, saisissant cette occasion de ne plus rien ménager, il se donna aux ennemis, leur ôtant par sa retraite de l'armée François, ainsi que le disoit d'Alégre, le fruit des avantages qu'ils avoient tiré de ses perfidies, par la crainte d'en devenir l'objet. Le Marquis de Saluces prit sa place & le poids de la guerre, sur les bords du Gariglian, tomba sur lui & sur Yve d'Alegre. Les deux Généraux avoient enfin la liberté de passer la rivière; mais Gonsalve, placé sur une éminence à un mille de ses bords, leur ôtoit les moyens de pénétrer dans le Pays. Il connoissoit l'importance de son poste, & malgré les attaques fréquentes des François, les incommodités de la saison, & les sollicitations de ses troupes souvent inondées de pluie & de neige, il voulut le conserver, se promettant de vaincre les François par sa constance: qualité qu'ils eurent rarement, & qu'on leur opposa toujours avec succès. En effet, quoique leur camp fût beaucoup plus commode que celui des Espagnols, & que les vivres vinssent en abondance, l'ennui leur parut plus insupportable que la

fatigue même , & les maladies commencèrent à se mettre dans le camp. 1503.

D'Alegre , qui connoissoit le caractère de la Nation , cherchoit à occuper les Soldats par des escarmouches , qui étoient souvent malheureuses. Les autres Chefs s'y opposoient pour ne pas commettre sans nécessité des hommes qu'ils avoient un grand besoin de ménager ; d'Alegre soutenoit que l'inaction & ses suites emportoient plus de Soldats que les ennemis. De la division des Chefs naissoit la négligence pour la discipline & même pour la subsistance de l'armée.

Gonsalve , au contraire enfermé dans un camp , où il étoit également craint & respecté, conservoit les forces & en recevoit chaque jour de nouvelles de la part ou de Ferdinand , ou de la Maison des Ursins. Enfin , voyant son armée beaucoup supérieure à celle du Marquis de Salusse , instruit d'ailleurs du désordre de ses troupes , répandues au loin pour subsister avec plus de facilité , il sortit de son camp , fit construire un Pont à Sujo , passa le Gariglian , attaqua les François ; & les mit en fuite d'autant plus aisé-

1703.

ment, que le Marquis de Salusse n'espérant rien de sa résistance ; avoit rassemblé ses meilleures troupes, pour se retirer avec elles à Gaïete. Ses bagages & son artillerie embarqués sur la mer, sous la conduite de Pierre de Médicis, avoient péri avec ce Commandant, par la violence de la tempête.

Belle retraite de d'Alégre.

Ces accidens, aussi grands qu'imprévus, n'étonnerent point le reste de l'armée. D'Alégre en conduisoit l'arrière-garde & la retraite se faisoit avec tout l'ordre possible. Gonsalve de son côté hâtoit sa marche, ne voulant pas, disoit-il, laisser échaper aucun François. Sa Cavalerie légère les poursuivait, & d'Alégre eut à soutenir leurs efforts jusqu'au pont de Mose, à quelque distance de Gaïete. Il avoit à réparer quelques disgraces passées, & voyant arriver Gonsalve & son Infanterie, il ne lui étoit pas difficile de prévoir sa défaite, & la nécessité de la justifier d'avance par des marques signalées de prudence & de courage. La Cavalerie qu'il commandoit fit en effet des merveilles, comme celle de Gonsalve, donnant le tems à l'Infanterie & au bagage de passer le pont.

Mais ce Général l'ayant joint avec le reste de son armée, l'accabla par le nombre, l'obligea de passer le pont un peu en désordre. D'Alégre se rallia à l'autre bout & soutint encore le combat, jusqu'à ce qu'ayant été poussé à l'entrée de deux chemins, dont l'un conduit à Ite & l'autre à Gaïete, l'espérance de pouvoir gagner ces deux Places sans risque, ôta le courage à ses troupes, qui prirent ouvertement la fuite & le laissèrent avec quelques Officiers, exposé à suivre leur exemple, ou à se rendre aux ennemis.

D'Alégre sçavoit la Cour disposée à lui imputer, autant qu'on le pourroit, les mauvais succès de cette guerre. Les amis du Duc de Nemours & des autres Généraux, dont il avoit blâmé la conduite, ne perdoient aucune occasion de lui nuire ; & quoique l'armée ne fut pas entièrement sous ses ordres, on le supposoit, pour le rendre responsable des événemens ; lui faisant comprendre ainsi que, suivant la politique, le zèle d'un particulier doit se borner à ce qui le concerne seulement, à moins qu'on ne soit de ces hommes favorisés du ha-

1503.

Péril qu'
court.

1503.

sard, & que le caprice du Ministère élève au-dessus de leur mérite & de leurs places. Il faut moins d'attention aux fautes des Supérieurs & moins de chaleur pour les véritables intérêts du Maître commun. D'Alegre, voyant donc sa Cavalerie en déroute, se joignit à quelques Chevaliers, comme Bayard, &c. continuant de se battre jusqu'aux portes de Gaïete, où il entra le cœur pénétré de chagrin.

Il s'enferme dans Gaïete.

La vue de cette Place, la plus forte de l'Italie, auroit pu dissiper ce chagrin : les meilleures troupes de l'armée s'y étoient rassemblées avec des vivres & des munitions en abondance : il y avoit une bonne flotte dans le Port, capable d'empêcher qu'on ne l'attaquât par mer & d'y faire entrer sans cesse de nouveaux secours. Mais cette suite de fâcheux événemens dont d'Alegre avoit supporté le poids, la malignité de ses ennemis, la crainte de l'avenir qui s'offre toujours avec plus de force dans le tems des disgrâces, la consternation des troupes reburrées de tant de défaites, le rendirent inquiet & mélancolique. Il ne voyoit plus rien que de fâcheux dans ce qui l'environnoit ; & à force de s'agiter

pour trouver le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, il tomba dans cet état d'incertitude & d'appréhension, qui conduit toujours au choix du plus mauvais.

1503.

Les autres Chefs étoient à proportion dans le même état. On assembla le Conseil de guerre, & suivant le génie de la Nation, que le malheur fait toujours tomber dans l'excès vicieux de la prudence, on représenta la nécessité d'abandonner enfin le Royaume de Naples à un Vainqueur puissant, dont les forces augmentoient chaque jour; ajoutant que le plus grand service qu'on pouvoit rendre à l'Etat étoit de sauver par une capitulation honorable, les troupes Françaises qui se trouvoient répandues dans quelques places du Royaume de Naples. D'Alégre sentit toute la foiblesse d'une pareille proposition; mais ce Capitaine si fier, si jaloux de la gloire de sa Nation, ennemi déclaré de la lenteur & des circonspections mal fondées de ses Généraux, céda à la pluralité des voix & à son malheur. Ainsi l'on vit sortir d'une des plus fortes Places de l'Europe, de Gaïete, non encore assiégée, qu'une armée

D'Alégre
traite avec
Gensalve.

1503.

entiere & la mauvaise saison deserte-
doient, le brave d'Alegré, dont la
réputation égaloit celle des plus
grands Capitaines de son temps, pour
aller solliciter auprès de Gonsalve,
par un traité honteux, sa liberté &
celle de ses compagnons qu'il pouvoit
conserver avec gloire & par la force
de ses armes.

Le Général Espagnol le reçut avec
des marques de surprise qui furent la
premiere punition de sa conduite. Il
se repentit, mais trop tard, de sa
foiblesse. Sa démarche ne pouvoit
être réparée, la plupart des autres
Chefs la regardant comme nécessaire
& inévitable. Mais sa réflexion, inu-
tile à sa gloire, servit à ses compa-
gnons ; il devint plus difficile avec
Gonsalve & sembla d'abord être venu
plûtôt pour donner des loix au vain-
queur, que pour se soumettre aux
siennes. Cependant la reddition de
Gaète étant le premier article du trai-
té, Gonsalve, toujours maître de sa
foi & pour qui les sermens n'étoient
point un lien, s'engagea sans peine à
tout le reste. Enfin le traité fut signé ;
d'Aubigni, prisonnier de guerre
depuis long-tems, fut mis en liberté

Il revient
en France.

avec plusieurs autres & tous ensemble reprirent le chemin de la France. Les troupes souffrirent des peines infinies, à cause du défaut de voitures & d'équipages que la mauvaise volonté de Gonsalve leur avoit fait refuser. Les Chefs, & sur-tout d'Alegre, jouissoient à regret de la liberté du retour & redoutoient leur arrivée.

1503.

Le Roi, chagrin de la perte qu'il venoit de faire, & l'imputant aux auteurs du traité, leur fit défendre de paroître à la Cour. Cet ordre distingua sur-tout d'Alegre que la haute idée qu'il avoit donnée jusques-là de sa prudence & de sa valeur, sembloit rendre le plus coupable & le plus digne de punition. Il ne fit rien pour détourner le coup, comprenant en grand homme que supporter avec fermeté une disgrâce, c'est en diminuer l'humiliation. Desneurant donc tranquille dans sa maison, il attendit que le souvenir & le besoin de ses services vinssent l'en faire sortir.

Il est disgracié.

Ce moment vint plutôt qu'il n'auroit osé l'espérer. Le brave Louis d'Ars, son ami, revenu d'Italie après

1504.

1504. lui, couvert de gloire & de blessures, demanda pour première récompense le retour de d'Alegre qu'il obtint, & ce Seigneur continua d'occuper son ancienne place à la Cour & dans les armées.

La perte du Royaume de Naples, en bien moins de temps qu'on n'en avoit mis à le conquérir, avoit fort diminué en Italie la réputation & la crainte des armes Françoises. Elles disputoient encore le Duché de Milan, dont la possession auroit dû être assurée depuis longtemps, & la République de Gênes, plus soumise en apparence, songeoit plus que jamais à secouer le joug. Les Grands de cet Etat, attachés à la France par des pensions ou par d'autres intérêts, vivoient dans le repos; mais le peuple trop riche & trop nombreux pour être paisible, remarquant dans la Noblesse une tranquillité dont ils n'avoient point d'exemple, & se plaignant qu'ils n'en jouissoient qu'aux dépens de leur liberté, se souleverent & prirent hautement les armes contre elle. Ces sortes de séditions populaires, qui n'ont pour motif qu'une passion, reviennent toujours au point

juste de la nécessité & de la situation naturelle.

1504.

Gênes, devenue République, ne pouvoit subsister en paix que sous cette espèce de Gouvernement ; & les efforts réitérés de différens Souverains pour la réduire en Province de leur Monarchie, furent toujours rendus inutiles, par cette raison invincible que la nature en tout force les hommes. Deux sortes d'Etats composoient la République de Gênes, la noblesse & le peuple ; la différence de condition n'en mettoit point dans les intérêts, les plus grands Seigneurs s'appliquant au commerce, ainsi que les plus simples particuliers. Sous une administration populaire la multitude pouvoit défendre ses droits ; mais la Monarchie donnant la préférence aux nobles, les rendoit possesseurs de tous les avantages, & le peuple devenoit, ce qu'il est à peu près partout l'esclave des riches ; plus malheureux encore en ce que la situation de leur Ville ne leur laissant qu'une façon de subsister, ils ne trouvoient point dans un autre genre d'occupation de quoi s'indemniser de l'usurpation des Grands.

Ils se souleverent donc contre eux.

1504. & prirent le temps que le Seigneur de Ravestein, leur Gouverneur pour le Roi, s'étoit rendu à la Cour; les ^{Révolté} ^{des Génois.} Payfans des environs de Gênes, plus attachés au peuple qu'aux Grands, se joignirent aux Bourgeois & formèrent ensemble un corps de près de vingt mille hommes, dont une partie alla former le siège de Monaco, place forte qui a titre de Souveraineté & que possédoit alors Lucien Grimaldi. Cette entreprise fit juger de la grandeur du mal, & le Roi ayant résolu de marcher en personne pour soumettre les rebelles, se fit précéder par Yve d'Alegre à la tête de trois mille hommes. Ce Seigneur, étant Gouverneur de Savone avoit un double intérêt à la paix & à la soumission des Génois; il fit une extrême diligence, & ayant été joint par un grand nombre de noblesse & par quelques troupes du Duc de Savoie, il marcha droit aux lignes des assiégeans qu'il trouva abandonnées, les rebelles n'ayant osé l'attendre.

D'Alegre Ce premier succès ne diminua ni l'opiniâtreté des Génois, ni le desir qu'avoit la Cour de les faire rentrer dans le devoir sans répandre de sang.

on fit même vers eux des démarches à ce sujet ; mais elles furent inutiles ; & Yve d'Alegre , s'étant posté entre Gênes & un gros corps de rebelles , pour s'opposer à leur retour , le reste de l'armée du Roi s'avança pour en faire le siège.

Les Genoïs défendirent les approches de leur Ville avec tout le courage possible ; mais leur opiniâtreté , vaincue par la valeur réglée des troupes Françoises , les obligea à rentrer en confusion dans la place , où apprenant qu'un puissant parti formé par le peuple même devoit livrer une des portes au Roi , leur fureur se calma ; on ne vit plus que des gens craintifs & désespérés , posant les armes & demandant grace.

Les bons Bourgeois , qui n'avoient point eu de part à la révolte , se hâtèrent d'envoyer leurs députés à Louis : ils ne trouverent point en ce Prince cette bonté singulière qui l'avoit fait nommer le pere du peuple , & qui s'en étoit rendu l'idole ; ils virent un vainqueur irrité , résolu de les punir. Le Cardinal d'Amboise leur signifia que son Maître ne les recevroit qu'à discrétion , & les députés alle-

1504.

rent porter cette réponse dans la Ville. Elle y répandit la consternation. Cependant les portes furent ouvertes, & le Roi entra dans Gênes l'épée à la main, suivi de toute son armée; on fit de grandes menaces; mais la punition se borna, suivant la politique, à faire mourir quelques-uns des Citoyens, & à tirer de l'argent du reste.

Il reçoit
le Roi à Sa
vone.

De Gênes soumise, le Roi se rendit à Milan & de-là à Savone, où Yve d'Alegre eut l'honneur de le recevoir avec Ferdinand Roi d'Espagne, venu de Naples pour conférer avec le Roi. Ce fut dans cette Ville que les deux Princes s'ouvrirent pour la première fois une résolution de s'unir contre les Vénitiens. Ils eurent depuis le secret d'attirer le Pape & l'Empereur dans leur ligue, qui fut nommée la ligue de Cambrai, les Conférences pour le traité s'étant faites dans cette Ville.

Les Princes confédérés leverent des troupes chacun dans leurs Etats; mais l'armée de France fut la première en état, & le Roi s'étant mis à la tête, entra sur les terres des Vénitiens, suivi de la meilleure partie de la noblesse
de

de France & de ses plus fameux Capitaines. La bataille d'Aignadel se donna peu de temps après , & l'arrière-garde où se trouva Yve d'Alegre , ne contribua pas peu à la victoire , les Vénitiens s'étant battus avec tant de courage & d'opiniâtreté , que les différens corps de l'armée avoient eu occasion de se signaler. Le gain de la bataille fut suivi de la conquête de presque toutes les Places , que les Vénitiens possédoient en terre ferme , & le Roi victorieux voulut même canonner Venise , que sa situation rend imprenable. Des conquêtes si rapides sont d'ordinaire peu assurées ; l'intelligence de quatre Puissances formidables avoit abattu les Vénitiens ; leur désunion les releva , & il ne resta au Roi de tant de succès , que la gloire de les avoir obtenus ; gloire bien diminuée par la réflexion sur son inutilité.

Cependant par une suite nécessaire des entreprises , qui tendent à augmenter la puissance d'un seul aux dépens de l'autorité de plusieurs , une multitude d'ennemis s'éleva contre le Roi ; le Pape même , son confédéré contre les Vénitiens , lui fit perdre toute es-

1509. pérance pour le Royaume de Naples; en accordant l'investiture de cet Etat au Roi d'Espagne, & pris des mesures pour lui enlever le Duché de Milan & la Ville de Gènes; en sorte que ce Roi vainqueur, & le maître des Etats de ses ennemis, se vit réduit par ses amis mêmes à la nécessité de défendre les siens.

Celui qui paroissoit le plus animé contre lui étoit le Pape, que la reconnaissance auroit dû lui attacher pour jamais. Il leva une armée dans l'Etat Ecclésiastique, & engageant les Vénitiens dans ses intérêts, il fit soutenir au Roi une guerre longue & pénible, qui se continua, pour ainsi dire, en détail jusqu'à l'arrivée de Gaston de Foix, Duc de Nemours, en 1511. n'y ayant eu avant lui aucune action décisive; guerre où les principaux Officiers des troupes Françaises, quoique très-fatiguées, trouverent peu d'occasion de se signaler. Ce fut néanmoins cette guerre, que l'on ne pouvoit comparer (si l'on en excepte la campagne de ce fameux Général) aux grands efforts des guerres précédentes, & si on le peut croire, la victoire qu'il remporta à Ravenne, qui chassa

serent les François entierement de l'Italie , où ils ne rentrerent que sous le regne de François I.

1509.

Mais avant d'en venir à ce grand événement , on vit toute l'Europe , sans être armée , prendre parti dans une guerre qui intéressoit tous les Princes , & où le Roi & le Pape étoient les seuls combattans. Enfin les Suisses se joignirent , contre la France , aux Vénitiens & au Pape , & ce fut alors que commença à se signa'ler en Italie Gaston de Foix Duc de Nemours. La jeunesse de ce Prince inquiéta d'abord ceux qui prenoient intérêt à la prospérité des armes Françaises ; mais elle cessa , quand on le vit écouter comme particulier les gens de son âge , & n'entendre comme Général que les Officiers célèbres par leur expérience & leurs services. Yve d'Alegre , souvent déclaré contre les sentimens de son pere , n'en étoit pas auprès de lui en une moindre estime , son génie vif & ardent , s'accordant avec le caractère entreprenant de ce Capitaine , & jugeant avec toute la France que ce qu'on avoit quelquefois condamné en lui comme témérité , étoit une supériorité de lumieres qui lui faisoit

 4509.

apercevoir plutôt les moyens de succès. Gaston sacrifia ce que le souvenir de son pere maltraité auroit pû lui inspirer d'éloignement, & sans donner à d'Alegre une préférence capable de choquer tant d'autres illustres Capitaines qui le suivoient, il le consultoit souvent, & suivoit ses avis avec soin. Boulogne se trouvant menacée, Gaston chargea principalement d'Alegre de sa défense & celui ci répondant à l'honneur d'un tel choix, donna le temps à ce jeune Général de venir délivrer la Place, se couvrant ainsi de gloire par le succès d'une expédition que l'on jugeoit impossible.

 4512.

D'Alegre
défend Bou-
logne.

Mais la surprise de Bresse par les Vénitiens, auroit privé les François des fruits qu'ils pouvoient tirer de la conservation de Boulogne, le Duc de Nemours y courut, & d'Alegre, qui l'excitoit à cette diligence, faisant l'Office de Général pendant que le jeune Prince alloit faire celui de soldat, se posta avec la meilleure partie des Gendarmes de l'armée au-dessus de la seule porte de Bresse, que les Vénitiens n'avoient point murée, taillant en pièces tous ceux qui se présentoient pour sortir. Au grand bruit du com-

bat qui se donnoit dans la Ville, d'Alegre y entra d'abord au pas , 1512.
 pour qu'aucun ennemi ne pût lui échaper , & ensuite au grand trot , si-tôt qu'il fût maître de la rue qui conduisoit à la porte , & s'avança ainsi en passant tout au fil de l'épée. Les Gendarmes , arrivés au moment du désordre des ennemis , pénétrèrent par tout dans leurs rangs , & le carnage fut si grand , que quelqu'uns ont fait monter le nombre des morts à vingt mille.

Cette action augmentant la réputation des troupes Françoises & celle de leur Général , augmenta aussi le désir que lui donnoient les ordres du Roi & son propre goût , de livrer bataille aux Espagnols. On a vû dans la vie du Duc de Nemours ce qui précéda la fameuse journée de Ravenne , la victoire & le malheur de ce Prince ; il reste à dire que d'Alegre & le Chevalier Bayard eurent le plus de part à ce qui s'exécuta de glorieux en cette occasion.

D'Alegre , toujours choisi par le Duc de Nemours pour la disposition des troupes , se posta sur le Ronco avec quatre cens Gendarmes , étant également à portée de repousser les

Il se trouve
à la bataille
de Ravenne.

1512.

sorties de la garnison de Ravenne ; d'examiner tous les mouvemens de l'armée , & de porter du secours où il y en auroit besoin. Ce moment arriva bien tôt. L'infanterie Espagnole mettoit en désordre l'Infanterie Française par le feu de son artillerie. D'Alegre remarquant le ravage , fit avancer quelques Coulevrines & tirer avec tant de furie sur les gens de pied & sur les Gendarmes , qu'en un moment trois cent de ces derniers furent couchés par terre.

Fabrice Colonne , qui les commandoit , désespéré de cette perte, envoya demander au Viceroi la permission d'attaquer, qui lui fût refusée par le conseil de Pierre de Navarre , en qui le Viceroi avoit une confiance aveugle. D'Alegre continua donc de tirer, & Fabrice se voyant enlever des rangs entiers de ses Gendarmes , après s'être écrié plusieurs fois : *Faut-il mourir ainsi pour l'opinion d'un marraut ? Mourons-nous , sans nous venger ? Où est notre courage ?* marcha malgré la défense & fondit sur le Duc de Nemours & sur Bayard. Ils n'avoient avec eux qu'un escadron de Gendarmerie : mais d'Alegre , qui étoit la cause

du désespoir de Fabrice Colonne, & de son attaque, avoit pris ses mesures contr'elles; il courut à l'avant-garde, prit une partie des Gendarmes qui couvroient sa gauche, vint à toutes jambes au secours du Duc de Nemours, & repoussa avec lui Fabrice Colonne. Il paya cher la gloire de ce succès, & on lui apprit en arrivant la mort de Viverots son fils, jeune Officier de grande espérance, déjà célèbre par plusieurs actions de courage, & qui venoit d'être tué en combattant aux côtés du Duc de Nemours. Cette mort rappella à d'Alegre celle d'un autre de ses fils, tué peu de tems auparavant, & la douleur le saisit; il n'avoit jusques-là cherché qu'à vaincre, il ne voulut plus que périr. Voyant le Duc de Nemours en sureté, & un bataillon d'Italiens qui faisoit ferme, il fondit sur lui avec un petit nombre de Gendarmes. A la premiere charge, d'Alegre reçut une blessure dangereuse : ses gens la remarquerent avant lui, & ne purent le déterminer à se retirer; ralliant sa troupe, il chargea une seconde fois, nommant ses deux fils d'un ton de désespoir, & cherchant des yeux où étoit la plus vigoureuse

résistance pour s'y jeter.

1512.

Sa mort.

Son exemple donnoit à sa troupe le même courage que lui inspiroit sa douleur ; le bataillon Italien fut enfoncé , & un instant après mis en déroute. Yve d'Alegre employant toute la vigueur de son cheval , tomboit sur les différens pelotons de cette troupe défaite qui vouloient se rallier ; enfin affoibli par son sang qui couloit & par la fatigue , combattant presque seul contre plusieurs , il trouva la mort si désirée , & tomba percé de coups dans le même moment que le Duc de Nemours son Général périssoit ailleurs.

Toute l'Europe avoua qu'après la perte de ce Prince , on n'en pouvoit faire de plus considérable que celle d'Yve d'Alegre ; & le Roi se récriant sur le malheur d'une victoire qui le privoit de son neveu, distingua d'Alegre dans les regrets que lui coûtèrent les autres braves hommes périés en cette journée. La mort effaçant le souvenir de ce qu'on avoit pû trouver d'excès dans la fermeté de d'Alégre , on ne se souvint plus que de son habileté dans l'art militaire, de son courage déterminé , de la prudence qui lui en faisoit sacrifier les mouvemens,

quand la nécessité de temporiser l'em-
portoit sur celle de combattre , &
surtout de cette expérience , souvent
la source de les différends avec des
Généraux peu formés à la guerre , ou
dont il n'avoit pas la confiance , mais
qui fut plus souvent utile à l'Etat , &
à qui le Duc de Nemours dû une par-
tie de la gloire dont il mourut cou-
vert.

1512.

L'Histoire ne dit point qu'Yve d'A- Son Portrait
legre ait jamais commandé de grandes
armées en chef ; mais on voit qu'il
tint toujours un des premiers rangs
dans toutes celles où il se trouva , de-
venant même responsable des acci-
dens qu'elles essuyoient : ce qui prou-
ve en quelle considération il y étoit.
D'ailleurs on sçait qu'il n'y avoit
point alors dans la milice Françoisse
ces différens grades établis depuis ,
pour marquer d'une manière précise
les degrés du commandement ; que
le nombre des Maréchaux de France ,
tous dignes de l'être , étoit fixé , & que
le Capitaine le plus célèbre par sa va-
leur & par ses services , ne pouvoit
parvenir à ce titre , que par la mort
d'un de ceux qui s'en trouvoient re-
vétus. L'opinion générale donnoit

alors la première de ces places qui auroient vaqué, à d'Alegre ; aucun ne la lui disputoit , & Louis d'Ars même, celui de tous les Guerriers de son tems qui auroit pû lui être le plus dignement opposé , se déclaroit là-dessus en sa faveur , se montrant disposé à solliciter lui-même sa promotion. Le caractère doux & tendre d'Yve d'Alegre dans la société lui avoit attaché fortement plusieurs amis de ce genre. Bayard , de qui l'estime étoit un titre traita toujours d'Alegre en supérieur , & ce brave homme , si exact & si simple en ses mœurs , le chérissoit plus encore à cause de leur conformité en ce point , que pour la ressemblance du courage. A l'égard des troupes , d'Alegre en étoit adoré , & souvent la confiance qu'elles lui accorderoient , prévalant sur celle qu'ils donnoient à leurs Généraux, elle fut en partie l'occasion de cette réputation d'opiniâtreté , qui fut le seul défaut reproché à d'Alegre , & dont la cause étoit l'affection des gens de guerre , & sa passion pour les intérêts du Roi & de la Patrie.





LE CHEVALIER
BAYARD,

Lieutenant Général pour le Roi en Dauphiné, Chevalier de l'Ordre, & Capitaine de cent hommes d'armes.

LES grands actions du Chevalier Bayardt, ses talens militaires, ses qualités personnelles & la grande réputation dont il a joui de son tems, sont si généralement reconnus, qu'il sembleroit peu nécessaire d'en tracer un nouveau tableau. Mais si parmi les moyens d'inspirer l'émulation & l'amour de la vertu, celui de l'exemple est reconnu le plus puissant, qui méritera mieux d'être souvent proposé pour modèle & de se voir célébré, qu'un guerrier qui fut les délices & l'honneur de son siècle, & qui joignit les qualités propres de son état aux vertus de la société les plus négligées à la guerre, & néanmoins des plus.

K vj.

capables d'en faire supporter les travaux. On verra d'ailleurs que quelque estime que ses contemporains aient accordé au Chevalier Bayard, ils ne lui ont pas rendu toute la justice qui lui étoit due, n'ayant pour ainsi dire, vû en lui qu'un brave homme & qu'un bon soldat, plein de sentimens & de générosité. Je vais faire voir qu'il falloit ajouter à ces qualités celles de galant homme, de grand homme de guerre, & d'homme de génie.

Naissance
du Chevalier
Bayard.

Pierre du Terrail, si fameux sous le nom de Chevalier Bayard, naquit en Dauphiné l'an 1475, d'une famille noble & ancienne dans la Province, peu considérable à la vérité pour les richesses, mais généralement estimée pour la vertu & les services militaires de ceux qui la composoient. La profession des armes y étoit héréditaire; & cette première cause de leur peu de fortune, l'étoit par un juste retour de la réputation dont ils jouissoient, & de la noble émulation qui les animoit tous. Le bisayeul & l'ayeul du Chevalier Bayard terminèrent une vie distinguée dans les exercices militaires par une mort glorieuse : le premier expira sous les yeux de son

1475.

Roi *, à la bataille de Poitiers , & le
second mourut couvert de blessures à
celle de Montlheri ; journée que l'his-
toire de nos Rois ne cite qu'à regret ,
& qui ne fût glorieuse qu'à ceux qui y
périssent ; car les autres n'emportèrent
que de la honte de leurs troupes mal
conduites , & de la terreur panique
qui les sauva.

Il ne restoit au Chevalier Bayard ,
déjà âgé de quinze ans , pour espé-
rance & pour appui de sa fortune ,
que son Oncle Evêque de Grenoble ,
frere de sa mere , Prélat recomman-
dable par les vertus propres de son état,
& par sa naissance , égale à celle du
Seigneur du Terrail , qui reconnois-
sant devoir en partie sa dignité au
mérite & aux services de ses ayeux ,
étoit toujours prêt à en partager les
avantages avec ceux qui en descen-
doient comme lui.

C'étoit cet Evêque qui avoit eu soin
de la premiere éducation du Chevalier
Bayard , & il s'y étoit d'autant plus
appliqué , que son frere aîné ne mon-
trant de goût que pour la vie séden-
taire & tranquille , le Chevalier seul
sembloit destiné à soutenir l'honneur

Educaro
de Bayard.

de sa Maison. L'état qu'avoit embrassé son oncle servoit à son instruction, il s'appliqua à l'étude, chose rare parmi les guerriers de son temps, & surtout pour ceux qui étoient élevés par des Militaires, & peut-être dut-il aux Lettres cette humanité & cette douceur, que l'on admira le plus en lui. Sa complexion forte & vigoureuse le mettant en état de soutenir les plus violens exercices, il l'emporta bientôt sur tous ceux de son âge pour manier l'épée ou la lance, & sur tout pour piquer un cheval; avantage estimé bien au-delà de son mérite dans les Cours de France & de Savoye, où les Courtisans à l'envi, après avoir abandonné le goût de la chasse, qui peu avant dominoit parmi eux, s'excitoient à mériter le titre de Cavalier adroit: on aura peine à croire qu'il aidoit à parvenir à la faveur des Souverains & que les plus grands Seigneurs de ces deux Etats accorderoient une préférence déclarée aux Gentilshomme réputés bons Ecuyers, dans les occasions où il s'agissoit le moins d'en avoir le talent.

L'Evêque de Grenoble fut quelque-temps à décider dans quelle Cour il

placeroit son neveu ; mais le voisinage de Chamberi , peu cloigné du Château de Bayard , le détermina à le donner au Duc de Savoye , auprès de qui il falloit moins d'efforts pour parvenir , & moins de fortune pour briller. Le jour que le Chevalier partit , on le vit dans la cour du Château de son pere entouré de sa famille , recevoir les adieux avec la tendresse & la douce simplicité qui regnoit encore de son tems. Il monta à cheval en leur présence & les Historiens de sa vie admirent naïfs de ses moindres actions , & peut-être en cela plus que nous peintres de la Nature , rapportent , sans prendre de précautions sur ces détails qui font connoître l'homme & qui sembleroient de nos jours en dégrader l'Histoire , que son cheval jeune & fougueux s'agitant avec violence , le Seigneur du Terrail admira en vieillard l'adresse & la fermeté de son fils , & vint lui demander les bras ouverts s'il n'avoit pas eu peur , & qu'il pleura de joie quand le Chevalier lui eut répondu , *eh de quoi aurois-je peur, mon pere, entouré de personnes qui me sont si cheres & dont je suis aimé ? Je me sens même incapable de*

crainte au milieu des ennemis de mon
1475. *Roi, & de ma Patrie.*

Il avoit reçu de la Nature l'ardeur & le courage convenables à son état. Sa mere lui donna dans ses adieux les conseils nécessaires pour former sa conduite, & le conjura de porter dans les Cours & dans les armées, les vertus qui s'y voyent si souvent négligées, la douceur, la franchise, la modestie, l'envie d'obliger, la libéralité, la charité envers les pauvres malades, la tendresse du cœur, qui réveille l'humanité, mais surtout la pureté des mœurs, la base du mérite & le moyen sinon de parvenir aux grandeurs dont l'éclat est passager, au moins d'acquérir l'estime publique, dont le prix ne se perd jamais.

Le Prélat se rendit donc à Chamberi, & soupant avec le Duc, il fit entendre que ce Prince remarquât Bayard, dont l'air robuste & guerrier le frappa; il demanda qui il étoit, & accepta sur le champ l'offre que l'Evêque lui fit de le placer parmi ses Pages. Ce fut dans cette école, une des meilleures de l'Europe, que le Chevalier Bayard se perfectionna dans ses exercices, & où (on s'y attendoit peu) il s'appliqua

le plus à l'étude & à la lecture , qui forment les mœurs & les hommes , & à qui le monde doit ses loix & ses plus grands Capiraines. 1475.

La paix qui regnoit alors en Europe , alloit être troublée par une guerre dont Charles VIII. alors assis sur le trône , avoit déjà commencé les préparatifs. Le Duc de Savoye , dont les intérêts le séparoit de l'Italie , vouloit devenir son allié ; ils convinrent de s'aboucher à Lyon , & le Roi y étant arrivé le premier , envoya au-devant du Duc , le Comte de Ligni & une partie de ses gardes. 149.

Charles , Duc de Savoye , n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit le faire paroître magnifique aux yeux de la Cour de France , composée de jeunes gens , la plupart riches & tous prodigues ; il se fit donc suivre de toute sa garde , plus richement vêtue qu'à l'ordinaire , de ses Ecuyers , & sur tout de ses Pages , parmi lesquels se distinguoit Bayard , qui par une suite du goût dominant alors , étoit connu à la Cour de France , comme un des plus adroits Cavaliers qu'il y eût. Le Comte de Ligni avoit même une grande curiosité de le voir , il se pi-

Entre
entre C
les VIII
le Duc d
voya.

234 LE CHEVALIER

1494.

quoit du même talent qu'avoit Bayard, & les amis du Chevalier, en sollicitant pour lui le Comte de Ligni, s'étoient aisément apperçus que la réputation de son habileté l'avoit fortement prévenu en sa faveur. Ces détails sembleroient moins nécessaires, s'ils ne découvroient (peut-être trop pour l'honneur de l'esprit humain) que les premières causes de la bonne opinion que Bayard donna de lui & même de sa fortune, ne furent point l'heureux naturel qu'on remarquoit en lui, sa douceur, son application, son goût pour l'étude, son exactitude à ses devoirs, mais la supériorité qu'il avoit acquise dans l'exercice du cheval. Le Comte de Ligni après les premiers honneurs rendus au Duc de Savoye, ne s'entretint plus avec lui que de son Page; on en parla au souper du Roi, & le lendemain le Duc dînant avec ce Monarque, le Comte de Ligni loua avec tant d'excès le jeune Page & son cheval, que le Roi désira de le voir.

Louanges
données par
le Roi à
Bayard.

Les deux Cours s'assemblerent donc dans la prairie d'Ainori (cette circonstance justifie mon soin de rapporter tout ce qui s'y passa) & le Roi avec

le Ducy arriverent en bateau. Bayard & son cheval occuperent plus d'une heure deux puissans Souverains , & toute leur Cour ; & le Page revenant au bout de sa carriere, le Roi charmé de son adresse lui cria : *piequez , piequez encore un: fois*. Les Pages du Roi, ou jaloux des éloges qu'il recevoit , ou l'admirant eux-mêmes, s'écrierent ensemble : *piequez , piequez* ; & ces cris répétés lui valurent pendant plusieurs années le surnom de Piquet. Le Duc de Savoye partit pour retourner en ses Etats , & Bayard suivit le Roi , placé au nombre de ses Pages , mais distingué par la faveur du Comte de Ligni qui trois ans après le fit sortir de Page , & le mit au nombre de ses Gentilshommes : ce fut en cette qualité qu'il le suivit à Lyon, où le Roi retourna une seconde fois.

Pendant le séjour que Charles fit dans cette Ville, on s'occupa de fêtes & de spectacles , où l'idée des Tournois , exercices , autrefois si fort en usage parmi les Chevaliers François , se rappelloit toujours avec plaisir. Le Seigneur de Vaudrei , Gentilhomme Bourguignon , renommé pour sa force & son adresse , de-

manda au Roi la permission de faire une joute à pied & à cheval, à courle de lance & à coups de hache ; & l'ayant obtenue, il fit placer ses écus dans la place publique, s'engageant à combattre tous ceux qui viendroient, & dont les noms seroient enregistrés par le Roi d'armes. On croiroit que ces récits forment l'histoire d'un Chevalier de Charlemagne : les combats à la lance en champ clos commençoient à paroître singuliers du temps du Connétable du Guesclin ; mais Charles VIII. Prince toujours rempli de pensées de guerre, ne respiroit que ce qui lui en retraçoit l'image ; & d'ailleurs on remarquera que les premières fêtes des Princes galants & magnifiques ont presque toujours été puisées dans les anciens spectacles. Louis XIV. en a fourni un exemple dans le superbe Carrousel, qu'il célébra dans la place du Louvre, & qui fut une imitation presque exacte des Tournois.

Il se distin-
gue dans un
Tournoi.

La réputation du Seigneur de Vaudrei lui attira des concurrens redoutables, & le Roi d'armes Montjoie ne put cacher sa surprise, en voyant Bayard à peine âgé de vingt ans, très-

pour son âge . mais pâle , mai-
& en apparence peu capable de 1494.
s efforts , se faire mettre sur la
es combattans. Son entreprise
même si téméraire , qu'on en
au Roi ; mais ce Prince loin de
ner l'encouragea, & le jour fixé,
la Cour & les Dames les plus
derables de Lyon se trouverent
blés dans la Place publique.
igneur de Vaudrei fit des mer-
s , soit à la lance , soit à coup de
e ; Galliot de Genouilhac, Bon-
l, Sandricourt, Châtillon Bour-
n, &c. succomberent , & on n'en
ue plus de crainte pour Bayard,
endant en étant venu aux prises ,
it dans le dernier étonnement de
oir combattre avec avantage un
me qui venoit de vaincre tous les
s ; & lorsque suivant l'ordre de
ête , les combattans passerent la
re levée devant les Dames de
n rangées le long de la lice , elles
ierent en leur patois , le voyant
aigre & si pâle : *Vey vó ces tou ma-*
t, il a mieux fai que tous les autres.
e Comte de Ligni, qui regardoit le
evalier Bayard comme son ouvra-
ne cessa de vanter au Roi le suc-

1494. ces dont il venoit d'être le témoin ; & se hâta de l'envoyer à Aire , Ville d'Artois, où étoit en garnison sa compagnie d'hommes d'armes , parmi lesquels Bayard avoit une place. Avant le départ du Chevalier , le Comte de Lignile présenta au Roi , & ce Prince lui dit en recevant ses adieux : *Piquet mon ami , Dieu veille continuer en vous ce que j'y ai vû jusqu'à présent. Soyez homme de bien , j'aurai soin de vous* , il ajouta à ces promesses un cheval de son écurie , & quelque argent.

Parmi ceux qui avoient combattu le Seigneur de Vaudrei , en même-tems que Bayard , il s'en étoit trouvé quelques-uns , dont la force & l'adresse avoient approché de la sienne ; mais aucun n'avoit comme lui les qualités qui attachent les hommes , la douceur , la franchise , un air où la candeur étoit peinte , l'ardeur à servir ses amis. Aussi reçut-il par-tout de s distinctions , dont il ne pouvoit rapporter la cause qu'à ses sentimens & à ses mœurs. Les Gentilshommes qui formoient la compagnie du Comte de Ligni , apprenant l'arrivée du Chevalier Bayard , sortirent d'Aire à cheval & allèrent au devant de lui , rendant

ainsi à la vertu de leur camarade ce qu'ils auroient donné à l'autorité de leur chef. L'empressement de ces Gentilshommes pour Bayard avoit excité la curiosité des habitans d'Aire, & sur tout des Dames, qui se trouverent parées à leurs fenêtres, comme pour une fête ou une entrée publique. La Ville d'Aire, telle qu'elle est de nos jours, n'offriroit pas aujourd'hui un pareil nombre de spectateurs; mais dans le tems de Charles VIII. nos Villes étoient plus considérables; les fortifications nouvelles en ont beaucoup diminué l'enceinte & les commodités, & les peuples étoient alors plus nombreux & plus riches.

Quelques jours après son arrivée, le Chevalier Bayard fit publier un Tournoi dans la Ville & dans les garnisons voisines; une foule de Chevaliers se rendit à Aire pour y assister, & Bayard les vainquit tous, remportant, avec l'honneur du Tournoi, l'avantage de satisfaire sa libéralité, en distribuant les prix à ceux qui avoient le mieux combattu près lui.

La guerre enfin déclarée par Charles VIII. à Frédéric Roi de Naples tira Bayard de sa garnison, & Louis d'Ars

1494.

Bayard est
fait Chevalier.

1494.

qui commandoit la compagnie en l'absence du Comte de Ligni, la conduisit au delà des Monts. Il fallut bientôt les repasser, après avoir néanmoins conquis le Royaume de Naples; & Bayard se trouva à la bataille de Fornoue, avant laquelle le Roi le fit Chevalier, & où il eut deux chevaux tués sous lui.

1495.

Charles VIII passa le reste de sa vie dans la paix, & le Chevalier Bayard ne trouva à se signaler que sous le regne de Louis XII où il repassa une seconde fois en Italie à la suite de ce Monarque, qui se rendit maître en une campagne de tout le Duché de Milan. La conquête de cet Etat laissa le Chevalier Bayard maître de son tems; il profita de ce repos pour visiter la Cour de Savoye, où il avoit reçu sa premiere éducation. Le Duc Charles ne regnoit plus alors, & la Duchesse Douairiere s'étoit retirée avec peu de suite dans Cargignan, Ville de son Douaire; ce fût là que Bayard vint assurer cette Princesse de son respect & de sa reconnaissance; elle fut d'autant plus sensible à ce témoignage de la bonté de son cœur, que quelques-uns de
ceux

1499.

ceux qui avoient servi le feu Duc en même temps que Bayard, s'empressoient à le faire valoir, & surtout la Dame de Fluxas une des favorites de cette Princesse, liée d'inclination avec le Chevalier dans leur première jeunesse, & alors prévenue pour lui d'une forte estime. Bayard attendit à Carignan les ordres de ses Chefs, sur les nouveaux mouvemens du Milanais. Ludovic Sforce venoit de rentrer dans sa Capitale, & la Trémoille s'avançoit pour l'en chasser une seconde fois, toutes les Compagnies d'Ordonnance étoient déjà dans le Milanais, & celle du Comte de Ligni se trouvoit à sept ou huit lieues de Milan même. Bayard s'y rendit, & songea aussitôt à signaler son arrivée. Quoiqu'il fût encore simple homme d'armes, son courage, ses bons offices pour ses camarades auprès du Comte de Ligni, dont il étoit toujours fort aimé, quelques dépenses que son économie & les secours de l'Evêque de Grenoble le mettoient en état de faire, & surtout son ardeur pour le service du Roi, lui avoient acquis une espèce d'autorité dans la Compagnie.

Louis d'Ars, un des plus braves

1499.

hommes de son siècle, & prévenu jusqu'à la passion pour tous les braves comme lui, aidait à Bayard dans tout ce qui pouvoit le faire briller, préférant le plaisir de servir son ami, & de lui procurer de la gloire à celle qu'il auroit pu espérer des occasions qu'il lui abandonnoit. Bayard ayant appris qu'à Binasque, bourgade éloignée d'environ trois lieues de Milan, Ludovic avoit posté trois cens chevaux sous la conduite de Jean-Bernardin Cajazze, un de ses plus vaillans Capitaines, il parla à ses camarades du dessein d'aller les surprendre, & partit à la tête de cinquante d'entr'eux suivis de leurs archers.

Cajazze avoit toujours en campagne des espions intelligens, & ce fut de lui que Bayard apprit la nécessité d'en faire un fréquent usage. Instruit du dessein du Chevalier, il voulut lui épargner la moitié du chemin, & sortant de Binasque, les deux troupes se rencontrèrent à quelque distance de ce lieu, celle de Bayard n'ayant point de Chef, ne prit d'ordre que de son courage, & fondit sur les ennemis avec impétuosité; les lances rompues, on se battit à coups de sabre, c'étoit

l'arme familiere de Bayard, & avec laquelle sa force lui donnoit plus d'avantage ; en effet il fit des merveilles, & malgré le courage des ennemis, ce guerrier anima ses compagnons de telle sorte, qu'ils vinrent à bout de gagner une partie du champ de bataille. Cajasse que la réputation du Chevalier Bayard avoit seulement attiré au combat, voulant se montrer digne de lui être opposé, tantôt poussant son cheval dans les différens pelotons des hommes d'armes François, les écartoit ou à coups de sabre ou par la violence du choc ; tantôt repoussé vers les gens d'armes, il les exhortoit à regagner le terrain perdu sur des gens qui avoient eu tant de peine à le leur faire perdre.

Bayard à la tête des siens ne parloit point ; mais il frappoit sans relâche, & chacun combattant pour soi & pour sa gloire personnelle, tous étoient également animés & si occupés de porter & de parer des coups, que les gens d'armes de Cajasse ne s'apercevoient point qu'ils reculoient, ni ceux de Bayard qu'ils avançaient ; tous étoient mêlés, furieux, hors d'eux-mêmes, & dans l'état qu'on pour ima-

gner de jeunes gens , braves , pleins de feu , irrités de la résistance & animés par la gloire. Ils arriverent ainsi jusqu'à une lieue de Milan , & ce fut là que Cajazze , plutôt fatigué que vaincu , voyant ses gens couverts de sueur & de sang , abbatus , & hors d'haleine , s'éloigna un peu de Bayard. Celui ci s'apercevant de l'avantage qu'il avoit remporté , trouva une nouvelle vigueur pour le poursuivre. *Al-
lons mes amis , mes compagnons , s'écria-
t-il , la victoire est à nous.* Ils piquèrent ensemble , & trouverent Cajazze qui s'étoit remis en bon ordre pour soutenir cette nouvelle charge. C'étoit là le dernier effort de ce brave homme ; une partie de sa troupe se voyant si près de Milan , tourna bride pour se mettre à l'abri de ses murailles ; l'autre , plus vivement poussée qu'elle ne l'avoit été , fut obligée de suivre celle qui l'abandonnoit , & enfin tous prirent au galop le chemin de la Ville.

Cajazze ne s'étoit point démenti à la tête de sa troupe tant qu'elle avoit combattu ; il vint à la queue lorsqu'il fallut fuir , rappelant ses soldats , tournant la tête vers Bayard qui le suivait avec une ardeur incroyable , &

faifant voir que pour avoir fait courir tant de périls aux François, & différé fi long-temps fa défaite, il méritoit bien de partager la gloire de leur triomphe.

1499.

Cependant les deux troupes mêlées arriverent enfemble aux portes de Milan ; un Gendarme François s'en appercevant, cria d'une voix forte : *tourne, homme d'armes, tourne* ; mais Bayard transporté du plaifir de vaincre, fut foudr à ces cris répétés ; & abandonné de fes compagnons, il entra au galop dans Milan ; comme s'il eût voulu feul emporter cette Capitale ; il s'avance dans les rues de la Ville, & ne s'arrête qu'à la vue du Palais du Prince, renouvelant ainfi en réalité l'image de ces Héros de fiction, qui feuls entreprenoient de subjuguier des Empires.

Alors le peuple, les foldats & jufqu'aux femmes fe jetterent fur lui, & cette vile troupe alloit le punir de fa témérité ; mais le brave Cajazze, que fa valeur avoit toujours tenu à portée de fes coups, le fit couvrir par fes hommes d'armes, & le reçut prifonnier. Bayard venoit de voir dans ce vaillant Italien, comment on pouvoit

Belle action
de Cajazze.

1499. être vaincu avec gloire ; il apprit encore de lui de quelle façon on devoit user de sa fortune. Cajasse le conduisit dans sa maison , l'en rendit le maître , & s'étant trouvé le soir même au souper de Ludovic , qui des fenêtres de son Palais avoit été le témoin de la prise & du courage du Chevalier, il éleva les grandes actions qu'il lui avoit vu faire , & le plaignit de l'accident qui l'avoit rendu prisonnier de ses ennemis vaincus. Ludovic , avec les Rois & les Souverains ses égaux, n'étoit que politique & artificieux ; mais avec ses inférieurs il se montrait souvent généreux & magnanime ; il demanda Bayard , & le Comte de Cajasse courut le chercher, & le présenta lui-même au Prince.

Mon Gentilhomme, lui dit Ludovic, *qui vous a conduit ici ? L'envie de vaincre , Monseigneur* , repliqua-t'il , *& pensez-vous prendre Milan tout seul ?*

Non , *Monseigneur* , répondit Bayard ; *mais je croyois être suivi de mes camarades. Eux & vous* , ajouta le Duc , *n'auriez pû exécuter ce dessein. Enfin*, dit Bayard , qui ne pouvoit disconvenir de sa témérité, *ils ont été plus sages que moi : ils sont libres , & me voici prison-*

*.. Réponse de
Bayard à Lu-
dovic.*

nier ; mais je le suis du plus brave homme du monde , & du plus généreux. **1499.** Ludovic lui demanda encore quelle étoit la force de notre armée . & cela d'un air à paroître la mépriser. *Pour nous , dit Bayard , nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous dire , c'est que les soldats de mon maître sont des gens d'élite , devant lesquels les vôtres ne résisteront point.* Ludovic piqué de la franchise de Bayard , lui répondit : *Que les effets donneroient bientôt une autre opinion de ses troupes , & qu'une bataille décideroit de leur courage & de son droit.* Plût-à-Dieu , s'écria Bayard , *que ce fut demain , pourvu que je fusse libre.* Vous l'êtes , répliqua le Duc , *j'dime votre courage & votre fermeté , & j'offre d'ajouter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.*

Alors Bayard pénétré de tant de bontés se jette aux genoux de Ludovic , le prie de pardonner en faveur de son devoir ce qu'il y avoit d'altier dans ses réponses , & lui promet un souvenir éternel. Il ne me reste , ajouta-t'il , qu'à vous demander mon cheval & mes armes , & j'irai par-tout publier votre générosité & ma recon-

Be'le asti.
de Ludov
envers
Bayard.

1499.

naissance. Cajazze offrit sur le champ le cheval & les armes de Bayard qui étoient chez lui ; on les apporta , & le Chevalier s'arma devant Ludovic , qui voulut le voir à cheval.

Bayard ayant pris congé du Prince & de Cajazze , rompit une lance à leur vue , sortit de Milan & rencontra l'armée François à quatre lieues de cette Capitale. Le Comte de Ligni inquiet de son sort , & tous les compagnons le reçurent avec de grandes démonstrations de joye , apprenant avec surprise la généreuse action de Ludovic , quel'on se figuroit alors en Europe bien moins comme il étoit en effet , que suivant les maux que sa politique & son courage avoient causés ; Milan & Novarre conquises , Ludovic digne d'être malheureux par ses perfidies envers tous les Princes de l'Europe, mais digne aussi d'être plaint à cause des vertus qu'il possédoit , fut lachement trahi par les Suisses payés pour le défendre ; & à la honte d'une Nation jusques - là infailible dans sa parole , on le livra à la Trémoille. Ce Prince infortuné se vit ainsi , sans avoir pû rendre de combat ; le prisonnier des François ; dont

quelques jours auparavant il bravoit tous les efforts.

F499.

Sa captivité finit la guerre en Italie, & nos troupes seulement fatiguées par des marches, ne se trouvant plus d'ennemis, songerent à prendre du repos. Bayard en profita pour visiter & pour servir Ludovic; il alla le trouver dans la tente qui lui servoit de prison, & lui fit voir dans sa compassion & dans ses soins un spectacle rare pour les malheureux, qui est de trouver des cœurs sensibles & reconnoissans. Ludovic avoit encore de grandes espérances; c'étoit assez pour montrer beaucoup de courage, il reçut le Chevalier d'un air ouvert & tranquille, le remercia de son souvenir, & parut plus occupé de sa présence que de son infortune. Bayard admirant sa fermeté, & pénétré de ce sentiment qui suit la vue des grandes disgrâces, le quitta & fit tous ses efforts pour engager le Comte de Ligni son Capitaine, à diminuer le poids de celle de Ludovic. Le Comte de Ligni étoit tout puissant auprès du Roi, & ce Prince magnanime auroit fait un sort supportable à son prisonnier.

~~1499~~ s'il n'avoit fait connoître par de
 1499. nouvelles intrigues . qu'il étoit dan-
 gereux de le laisser à portée d'en
 recueillir le fruit. Ludovic arrivé en
 France fut mis en prison où il mou-
 rut.

Bayard, qui venoit d'être fait Guidon
 de la Compagnie du Comte de Ligni,
 suivit ce Seigneur qui alloit punir la
 révolte de Tortone , Voghere & de
 quelques autres Places , que le Roi lui
 avoit données après la premiere con-
 quête du Milanez. Les habitans de
 ces Villes lui envoyerent des Députés
 pour l'adoucir ; il refusa de les enten-
 dre , & entra avec toute sa Compagnie
 dans Voghere ; alors les Députés dé-
 sespérans de le fléchir , s'adresserent
 à Louis d'Ars & au Chevalier Bayard,
 qui promirent de s'intéresser pour eux ;
 & en effet le Comte de Ligni , devant
 qui les Députés se présenterent une
 seconde fois , ayant menacé de les
 faire pendre, Louis d'Ars se jeta à ses
 pieds le conjurant de leur pardon-
 ner en faveur du Chevalier Bayard,
 de tous ses compagnons , & de ses
 prieres qu'il joignoit aux leurs. Le
 Comte de Ligni se laissa toucher , &
 remarquant trois cens marcs de Vais-

telle que les Députés avoient apportés : *Allez*, leur dit-il, *je ne vends point mes graces , & je ne reçois point de présents de gens perfides*. Bayard, ajouta-t'il, *prenez cette vaisselle , je vous la donne*. Monseigneur, répliqua Bayard, *je vous rends grace : à Dieu ne plaise que les biens de si méchans hommes entrent dans ma Maison : ils me porteroient malheur*. Et prenant cette argenterie, il la distribua dans le moment à tous ceux qui se trouvoient dans la tente du Comte de Ligni. Action mémorable, qui marque un caractère déterminé à la vertu, & dont ni la jeunesse, ni le défaut de fortune ne pouvoient affoiblir la constance ; car dans le tems même que Bayard montrait un si grand désintéressement, il avoit à peine de quoi fournir aux frais de sa subsistance. Le Comte de Ligni l'ayant sçu, lui envoya des habits, des chevaux & de l'argent, que le Chevalier à son ordinaire partagea avec ses compagnons.

Louis XII maître absolu du Duché de Milan, voulut entreprendre la conquête de Naples ; on a vu dans la vie d'Yve d'Alegre les moyens qu'il prit pour se l'assurer, & les malheurs

1499.

Générosité
de Bayard.

1501.

Louis XII
veut entre-
prendre la
conquête de
Naples.

1501. dont ils furent suivis. Le Comte de Ligni demeura en France auprès du Roi, & sa Compagnie se rendit dans l'armée de d'Aubigni sous les ordres de Louis d'Arç & du Chevalier Bayard. On commença par le siège de Canoze, qui fut emporté malgré la vigoureuse résistance de Peralte, Capitaine Espagnol d'une grande réputation.

D'Aubigni entendant le murmure des soldats François, qui vouloient passer les ennemis au fil de l'épée, s'exposa à l'aigreur de leurs plaintes pour sauver Peralte, à qui il donna une forte escorte pour le mettre en sûreté. Cette action conforme aux loix de la guerre, qui au milieu du carnage, du sang & du meurtre des hommes, conserve encore quelques sentimens d'humanité, fut bientôt récompensée. Gonfálve de Cordoue, prit André sur les François, & voulut, contre la foi donnée, faire pendre les otages qu'il avoit entre ses mains. Peralte voulut user de son crédit pour le détourner d'une résolution si indigne & si funeste aux Espagnols qui se trouvoient au pouvoir des François; mais ces remontrances ne le dé-

tournant point d'un dessein si horrible, Peralte alla lui même délivrer les otages, leur donnant les moyens de fuir, & s'exposant pour les sauver au ressentiment d'un Général implacable, qui le fit mettre au Conseil de guerre & l'envoya ensuite aux Galeres, malgré les instances de toute l'armée & le souvenir des grands services qu'il avoit rendus.

Cette indigne action donna autant d'ennemis personnels à Gonçalve, qu'il y avoit d'Officiers François en Italie. Louis d'Arma & Bayard surtout promirent de vanger l'infortuné Peralte. Le premier alla assiéger Bezeilles, Ville appartenante au Comte de Ligni, à cause de sa femme Aliénor des Baux, Duchesse d'Altemor; mais n'ayant pris pour cette expédition que soixante & dix hommes d'armes, à cause de son intelligence avec les habitants, les Espagnols avertis le vinrent surprendre, & le firent entrer la Ville qu'il avoit prise & le Château qu'il assiégeoit. Les Bourgeois, d'accord dans son parti, voulurent mériter qu'on l'oublât en se déclarant pour le plus fort, & tous ensemble l'attaquèrent avec furie, pendant qu'on

254 **LE CHEVALIER**
tiroit sur lui l'artillerie du Château.
1501. Bayard, inquiet du sort de ses compa-
gnons, jugea bien à la longue résistan-
ce du Château, qu'il lui étoit survenu
quelque secours, & prenant quarante
hommes d'armes avec autant d'ar-
chers, courut au galop vers Bezeil-
les. Son amitié pour Louis d'Ars lui
donnant une nouvelle ardeur, il dé-
vance sa troupe, entre dans la Ville
lui troisième, perce à travers la foule
des Espagnols & se range à côté de
Louis d'Ars.

Ce Capitaine accablé par le nom-
bre reprit courage à la vue de son
ami; depuis trois heures il se battoit
sans relâche & tous ses gens étoient
aux abois; ceux de Bayard arriverent
enfin & le trouverent couvert de sang,
ses armes faussées de toutes parts, &
son épée moins en état de nuire par
son tranchant que par sa pesanteur.
Saint-Bonnet Officier de considéra-
tion, ami commun de Louis d'Ars &
de Bayard, informé de leur péril, ra-
massa des braves gens & arriva pres-
que en même tems que leur troupe.
Les Espagnols ne résisterent point à
leurs efforts, & fuyant de tous côtés,
ils laisserent Louis d'Ars maître du

Château & de la Ville de Bezeilles. 1501.

Peu de jours après d'Aubigni donna le Gouvernement de Monervine à Bayard , avec une demie compagnie d'hommes d'armes pour la garder , le Chevalier n'ayant aucune surprise à craindre dans sa place , en sortit avec cinquante hommes d'armes & rencontra un parti ennemi de même force. Il étoit commandé par Alonze de Sotomajor , proche parent de Gonsalve , & les Espagnols lui accordoient la même estime que les François avoient pour Bayard. On se chargea , la mêlée fut vive , & les ennemis forcés de reculer. Alonze fit ce qu'avoit fait Cajazze , ne se retirant que le dernier. Bayard le ferrant de près , le défia seul à seul , & ils se portèrent une multitude de coups. Alonse en fut affoibli , & abandonné des siens il se rendit à Bayard , qui lui donna un appartement dans le Château , n'exigeant d'autre sûreté que sa parole. Mais imitant la perfidie de Gonsalve dont il étoit parent , Alonse abusa de l'indulgence de Bayard & voulut se sauver ; il étoit même déjà éloigné du Château , quand le Chevalier fit courir après lui avec tant de diligence , qu'il

1501. fut ramené, & enfermé étroitement dans une tour. Sa rançon taxée à mille écus arriva enfin; on le mit en liberté, & Bayard ne voulant point qu'il le soupçonnât de l'avoir traité avec rigueur par intérêt, distribua en sa présence les mille écus aux Officiers & aux soldats de la garnison.

Bayard combat un Espagnol & le tue

Alonze de retour parmi les siens se plaignit du Chevalier Bayard, répandit qu'il l'avoit plutôt traité en forçat qu'en prisonnier de guerre. Ce discours rapporté à Bayard, il assembla la garnison, & demanda si Alonze avoit été maltraité à son insçu. Assuré du contraire, il obtint du Seigneur de la Palisse, alors Général de nos troupes en Italie, la permission de le défier, & sur le champ il envoya un cartel à l'Officier Espagnol, qui aime mieux accepter le combat que de se rétracter. Il envoya donc dire à Bayard qu'il s'engageoit à se rendre dans douze jours à deux milles d'Andre, avec telles armes qu'il voudroit choisir. Les conditions furent que le Chevalier seroit amené sur le champ de bataille par le Seigneur de la Palisse avec deux cens hommes d'armes, & qu'Alonze y viendrait avec un pareil nom-

bre des siens. Ils s'y trouverent au jour fixé, & se battirent à coups d'épée & 1501.
de poignard : tous deux étoient couverts jusqu'à la gorge d'une cotte de maille, qui les rendoit impénétrables, & le visage seul restoit découvert ; de sorte que le combat se passant entre deux hommes adroits à parer, ils se portèrent mille coups, sans se faire de blessure. Bayard avoit depuis long-tems la fièvre-quarte ; il craignoit que la longueur du combat diminuant ses forces, il ne donnât l'avantage à son ennemi. Ainsi s'exposant à la mort pour la donner, il se laissa porter un coup furieux par Alonze ; & au lieu de le parer, il lui en poussa un avec tant de force & d'adresse, qu'il lui perça la gorge malgré le gorgerin qui le couvroit. L'Espagnol se sentant dangereusement blessé jeta son épée, & ne gardant que le poignard, saisit Bayard pour le renverser ; ils luttèrent quelque temps, & tombèrent ensuite tous deux sur le côté. Bayard aussi-tôt enfonce son poignard dans la narine d'Alonze, lui criant : *Rendez vous, ou vous êtes mort.* Il l'étoit en effet, & Dom Diégue, qu'Alonze avoit choisi pour parrain, étant avan-

1501. cé, dit à Bayard : *Seigneur, vous avez vaincu.* Alors le Chevalier se mit à genoux pour remercier Dieu de sa victoire, & s'étant relevé, il traîna le corps hors du champ, & le rendit à Dom Diégue, lui demandant s'il en avoit assez fait. *Trop, Seigneur,* répondit-il, *trop pour l'honneur d'Alonze & de l'Espagne. Plût à Dieu, s'écria le Chevalier, mon honneur sauf, vous le rendre en vie.*

La réputation de Bayard augmentoit chaque jour ; mais les troupes Espagnoles étoient alors composées de sibraves guerriers, qu'ils l'admiroient sans le craindre ; & plusieurs même ne pouvant se résoudre à attendre que des sièges ou des combats leur vinssent offrir l'occasion de se signaler contre lui, venoient le défier jusques dans sa Place, & lui proposer des combats particuliers.

Les deux Rois, Louis XII. & Ferdinand, ayant en cetems-là conclu une trêve de deux mois, les Officiers de l'un & l'autre parti sortoient de leur garnison, & avoient la liberté de se promener dans la campagne. Bayard accompagné du Seigneur d'Orléans, rencontra un jour plusieurs Che-

valiers Espagnols montés à l'avantage & bien armés ; un d'entr'eux se détacha , & joignant Bayard : *Seigneur François* , lui dit-il , *la trêve nous ennuye fort, voudriez-vous pour la querelle de nos Matères & pour notre honneur, nous battre dix contre dix, ou vingt contre vingt , à condition que les vaincus demeureront prisonniers.* D'Orose à qui l'on s'étoit adressé , laissa répondre Bayard. » Vous voilà treize , dit le » Chevalier , si vous voulez dans huit » jours vous trouver à deux milles » d'ici, nous nous y rendrons en pareil » nombre ». Les Espagnols acceptèrent la proposition , & au jour nommé les deux partis se trouverent sur le champ de bataille. Les principales conventions furent que les Chevaliers dont les chevaux seroient mis hors de combat , ne pourroient aider à leurs compagnons ; mais qu'un seul d'entr'eux restant à cheval, sa troupe ne seroit point réputée vaincue , & que le combat ne dureroit que jusqu'à la nuit. Ces conditions acceptées , les champions mirent la lance en arrêt , & se chargerent.

Les Espagnols , quoique braves ; avoient cependant imaginé une ruse

1504.

Défi fait à
Bayard par
un Chevalier
Espagnol.

pour s'assurer mieux de la victoire. Ils
 1501. viferent seulement aux chevaux, &
 en tuerent onze du premier choc.
 Suivant les loix du combat, il ne
 restoit que deux Chevaliers capables
 de résistance; c'étoient Bayard &
 d'Orose. Plus heureux, ou plus atten-
 tifs que leurs compagnons, ils avoient
 évité l'atteinte de leurs ennemis, &
 se formant un retranchement des che-
 vaux tués, ils ne purent être attaqués
 que par devant. Les Espagnols vin-
 rent fondre sur eux tous ensemble;
 mais s'ouvrant pour éviter leur choc,
 & se croisant ensuite pour prendre la
 troupe en flanc, ils arracherent en
 deux courses trois lances aux ennemis;
 Bayard & d'Orose dans un combat
 si inégal faisoient peu d'usage des
 leurs; ils avoient à conserver leurs
 chevaux, sur qui les Espagnols ajus-
 toient tous leurs coups; mais aussi tôt
 que ces derniers se trouvoient à leur
 portée, les deux François s'empa-
 roient de leurs lances. Un combat si
 fatigant dura quatre heures entieres,
 Bayard ni d'Orose ne voulant s'avouer
 vaincus. Enfin les Espagnols voyant
 la nuit, & se trouvant hors d'haleine,
 proposerent aux François de sortir du

camp avec un honneur égal. Ils y consentirent, & retournerent chacun dans leurs garnisons, où peu de jours après on leur apprit la rupture de la trêve.

Bayard en avoit attendu la fin sans impatience; ses talens ne pouvoient briller qu'à la guerre, & il en espéroit sa fortune; mais le repos des peuples lui sembloit préférable à ses propres intérêts. Il voyoit avec douleur le sort de tant de milliers d'hommes, ou morts dans les derniers combats, ou exposés à périr dans ceux qu'on alloit donner; les Villages détruits & consumés par le feu, les Villes pillées & quelquefois mises en cendre; spectacle dont la cupidité diminue trop souvent l'horreur, & qui lui arrachoit des regrets & des larmes. Devenu par son état ministre nécessaire de ces violences, & forcé quelquefois de partager le butin, il se hâtoit de le distribuer aux Soldats & aux Officiers dont les besoins lui étoient connus, employant au bonheur de ses compagnons & de ses amis le prix du malheur de ses ennemis.

De Monervine, où son titre de Gouverneur l'obligeoit de résider, il ne manquoit jamais d'envoyer tous les

1501.

jours des partis en campagne, & ses découvertes étoient aussi fréquentes qu'heureuses. On a vu qu'il en vouloit surtout à Gonsalve, dont l'inhumanité & la perfidie effaçoient à ses yeux tout ce qu'il y avoit d'admirable en ses talens pour la guerre ; c'étoit pour Bayard une double victoire, que de pouvoir remporter quelque avantage, qui intéressât personnellement Gonsalve, croyant combattre en lui les vices dont il s'étoit déclaré le plus redoutable ennemi. Un Espion vint l'avertir que ce Général faisoit venir de Naples par différens chemins, des sommes considérables pour la solde de ses troupes, & qu'un des Trésoriers devoit passer à quatre milles de Monervine.

Bayard relève un Trésorier des ennemis.

Le Chevalier Bayard, suivi de vingt hommes seulement, alla se mettre en embuscade entre deux rochers, & envoya Tardieu, homme d'armes, son ami & son ancien camarade, avec vingt-cinq Albanois, pour garder un autre chemin que les Espagnols pouvoient prendre. Le sort voulut qu'ils choisissent celui de Bayard, & qu'ils passassent sans s'apercevoir de l'embuscade de Tardieu ; le Chevalier

fondit sur eux l'épée à la main, les gens criant : *France, tue, tue.* Les Espagnols effrayés tournerent bride & s'enfuirent au galop, sans prendre garde au petit nombre de leurs ennemis, & laissant le Trésorier entre leurs mains.

Bayard le conduisit à Monervine, & faisant ouvrir les coffres, il se disposoit à compter l'argent qu'ils renfermoient; mais le Trésorier l'assurant qu'il y avoit quinze mille ducats, il se contenta de les étaler sur une grande table. Tardieu arriva dans l'instant de son embuscade, & contemplant avec des yeux avides ces monceaux d'or, il s'écria qu'il lui en appartenoit la moitié, ayant été de l'entreprise. *J'en conviens, dit le Chevalier, mais vous n'avez pas été de la prise, & de plus étant sous ma charge, votre droit dépend de ma volonté.*

Tardieu, quoique jeune, étoit plus ancien que Bayard dans l'exercice des armes; il lui avoit servi d'introducteur dans les Maisons d'Aire, à son arrivée dans cette Ville, & depuis ce tems il avoit été de toutes ses expéditions, de ses peines & de ses plaisirs; son caractère enjoué le rendant agréa-

ble à Bayard , naturellement ami de la
 501. gayeté ; mais il avoit été piqué de ce
 que Tardieu s'appliquoit la moitié de
 la prise , sans attendre ce que son ami-
 tié décideroit en sa faveur. Il persista
 donc à dire que Tardieu n'auroit rien
 que ce qu'il voudroit lui donner ;
 ce Gentilhomme , que l'intérêt aveu-
 gloit , perdant toute considération ,
 quitta Bayard en menaçant , & alla se
 plaindre au Général de l'armée. On
 fut surpris de voir l'ami du Chevalier
 l'accuser d'injustice & d'intérêt , lui
 que ses ennemis même trouvoient si
 équitable & si généreux. Cependant
 on l'envoya chercher , mais après qu'il
 eut exposé la cause du démêlé , Tar-
 dieu fut déclaré exclus de tout droit
 sur la prise. La réflexion lui avoit déjà
 rendu sa façon de penser ordinaire :
 il aimoit sincèrement Bayard & se re-
 penoit de sa démarche. Il s'excusa sur
 le besoin , & s'approchant du Cheva-
 lier : » Je suis plus fâché , dit-il de ce
 » que j'ai fait contre vous , que de la
 » perte de ce que j'espérois , car après
 » tout , que m'importe que vous ayez
 » les ducats ? J'en profiterai autant que
 » vous ; ils ne vous serviront qu'à ai-
 » der vos amis , & à me donner les
 » moyens

» moyens de subsister en ce pays-ci. »

Le Chevalier l'embrassa en souriant, & l'ayant ramené à Monervine, il

1501.

étala une seconde fois devant lui les ducats sur une table. Il ne fut point maître de son transport. *Ah ! la belle dragée*, s'écria-t-il ! *mais je n'y ai rien.*

Encore si j'en avois la moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. A Dieu ne

plaise, répondit Bayard, *que je change pour si peu un brave Gentilhomme.*

Prenez la moitié de la somme, je vous donne volontairement & avec joye ce que jamais vous n'auriez eu par force.

Tardieu saisi d'admiration & de reconnaissance, se jeta aux pieds du Chevalier, lui serrant les genoux : *Helas !*

mon Maître, lui dit-il, comment reconnoître un si grand bienfait, & me repentir assez de la faute qui m'en rendoit indigne ? Si j'étois plus riche, répliqua

Bayard, *je serois plus pour vous & pour mes autres amis.* Il restoit sept

mille cinq cens ducats : le Chevalier fit assembler la garnison & les leur distribua en présence du Trésorier Espa-

agnol, qui ne cessoit de le combler d'éloges ; mais craignant néanmoins que Bayard, après avoir tout donné,

ne se réservât le prix de sa rançon, &

1501.

qu'il ne l'exigeât plus forte , en témoignage de l'inquiétude ; Bayard l'en délivra. » Mon métier d'homme de guerre , lui dit-il , m'a obligé de vous prendre , & j'ai droit d'exiger une forte rançon de vous ; mais je suis content , puisque votre prise m'a donné le moyen de faire du bien aux autres ; ce que je vous ai ôté appartient à votre Maître , qui est l'ennemi du mien. Je vous laisse tout ce qui est à vous ». Il lui donna en même tems un Trompette , qui le conduisit à Gonsalve , alors enfermé dans Barlette.

1502.

Le Chevalier eut pendant quelques jours la joie de penser qu'il pourroit joindre enfin ce Capitaine , si célèbre pour ses talens militaires , mais si détesté pour ses vices , le bruit courant parmi les François qu'on alloit assiéger Barlete ; en effet les différens quartiers de l'armée s'assembloient , & Bayard fut mandé pour assister à un grand Conseil de guerre. D'Aubigny & d'Alégre étoient , comme Bayard , pour le siège de Barlete ; mais le Duc de Nemours , Général de l'armée , rejetta leur avis , & se contenta de bloquer cette Place.

Yve d'Alégre, ainsi qu'on l'a vu dans sa vie, s'irrita de la présomption d'un Général, qu'il jugeoit sans talent & sans expérience : d'Aubigny moins vif, & ayant plus à ménager, dissimula son ressentiment ; mais il saisit l'occasion de se séparer d'avec le Duc de Nemours, pour aller commander un corps d'armée dans la Calabre ; & Bayard, après avoir demandé en vain la permission de le suivre, fut obligé de demeurer avec le Général. Sa valeur & ses conseils, ne purent détourner les malheurs qui le menaçoient ; car la prudence ne peut remédier aux accidens des passions, & celles du Duc de Nemours étoient l'unique cause des maux qu'il éprouvoit. Opiniâtement contraire aux idées des plus sages Capitaines, il étoit incertain dans les siennes, inconstant dans ses projets, & croyoit que la valeur, qui ne forme pas même un bon soldat, suffisoit à un Général ; il entreprit des sièges, & les leva avec honte ; son blocus de Barlete eut une fin malheureuse ; & les escarmouches qu'il hazarda contre les Espagnols, en lui coûtant toujours beaucoup de monde, ne lui acquirent ja-

1502.

1503.

1503. mais de gloire ; il avoit été entreprenant & prompt à contre-tems ; il fut prudent & retenu de même , se reposant dans le repos qu'il falloit agir , parce qu'il avoit employé en actions les momens de repos , & se mettant par ce desordre en état de souffrir des choses mêmes qui auroient dû le soulager , & d'être blâmé de ce qui lui auroit mérité des éloges.

Enfin il se résolut à marcher contre Gonsalve , qui sortant de Barlete pour aller à Serignole , offroit l'occasion de lui couper le chemin , & de le combattre avec avantage ; mais arrivé à la vue des retranchemens que Gonsalve avoit construits avec une promptitude merveilleuse , il vouloit différer la bataille , qu'il donna néanmoins & qu'il perdit avec la vie , comme on l'a vu dans la vie d'Yve d'Alégre.

Bayard ne quitta point le Général tant qu'il respira , & si l'exemple de ce brave homme eût été suivi , le combat de Serignole n'auroit point été une journée funeste pour nous. Les Espagnols , fiers du desordre que causoit dans nos troupes la mort du Général , sortirent en foule de leurs retranchemens , les regardant moins

comme une défense , que comme un ~~obstacle~~
 obstacle à leur courage. Un de leurs
 hommes d'armes monté sur un puissant
 cheval de bataille , & armé de toutes
 pièces , devança ses compagnons , &
 se présenta seul la lance en arrêt , dé-
 fiant les Gendarmes François. Bayard
 toujours le premier à voir les périls &
 à les braver , baïlle la lance , court sur
 l'Espagnol & le choque avec tant de
 force , que la lui brisant sur l'estomac
 jusqu'à la poignée , il renverse l'hom-
 me & le cheval sur la place ; en même
 tems il anime ses compagnons du geste
 & de la voix , & s'attache avec eux sur
 un bataillon Espagnol , que Gonsalve
 conduisoit lui-même à pied , & la pi-
 que à la main.

1503.

Ce Général voyant fondre sur lui
 les Gendarmes François , si redouta-
 bles aux autres Nations , fait faire
 halte à son bataillon , se place à la
 premiere ligne composée de soldats
 aguerris & robustes , & attend , les pi-
 ques croisées , la charge des Gendar-
 mes Bayard avançoit au trot vers le
 centre où étoit Gonsalve , quand ce
 Général ouvrant tout-à-coup son ba-
 taillon , lui fit essuyer une décharge
 terrible de son canon placé derriere

1503. lui. Un grand nombre de Gendarmes furent tués , d'autres démontés ; & avant que Bayard fût venu à bout de remettre le reste en ordre , Gonsalve avoit fait recharger son artillerie , & alloit la faire tirer une seconde fois ; en même tems on vient avertir Bayard qu'Yve d'Alegre avec toute l'arrière-garde se retiroit vers Averse , & qu'il le chargeoit avec Louis d'Ars de sauver ce qu'il pourroit du reste de l'armée ; ces deux Capitaines ne s'attachent donc plus qu'à rassembler les fuyards , & étant parvenus à en former un corps considérable , ils le conduisirent en sûreté dans Venouse , malgré les attaques fréquentes de Gonsalve.

1504. Ces malheureux succès , dont la perte de cette bataille fut suivie , ne rebuterent point la Cour de France ; elle assembla de nouvelles forces , & envoya une puissante armée en Italie sous les ordres de Louis de la Trémoille , Capitaine célèbre pour sa valeur & sa prudence , & le même qui ayant vaincu le Duc d'Orléans révolté dans la Bretagne , vainquit depuis tant de fois pour ce prince devenu son Roi ; mais les précautions qu'on fut obligé de prendre contre

la duplicité d'Alexandre V. la mort précipitée de cet indigne Pontife, l'inquiétude que donna le choix de son Successeur, & , après ces choses , la maladie de la Trémoille obligé de revenir en France , ruinerent l'armée florissante qu'il avoit amenée en Italie. On fut obligé d'en donner la conduite au Duc de Mantoue, qui la fit avancer sur les bords du Cariglian , ayant pris des mesures si justes , que le passage du fleuve eût été assuré , s'il l'eût voulu de bonne foi ; mais quoique ses premières attaques contre le camp de Gonsalve placé à l'autre bord du Cariglian , lui eussent réussi , il retint le reste de l'armée , & laissa les troupes qui avoient passé le fleuve , au pouvoir de l'ennemi.

Yve d'Alégre & Bayard les conduisoient , & ces deux Capitaines firent des efforts incroyables pour conserver leurs soldats , exposés ainsi contre toute une armée ; d'Alégre fit une décharge , & prenant ensuite le trot , gagna le pont situé vis-à-vis le Mole de Gaïete , Bayard arrêtant les ennemis avec quelques lances. Enfin , reculant un pas , quelquefois tournant

1504.

tête aux Espagnols , il vint à bout de joindre d'Alégre & de repasser le Pont ensemble. Pendant que d'Alégre justement indigné contre le Duc de Nemours , alloit lui reprocher d'avoir voulu faire périr les meilleures troupes de l'armée , Bayard faisoit planter sa tente à la tête du Pont , prévoyant que Gonsalve , grand homme de guerre comme il l'étoit , profiteroit de la faute du Duc de Nemours , & viendrait surprendre notre camp.

Combat entre Gonsalve & Bayard.

Le Général Espagnol avoit dans son armée un Officier nommé Pierre de Sas , bossu , contrefait , & tel que jusqu'alors on n'en avoit jamais vu dans les troupes ; mais il étoit plein d'esprit & de courage , entreprenant & renommé pour les ruses de guerre. Chargé par Gonsalve de reconnoître notre armée , il prend cent-vingt chevaux & autant de fantassins , passe la rivière par un gué qui lui étoit connu , sépare sa troupe en plusieurs corps , & attaque si rapidement différens côtés de notre armée , que les soldats éperdus , s'imaginant avoir en tête toutes les forces des Espagnols , cherchent leur salut dans la fuite , & vont répandre par-tout l'alarme.

Au premier bruit, Bayard s'étoit armé; il avoit déjà reconnu le petit nombre des assaillans & rassemblé assez de monde pour les repousser; mais, comme il se préparoit, il apperçut deux cens chevaux que Gonsalve envoyoit pour s'emparer du Pont. Ce péril étoit le plus grand : ainsi laissant le soin de combattre de Sas à un Ecuyer du Roi nommé de Tarde, qui se trouva auprès de lui, il court seul, passe le Pont, & attend l'ennemi, la lance en arrêt. Les deux cens Gendarmes Espagnols marchaient quatre de front; Bayard en précipita deux dans le fleuve, & obligea les autres à reculer : chacun de ses coups abattoit un ennemi; & tant que sa lance dura, ils ne purent gagner un pied de terrain; mais cette arme s'étant brisée, le Chevalier recula peu-à-peu jusqu'à la barrière du Pont, où, le sabre à la main, il arrêta encore les Espagnols, que la honte animoit autant que le courage. Un combat si inégal dura une demie-heure; De Sas fut chassé loin au-delà du fleuve, & on amena enfin cent hommes d'armes à Bayard. Alors chargeant à son tour ces ennemis, qui n'avoient pu le vaincre seul, il les força

1504.

1504. de prendre la fuite. Se trouvant fatigué, & son cheval n'en pouvant plus, le Chevalier ne voulut point les poursuivre ; mais l'ardeur de ces Gendarmes , qui n'avoient point encore combattu , l'emporta , & ils suivirent les Espagnols jusqu'à la vue d'un gros de Cavalerie, qui venoient à leur secours ; la retraite devint nécessaire & plus difficile : cependant Bayard ayant fait ses rangs, reprit en bon ordre le chemin du Pont.

Les deux cens fuyards Espagnols s'étoient joints à leur gros de Cavalerie, & tous venoient ensemble pour l'envelopper ; il s'en aperçut sans pouvoir l'éviter , les gens étant trop avancés & en trop petit nombre , pour rompre l'ennemi ou faire la retraite en bon ordre ; le Chevalier se sacrifiant pour sa troupe , chargea seul , & les Espagnols le reconnoissant pour le même Guerrier qui leur avoit empêché le passage du Pont , l'attaquerent en foule , & donnerent ainsi le tems à ses Gendarmes de gagner quelque terrain pour la retraite. Bayard dégagé d'entre les Espagnols , vouloit suivre sa troupe ; mais enveloppé une seconde fois , il fut obligé de se jeter dans un

fosse, où il résistoit encore ; mais les ennemis lui criant sans cesse : *Seigneur, rendez vous. Il le faut bien, Messieurs*, leur dit il, *je suis las, demonté, & vous êtes trente contre moi* ; & leur remettant sa hachè d'armes, déjà ses vainqueurs regagnoient avec lui le chemin de leur camp, satisfaits de leur prise, mais ne sachant pas qu'ils fussent les maîtres du célèbre Chevalier Bayard.

1504.

Guiffrai, Gentilhomme du Dauphiné, voisin de Bayard & son ami, étant arrivé au Pont, où il trouva une nouvelle troupe de Gendarmes, s'écria : Eh ! Messieurs, nous voici en » sûreté ; mais notre ami le brave » Bayard, qui nous a tous sauvés, est » maintenant mort, ou prisonnier des » Espagnols ; dussai-je périr, je vais » en sçavoir des nouvelles ». Mettant aussi-tôt pied à terre, il resangle son cheval ; les autres Gendarmes aussi attachés au Chevalier, l'imiterent en tout. & le suivant au galop, ils joignent les Espagnols, qu'ils attaquent comme des gens qui vouloient périr ou ravoir leur Chef. Bayard entendant les cris de *France, France*, démonte un Espagnol, se saisit de son cheval, & ayant regagné sa hachè,

Guiffrai délivre Bayard des mains des ennemis.

1504. s'écrie : *tue, tue, Bayard, Bayard que ses ennemis laissent aller.* Ce nom inspira en même tems aux Espagnols du desespoir & de la crainte ; ils n'auroient pû flater plus agréablement Gonsalve, que de lui présenter un ennemi si redoutable , & ils ne doutoient point que ce Général ne leur reprochât leur négligence à le conduire au camp , & leur lâcheté de l'avoir laissé reprendre ; aussi firent-ils des efforts prodigieux pour le conserver ; mais l'impétuosité des Gendarmes François les obligea bientôt d'en abandonner le dessein , & ils se retirèrent au galop. Bayard triomphant revint au camp avec autant d'amis qu'il avoit de Gendarmes à sa suite , & autant d'admirateurs qu'il y avoit de gens de guerre dans les deux armées.

Il sembloit que toute la fortune de la France se fût réunie sur Bayard, comme si elle eût voulu couronner sa vertu d'une maniere plus éclatante. Le Marquis de Saluces, devenu Général de nos troupes , par la désertion du Duc de Mantouë , se laissa battre sur le bord du Cariglian , & le reste de l'armée vaincue chercha des aziles dans quelques Villes qui nous

restoient dans son voisinage ; d'Alégre se retira avec les principaux Chefs dans Gaïete , & Bayard avec Louis d'Ars s'enfermerent dans Venouze , se promettant de la défendre jusqu'à l'arrivée d'un nouveau secours de France. Après s'être établis dans la Ville , visité ses Magasins & ses Fortifications , ils envoyèrent vers les Généraux à Gaïete , pour les assurer qu'ils étoient en état de tenir un an entier dans Venouze , & que leur résolution étoit de sauver cette Ville au Roi , ou de s'ensevelir dans ses ruines , persuadés qu'on en feroit autant à Gaïete ; mais leur espérance se vit bien trompée : on leur apprit que nos Généraux , & même le brave d'Alégre alloient signer un Traité avec Gonsalve , & lui remettre toutes nos Places d'Italie , pour se retirer ensuite en France avec les débris de leurs troupes.

Bayard refusa de croire ce rapport ; mais quand on lui présenta le Traité & à Louis d'Ars pour le signer , ils le rejetterent avec indignation , protestant qu'ils aimoient mieux mourir en Italie , que de montrer qu'il n'y avoit que des lâches en France. Les deux Chevaliers renvoyerent avec cette

1504. réponse le porteur de ce honteux Traité, & attendirent dans Venouze les Espagnols, dont ils se trouvoient les seuls ennemis. Plusieurs petites Places dépendoient de cette première, & se trouvoient situées si près l'une de l'autre, qu'il étoit aisé de les défendre ensemble; il falloit, pour y réussir, une union parfaite dans les Chefs, & une discipline exacte de la part des Soldats: Louis d'Ars & Bayard jurèrent de ne se quitter jamais; & ayant fait assembler leurs troupes, ils proposèrent à ceux qui se trouveroient fatigués ou dégoutés du service, de leur laisser la liberté de revenir en France; tous s'écrièrent qu'on faisoit honte à leur courage & à leur attachement pour leurs Chefs, & qu'ils étoient déterminés à suivre leur sort. *Eh bien donc, dit Bayard, souvenez-vous que ceux qui manqueroient à ces promesses, seroient doublement traîtres.*

Bayard &
Louis d'Ars
laissent leurs
armes & leur
vaisselle.

Le départ des troupes Françoises laissant plus d'abondance dans les campagnes de la Basilicate, Louis d'Ars & Bayard vendirent leurs bijoux & leur vaisselle, pour avoir une provision plus ample de munitions de guerre & de bouche, dont le défaut

est la cause la plus ordinaire du soulèvement des Soldats ; les Magasins se trouverent remplis , & les remparts furent garnis d'une artillerie nombreuse , augmentée de celle qu'on avoit retirée des Places hors d'état de faire assez de résistance. Louis d'Ars & Bayard mirent leur premier soin à ne point recevoir d'échec dans ces commencemens , pour conserver la réputation que leur donnoit en Italie l'extrême résolution de deux hommes , qui entreprenoient de se soutenir au milieu d'une foule d'ennemis , abandonnés des leurs , & n'ayant d'espérance que dans leur courage & en des secours aussi incertains qu'éloignés.

Gonsalve s'imaginant que les deux Capitaines François ne cherchoient qu'à se distinguer , & à obtenir une capitulation plus glorieuse que celle de Gaïete , les envoya sommer de se rendre , avec menace de ne les recevoir qu'à discrétion , s'ils le forçoient de recourir aux armes : cette sommation se fit avec tout l'appareil & le faste ordinaire à Gonsalve , qui se faisoit une loi de traiter ses ennemis avec orgueil & toujours en homme sûr de vaincre : on ne lui fit répondre que

1504. ces paroles : *Louis d'Ars & Bayard sont dans Venouze , & ils y attendent Gonsalve.*

Le fier Espagnol , irrité de ce qu'il appelloit *la témérité de ces aventuriers* , ordonnoit tout pour le siège de Venouze , lorsque la division se mettant dans son armée , il fut obligé d'abandonner ce dessein. Quelqu'impérieux que fut Gonsalve dans le commandement , il avoit trouvé dans la fermeté des Grands Seigneurs d'Italie , un obstacle insurmontable à la soumission qu'il vouloit trouver par - tout. Prosper Colonne , enflé de la grandeur de son nom , & de l'utilité dont il pouvoit être à tous ceux pour lesquels il se déclaroit , vouloit se montrer l'égal de Gonsalve , qui de son côté ne pouvoit souffrir que des inférieurs. Il étoit Espagnol , Général & Vainqueur ; trois titres dont un seul inspire toujours de grandes prétentions , & son caractère altier lui faisant paroître les siennes toujours justes , il reprochoit souvent à Prosper Colonne de ne pas s'y soumettre ; l'Italien lui répondoit que se regardant plutôt comme allié de son Roi , que comme un homme à sa solde , il n'avoit d'égard à ses ordres pour

la discipline militaire, que par rapport à l'intérêt commun, & que quand ce Prosper, sur qui Gonsalve vouloit dominer, s'aviserait, pour le bien de son Pays & son intérêt particulier, de changer d'opinion & de parti, on verroit ce grand Capitaine si craint, si respecté dans son camp, manquant de vivres & dénué de troupes, obligé de reprendre le chemin de l'Espagne avec la même gloire que les François venoient de remporter dans leur pays.

1504.

Gonsalve avoit trop d'esprit pour ne pas convenir en secret de la vérité de ces reproches de Prosper Colonne; telle étoit alors la puissance des grands Seigneurs Italiens, que ne suffisant pas à conserver leur pays dans la tranquillité & dans la paix, ils se choisissent des Maîtres à leur gré; mais la fierté de Gonsalve & la gloire de sa Nation ne lui permettoient pas d'en faire l'aveu; il affecta au contraire depuis ce moment, d'avoir moins d'égards pour Prosper, de l'appeler rarement au Conseil, & de n'écouter que les avis de d'Alviane de la Maison des Ursins, ennemie de celle des Colonne.

Division entre Gonsalve & Prosper Colonne.

Cette préférence pensa causer la

1504.

perte de Gonsalve , & fut en partie la cause du salut des François enfermés dans Venouze. Prosper , après avoir fait désertter la plûpart des Italiens de l'armée de Gonsalve , la quitta lui-même pour se rendre en Espagne auprès de Ferdinand , de qui l'esprit inquiet & soupçonneux reçut si bien tout ce que l'Italien voulut répandre au désavantage de Gonsalve , que ce Général reçut peu de tems après la révocation du pouvoir sans bornes qui lui avoit été accordé sur les troupes & pour les affaires d'Italie. Le chagrin que lui causa cette disgrâce , lui fit abandonner tous ses projets ; la conquête du Royaume de Naples , & la soumission entiere de cet Etat ne lui sembloient plus , comme autrefois , quelque chose de personnel , & oubliant les défauts qui lui avoient attiré sa disgrâce , pour ne se souvenir que de ses services , il s'écrioit souvent, *Qu'on ne pouvoit être ensemble grand homme & homme de bien.* Il demeura plusieurs jours enfermé sans vouloir parler qu'au seul d'Alviane, ennemi comme lui de l'indépendance , & dévoré du desir de dominer.

Louis d'Ars & le Chevalier Bayard

exactement informés de ce qui se passoit chez Gonsalve, voulurent profiter de sa douleur & de son inaction pour sortir de Venouze, & procurer des rafraîchissemens à leur Cavalerie : encouragés par le succès de leurs premières tentatives, ils se hasarderent de pénétrer dans le pays, & on apprit avec étonnement que cette poignée de François abandonnés faisoit des conquêtes sur les Espagnols, maîtres de tout le pays qui les environnoit. Les Bourgs, les Villes & les Villages voisins, devenus la proie de ces François qu'ils méprisoient, firent de grandes plaintes à Gonsalve, & l'obligèrent d'envoyer des troupes à leur secours : alors Louis d'Ars & Bayard ne voulant point exposer les leurs, les ramenerent à Venouze, chargées du butin des Campagnes. Au milieu de leurs murailles, & dans la même abondance que s'ils eussent tenu pour le Roi d'Espagne, ils apprenoient les inquiétudes de Gonsalve, les intrigues employées contre lui, ses efforts pour en tirer vengeance, la crainte du Roi d'Espagne qu'il ne pût réussir, & l'avantage qu'elle donnoit à Louis XII. pour conclure une paix avantageuse. La si-

1504.

tuation de ces deux Capitaines (devenus en quelque sorte Souverains d'un pays que leur Roi n'avoit pu défendre, & que son ennemi n'osoit attaquer) paroissoit si belle, que l'éloignement ni le péril n'auroient pu empêcher une foule de Noblesse d'aller se joindre à eux, sans les défenses expresse du Roi, qui traitoit alors avec Ferdinand.

Ces deux Princes ayant plusieurs objets étrangers à leur querelle, cherchoient mutuellement, pour se trouver en état de les remplir, à la terminer promptement; on conclut donc une trêve qui rétablissoit en tous lieux pour trois ans le commerce entre les deux Nations, à l'exception du Royaume de Naples, à cause des Places qui tenoient encore Louis d'Ars & Bayas. Ainsi ces deux Capitaines demeurèrent dans le même état, se tenant prêts à recevoir les attaques que Gonsalve se dispoisoit enfin à leur livrer. En effet, ses troupes & son artillerie s'avancèrent, la Ville fut investie, & il fit de grands travaux, menaçant de tout réduire en cendres pour punir la témérité des deux Capitaines François, & pour venger son Maître du tort que

Louis XII. venoit de lui faire , en signant un Traité avec Philippe d'Autriche , le gendre & l'ennemi de Ferdinand ; mais ce Traité n'ayant point eu de succès , on en revint à négocier avec le Roi d'Arragon , & les deux Monarques conclurent enfin une paix générale , qui vint tirer Gonsalve de l'embarras de soumettre deux Capitaines vainqueurs de tous ses efforts.

1505.

Le Général Espagnol leur ayant envoyé porter la nouvelle du Traité de paix , ils répondirent qu'à moins d'un ordre exprès du Roi , ils ne rendroient point leurs Places , & l'on fut obligé de leur envoyer cet ordre de la Cour de France , où ils arriverent couverts de gloire , & comblés des éloges de toute la Nation. Louis d'Ars , déjà fort avancé dans le service , reçut des récompenses proportionnées à son rang , & Bayard eut une charge d'Ecuyer du Roi avec des pensions , & la promesse de la premiere Compagnie de Gardarmes qui viendroit à vaquer.

L'inquiétude que donnoit à Ferdinand l'esprit entreprenant de Gonsalve , la turbulence des Napolitains & les justes prétentions de Philippe , inspirerent un grand desir de conserver la

1506. **1506.** paix avec Louis XII. & ce Monarque n'ayant alors aucun démêlé avec les autres Princes ses voisins, on espéroit en France jouir enfin d'une longue tranquillité, lorsqu'on y apprit la révolte des Génois, excités par le Pape & par Maximilien, Roi des Romains. Le Roi résolut de marcher en personne pour soumettre les Rébelles; Bayard le suivit, & ce fut lui qui, voyant le Conseil de Guerre embarrassé sur la façon d'attaquer les Génois retranchés au haut des Montagnes, dit au Roi qui le consultoit : *Sire, je ne puis dire ce que je pense, ni ce qu'il faudroit faire sur une chose que je ne vois pas; je pense qu'on doit commencer par sçavoir ce que font les ennemis, & je m'offre d'aller l'apprendre.*

1507.] Le Seigneur de la Palisse approuva l'avis de Bayard, & se mettant à la tête d'un gros de Gendarmes, il le chargea de le précéder avec quelques hommes d'élite. Le Chevalier partit aussi-tôt, & les Génois le voyant grimper avec sa petite troupe, rouloient des pierres & tiroient sur lui sans relâche; mais malgré leur résistance, il parvint jusqu'à leur premier poste, d'où il les chassa, & gagna ensuite le

pied d'un des Forts de la Montagne , dont le Seigneur de la Palisse vint se rendre maître , faisant un tel carnage des ennemis , que saisis d'effroi , & d'un autre côté poussés par d'Alégre , la Ville n'osa tenir , & se rendit le lendemain. Jean d'Auton , Historien de Louis XII. & témoin oculaire de cette action , après avoir raconté ce qui concerne ce Prince , ajoute que *là fut un Gentilhomme nommé Pierre Bayard , lequel s'adressa à ceux qui s'étoient recu-
lés , & à tour de bras commença à charger , & tant qu'ils tournerent en avant.*

1507.

Après avoir soumis Gênes , le Roi sortit de cette Ville avec la plus grande partie de l'argent des Citoyens , & se rendit à Savone où il devoit se trouver avec Ferdinand , Roi d'Arragon ; les deux Monarques n'avoient à leur suite que des Généraux d'armée & des Capitaines fameux. Gonsalve suivoit Ferdinand & croyoit valoir seul toute la Cour de France , où il ne voyoit en effet , à l'exception de Bayard & de Louis d'Ars , que des gens qu'il avoit vaincus ; mais ces deux derniers , & particulièrement le Chevalier Bayard l'emportoient d'autant plus , que leurs vertus formoient le parfait contraste

Gênes se
rend au Roi.

1508. des défauts, dont cet Espagnol desho-
 roit ses grands talens. Alors on fut
 à portée de voir combien le caractère
 des Rois influe sur celui des Courti-
 sans, & même des Nations.

Ferdinand ne montrait que des
 âmes avides, dévouées à l'intérêt, à
 l'intrigue, à l'ambition & à ses suites,
 qui sont la perfidie & l'imposture; les
 Espagnols portoient même dans les
 fêtes un air inquiet, sombre & cha-
 grin. Les François au contraire, dont
 le Roi aimoit la franchise dans les af-
 faires & les plaisirs, par-tout se mon-
 troient affables, ouverts, galans &
 magnifiques; qualités dont les Italiens
 avoient si long-tems éprouvé la dou-
 ceur & les avantages, & qui leur au-
 roient fait sans cesse regretter leur do-
 mination.

Mais comme si dans un lieu où se
 trouvoient ensemble Ferdinand &
 Gonsalve, les deux plus fourbes des
 hommes de leur siècle, la candeur
 François se fût altérée, on dit que
 Louis XII. voulant achever de ren-
 dre Gonsalve suspect à Ferdinand,
 affecta de lui faire beaucoup de ca-
 resses, couvrant ainsi du voile de
 l'estime & de la bonté un dessein
 formé

formé de le perdre. Ferdinand de son côté loua beaucoup le Seigneur d'Aubigni, & alla le visiter en son logis où il étoit retenu par la goutte. Yve d'Alegre, Gouverneur de Savone, reçut aussi beaucoup de marques de distinction de ce Prince, qui mettant la haute vertu à côté des dignités & des grandeurs, chercha le Chevalier Bayard dans la foule des Courtisans, & le trouvant avec Louis d'Ars: *Monsieur mon frere*, dit-il au Roi, *heureux le Prince qui nourrit de tels Chevaliers!*

1509.

Après quelques jours d'entrevue, ^{Ligue de Cambrai.} les deux Rois se séparèrent; & sur les nouveaux sujets de plaintes qu'ils reçurent des Vénitiens, contre lesquels on les avoit fortement prévenus, ils conclurent l'année suivante avec l'Empereur & le Pape la ligue de Cambrai, ligue dont on n'avoit point encore eu d'exemple en Europe, que les Vénitiens ne regarderent qu'avec terreur & comme l'instrument assuré de leur ruine entière, mais qui fit voir ce qu'on auroit refusé de croire sans ce fameux exemple; que *les grandes puissances s'affoiblissent en s'unissant.*

Le Roi s'étoit engagé de se mettre en campagne le premier, & il parut

1509.

au-delà des Alpes avec une armée au commencement de l'année, dans le tems que ses alliés formoient encore leurs préparatifs. Bayard l'avoit précédé avec une compagnie de trente hommes d'armes, & de cinq cens Fantassins que le Roi lui avoit donné, & s'étoit logé dans le Duché de Milan, à portée de réprimer les courses des garnisons Vénitiennes; car la République sembloit s'être remise de sa première frayeur; soit que la sagesse de son Sénat lui eût fait prévoir la suite de cette guerre, soit que la grandeur du péril l'eût aveuglée sur le péril même, ses garnisons bravoient celles du Milanez & venoient souvent ravager les frontières de cet Etat. En même tems Lalvianne, ce même Seigneur de la Maison des Ursins, l'ami de Gonsalve & l'ennemi des Colones, avoit été choisi par le Sénat pour commander ses troupes, & s'avançoit avec leur armée, forte de deux mille hommes d'armes, & de trente mille hommes de pied; il assiégea Trévise, dont il se rendit maître, malgré la rigoureuse résistance des François, défendant les terres des Vénitiens, & reprenant sur leurs ennemis les conquêtes qu'ils y avoient déjà faites.

Le sentiment de Lalviane, après tant de succès, étoit de marcher droit à l'armée Françoisë & de la combattre : mais la vivacité contenue par le flegme du Sénat, se trouva obligée de céder, & ne pouvant donner la bataille, il l'attendit; le Roi la désirant avec autant d'impatience que lui, l'occasion s'offrit bientôt, & les armées se trouverent en présence le 14 de Mai. 1509.

L'avant-garde Françoisë & l'arrière-garde des Venitiens engagerent le combat, & Lalviane fit d'abord des prodiges, poussant tout ce qui se trouvoit devant lui, & obligeant le Roi de venir en personne au secours des siens. Bayard, qui se trouvoit à l'arrière-garde, accourut où l'on combattoit, avec ses cinq cens hommes d'Infanterie, passant par des ravines & des fossés pleins d'eau, il chargea les ennemis en flanc avec tant de courage & de bonheur, que les Venitiens, déjà pressés par les troupes que le Roi conduisoit en personne, commencerent à plier de tous côtés, & Lalviane ayant été pris par un Seigneur de la Maison de Chabannes, nommé Vandenesse, le reste de son armée conduite par des Généraux timides,

Combat
contre les
Venitiens.

ne rendit plus aucun combat, & Lalliviane eut l'œil crevé d'un coup de lance. Beaucoup plus affligé de sa défaite que de cet accident, il arriva tout sanglant dans les tentes du Roi, se récriant contre la lâcheté de ses Collègues, qui lui avoient, disoit-il, enlevé la victoire, en l'empêchant de profiter de son premier avantage. Ce Général ne cessa, tant qu'il fût en la présence du Roi, de se plaindre des Vénitiens; & sur le bruit d'une fausse attaque que le Roi faisoit faire pour éprouver la vigilance de ses troupes: *Soyez en repos*, dit-il à ceux qui sembloient inquiets, *ce sont des François qui veulent se battre contre des François; pour les Italiens, ils ne vous viendront voir de quinze jours, je les connois.* Tous les Historiens conviennent, que si les alliés du Roi avoient attaqué les Vénitiens, chacun de leur côté après cette défaite, la République étoit absolument détruite; mais le Pape content de ce qu'il avoit pu regagner sur elle, ne fit aucun mouvement contre ses intérêts; le Roi d'Arragon ne s'occupa qu'à recevoir les Places qu'on lui avoit conquises, & l'Empereur dont on faisoit peu de cas dans l'Al-

Allemagne, bien loin de se trouver en état de nuire aux Vénitiens, se vit obligé de demander du secours au Roi pour se soutenir contre eux. Louis consentit à lui en accorder, & commanda au Seigneur de la Palisse de choisir sept cent hommes d'armes & leur suite, avec lesquels il iroit joindre l'Empereur. Le Roi dans le même tems reprenoit le chemin de ses Etats, & son retour laissoit oisive cette foule de Noblesse qu'il avoit amenée en Italie. La plupart obtinrent la permission d'accompagner le Seigneur de la Palisse, qui demanda sur-tout le Chevalier Bayard, comme un homme sur qui l'on pouvoit compter pour la bravoure & pour le conseil.

La Palisse partit avec son petit corps d'armée, & débuta par faire lever le siège de Verone aux Vénitiens, d'où il partit pour aller joindre l'Empereur devant Padoue. Ce Prince avoit formé le dessein du siège de cette Ville, s'assurant qu'après la prise de cette Place, les Vénitiens n'opposeroient plus aucune résistance; elle étoit en effet le rempart de la République, & pour ainsi dire, avec Padoue seroit tombée toute sa puissance en terre.

La Palisse
fait lever le
siège de Ve-
rone aux
Vénitiens.

ferme ; mais le Sénat s'étoit vû exposé à de trop grands dangers , pour ne pas avoir appris à conserver , au milieu du péril même , la constance qui seule peut y remédier. Sur le bruit de la marche de l'Empereur , la République avoit envoyé des Commissaires dans les campagnes voisines de la place menacée , pour encourager les peuples à la résistance , & ils recueilloient alors le fruit de leur Gouvernement doux & favorable ; les paysans avoient sur le champ pris les armes , & résolu de s'exposer les premiers pour le salut de la Patrie ; ils s'étoient choisis des postes avantageux , d'où ils pouvoient incommoder beaucoup la marche de l'armée ; les dehors de la Place étoient environnés de Forts bien munis , & il n'y avoit rien alors de comparable en Europe à la force de ses fortifications ; le Sénat avoit fait chercher au-dedans & au-dehors de ses Etats les plus adroits Canoniers & les plus habiles Ingénieurs. Les trésors de Saint-Marc étoient ouverts , & les Vénitiens en achetoient leur sûreté : quatorze mille hommes d'Infanterie , six cens hommes d'armes , tout ce qu'il y avoit de plus brave

Noblesse dans la République ; composoient la garnison de Padoue. Par une Ordonnance expresse du Sénat, tous les fils des Sénateurs s'y trouverent commandés, ainsi que tout le reste des forces de la Place, par le Comte de Petiliane, Généralissime des troupes de la République.

1509.

Ce fut cette Ville importante que l'Empereur Maximilien vint assiéger à la tête d'environ trente-cinq mille hommes, avec autant de sécurité, & aussi peu de précautions, que si les Vénitiens étoient convenus avec ce Prince de ne se point défendre; mais se voyant arrêté à chaque pas en approchant de Padoue, tantôt par les embuscades des payfans, tantôt par des partis de la garnison qui venoient au-devant de lui, il quitta sa première opinion, & jugeant la place imprenable, son inconstance naturelle lui auroit fait lever le siege avant de l'avoir commencé, sans les conseils de quelques Seigneurs Allemands de sa suite, & surtout du Prince d'Anhalt, auquel se joignit le Seigneur de laPalisse. En lui avouant les difficultés de l'entreprise, ils lui firent comprendre la honte dont il se couvriroit en l'abandon-

Siège de
Padoue.

nant, & quoique ces Seigneurs eussent mauvaise opinion des suites d'un pareil caprice, ils lui laisserent espérer un heureux succès. On posa donc les batteries, les plus belles qu'on eût vues jusqu'alors, & les approches se firent dans les formes.

Pendant que l'Artillerie Impériale foudroyoit les murailles de Padoue, & que l'on attendoit qu'elle eût fait brèche pour livrer des assauts, le Chevalier Bayard cherchoit à vanger l'armée des insultes qu'elle recevoit chaque jour de différens partis Vénitiens; il avoit fait des approches de la porte de Vicence en plein midi avec toute la vigueur possible, tantôt à pied, tantôt à cheval, la vigoureuse résistance des assiégés l'obligea à combattre de toutes manières; mais depuis ce moment son courage restant sans occupation, il envoya ses espions de tous côtés pour trouver des occasions de se signaler dans la campagne.

Bayard étoit encore excité par la réputation que s'acqueroit chaque jour un Capitaine Vénitien de la garnison de Trevise, nommé Malvezze, il venoit le jour & la nuit, suivant ses découvertes, attaquer le camp, &

enlevoit souvent des gardes entieres
sans perdre un seul homme. Ce fut à
ce Capitaine que Bayard s'adressa , &
étant informé du jour qu'il devoit
donner une nouvelle attaque au camp,
il alla se placer sur son chemin dans
une grande maison qui se trouva
vide , & l'attendit avec environ cent
hommes.

Malvezze parut bientôt après , sui-
vi de trois cent hommes bien armés ,
parmi lesquels il y avoit une troupe
d'Albanois , excellens Archers : tous
marchoient en bon ordre comme des
gens qui avoient à craindre, quoiqu'ils
ne se crussent pas si près du péril.
Bayard se tenant dans son embuscade
en silence, les laissa passer , afin qu'ils
se trouvassent enfermés entre le camp
de l'Empereur & lui ; mais les jugeant
assez avancés , il sortit de son embus-
cade , & faisant sonner ses trompettes
marcha à l'ennemi.

Ils se trouvoient alors sur un grand
chemin bordé de fossés , en sorte qu'on
ne pouvoit combattre que de front
& dans une espace assez étroite; ce qui
fût un avantage pour Bayard, qui ni
trouvoit d'ennemis à la fois qu'à pro-
portion du nombre de ses gens. Mal-

vezze , quoique surpris , parut d'abord , l'attaquant & renversant de sa lance plusieurs des hommes d'armes de Bayard ; mais voyant que ses Albanois , sur qui il comptoit beaucoup , venoient d'être défaits par le Capitaine la Crote , il profita de la vigueur de son cheval pour sauter le fossé , & s'ensuit avec vingt hommes d'armes à toute bride. Il en restoit cent soixante bien montés & bien armés ; mais la perte de leur chef les ayant découragés , ils donnerent leurs épées & leurs masses , & se rendirent prisonniers avec leurs Albanois.

Cependant l'Empereur ennuyé du peu de succès de ses nombreuses batteries , dégouté de la guerre , & surtout du siège de Padoue , se plaignoit des conseils de ceux qui l'avoient engagé à le continuer , & de ce que depuis le commencement de cette entreprise , ses troupes n'avoient rien exécuté qui pût leur donner quelque réputation : personne n'osoit lui répondre que son irrésolution , sa lenteur , son incapacité dans le métier de la guerre , le mauvais ordre de son armée , & l'indocilité de ses troupes en étoient les seules causes. Ainsi ce

Prince demouroit persuadé qu'on l'avoit engagé à une entreprise téméraire , & que Padoue étoit imprenable , puisqu'il ne l'avoit point encore prise. Souvent ce Prince mélancolique montoit à cheval, visitoit légèrement les travaux , & choisissant pour l'accompagner des François , dont l'humeur vive & libre lui convenoit davantage que le flegme & la fierté des Allemands , il sortoit du camp avec eux & s'amusoit à voir exercer des chevaux. L'Empereur étoit dans cette occupation , lorsqu'il apperçut de loin une grande poussière qui s'avançoit vers le camp : il envoya sçavoir ce que c'étoit , & on lui vint rapporter que Bayard & les Capitaines la Claiette & la Crote lui amenoient trois fois autant de prisonniers qu'ils avoient employé de gens pour les prendre. Dans un tems plus favorable l'Empereur auroit fait peu de cas d'un pareil succès ; mais alors il lui parut comme une grande victoire, & s'avançant vers Bayard qui lui présentoit avec deux Enseignes une foule de prisonniers : *Ah ! Bayard , lui dit-il , que mou frere votre maître est heureux , d'avoir un serviteur tel que vous ?* Je

1509. *voudrois pour cent mille florins de rente en avoir douze de votre force.* Le Chevalier parut fort reconnoissant de cet éloge, & mérita un nouvel attachement de la part de ses amis, par les efforts qu'il fit pour leur attribuer l'honneur de ce combat, & des autres avantages qu'il emporta dans la suite du siège, signalant, pour ainsi dire, chaque jour par la défaite de quelque parti ennemi. Mais ces pertes légères n'influoient en rien sur la destinée de la République, dont l'Empereur vouloit la destruction, ni sur le siège de Padoue; cette Place continuoit à se bien défendre, & sans le bruit continuel du canon qui foudroyoit les murailles, les troupes, rebutées de quelques assauts malheureux, étoient si tranquilles dans le camp, & l'abondance y reugnoit de telle sorte, qu'on auroit pu juger que l'armée de l'Empereur songeoit plutôt à se reposer sous les remparts de Padoue, qu'à les détruire.

Trahison
d'un Grec.

Un Grec, nommé Constantin, que les Turcs avoient dépouillé de la Macédoine & de la Thessalie, que possédoient ses Ancêtres s'étoit réfugié, auprès de l'Empereur, & après s'être attiré sa pitié par ses malheurs, il

mérito sa confiance par son esprit & son adresse. Cet homme avoit en tout le génie des Grecs, l'art de gagner les hommes & le dessein de les tromper. Sa misere le rendoit encore plus méchant. L'Empereur à cause du défaut de ses finances, ne pouvant payer assez cher son prétendu attachement, Constantin vendoit aux ennemis de ce Prince les secrets dont il avoit l'imprudence de le faire confidant. Depuis le commencement de la guerre, il entretenoit des intelligences avec les Vénitiens, & le Comte de Periliane apprenoit par son moyen tout ce que l'on vouloit entreprendre contre sa Place : le traître alla même jusqu'à ordonner à un Canonier de tirer sur les François, dans une sortie où ils repoussioient les Vénitiens.

La Palisse qui s'en aperçut, vint au Canonier, le fit mettre tout vif dans un mortier & l'envoya par quartiers dans la Ville; ensuite s'adressant à Constantin, qui accompagnoit l'Empereur, il l'accusa de trahison & offrit de le convaincre. Maximilien défendit son Favori contre la première chaleur du Seigneur de la Palisse, & le Grec, pour diminuer les

150. soupçons de toute l'Armée , & en même tems se venger de la Palisse, engagea l'Empereur à ordonner un assaut, dont le seul péril devoit tomber sur les François. Cet assaut regardoit un des principaux bastions de la Place, où les Allemands avoient déjà été repoussés, & Constantin fit entendre à l'Empereur que la furie seule des François pouvoit l'emporter sur l'opiniâtre résistance des Vénitiens.

Maximilien lui faisant connoître que les François n'ayant point amené d'Infanterie au siège, son projet ne pouvoit s'exécuter, le Grec lui répliqua que la circonstance en étoit plus heureuse, la Noblesse Française l'emportant en valeur sur tous les Guerriers du monde. L'Empereur parut alors en peine d'en faire la proposition à la Palisse, qui ne dissimuloit point son mécontentement depuis son démêlé avec Constantin. Celui ci répondit que Sa Majesté n'étoit pas obligée de donner ses ordres de bouche, & qu'elle pouvoit lui écrire. L'Empereur prit ce parti, & envoya la Lettre par le Secrétaire même qui l'avoit écrite.

Le Seigneur de la Palisse fort sur-

pris de ce qu'elle contenoit, manda sur le champ tous les Chefs de ses hommes d'armes ; il leur lut la Lettre de l'Empereur , se récriant contre la noirceur de Constantin qui en étoit l'auteur ; plusieurs ne suivant que le mouvement de leur courage , sans réfléchir assez sur le peu de considération que l'Empereur leur témoignoit, répondirent qu'il n'y avoit qu'à marcher , & entr'autres le Seigneur de Humbercourt : « Eh ! pourquoi tant » songer , dit-il à la Palisse : Monseigneur , mandez à l'Empereur que » nous sommes tous prêts : il m'en » nuie déjà au camp ; car les nuits » sont froides , & puis les bons vins » commencent à nous faillir. » Cette faillie avoit mis un grand nombre de Chevaliers du parti d'Humbercourt ; mais la Palisse , qui pensoit en Général , étoit d'un autre avis , & jugeant bien à la contenance du Chevalier Bayard , qu'il pensoit comme lui , il le voulut faire expliquer. Lui adressant la parole : « Eh ! puis l'Hercule » de la France , qu'en dites vous ? Il » n'est pas tems de se curer les dents , » il faut répondre à cette heure promptement à l'Empereur. »

1509. * » Le bon Chevalier qui, toujours
 » étoit coutumier de gaudir joyeuse-
 » ment, répondit : Si nous voulons
 » tretous croire, Monseigneur de
 » Humbertcourt, il ne faut qu'aller
 » droit à la brèche ; mais pour ce que
 » c'est un passe-tems assez fâcheux à
 » l'homme d'armes que d'aller à pied,
 » je m'en excuserois volontiers.
 » L'Empereur mande en sa Lettre que
 » vous fassiez mettre tous les Gentils-
 » hommes François à pied, pour
 » donner l'assaut avec les Lansquenets;
 » de moi, combien que je n'aie guere
 » de bien de ce monde, toutesfois je
 » suis Gentilhomme : tous vous autres,
 » Messeigneurs, vous êtes gros Sei-
 » gneurs & de grosses Maisons, & si
 » sont beaucoup de nos Gendarmes.
 » Pense l'Empereur que ce soit chose
 » raisonnable, de mettre tant de No-
 » bles en péril & hasard avec des
 » Piétons, dont l'un est Cordonnier,
 » l'autre Maréchal, l'autre Boulan-
 » ger & gens mécaniques, qui n'ont
 » leur honneur en si grande recom-
 » mandation que Gentilshommes.
 » C'est trop les regarder petitement,
 » sauf la grace à lui : mais mon avis
 » est que vous, Monseigneur, dit-il

Hist. du
 Chevalier
 layard.

• » au Seigneur de la Palisse, devez ren-
» dre la réponse à l'Empereur, qui 1509.
» sera telle. C'est que vous avez fait
» assembler vos Capitaines, suivant
» son vouloir, qui sont très-délibérés
» de faire son commandement, selon
» la charge qu'ils ont du Roi leur
» Maître, & qu'il entend assez que
» leurdit Maître n'a point de gens en
» ses Ordonnances qui ne soient Gent-
» tilshommes. De les mêler parmi
» gens de pied qui sont de petite con-
» dition, seroit peu faire d'estime
» d'eux, mais qu'il a force Comtes,
» Seigneurs & Gentilshommes d'Alle-
» magne, qu'ils les fassent mettre à
» pied avec les Gendarmes de France,
» & volontiers leur montreront le
» chemin; & puis ses Lansquenets les
» suivront, s'ils connoissent qu'il y
» fasse bon. Quand le bon Chevalier
» eut dit son opinion, n'y eut autre
» chose répliquée; mais son conseil
» fut tenu à vertueux & raisonnable.
» Si fut à l'Empereur rendu cette ré-
» ponse qu'il trouva très-honnête.»

Voulant s'y conformer, il envoya
ordre aux Gendarmes Allemands de
s'assembler autour de sa tente. Le
Prince d'Anhalt & le Capitaine Jacob

1509. avoient une grande réputation parmi eux ; l'Empereur s'attacha à les gagner , ne doutant pas qu'il ne trouvât de grands obstacles dans l'opiniâtreté des Allemands , & que ce ne lui fût un affront insigne de se voir refuser par ses Sujets une marque d'obéissance , que lui rendoient les François.

Cependant il jugea devoir s'exposer ; & sortant de sa tente , il demanda à ses Gendarmes assemblés , s'ils vouloient donner l'assaut au bastion , conjointement avec les François. Les Allemands ne délibérèrent point , & répondirent vivement que , ne devant combattre qu'à cheval , on ne devoit pas s'attendre à d'autres services de leur part. L'Empereur indigné ne s'amusa point à faire des instances inutiles : il rentra dans sa tente en menaçant ; & il en sortit la nuit même , ainsi que du camp , prenant la route de l'Allemagne , d'où il envoya l'ordre à ses Généraux de lever le siège.

On lui obéit avec des peines & des travaux infinis , l'Artillerie se trouvant dénuée d'équipages , & le décampement ne pouvant se faire qu'à plusieurs reprises. Le Prince d'Anhalt avec ses Lansquenets , aidé de Bayard

qui commandoit un gros détachement de Gendarmes, forma l'arrière-garde, & soutint seul les fréquentes attaques de la Garnison, que la joie de se voir délivrée rendoit plus entreprenante. Enfin, quand l'Armée & ses équipages furent en sûreté, le Prince d'Anhalt & Bayard songerent à s'y mettre eux-mêmes ; alors les Lansquenets voulant se venger de la Garnison, qui leur venoit à chaque instant tomber sur les bras, amassèrent de la broussaille & d'autres matières combustibles, & brûlerent en un moment plusieurs Villages, qui leur avoit servi de logement.

Le Chevalier Bayard, à qui ces barbaries inspiroient de l'horreur, essaya vainement d'arrêter ces furieux ; ils n'entendoient ni ses exhortations, ni la voix de la nature & de la raison ; en un moment tout fut réduit en cendres, à l'exception de la maison où avoit logé Bayard, & qu'il vint à bout de conserver à son Maître. L'esprit tout plein de la triste image de cet incendie, le Chevalier vint trouver le Prince d'Anhalt, & lui fit de grands reproches de la barbarie de ses troupes, lui représentant que, si la guerre

Humanité
de Bayard.

1509. étoit devenue un fléau nécessaire, on se mettoit au rang des monstres, en y ajoutant de nouvelles horreurs; que les vieillards, les femmes, les enfans, & même les hommes désarmés ne devoient pas être regardés comme ennemis, & encore moins les maisons qui les logeoient, & tout ce qui pouvoit servir à leur subsistance; & le Prince d'Anhalt lui répondant qu'à la guerre tout étoit permis: « Fausse » maxime, répliqua Bayard, la force » même des armes ne doit être employée qu'à rétablir l'équité; la justice est le prétexte ordinaire de toutes les guerres; d'ailleurs, faut-il » faire tout ce qui est permis? » Le Prince d'Anhalt admira Bayard; mais ses Lansquenets n'en furent pas moins barbares, & parmi les François mêmes le Chevalier fut long-tems à cet égard tout seul de son parti.

Quoique l'Empereur eût abandonné son Armée, il se trouvoit forcé de continuer la guerre contre les Vénitiens qui l'attaquoient à leur tour; & le Roi continua de le secourir, Bayard reçut ordre de se jeter dans Vérone avec quatre cens Gendarmes. Bayard trouva cette Place dénuée de

munitions, & sur-tout de fourages, dont il commença à manquer le troisième jour de son arrivée. Ses Gendarmes murmuroient hautement contre l'inattention, ou l'avarice des Commissaires de l'Empereur, qui les laissoit ainsi exposés à voir mourir leurs chevaux, ou à leur chercher de la subsistance à travers les partis ennemis, qui rodoient nuit & jour aux environs de la Place, autant pour augmenter la disette de la Garnison, que pour profiter des cabales qui se formoient parmi les Bourgeois en faveur de la République. Le Chevalier Bayard appaisa les gens, & prit ses mesures pour envoyer des détachemens au fourage : plusieurs revinrent sans perte ; mais d'autres furent très maltraités par un Capitaine Vénitien, nommé Manfroni, aussi actif que brave & prudent.

Un jour il battit l'escorte des fourageurs François, & la poursuivit avec tant de vivacité, qu'à peine put-elle rentrer dans Vérone ; le Chevalier avoit vu des remparts de la Ville la défaite des siens, & descendant à leur rencontre : « Mes amis, leur dit-il, je vous vengerai, & je veux moi-

Aktion
courageuse
de Bayard.

» même conduire le premier fourage »

1509.

Ces paroles furent entendues d'un espion , que le Capitaine Vénitien avoit trouvé moyen de placer dans la maison même du Chevalier ; & étant bien informé du jour & de l'heure de son départ, de la route qu'il devoit tenir & du nombre de ses troupes , il plaça dans une grande maison de campagne six cens fantassins armés de piques & d'arquebuses , avec ordre de n'en sortir , que lorsqu'ils le verroient passer devant eux, poursuivi par les François.

Bayard , ainsi qu'il étoit convenu, sort de Vérone ; mais comme il avoit un violent desir de faire recevoir quelque échec à Manfroni , sa troupe étoit plus forte d'environ cinquante hommes d'armes que celui-ci ne lui en supposoit ; il en envoya quarante sous la conduite de son Lieutenant Pierre Pont pour soutenir les Fourageurs , & avec cent autres Gendarmes il se posta dans le village de S. Martin , à deux lieues de Vérone , envoyant des Coureurs à la découverte ; ils revinrent un moment après au galop l'avertir que cinq cens chevaux des ennemis s'approchoient du Village & des Fourageurs.

Alors Bayard remonte à cheval avec toute sa troupe & marche contre Manfroni; celui-ci l'attendit en bonne contenance, & soutint vigoureusement la première charge; puis feignant de céder avec peine, il se retira doucement vers son embuscade. Bayard occupé du combat, avoit négligé contre sa coutume, de faire reconnoître cette maison; mais à peine l'eut-il passée, que Manfroni faisant volte face, chargea à son tour la troupe de Bayard, en criant de toute sa force, S. Marc, S. Marc: à ce signal son Infanterie sort de tous côtés, enferme les Gendarmes François, & fait sur eux une décharge générale de leurs mousquets. Le Cheval de Bayard fut tué sous lui, & lui même engagé sous son pied: *A moi, s'écria t'il, à moi, compagnons;* mais la plupart étoient si étourdis & si maltraités de la dernière décharge, qu'ils n'entendoient point sa voix, & ne voyoient point son péril. Un de ses Gendarmes, nommé Grammont, le remarqua, & s'ouvrant le chemin à coups de sabre, mit pied à terre, le dégagea, & essaya de le remonter; mais dans l'instant une troupe de fantassins se poussant sur eux, vinrent à

1510.

16

Le poursuivit jusques-là ; mais voyant la nuit approcher , ses Fantassins fatigués , les Gendarmes de Bayard remis en bon ordre , & le terrain avantageux pour leur petit nombre , il jugea à propos de se retirer , disant à ses soldats étonnés de leur peu de succès : » Non , mes amis , ce ne sont point » des hommes que nous avons combattus , mais des diables. » Le Chevalier délivré de son ennemi , fit la revue de ses troupes ; & ce que l'on aura peine à croire , après une mêlée aussi furieuse , il ne se trouva qu'un Archer & quatre chevaux tués , dont deux étoient à Bayard. Ce Capitaine avoit trop peu de vanité , pour être affligé de sa défaite par rapport à lui-même : il se consola en voyant toute sa troupe en sûreté , & alla prendre un peu de repos à S. Martin , avant de regagner Vérone.

Manfroni , de son côté , continuoît sa route vers S. Boniface , d'où il étoit parti : son dessein étoit d'y ramener son Infanterie ; mais elle se trouva si fatiguée , que lui ayant représenté l'impossibilité de le suivre , elle s'arrêta dans un petit Village à quatre milles de S. Boniface , pour y passer la

1510.

nuit. Un des Espions du Chevalier Bayard se trouva par hasard dans le même Village ; il y vit l'Infanterie ennemie prendre ses logemens , & suivit ensuite la route de Vérone , où il supposoit que les François s'étoient retirés après le combat. Arrivé à Saint Martin , il y trouva la Compagnie de Bayard ; le Chevalier lui ayant demandé des nouvelles des ennemis , cet homme lui apprit que la Cavalerie étoit arrivée à Saint Boniface , se vantant d'avoir fait essuyer un échec aux François , & d'avoir de grandes intelligences dans Vérone , qui les en rendroient les maîtres dans peu ; mais que leur Infanterie , malgré les instances de Manfroni , s'étoit arrêtée à quatre milles de Saint Boniface , & y passoit la nuit. Bayard ayant renvoyé l'Espion : *Voilà* , dit-il aux principaux de ses Gendarmes , *une occasion d'avoir notre revanche* ; & faisant sonner le boute-selle , tous monterent à cheval & marcherent au clair de la lune jusqu'au Village , où ils arriverent avant le jour. L'Infanterie Vénitienne croyant les François occupés de leur défaite , avoit négligé de poser des sentinelles hors du Village ; en sorte

que Bayard parvint, sans être découvert, jusques dans les maisons qui les renfermoient. Tous étoient plongés dans un profond sommeil, d'où ils ne sortirent qu'aux cris des François qui les environnerent de toutes parts. Leur Capitaine ayant trouvé moyen de se sauver, gagna une place où il les appelloit à grands cris, faisant battre le tambour pour les assembler & se défendre, ce qui fut la cause de leur perte. Les Archers de Bayard craignant leur nombre, les tuèrent tous, à l'exception du Capitaine & de deux Gentils hommes, que l'intérêt sauva.

Le nombre des morts, du côté des ennemis, fut de près de six cens hommes. Le Sénat, qui n'avoit jusques-là soutenu le poids d'une si grande guerre qu'à force de prudence, fit écrire à Manfroni une lettre remplie de reproches. Pour cette fois, le Sénat entier montrant une injustice pareille à celle qui s'exerce d'ordinaire dans les Cours des Rois, oublia tous les services que Manfroni avoit rendus depuis le commencement de cette guerre, & ordonna à son Procureur Général de lui faire son procès.

Manfroni, malgré son innocence, se

1510.

seroit difficilement garanti des suites fâcheuses d'une pareille affaire, si son bonheur n'avoit amené auprès du Procureur le Capitaine de l'Infanterie vaincue, & les deux Gentilshommes pris avec lui, à qui Bayard venoit de rendre la liberté : tous trois déposèrent en faveur de leur Chef, & avouèrent qu'il les avoit avertis du danger qui les menaçoit; mais que leur extrême fatigue les avoit contraints de s'y exposer. Manfroni fut donc renvoyé absous, & par un principe d'injustice dont les Gouvernemens les plus sages ne sont point exempts, l'aveu de son innocence lui fut accordé à titre de récompense & de bienfait. Délivré des poursuites du Sénat, Manfroni recommença la guerre, & continua de s'attacher à Bayard, comme à celui dont la défaite pouvoit lui acquérir plus de réputation : il débaucha un des Espions du Chevalier, nommé Vicentin, & lui fit dire qu'il partoît le lendemain à la pointe du jour avec trois cens Chevaux-Légers, pour aller prendre possession du Gouvernement de Lignago.

On veut
surprendre
Bayard.

Manfroni ajouta imprudemment, qu'outre trois cens Chevaux-Légers

qu'il feroit d'abord paroître , il met-
troit à l'Isle de l'Escale deux cens 1510.
hommes d'armes, & deux mille hom-
mes de pied en embuscade. Cependant
l'Espion partit avec l'intention de le
servir de bonne foi : étant arrivé à
Vérone, il ne parla au Chev. Bayard
que du voyage de Manfroni, & des trois
cens Chevaux-Légers. Le Chevalier
le renvoya, & il se disposoit à partir
la nuit même de Vérone, avec deux
cens hommes d'armes seulement; mais
Manfroni, qui avoit des intelligences
dans cette Ville, avoit ordonné à
l'Espion de voir de sa part un Bour-
geois, chef de l'intrigue, se flattant
qu'après avoir vaincu Bayard, il ne
lui seroit pas difficile de se rendre
maître d'une Ville, dont les Habitans
étoient pour lui.

Un Gentilhomme Bourguignon,
nommé de Sucre, ami de Bayard, &
Officier de Gendarmes, étant sorti
tard avec lui, apperçut l'Espion qui
sortoit avec précaution de la maison
d'un Bourgeois : l'heure & le soin de
se cacher le rendirent suspect à de
Sucre, qui l'arrêtant, exprès d'un air à
l'effrayer, lui demanda ce qu'il venoit
de faire dans une maison soupçonnée

1510. d'intelligences avec les Vénitiens; l'Espion se trouva si interdit, que ne pouvant en tirer aucune réponse, il fut obligé de le conduire à Bayard: le Chevalier n'imita point la violence du Gendarme qui vouloit tuer l'Espion, & lui promettant au contraire la vie, s'il lui disoit la vérité, il vint à bout de lui arracher l'aveu. L'Espion instruisit Bayard du nombre des troupes que Manfroni devoit mettre en embuscade, ce que ce Capitaine n'avoit pas eu la prudence de lui cacher.

Bayard ne commandoit dans Vérone que les troupes Françoises, toutes composées de Cavalerie, & le Prince d'Anhalt y étoit, pour l'Empereur, avec quatre à cinq mille Lansquenets. Bayard l'envoya avertir des intelligences des Vénitiens dans Vérone, & des moyens de les prévenir, le priant en même tems de lui prêter deux mille de ses Lansquenets pour une expédition nécessaire. Le Prince d'Anhalt avoit déjà reçu plusieurs avis de cette nature: il se leva, car c'étoit la nuit, & après avoir donné de bons ordres dans tous les quartiers de la Ville, il voulut voir partir le Chevalier Bayard avec ses deux cens Gendarmes, & les

deux mille Lansquenets qu'il lui avoit donnés.

1510.

Les François marcherent jusqu'à Servode, & Bayard ayant placé-là son Infanterie, passa jusqu'à Isole : il ne fut pas long-tems sans voir paroître le Capitaine Manfroni avec ses Chevaux-Légers, qui marchoit comme s'il n'avoit eu rien à craindre. Bayard détacha aussi-tôt cinquante de ses Gendarmes sous les ordres de son Guidon, pour attaquer les Vénitiens ; & il eut le tems de rompre quelques lances, pendant que pour ôter toute idée que l'embuscade fût découverte, le Chevalier s'avançoit au grand pas. Manfroni le voyant si près de lui, donna le signal, & on vit sortir d'Isole au galop, les deux cens Gendarmes Vénitiens, que leur Infanterie suivoit en deux colonnes.

Bayard paroissant effrayé, fit alte & sonner à l'étendard, commençant la retraite au petit pas. Son Guidon engagé parmi les Vénitiens se démêla, & vint rejoindre le gros de sa troupe avec tant de promptitude, & de marque d'étonnement, que Manfroni ne doutant point du succès de sa ruse, s'abandonna sur les François, & vint avec

Manfroni
va ici par
la. a. u.

eux jusqu'à Servode , tantôt les choquant avec ses Lanciers , tantôt leur faisant effuyer tout le feu de son Infanterie.

Bayard , à la tête des siens , soutenoit cette furie sans s'exposer , & du même air que s'il n'eût eu que sa troupe pour se défendre ; mais voyant que Manfroni étoit assez près de Servode , pour ne pouvoir lui échapper , il fit sortir ses Lansquenets en bon ordre , en s'écriant : *chargeons , Messieurs , c'est notre tour* Il fondit sur les Gendarmes , Vénitiens , qui furent enfoncés , pendant que les Lansquenets ayant ouvert leur Infanterie , en faisoient un carnage si horrible , qu'à peine l'attention du Chevalier Bayard sur ces malheureux , pût-elle en sauver quelques-uns. Manfroni continuoit de combattre avec sa Cavalerie ; mais se voyant culbuté de tous côtés , autant par son propre effroi que par la force de ses ennemis , il rassembla quelques Gendarmes , & se sauva à toute bride. Le Chevalier Bayard ne s'amusa point à le poursuivre : il revint à Vérone avec soixante Prisonniers considérables , & chargé de dépouilles , mais bien plus satisfait d'avoir découvert

les intelligences pratiquées dans Vé-
rone , & battu le seul Capitaine en
état d'en profiter. 1519.

L'Empereur supportoit alors tout le poids de la guerre contre les Vénitiens, si l'on en excepte les foibles secours que le Roi continuoit de lui fournir ; le Pape, loin de continuer dans sa haine contre la République, inclinait à un accommodement, & satisfait des avantages que cette guerre lui avoit procurés, il souhaitoit qu'un Traité particulier lui en assurât la possession. Cette conduite si conforme à l'ambition, ne l'étoit point à l'équité. Le Pontife fut le Chef du Traité de Cambrai : ce n'étoit point cette équité qui en avoit été l'objet, ni qui en avoit dicté les articles ; ainsi il ne lui fut pas difficile de donner à ceux qui le concernoient les interprétations qu'il voulut : le Pape se trouvoit le mieux partagé entre les Alliés ; les circonstances le rendoient le plus puissant en Italie ; mais on ne pût jamais le déterminer à fournir son contingent de troupes pour la Ligue. L'Empereur n'ayant rien à espérer de sa part, pressa davantage le Roi de France, & ce Prince envoya enna

1510. ordre au Maréchal de Chaumont ;
Gouverneur du Milanez , d'entrer sur
les Terres de la République , avec
une armée que le Chevalier Bayard
alla joindre.

Les François voulurent signaler leur
arrivée par un grand nombre d'expé-
ditions à la fois , pour étonner davan-
tage les Vénitiens : ils assiégèrent en
même tems des Villes, des Forts & des
Châteaux , qui furent emportés en peu
de jours , & entr'autres , la Ville de
Lignago , très-forte & bien munie,
dont la garnison sortit sans armes & un
bâton à la main.

La brusque irruption des François
avoit répandu l'effroi dans tout le
Pays ; la plus grande partie des Ha-
bitans de la campagne , n'ayant point
eu le tems de s'enfermer dans les
Villes , s'étoit cachée dans les bois
& dans les cavernes. A quelque dis-
tance de Longare , gros Village où
l'armées'arrêta , étoit une caverne lar-
ge , profonde , & longue d'un quart de
lieue sous une haute montagne : cette
caverne n'avoit qu'une entrée étroite,
& jusques là on n'avoit découvert au-
cune autre issue. Une foule de Paysans
& quelques Gentilshommes y transf-

portèrent leurs effets, & s'y rendirent eux-mêmes avec leurs femmes, leur s 1510, enfans, des vivres & des armes. Ils y passèrent quelques jours tranquilles, ne sortant point de leur caverne, de peur de donner aux François des indices de leur retraite ; mais des aventuriers de l'armée cherchant de tous côtés à butiner, côtoyerent la montagne, & s'étant apperçus de la caverne, ils se présentèrent pour y entrer avec grand bruit.

Aussi-tôt on l'entendit rétentir des clameurs des femmes & des enfans qui demandoient miséricorde : quelques vieillards tenterent de leur imposer silence, & croyant que leur grand âge inspireroit plus de pitié, ils s'avancerent, & se jettant à genoux devant les aventuriers : *Nous vous avons, leur dirent-ils, abandonné nos maisons & nos biens, ne nous enviez point la retraite affreuse où vous nous avez réduits.* Cette réponse, loin de toucher les aventuriers, les irrita ; ils poussèrent les vieillards, & se disposoient à entrer de force : mais les gens de la caverne qui se trouvoient en état de combattre, s'étant présentés avec des piques & des arquebuses, en tue-

1510. rent plusieurs. Les aventuriers devinrent furieux , allèrent chercher du secours ; mais voyant que tous leurs efforts ne pouvoient les rendre maîtres de la caverne , ils en bouchèrent l'entrée avec de la paille , du foin & du bois. Ceux de dedans jugeant de leur intention par ces funestes préparatifs , pouffoient des hurlemens affreux , & les Gentilshommes se présentant avec leur famille , offroient de grosses rançons pour qu'on leur conservât la vie. Les aventuriers l'écoutoient , & l'intérêt l'emportoit sur leur barbarie ; mais les Payfans qui étoient en grand nombre , & qui n'avoient pas les mêmes moyens de se racheter , se faillirent des Nobles , les mirent derrière eux , & crièrent que pour conserver ceux-là , il falloit le sauver tous.

Il se fit alors une cruelle guerre dans cette malheureuse caverne , entre les Gentilshommes & les Payfans ; & pendant qu'ils se battoient , les barbares François mirent le feu aux matières combustibles dont ils avoient rempli l'entrée de la caverne , & tous ceux qui s'y trouverent furent étouffés par la fumée. Le bruit de cette indigne action se répandit bientôt dans l'armée. Bayard ne pouvant y ajouter

foi , vint lui-même à la caverne , d'où il vit sortir du milieu d'une multitude de cadavres qui y étoient étendus , un jeune homme à demi grillé , & tout jauni de la fumée. Ce malheureux vint se jeter à ses pieds , lui demandant la vie : *Eh ! comment , lui dit le Chevalier , as tu pû la conserver , tous tes camarades ayant péri ?* Il lui conta qu'à demi suffoqué par la fumée , il avoit couru désespéré dans tous les coins de la caverne , voyant tomber à chaque instant à côté de lui ceux qui le vouloient suivre ; & qu'enfin plus heureux , ou peut-être plus infortuné que les autres , en ce qu'il étoit réservé à une mort plus longue , il avoit trouvé au fond de la caverne une ouverture , par laquelle il avoit respiré l'air qui y perçoit du haut de la montagne , & qu'ayant entendu appeller dans la caverne à diverses reprises , après la dissipation de la fumée , il avoit hasardé de se montrer , espérant qu'une action aussi dénaturée que celle dont il avoit pensé être la victime , auroit assouvi la fureur de ses ennemis , & qu'ils se résoudroient à sauver le seul homme qui s'en étoit échappé. Le Chevalier touché de compassion ,

1510. demanda au jeune homme qui il étoit, & il apprit que tous ses biens, & ses parens enfermés avec lui dans la caverne, venoient de périr à ses yeux. Bayard fit comprendre aux Généraux, les suites que pouvoit avoir l'exemple d'une action aussi horrible ; il en fit chercher les auteurs avec soin, & plusieurs d'entr'eux furent pendus sur le champ à l'entrée de la caverne ; il se fit en même tems apporter ce qu'il pût du butin qu'on y avoit trouvé, & le donna au jeune Vénitien, comme au légitime héritier de ses malheureux compatriotes.

Peude jours après l'armée décampa. D'Alegre & le Chevalier Bayard conduisoient l'avant-garde, qui étoit composée en partie d'Albanois, commandés par un Seigneur du Sais, nommé Mercure ; & comme si le Chevalier eût été destiné à voir jusqu'à quel excès pouvoit se porter la fureur humaine, il arriva que les Albanois rencontrèrent une Compagnie de Gendarmes de la République, dont ils se rendirent les maîtres sans résistance. Mercure jettant les yeux sur leur Capitaine, le reconnut pour un de ses parens, son ennemi mortel : » Te voilà donc,

» dit-il , lâche oppresseur de ta famille ,
» le , toi qui m'as enlevé mes biens , 1510.
» qui les retiens par force , & qui m'as
» fait condamner par la République ;
» te voilà en ma puissance , & je puis
» me vanger. Tout ce que tu dis est
» vrai , répondit le Gendarme ; mais
» je suis pris en bonne guerre , & je
» dois être en sûreté en payant ma ran-
» çon , que j'offre d'acquitter en trois
» jours. Je te ferai , répondit Mercure ,
» le même traitement que je recevrais
» de toi , si j'étais entre tes mains.
» Parle-moi , jure-moi sur ta foi , que
» me ferois-tu ? »

Alors , comme si les furies se fussent emparées du cœur du Gendarme : » Si
» je t'avois , répliqua-t-il entre mes
» mains , tout l'or du monde ne te ga-
» rantiroit point des effets de ma hai-
» ne , & je te mettrois moi-même en
» pièces. Eh bien , répondit Mercure ,
» j'imiterai ta rage. » Et avant que
Bayard , tout ému de la fureur de ces
deux hommes eût pû s'y opposer , il
le fit massacrer par ses gens. Le même
esprit sembla régner pendant quel-
ques jours dans l'armée , où l'on ne
parla que de pillages , de meutres &
d'incendies. Le ciel sembla vouloir les

1510.

vanger, par les désagrémens sans nombre que le Roi essuya de la part de la Cour de Rome. Le Pape venoit d'accorder au Roi d'Espagne l'investiture du Royaume de Naples qu'il avoit promis à Louis XII, pendant que l'Empereur, autant par impuissance que par mauvaise volonté, manquoit à toutes les promesses qu'il lui avoit faites.

Le Pape se
déclare con-
tre la France.

La continuation de la guerre étoit cependant devenue indispensable, les Vénitiens ayant de grandes forces sur pied, pour reconquérir ce qu'ils avoient perdu, & des intelligences dans Milan & dans Gênes pour y exciter des troubles. De plus, le Pape se déclarant ouvertement contre la France, attaqua le Duc de Ferrare son Allié, quoique Feudataire du S. Siège; mais ce Prince profitant de la supériorité des François en Italie, avoit repris sur les Vénitiens, & sur le Pape même, ce que ces deux Puissances avoient usurpé sur ses Ancêtres.

Le Roi se voyant aux mains avec un Pontife, qui sçavoit faire de sa querelle personnelle une guerre de Religion, assembla à Tours le Clergé de son Royaume, & ayant fait décider

qu'il pouvoit en sûreté de conscience soutenir une guerre légitime contre un Pontife injuste, il fit entrer dans Ferrare un grand corps de ses troupes : Bayard y commandoit plusieurs Compagnies de Gendarmes, avec les Seigneurs de Montoisson, de Fontrailles & de Lude. Le Duc sortit de sa Capitale, pour les recevoir avec plus d'honneur, & les engager par-là à ne lui point faire sentir qu'en venant avec de si grandes forces pour garder son Etat, ils en devenoient plus les maîtres que lui. Huit cens aventuriers Suisses, sous les ordres de Jacob Zamborg, vinrent aussi se rendre à Ferrare, achevant, par leur arrivée, de mettre cette Place dans une parfaite sûreté.

Mais le Pape, trop ignorant dans la guerre, pour trouver rien d'impossible, se mit à la tête d'une puissante armée, menaçant de venir l'assiéger en personne; le Duc de Ferrare le desiroit avec ardeur, afin de lui voir consumer inutilement ses forces aux pieds des murailles de sa Capitale; & ce Prince regarda comme un accident que le Pape changeant d'avis, se fût attaché à faire le siège de la Mirandole, Ville regardée depuis long-tems

1510.

Le Pape se met à la tête d'une armée, & fait le siège de la Mirandole.

1510. comme un Fief de l'Empire, & appartenant alors à la fille naturelle du fameux Jean Jacques Trivulce, & veuve de Louis Pic de la Mirandole, mort depuis huit mois. Le Pontife avoit pris depuis peu, par un Bref exprès, la Comtesse & ses enfans sous sa protection, & il ne justifia sa violence à leur égard, qu'en alléguant cette frivole excuse, que le tems & des circonstances fâcheuses l'obligeoient à en agir de cette sorte, ne demandant, après tout, que ce que ses ennemis pourroient employer contre lui. La Comtesse ayant abandonné quelques Châteaux, se retira dans sa Place avec Alexandre Trivulce son cousin, cinq cens hommes d'Infanterie, & soixante & dix Cavaliers. Le Pape comptant sur la foiblesse du sexe, alarmée doublement par la crainte d'un siège, & de combattre un Souverain Pontife, envoya sommer la Comtesse de se rendre, la menaçant de son armée & des foudres du Vatican.

Réponse
que la Com-
tesse fait au
Pape.

Mais la Comtesse avoit appris de son mari & de son pere à les braver; & répondant qu'elle méconnoissoit un Souverain Pontife armé, elle disposa tout pour soutenir le siège. Son cou-

En jugeant la garnison trop foible , lui conseilla d'envoyer demander des secours au Duc de Ferrare , qui fit passer dans la Place cent hommes d'armes François , des Canonniers & des munitions. Il s'avança ensuite lui-même jusqu'à Hospitaler , lieu situé entre deux bras du Pô , & peu éloigné de la Mirandole. D'un autre côté , le Gouverneur du Milanez occupoit Guastalla , Corregio & Carpi ; de sorte qu'une partie de l'armée du Pape étoit bloquée , & le siège devenoit chaque jour plus difficile.

Le Chevalier Bayard , campé à quelques lieues des autres troupes Françaises , s'informoit exactement des mouvemens de celles du Pape , & sur-tout des démarches de ce Pontife. Il apprit qu'ennuyé de la longueur du siège , & se défiant de l'habileté des Généraux , il vouloit quitter S. Felix , gros Village entre Concordia & la Mirandole , où il s'étoit logé pour venir au camp commander ses troupes en personne. Bayard résolut de tout risquer pour l'enlever , ne doutant point qu'une prise de cette importance ne donnât la paix à l'Italie , à des conditions avantageuses pour le Roi ; & ayant

1510.

Bayard
entreprend
d'enlever le
Pape.

1510.

communiqué son dessein au Duc de Ferrare qui l'approuva, il partit avec cent hommes d'armes, assuré d'être secouru par ce Prince, en cas que son entreprise ayant un bon ou un mauvais succès, il fût poursuivi par les troupes du camp de la Mirandole; car pour se rendre au lieu destiné à l'embuscade, Bayard étoit obligé de passer entre ce camp & S. Felix, demeurant ainsi exposé à être découvert de l'un ou de l'autre lieu; mais ses mesures étoient si justes, que marchant par une nuit assez obscure, il fit trois lieues sans être reconnu de personne, & se trouva dans son embuscade une heure avant le jour; c'étoit une grande maison de campagne abandonnée, dont les cours se trouvoient assez grandes pour cacher les Gendarmes & leur suite, à une demie-lieue de S. Felix, & à une lieue du camp. Bayard recommanda à ses gens le silence & la patience, mit des sentinelles aux fenêtres, & ensuite se reposa tout armé.

Cependant le Pape s'étant fait éveiller de bonne heure, envoya devant lui ses équipages, & montant lui même en litiere, prit la route de la Mirandole, mais plus doucement qu'il

n'avoit dessein , la neige qui tomboit à gros flocons empêchant les conducteurs d'avancer ; ce fut ce qui le sauva. Ses Officiers & quelques Prélats qui l'avoient précédé , donnerent droit dans l'embuscade, & les Gendarmes se montrant trop tôt, en prirent quelques-uns, & mirent le reste en fuite; les plus éloignés avertis du péril de leurs compagnons, tournèrent bride, & trouvant la litiere du Pape assez près de S. Felix, le firent retourner promptement, l'avertissant que Bayard piqué de l'avoir manqué, venoit à toutes jambes à S. Felix.

A ces mots, le Pape effrayé descend de sa litiere, gagne à pied le Château, & voyant accourir Bayard, il aide lui-même à lever le pont-levis, laissant les Evêques & tous les Officiers de sa suite au pouvoir de Bayard, qui les prit ; mais leur nombre ne le consola point d'avoir manqué le Pape de si peu de momens, & il rejoignit tristement le Duc de Ferrare, qui s'étoit avancé avec un corps de Cavalerie, se flattant déjà d'emmener en triomphe le Pape dans sa Capitale.

Jusques-là Jule avoit toujours parlé du Chevalier Bayard avec éloge, &

comme du Capitaine François qu'il estimoit davantage ; mais traitant
 510. l'entreprise formée contre sa personne, d'attentat sacrilège, il ne se regarda plus que comme un impie , & promit de grandes récompenses à qui pourroit le lui livrer , le comprenant d'une façon particuliere dans ses Censures fulminées contre les Chefs des troupes qui lui faisoient la guerre. Bayard s'inquiéta peu d'un ressentiment aussi injuste , & ce fut là qu'on vit que malgré la simplicité de ses mœurs , & son attachement sincere à sa Religion , il sçavoit distinguer ce qui le rendoit coupable contr'elle, d'avec ce qui offensoit seulement l'ambition d'un Pape ; bien différent du Maréchal de Chaumont son Général , & Gouverneur du Milanez, se voyant quelque tems après attaqué d'une maladie mortelle , témoigna de grandes agitations à l'occasion des Censures du Pape ; on ne pût même l'empêcher d'envoyer solliciter le pardon d'avoir pris les armes pour défendre les Etats & les Alliés de son Roi , contre un Pontife qui les portoit alors pour envahir ceux de ses voisins.

La fièvre retint quelques jours le Pape au Château de S. Felix ; elle lui avoit été occasionnée par la frayeur de voir Bayard si près de lui ; mais cette incommodité étant passée, il reprit le dessein d'aller à son camp, où le Duc d'Urbain, qui l'étoit venu chercher à la tête d'une partie de l'armée, l'amena sans risque. Le Pape, sans vouloir se reposer dans la tente qu'on lui avoit préparée, monta à cheval, visita les tranchées, les batteries & tous les travaux, animant les Soldats & les Officiers, & se logeant dans une petite Eglise à la portée du canon de la Place, il s'imagina que les assiégés respecteroient plus que lui-même, sa personne & la sainteté du lieu qu'il prophanoit. Mais ceux-ci feignant d'ignorer qu'il fût au camp, tirèrent à l'ordinaire de tous côtés : son logis fut percé deux fois à coups de canon, & plusieurs de ses Officiers tués en sa présence, L'opiniâtre vieillard s'obstinant à demeurer dans cet endroit périlleux, regardoit moins la mort de ses gens, & le danger de sa personne, comme une marque de son imprudence, que sa conservation particulière comme un témoignage assuré de

la providence de Dieu , de la justice de son droit , & une suite de la sainteté de son asyle.

L'arrivée du Pape avoit donné une nouvelle vigueur à ses troupes. Les batteries dont il avoit fait augmenter le nombre , tiroient sans relâche , & les assiégés, malgré leur vigoureuse résistance, se voyoient plus resserrés chaque jour dans la Place. La Comtesse de la Mirandole envoya donc demander du secours au Duc de Ferrare & au Maréchal de Chaumont , qui depuis un mois sembloient tout disposer pour faire lever le siège ; mais le dernier n'avoit en effet aucune envie de rien entreprendre : on dit qu'ayant examiné les retranchemens du Pape , il les avoit jugé hors d'insulte , & que d'ailleurs étant l'ennemi déclaré du Maréchal de Trivulce , il ne vouloit rien tenter pour conserver à sa fille un petit Etat , qui augmentoit la considération qu'on avoit pour lui en Italie & la Cour de France. La Comtesse se vit donc réduite à ses seules forces , qu'elle continua d'employer avec une résolution extraordinaire, refusant les propositions avantageuses que le Pape lui faisoit faire ,
&

& s'exposant à l'effet des menaces , _____
dont il accompagnoit ses offres.

Le Duc d'Urbain, neveu du Pape, 1509.
& le Général de ses troupes , avoit
connu autrefois la Comtesse à Rome,
& dans un tems où la fortune sembloit
promettre peu à son oncle le rang su-
prême qu'il occupoit alors , il s'étoit
lié d'amitié avec le feu Comte Louis ;
& ne prévoyant point que l'assurance
que le Pape venoit de donner de sa
protection à sa veuve & à ses enfans ,
seroit suivie d'une guerre injuste , il
avoit cru pouvoir dissiper les soup-
çons de la Comtesse en lui engageant
sa parole, de sorte que le Duc, trompé
le premier par son oncle, faisoit la
guerre à regret à des gens qu'il avoit
aidés à trahir. On s'en appercevoit à
la lenteur de ses attaques , & le Cardi-
nal de Pavie favori du Pape , le lui
ayant fait remarquer , sa S. ne voulut
plus s'en rapporter qu'à elle même de
tout le soin du siège. Son activité, ses
promesses , ses menaces , suppléèrent
en lui à l'habileté & à l'expérience.
La nature aida à ses succès , & une
forte gelée étant survenue , les fossés
de la Ville se trouverent glacés ; de
sorte que sans qu'il fût besoin de les

338 **LE CHEVALIER**
1510. combler, on pouvoit dans l'instant même aller à l'assaut. Les Officiers de la garnison en avertirent la Comtesse, qui ne pouvoit se résoudre à capituler ; mais forcée par l'impossibilité de se défendre davantage & par les pleurs des Habitans, elle envoya demander au Pape quelles conditions il lui accorderoit.

Fiere réponse du Pape à la Comtesse de la Mirandole.
Le fier Pontife refusa de voir les Députés, se contentant de leur faire répondre que la Comtesse s'étoit déterminée trop tard, & qu'il ne la recevrait qu'à discrétion. Les Officiers François qui se trouvoient enfermés dans la Mirandole, frémissaient de la dureté du Pape, & de la honte de se voir à la discrétion d'un Pontife vindicatif & enflé de sa fortune ; ils tournoient souvent leur pensée vers Bayard, s'étonnant qu'ayant de l'autorité sur l'esprit & dans l'armée du Duc de Ferrare, il n'entreprît rien pour les sauver de l'humiliation où ils se voyoient réduits. La Comtesse, plus déterminée que le Gouverneur de la Place, refusant ainsi qu'eux de se remettre sans conditions entre les mains du Pape, alla sur les remparts pour animer les soldats, se fit porter

dans les rues de la Ville : menaçant & priant tour à tour les Bourgeois. Mais ces démarches d'une Héroïne ne produisirent sur des ames effrayées que de la pitié & de la douleur ; les femmes , les enfans se jettoient à ses genoux : les hommes même , quoiqu'ayant encore les armes à la main , la conjuroient d'avoir pitié de leur sort. La Comtesse ne pouvant les résoudre à combattre & à périr avec elle , se détermina enfin à se sauver avec eux.

Les Députés retournerent donc de sa part trouver le Pontife , pour lui dire que le sort de la guerre-mettant plusieurs milliers d'hommes à sa disposition , ils étoient prêts à recevoir ses loix ; mais qu'avant de leur rien prescrire , il devoit se souvenir de leur titre de Chrétiens , & que sa puissance , dont l'effet leur étoit devenu si funeste , ne venoit que de sa qualité de pere commun. Les Agens de la Comtesse ayant à parler devant des Cardinaux & des Evêques qui le suivoient à regret à la tête des armées , ajoutant qu'au reste la Comtesse & ses sujets s'adressoient à lui par respect & comme à un intercesseur disposé

à les sauver ; que le Duc d'Urbain , Général de l'armée victorieuse , étoit le seul sans doute ; dont ils pouvoient avoir à craindre , persuadés que le souverain Pontife des Chrétiens n'étoit venu dans le champ du vainqueur , que pour sauver les vaincus. En même tems arriverent des Officiers de la part du Duc de Ferrare & des Maréchaux de Chaumont & de Trivulce , pour menacer le Pape d'une cruelle représaille , si l'on ne traitoit humainement les habitans & la garnison de la Mirandole. Jules s'emporta d'abord contr'eux ; mais les Députés de Trivulce instruits par leur maître , lui répondirent avec tant de fierté , qu'il se vit obligé de s'adoucir , de peur de s'attirer une nouvelle haine dans l'Italie , en punissant une louable fermeté. Les Cardinaux & les Evêques se joignirent à eux ; pour lui représenter l'étonnement de l'Europe , en apprenant que le Pere commun des Chrétiens ne respiroit que leur destruction , & le Duc d'Urbain ajouta en homme de guerre , que toute l'armée étoit intéressée au salut de la garnison de la Mirandole ; chacun de ceux qui combattoient pour

la S. étant exposé à la représaille , & que si l'Italie étoit enfin destinée à recevoir l'exemple de ces guerres cruelles , où l'ennemi vaincu étoit immolé par un vainqueur barbare , ce n'étoit pas au souverain Pontife à qui la postérité devoit avoir à le reprocher. Enfin , après avoir résisté à la nature , à l'humanité , aux sentimens de l'honneur & de la raison , Jule ceda à la crainte de se voir abandonné de ceux mêmes qui faisoient sa force. On convint que les Habitans de la Mirandole seroient conservés dans leurs privilèges & dans leurs biens ; que les soldats de la garnison se retireroient à l'armée Françoisse ; mais que les Officiers demeureroient prisonniers de guerre. Ces conditions acceptées , le Pape entra dans la Ville par la brèche , triomphant ainsi d'une veuve & de deux enfans , que peu de jours auparavant il avoit pris hautement sous la protection du S. Siège.

Le Pape
entra dans la
Mirandole ,
par la brèche.

La conduite de Jule indigna toute l'Europe ; elle n'étoit point encore divisée sur la Religion , & le scandale que causa en cette occasion celui qui en étoit le Chef , fut peut-être une des occasions des hérésies qui la par-

tagerent , & des défordres qui les suivirent. Par la prise de la Mirandole, le Pape s'étoit ouvert le chemin de Ferrare ; mais le nombre des troupes renfermées dans cette place ne lui laissant point espérer de l'emporter de vive force , il résolut avec les Vénitiens d'en faire le blocus , & de l'avoir par famine. Le Duc de Ferrare apprenant son dessein , n'en conçut aucune inquiétude : sa Capitale se trouvoit munie pour plusieurs années , & d'ailleurs , il croyoit impossible à l'armée Papale de garder tous les passages ; mais toute sa tranquillité l'abandonna , quand il sçut que la mort du Maréchal de Chaumont laissoit le pays ouvert aux ennemis ; un Capitaine Vénitien, qui en avoit une exacte connoissance , venoit de proposer le siège de la Bastide, petite place éloignée de Ferrare d'environ vingt cinq milles, & qui assuroit au Duc le passage de ce côté-là. L'avis du Vénitien fut reçu avec applaudissement , & lui-même fut chargé du siège de la Bastide.

Le Maréchal de Trivulce avoit succédé au Maréchal de Chaumont, pour le commandement des troupes Françaises en Italie , il pénétra le dessein

des ennemis, & plus actif que Chaumont, ses troupes filerent de la Romagne où elles étoient vers la place menacée; mais ayant un long trajet à faire, il eut le chagrin d'apprendre que les troupes du Pape arriveroient avant les siennes. Le Gouverneur de la Bastide se voyant sur le point d'être attaqué, envoya un courier au Duc pour l'avertir que n'ayant qu'une garnison de vingt-cinq hommes, il pouvoit au plus tenir deux jours.

La Lettre, que le Duc reçut en présence du Chevalier Bayard & du Seigneur de Montoison, le fit pâlir, & les obligea de lui demander la cause de son émotion. L'ayant appris, ils lui dirent qu'il falloit tout hasarder pour sauver la Bastide, mais que la diligence étoit nécessaire. Il leur représenta les difficultés qu'il y avoit, l'éloignement, les mauvais chemins, un défilé proche de-là où deux hommes ne pouvoient passer de front, & long de près d'un demi quart de lieue, un pont sur un canal entre le Pô & la Place, & enfin le peu de temps que leur Gouverneur pouvoit tenir. Il demanda avis au Chevalier Bayard, qui étoit toujours très-écouté dans les

1510. Gendarmerie, le Duc de Ferrare, le Chevalier Bayard & les autres Seigneurs. Les ennemis étoient si peu sur leurs gardes, qu'ils ne sçurent l'arrivée des François, que lorsqu'ils étoient à une portée de canon de leur camp. La troupe de la gauche commença l'attaque: le bâtard du Fay, Guidon de la Compagnie des Gendarmes du Chevalier Bayard, s'avança avec vingt chevaux, & charges vigoureusement un des quartiers des ennemis où il mit tout en désordre. L'alarme fut à l'instant répandue par tout le camp, & une grosse troupe de Cavalerie étant venue tomber sur du Fay, il fut obligé de reculer avec la sienne, qu'il tint toujours serrée jusqu'à ce que Pierre Pont, qui étoit destiné pour le soutenir à la tête de cent hommes d'armes, vint donner fièrement dans cette Cavalerie & la culbuta. Les huit cent Suisses qui le suivoient, s'avancerent aussi-tôt en bel ordre, pour entrer dans le camp par un endroit où ils trouverent la plûpart de l'Infanterie ennemie; elle les reçut avec beaucoup de fermeté; nonostant la surprise, & elle les auroient même rompus, si Pierre Pont,

après avoir dissipé les Escadrons ennemis, ne fût survenu ; il la prit en flanc, la perça & lui passa sur le ventre : le corps de la droite étant venu fondre en même-tems par l'autre côté, acheva la déroute ; tout fuyoit, excepté quatre cent chevaux qui s'étoient ralliés, & qui faisant assez bonne contenance, s'avançoient vers l'Infanterie Françoisse pour la charger. Le Chevalier Bayard & le Capitaine Fonterailles rassemblèrent aussi-tôt les Gendarmes & allèrent à cette troupe, qui après quelque résistance, fut renversée & presque toute taillée en pièces, à l'exception de ceux qui se rendirent.

Bata
gagnée
le Duc
Ferrare.

Le Duc de Ferrare ayant conservé une place qu'il croyoit perdue, & gagné une bataille sur laquelle il ne comptoit pas, reprit le chemin de Ferrare, rempli de joie & assuré du salut de cette place, ainsi que du reste de ses Etats. Les Habitans de sa Capitale sortirent au-devant de lui, & le reçurent en triomphe ; les femmes jettoient des fleurs sur ce Prince & sur les guerriers qui l'accompagnoient, & célébroient le Chevalier Bayard, dont l'avis salutaire les

1510. avoir conservés. La Duchesse même; que l'exemple de la Comtesse de la Mirandole, dépouillée de son Etat avoit effrayé, vint au-devant des Chefs de l'armée: elle étoit belle, jeune, spirituelle & galante; la petite étendue de sa Souveraineté lui faisoit prendre un intérêt plus vif à la guerre & à ses succès, sa capitale, pour ainsi dire, étant frontiere: aussi combla-t'elle d'éloges les Généraux, leur donnant des couronnes de fleurs & des guirlandes, & faisant suivre ces galanteries de spectacles & des fêtes, plutôt pour se réjouir du bonheur de cette expédition, que pour se délasser des travaux qu'elle avoit coûté.

Le Pape
menace le
duc de Fer.
re &
ayard.

Pendant que la joie regnoit à Ferrare, le Pape éclatoit en menaces à la Mirandole où il étoit demeuré, reprochant aux Chefs de ses troupes de s'être laissé prévenir par des gens plus éloignés qu'eux de l'endroit où ils devoient se rendre, & qui n'avoient pu être avertis de leur dessein que par leur marche: « Vous me faites, disoit-il, essuyer un affront qui réjaillit sur le S. Siège, dont le Duc de Ferrare est feudataire; je sers de trophée à sa folle vanité & den spectacle à toute l'Europe: on châte par

» tout la victoire de ce petit Souve-
 » rain & la défaite des armées de l'E- 1510.

» glise : que ne les ai-je commandées
 » moi-même ? » L'impétueux Pontife
 vouloit pour se venger, aller mettre le
 siège devant Ferrare ; mais le Duc
 d'Urbain & les Officiers les plus expéri-
 mentés lui ayant fait connoître l'im-
 possibilité de ce dessein, il consentit
 à continuer le blocus, resserrant néan-
 moins la Place de plus près, jusqu'à
 ce qu'il eût assemblé plus de troupes
 pour l'assiéger dans les formes, &
 prendre, disoit-il avec une joie im-
 patiente & amère, le Duc de Ferrare
 & son Chevalier Bayard.

Sa haine pour le dernier étoit en-
 core augmentée depuis la découverte
 & la punition de quelques espions
 envoyés par le Pape à plusieurs Gen-
 tilshommes Ferrarois, pour les enga-
 ger à trahir leur Prince & à livrer une
 des portes de la Ville. Bayard avoit
 fait pendre sept de ces espions, leur
 niant qu'ils fussent envoyés du Pape,
 dont ils lui alléguoient les ordres.
 Jule se croyant obligé de poursuivre
 la vengeance de ces misérables, ga-
 gna un scélérat réputé plus habile que
 les premiers, & lui avouant le desir

Bayard
 fait pendre
 sept espions
 envoyés par
 le Pape.

1510. qu'il avoit de perdre Bayard & tous les François, il lui promit une somme considérable, s'il pouvoit engager le Duc de Ferrare à les lui livrer. Le Pontife permit à cet espion, nommé Gerlo, d'offrir à ce Prince, pour le prix de cette perfidie, la Charge de Capitaine Général des troupes de l'Eglise, & une des nièces du Pape pour son fils aîné.

Gerlo arriva à Ferrare, parla au Duc, & tâcha de l'ébranler, lui représentant l'importance des graces que Jule lui promettoit, & le peu qu'il lui en coûteroit pour en jouir, ne s'agissant après tout, que de lui abandonner une petite troupe de François, qui le trahiroient sans doute pour des conditions moins avantageuses. Le Duc de Ferrare feignit d'écouter Gerlo & de paroître touché de ses raisons ; il le fit enfermer dans une chambre du Palais, & alla ensuite avec un seul Gentilhomme trouver le Chevalier Bayard, pour l'instruire des noirs desseins du Pape : « Ah bon » Dieu ! (s'écria le Chevalier, faisant » le signe de la Croix) est-il possible, » Monseigneur ? Me croyez-vous ca- » pable, répliqua le Duc, d'inventer

BAYARD. 351

» un mensonge aussi affreux ? Non ,
» Monseigneur , répondit Bayard ; 1510.
» mais je suis saisi d'horreur , & je
» n'ose croire cela d'un Pape. Mon-
» sieur Bayard (ajouta le Duc de Fer-
» rare) ce que je vous dis n'est que
» trop vrai ; vous seriez perdu , si
» j'avois voulu suivre les conseils per-
» fides qu'on ose me donner , & dont
» je vais chercher à nous venger en-
» semble. Il sortit sur le champ , &
alla retrouver l'Agent du Pape , à qui
il dit que ses réflexions lui avoient
fait connoître combien peu il devoit
se fier à son Maître , ne s'étant jamais
donné la peine de dissimuler sa haine
pour lui , l'ayant plusieurs fois me-
nacé de le faire mourir , s'il tomboit
jamais en sa puissance ; que d'ailleurs
les François se trouvoient les plus
forts dans sa Ville , & que Sa Sainteté
étoit trop instruite des affaires & de
la conduite des Souverains , pour
ignorer qu'ils portoient leur autorité
par-tout où l'on avoit besoin de leur
secours : « Et si les François , ajouta
» le Duc , refusant de m'obéir , dé-
» couvrent le motif de mes ordres , ne
» serois-je pas doublement exposé à
» me voir traiter de perfide , & à être

1510. » livré à leur Roi , ou au Pape lui-
 » même , puisque je leur en aurois
 » donné un sujet légitime , & qu'ils en
 » auroient le pouvoir ? Mais , pour-
 » suivit le Duc , si vous vouliez Gerlo ,
 » je sçais un moyen plus court. Vous
 » pouvez faire en un moment ma sa-
 » tisfaction & votre fortune. Le Pape
 » est vieux , & encore il n'a ni la dis-
 » position , ni le tems de vous faire
 » un sort heureux : son Successeur
 » vous chassera , s'il ne vous renvoie
 » lui-même. Je vous offre une somme
 » considérable & du bien assuré , si
 » vous voulez me défaire de lui. »

Le Duc trouva dans l'ame de Gerlo la preuve de cette maxime , qu'un traître n'est à personne. Séduit par l'appas du gain , il conclut avec le Duc que , moyennant certaines conditions , il empoisonneroit le Pape dans huit jours ; & ce Prince satisfait d'une aussi horrible promesse , alla trouver Bayard avec autant de tranquillité , que s'il n'eût été question que de dresser une embuscade à un Chef de parti. Le Chevalier se confiant sur la probité du Duc de Ferrare , n'avoit parlé à aucun François du projet formé contr'eux , & il s'oc-


cupoit sur les remparts à faire net-
 royer des canons, lorsque le Duc parut. **1510.**

Le Chevalier alla au-devant de ce Prince, qui, le tirant à part, lui apprit sa convention avec Gerlo. « Monseigneur, s'écria-t'il, comment un Prince tel que vous, a-t'il pu être aveuglé à ce point par la vengeance & par l'exemple ! Vous ne consentez jamais à cette trahison : pour moi, si je pensois qu'elle dût s'exécuter, j'en avertirois le Pape de votre part. Eh ! quoi, s'écria le Duc, je ne pourrois sans blesser l'honneur, me défaire d'un ennemi qui attend à ma vie & à celle de tant d'autres ? Je ne puis m'imaginer (il parloit en Italien offensé) qu'une juste vengeance soit un crime. Je ne veux, répliqua Bayard, d'autre Juge des actions des hommes, que la raison & l'humanité ; & nous sommes ici plus que jamais obligés d'y ajouter la Religion ; c'est par la vertu qu'on doit punir le vice, & par les armes qu'on doit faire la guerre. Ce traitre si méprisable, si détesté des gens de bien, ne mériteroit néanmoins cette horreur générale, que pour avoir exécuté des desseins que le

Remon-
 trance de
 Bayard au
 Duc de Fer-
 rare.

1510. » Pape & un grand Prince auroient
 » conçus. Pour moi , répliqua le Duc,
 » je ne me piquerois pas de tant de
 » délicatesse ; cependant mon projet
 » n'aura point de suite, puisque vous
 » le désapprouvez ; mais nous nous en
 » repentirons tous deux. Dieu nous
 » garantira , reprit Bayard ; mais de
 » venir l'instrument d'une trahison ,
 » me paroîtra toujours plus à fuir ,
 » que le danger d'en devenir la victi-
 » me. » Gerlo fut donc renvoyé au
 Pape, qui dut ainsi la vie à la généro-
 sité d'un homme dont il respiroit la
 perte.

D'autres soins l'occupèrent bientôt :
 ses troupes furent battues de tous côtés
 autour de Ferrare , & la flotte des Vé-
 nitiens , qui couvroit le Pô , ayant été
 obligée de prendre la fuite après une
 perte considérable , il se trouva enfin
 forcé de lever le blocus , & d'aban-
 donner tous ses desseins sur le Ferra-
 rois. Malgré tant de disgrâces arrivées
 coup sur coup aux armées du S. Pere,
 son titre , qu'il sembloit dédaigner
 lui même, le rendoit redoutable à ses
 propres vainqueurs. Le Roi d'Es-
 pagne craignant avec raison de voir au-
 gmenter la puissance du Roi en Italie,

par la diminution de celle du Pape,  1510.
faisoit tous ses efforts pour détacher
l'Empereur de son alliance ; & ce
Prince inconstant , comme le sont tous
les esprits médiocres , écouta le Roi
d'Espagne , & fit sçavoir ses disposi-
tions au Conseil de France par l'Evê-
que de Gurck. Le choix qu'il fit de ce
Prélat , répara le mal qu'alloit causer
au Roi sa confiance aux conseils des
Espagnols.

C'est seulement la fermeté qui fait
respecter les Souverains. Cette vertu
fait valoir leur puissance. Maximilien
étoit regardé par tous ses Ministres
comme un homme léger , incertain
dans ses projets , & de-là indifférent
sur le mérite & sur le bonheur des suc-
cès heureux. Ceux qui agissoient par
ses ordres le trouvoient rarement dans
ses premières idées ; de sorte que ses
Ambassadeurs ne pouvant s'assurer sur
les instructions qu'ils avoient reçues
de lui , & ayant autant à craindre , s'ils
les suivoient avec exactitude , que s'ils
croyoient devoir s'en éloigner , ils
s'attachoient seulement à respecter les
droits de l'Empire , dont il étoit ja-
loux en Prince foible , & se guidoient
d'ailleurs par leurs propres lumières ,

éprouvant que ses intérêts étoient presque toujours contraires à ses desseins.

L'Evêque de Gurck , choisi par Maximilien pour son Ambassadeur en France , homme d'un génie profond, qui sçavoit respecter l'autorité des Rois , sans se soumettre à leurs faiblesses , étoit plus propre qu'aucun autre , à démêler ce qu'il devoit faire , à travers l'obscurité & l'incertitude de ce qu'on lui avoit ordonné. Ce Prélat étoit généralement reconnu pour être d'une hauteur & d'une fierté extraordinaire : mais il est des occasions où les défauts d'un homme se reviennent autant que ses talens ; & ayant à traiter avec un Pape impérieux , absolu dans toutes ses idées , on ne pouvoit lui opposer un caractère trop ferme. Il partit pour la Cour de France , & le Roi qui connoissoit sa faiblesse pour les distinctions , lui prodigua les plus grands honneurs ; il fut ensuite aisé de lui faire entendre , combien la rupture de l'Empereur avec le Roi préjudicioit à leurs intérêts communs ; que pendant que le Pape & le Roi d'Espagne se flattoient de vaines espérances , ils avoient en effet les armes à la main contre lui ; au lieu que

les François, remplissant avec fidélité leurs engagements, l'avoient mis en possession des Places conquises en son nom par les Troupes Françoises sur les Vénitiens, & qu'elles continuoient de combattre pour les lui conserver. La fierté donne de l'honneur, c'est le seul défaut qui conduit à la vertu; l'Evêque de Gurck fut touché du procédé du Roi, & admirant d'autant plus sa franchise, qu'il négocioit depuis long tems avec les Princes, il sortit de sa Cour pour se rendre à celle du Pape, résolu de se brouiller plus que jamais avec son Maître; que ce Pontife vouloit tromper.

1510.

Jule l'attendoit à Boulogne avec impatience, se flattant de pouvoir le gagner par l'espérance du chapeau de Cardinal; mais la hauteur que l'Evêque affecta en entrant dans Boulogne, fit comprendre au Pape que le succès de ce moyen n'étoit pas assuré; car ce Prélat entouré d'un nombreux cortège de Noblesse Allemande & de plusieurs Cardinaux, ayant apperçu parmi eux l'Ambassadeur de Vénise, ne respecta ni son caractère, ni l'asile que le Pape lui accordoit; & le regardant d'un air indigné, lui dit qu'il

Réponse
faite à l'Ambassadeur de
Vénise par
l'Evêque de
Gurck.

1510. étoit bien hardi de se présenter devant l'Ambassadeur d'un grand Prince, avec qui ses Maîtres étoient en guerre, & lui ordonna de se retirer. Le plus foible fut obligé d'obéir. On vint rendre compte au Pape de ces manières impérieuses; il en frémit, mais l'aspect de l'Evêque de Gurck, qui arrivoit dans son Palais, augmenta son émotion. Après les cérémonies ordinaires, que la fierté de l'Ambassadeur abrégéa, il lui expliqua le sujet de sa venue, & se retira en protestant qu'il ne changeroit rien à cette explication.

Le combat des passions rend les hommes traitables : ce même Pontife, qui bravoit tous les Souverains de l'Europe, & méprisoit les conseils des Cardinaux les plus expérimentés, sacrifia le ressentiment qu'excitoit en lui la hauteur de l'Evêque de Gurck à sa haine pour le Roi de France, & voulut le voir en particulier, pour éprouver si l'intérêt produiroit dans l'ame de ce Prélat, le même changement que caufoit en lui le desir de la vengeance.

L'Ambassadeur ne perdit rien de sa fermeté en présence du Pape & tête à

tête avec lui ; voyant que Jule ne vouloit entendre à aucun accommodement avec le Roi de France : « Je n'ai » rien à ajouter, dit-il, après le refus » de cette proposition, & je me retire. » Si vous voulez, reprit le Pape, entrer dans mes desseins, vous êtes » assuré du chapeau de Cardinal, & » je m'engage à augmenter vos revenus jusqu'à cent mille ducats de » rente. L'Evêque rejetta de si grandes offres, avec un mépris qui fit repentir Jule de les lui avoir faites ; & reprenant tout à coup son caractère impétueux : « Eh bien, dit-il » avec colère, votre Maître peut suivre ses desseins ; mais plutôt que de » m'y prêter en m'accommodant » avec la France, je perdrai la tiare » & la vie. L'Evêque de Gurck sortit, répandant par-tout la passion du Souverain Pontife contre le fils aîné de l'Eglise, & se retirant sur le champ à Modene, malgré les instances de Jule pour le faire revenir.

Ainsi l'alliance du Roi avec l'Empereur fut confirmée, & les deux Princes agissent encore quelque tems de concert contre l'ennemi commun. Le Chevalier Bayard, en faveur du-

I 5 I O.

I 5 I I.

Secours de
Boulogne.

quel le Duc de Ferrare sollicitoit ; mais bien moins que ses actions, les bienfaits de la Cour , fut nommé pour commander une Compagnie de cent hommes d'armes , dont le Roi venoit d'accorder les honneurs au Duc de Lorraine. Il la conduisit à l'armée du Maréchal de Trivulce , & fut témoin de la bataille que ce Général gagna sur les bords du Pô dans le Ferrarois , contre les troupes du Pape & des Vénitiens réunies ; de-là il passa avec lui à Boulogne , dont ils se rendirent les maîtres , & il se trouva avec le Duc de Nemours , lorsque ce jeune Prince secourut avec tant de bonheur & d'habileté cette même Place , que les ennemis étoient sur le point de reprendre. Quelque tems avant cette célèbre expédition , Bayard avoit vaincu un parti considérable des Suisses , & rabaisé ainsi la fierté que leur avoit inspirée un léger avantage sur les François.

Le Duc de Nemours , qui entroit dans le commandement des armées , fut ravi de cette première victoire , & témoigna plus d'affection à celui qui l'avoit obtenue , l'admettant à ses plaisirs , ce qui est une assurance presque

que certaine d'être admis dans les affaires. Ce Prince après avoir mis Bourgogne en sureté, fut obligé de courir au secours de Bresse, déjà conservée une fois par les soins de Bayard, mais depuis peu livrée aux Vénitiens par une partie des Bourgeois ennemis des François.

1511.

Il apprit en chemin que la République envoyoit du secours au Provéditeur Gritti, contre lequel le Château de Bresse se défendoit encore ; il fit une marche forcée, & gagna une journée sur Paul Baillon qui commandoit le secours. Ce Général se voyant prévenu & dans l'impossibilité de gagner Bresse sans combattre, s'y résolut, & s'approcha de l'armée Française. Le Chevalier Bayard conduisoit la tête de l'avant-garde ; il avoit la fièvre, & son accès lui ayant duré toute la nuit, il marchoit sans autres armes que son épée, & couvert d'une robe de velours, ne s'imaginant pas que Paul Baillon ajouteroit à la faute de s'être amusé en chemin une autre plus considérable, qui étoit de combattre contre une armée supérieure. Mais appercevant les coureurs de l'armée ennemie, il emprunta un

1511. corcelet de maille, changea de cheval & secondé de la troupe de Teligni, donna sur les ennemis, sans attendre le reste de l'avant garde.

Le Duc de Nemours, dont l'objet étoit d'arriver promptement à Bresse, apprenant que le combat se trouvoit engagé, se fâcha de ce qu'on l'arrêtoit de cette sorte, l'exposant à perdre Bresse & une bataille; mais les soldats les plus avancés s'écriant, *c'est Bayard*, marchèrent d'eux-mêmes avec une résolution extraordinaire pour le soutenir; & le Duc jugeant à son tour qu'un Officier aussi prudent n'auroit engagé l'action qu'avec certitude d'en remporter l'avantage, lui envoya du renfort, & marcha en personne avec toute l'armée pour lui assurer la victoire.

Le Général Venitien ne l'attendit pas, & laissant toute son artillerie & plus de quinze cent hommes sur la place, s'enfuit avec le reste, délivrant ainsi le Duc de Nemours d'un ennemi qui pouvoit troubler sa marche, & conduire un si puissant renfort aux Vénitiens qui étoient dans Bresse, & que les François n'avoient pû attaquer. Leur armée arriva dans le Château

de cette Ville deux heures après le combat. De-là le Duc de Nemours envoya sommer les Vénitiens de se retirer , & donna ses ordres pour donner l'assaut à leurs retranchemens.

1511,

Les portes du Château s'ouvrirent le lendemain à huit heures du matin , & toute l'armée en sortit ; les hommes d'armes ne pouvant en cette occasion combattre à cheval , furent mis à pied par le conseil de Bayard , qui pour donner l'exemple & diminuer par sa résolution la vue du péril , voulut former la pointe de l'attaque avec sa compagnie. Le danger étoit extrême , & le Duc de Nemours le lui représenta , le priant de conserver un homme utile à toute l'armée & l'honneur de sa nation : « Mon Général , » repliqua Bayard , mes hommes d'armes qui vont au même péril que moi , sont de même trempe que moi : » nous avons toujours combattu ensemble , & étant leur chef je dois » être à leur tête.

Les Vénitiens avoient garni le haut de leurs retranchemens de l'élite de leurs troupes ; une forêt de piques en défendoit l'approche : on tiroit avec furie plusieurs batteries de canon.

1511.

placés avantageusement, & la mousqueterie alloit chercher ceux que les piques & les lances ne pouvoient encore atteindre. Bayard passant à travers le feu & la fumée, donna tête baissée sur le premier retranchement; il en partit aussi tôt des pots à feu, des cerceaux enflammés, des grenades d'une autre forme, mais non moins dangereuses que celle de nos jours, & de plus près, les coups de haches, d'épées, de piques & de lances.

Bayard
donne des
preuves d'un
grand coura-
ge.

A la compagnie de Bayard se joignit celle de Molart son ami, ils firent des efforts prodigieux contre des ennemis très braves & couverts de leurs retranchemens : *Allons enfans*, disoit Bayard, *ils se défendent bien ; mais il faut les battre ;* & les voyant en effet reculer ; *allons dedans, dedans*, s'écria-t'il d'un ton de voix victorieux : puis sautant le premier dans le retranchement, il pousse à coups de piques ce qui se trouve devant lui, ouvre le passage à ses gens qui le suivent en foule, & comme si la grandeur du péril & sur-tout la nécessité de vaincre l'eût mis hors de lui-même, il se jette au milieu des ennemis se figurant sans doute qu'il étoit de son devoir & en

sa puissance de les vaincre lui seul. Il reçut dans le haut de la cuisse un coup de lance si violent, que le fer & un bout du bois y restèrent. Le sang sortit aussi-tôt à gros bouillons de la playe. Voyant que les soldats s'étonnoient, il appella le Capitaine Molart : *Mon compagnon*, lui dit-il, *faites marcher ces gens-ci, & ne vous embarrassez pas de moi* : ensuite appuyant sur deux Archers, il se retira un peu à l'écart, refusant d'aller au Château où on vouloit le conduire. Les deux Archers le posèrent donc à terre ; & devenant Chirurgiens par nécessité, ils lui tirèrent le fer & la lance de sa playe. La nature fut moins forte que son courage ; il s'évanouit ; ils le portèrent dans leurs bras vers le Château. Les soldats qui le virent passer en cet état, poussèrent des cris de fureur. Molart & les siens, mais sur-tout la Compagnie de Bayard, se précipitoient à travers les ennemis, ne faisant quartier à personne, comme si la blessure d'un homme si chéri des troupes, eût été un attentat contre toute l'armée. Le Duc de Nemours même courant dans tous les rangs, employoit pour toute harangue le nom de Bayard blessé.

1511. *fé : Soldats , disoit-il , avançons , va-*
geons sur ces vilains la porte du bon Che-
valier. Jamais ce Prince ne fut plus
 exactement obéi : quelle que fût son
 ardeur , les soldats le précédoient en-
 core , ayant à venger un pere & un
 ami. La valeur des Vénitiens céda à
 des troupes animées par de tels mo-
 tifs , & on les vit se répandre en con-
 fusion dans les différentes rues de la
 Ville , cherchant à se sauver ; mais
 tous les passages se trouvoient fermés,
 ou par leurs propres précautions, ayant
 eux-mêmes fait boucher les portes de
 la Ville , ou par des corps de réserve
 que le Duc de Nemours avoit disposés
 avant la bataille ; de sorte qu'on en fit
 un carnage horrible : le reste dut son
 salut plus à la lassitude de nos soldats
 qu'à leur pitié.

Cependant Bayard ayant été porté
 dans la Citadelle & y trouvant tout en
 confusion , s'étoit jetté tout sanglant
 sur un mauvais lit de soldats , plus
 inquiet du combat dont il entendoit
 le bruit , que de la blessure qui l'em-
 pêchoit de s'y trouver. Enfin on lui
 vint annoncer la victoire ; les sol-
 dats qui l'entouroient en foule , jugeant
 de son danger par le sang dont il étoit

couvert, menaçoient d'égorger tous les habitans & de réduire la Ville en cendres; enfin ils arrachèrent la porte du corps de garde; & l'ayant étendu dessus, ils le portèrent ainsi à une des maisons les plus apparentes de la Ville. Les portes étoient fermées; mais frappant en soldats vainqueurs, une Dame vint ouvrir toute en pleurs, & la frayeur sur le visage. Le Chevalier remarqua sa crainte, & voulant la rassurer: *Archers*, dit-il, *gardez l'entrée de cette maison, je sçaurai vous dédommager de votre part du pillage.* On le monta dans une chambre magnifique, & si-tôt qu'il y fut, la Maîtresse de la maison (car c'étoit elle qui étoit venue lui ouvrir) se jeta à ses genoux; » Monseigneur, lui dit-elle les larmes » aux yeux, ma maison & tout ce » qu'elle renferme vous appartient » par le droit de la guerre, & quoi- » qu'il me soit douloureux d'en abandonner la possession, je me soumet- » terai néanmoins sans regret à une » si grande perte, si je puis devoir à » votre générosité la vie de mon mari » qui s'est sauvé dans un Monastère, » la mienne dont vous êtes le maître, » & surtout l'honneur de deux filles.

1511.

» que j'ai cachées avec tout le foin
 » d'une mere tendre , mais qui ne
 » peuvent devoir leur salut qu'à vos
 » bontés.

Belle ac.
 tion de
 Bayard.

» Madame , répliqua le Chevalier ,
 » je voudrois pouvoir sauver toute la
 » Ville. J'ignore si j'échaperai de ma
 » blessure ; mais vous pouvez compter
 » que tant que je serai en vie , vos
 » biens & l'honneur de vos filles se-
 » ront en sureté : faites les venir. On
 les alla chercher dans le fond d'un
 grenier à foin , où leur mere les avoit
 cachées , pendant que deux Archers
 de Bayard furent prendre le Maître de
 la maison dans le Monastère où il s'é-
 toit réfugié , & le ramenerent chez lui.
 Ce Gentilhomme entra d'abord dans
 la chambre du Chevalier , dont le
 Chirurgien sondoit la plaie ; tous
 étoient attentifs à ce qu'il alloit dire de
 son état : leur vie , leur fortune , & leur
 honneur dépendoient de la vie de celui
 qui naturellement auroit pû être le
 destructeur de leur maison. Enfin le
 Chirurgien décida que la playe , quoi-
 que profonde , n'étoit point dangé-
 reuse. Mais on ne montra tant de
 joie du salut d'un ennemi ; on s'em-
 pressa à lui procurer toutes sortes

d'agrémens , & Bayard se vit , à cause de sa vertu & par l'inclination de ses Hôtes , maître plus absolu de la maison qu'il occupoit , qu'il ne l'eût été par la violence , & par le droit des armes.

Pendant que tout étoit tranquille en son logis , tous les quartiers de la Ville retentissoient de plaintes & de cris ; le soldat livré à l'avidité & à la fureur brisoit les portes des maisons , pilloir tout , & massacroit inhumainement les malheureux qui n'offroient point assez à leur cupidité ; les femmes , les filles désolées cherchant par tout des asyles , parvenoient quelquefois trop tard jusqu'aux Eglises , qui étoient les seuls qu'on respectât. Le Duc de Nemours qui avoit permis ces désordres par nécessité , couroit dans les rues pour empêcher , autant qu'il lui étoit possible , les meurtres & les violences ; mais ses ordres ne furent écoutés , que quand le soldat fatigué de carnage se vit chargé de butin. Alors ils revinrent tous sous leurs enseignes , & on visita les maisons pour en tirer les cadavres de ceux qui y avoient été égorgés. On en trouva jusqu'à vingt-mille que leurs meurtres

Barbarie
des François.

triers enterrent eux-mêmes hors de la Ville.

1511.

Le Duc de Nemours délivré de ces tristes soins, vint voir le Chevalier Bayard, suivi d'un foule d'Officiers qui admiroient sa conduite sans avoir eu la force de l'imiter. Plusieurs étoient ornés d'une partie du butin qu'ils avoient enlevé; mais ils s'en trouvoient bien moins parés que le Chevalier ne l'étoit de sa modération. Le Duc de Nemours ne cessoit de le louer & de répéter qu'il ne connoissoit ni rang, ni fortune, qu'il ne changeât avec jöye pour la vertu du Chevalier Bayard. Ce jeune Général, si digne de ses victoires & d'une fin plus heureuse que celle qui l'attendoit, termina sa premiere visite en donnant au Chevalier huit cent écus, que celui-ci donna aux deux Archers qui avoient gardé la porte de son logis.

Le Duc revint quelques jours après:
 « Guérissez-vous promptement, brave
 » Bayard, dit-il, nous avons besoin
 » de vous: il y aura, je pense, bataille
 » dans un mois. J'en serai, Monsei-
 » gneur, répliqua le Chevalier, fût-ce
 » en litiere: mon Général ne se bat-

» tra pas sans moi. Le Duc voulut
que son Chirurgien levât devant lui
l'appareil, & le voyant hors de tout
danger, il lui apprit que les ordres
du Roi l'obligeoient de partir avec
toute l'armée, pour retourner dans le
Milanez, que les Espagnols mena-
çoient d'inonder de leurs troupes :
» Je vous laisse ici, ajouta le Duc,
» avec une assez foible garnison ;
» mais les ennemis ont été trop mal-
» traités en la dernière occasion, pour
» oser rien entreprendre sur Bresse ;
» & à l'égard du soin de votre per-
» sonne, je m'en rapporte à la recon-
» noissance de vos Hôtes. Le Duc
prit ainsi congé du Chevalier ; l'ar-
mée partit, & celui-ci demeura plu-
tôt à cause de son extrême foiblesse,
que de sa blessure. Ses amis lui ren-
dant un compte fidèle de tous les
mouvemens des troupes, il comprit
que la bataille ne pouvoit se différer
long-tems : le chagrin le saisit ; il se
leva, essaya ses forces, & ne s'en
trouvant point assez pour agir, il
témoigna une inquiétude dont ses
gens s'alarmerent.

Le Chirurgien s'aperçut à sa playe
de l'état de son ame ; & craignant que

son imagination agitée ne détruisit
 1511. l'effet des remèdes, il lui promit de
 le mettre en état de partir dans deux
 jours, quoique sa blessure ne fût point
 encore fermée. Son Hôte & son Hô-
 resse le féliciterent de cette heureuse
 nouvelle ; mais il remarqua sans peine
 que leur joie, quoique sincère, étoit
 mêlée d'inquiétude. La générosité du
 Chevalier Bayard ne leur laissoit point
 craindre, qu'il usât de ses droits avec
 rigueur. Cependant le Duc de Ne-
 mours en rendant aux habitans de
 Bresse la jouissance de leurs biens, les
 avoit laissés exposés à payer telle ran-
 çon que l'on voudroit exiger d'eux.
 Ils étoient ainsi les prisonniers de
 guerre des Officiers, à qui leurs mai-
 sons étoient tombées en partage, &
 les Hôtes de Bayard, distingués jus-
 que-là de leur concitoyens, devoient
 néanmoins s'attendre qu'un homme
 tel que lui, peu favorisé de la fortune,
 & obligé d'entrer en campagne à la
 suite d'une maladie, exigeroit une
 somme d'autant plus forte, qu'ils lui
 étoient plus redevables de la distinc-
 tion.

Les autres Officiers François avoient
 vendu jusqu'aux meubles de leurs

Hôtes, sans que des rétributions si fortes eussent augmenté leur fortune, à cause de l'excès de leur dépense, qui les obligeoit de ruiner les autres en se ruinant eux-mêmes : cette conduite, depuis quelques jours, étoit le sujet de l'entretien & du chagrin des Hôtes de Bayard. Enfin le jour du départ étant arrivé, il fallut se déterminer à rompre le silence ; la Dame s'y résolut, & ayant été trouver le Chevalier, elle se jeta à ses genoux :
» Monseigneur, lui dit-elle, vous
» nous avez sauvé l'honneur ; &
» quand vous prendriez tous nos
» biens, ils seroient un foible
» échange d'un si grand bienfait ;
» pendant que nos voisins étoient
» exposés au meurtre & au pillage,
» nous n'avons reçu de vous que des
» marques de bonté & de douceur ;
» notre juste reconnoissance nous en-
» gage à publier que la maison où lo-
» geoit le Chevalier Bayard, a été
» la seule d'une malheureuse Ville li-
» vrée à la fureur du soldat, qui n'en
» a point éprouvé la violence ; vos
» gens mêmes, dignes d'un Maître si
» généreux, se montroient autant nos
» domestiques que les vôtres. Mais,

- » Monseigneur, quoique nous vous
 . 1511. » devons tout, que nous soyions vos
 » prisonniers & à votre discrétion,
 » il nous sera permis de desirer sans
 » ingratitude, qu'avec la vie & l'hon-
 » neur que nous tenons de votre
 » bonté, elle nous conserve un bien
 » médiocre, nécessaire pour le soutien
 » de cette famille. J'ai cru entrer
 » dans vos vues de générosité, en ne
 » vous offrant qu'un présent bien au-
 » dessous de ce que nous vous devons:
 • » je craindrois de méconnoître le prix
 » d'un aussi grand bienfait, si j'osois
 » en proposer la récompense. Elle lui
 » présenta en même-temps une boîte
 » remplie de ducats d'or. Le Chevalier
 » la regarda en souriant, & lui demanda
 » ensuite combien il y en avoit ; la
 » Dame interprétant mal cette question,
 » & craignant qu'il n'eût souri par mé-
 » pris, lui répondit avec émotion :
 » Monseigneur, il n'y a que deux mille
 » cinq cens ducats ; vous en méritez
 » davantage, & nous allons faire un
 » effort pour vous contenter. Non,
 » Madame, répliqua t'il, je ne veux
 » point d'argent ; la seule rançon que
 » j'exige de vous, c'est votre amitié
 » & celle de votre famille ; je suis

» venu chez vous sous le nom d'en-
» nemi ; vous m'y avez reçu avec
» toute l'humanité possible , & vos
» soins assidus ont sans doute contri-
» bué beaucoup à ma guérison ; ils
» vous acquittent envers moi , repre-
» nez vos ducats , & comptez que
» vous trouverez toujours en moi un
» serviteur & un ami.

1511.

Une générosité si rare causa plus de surprise encore que de joie à la Dame ; elle se mit une seconde fois aux genoux du Chevalier , le conjurant d'accepter le présent qu'elle lui offroit , & l'assurant que leur fortune n'en souffriroit point. « Puisque vous
» le voulez , reprit Bayard , je ne
» vous refuserai pas ; mais ne pour-
» rois je pas avoir l'honneur de saluer
» vos filles ? Elle les alla chercher aus-
si tôt , & pendant son absence le Che-
valier sépara les ducats en trois parts ,
deux de mille & une de cinq cens du-
cats. Les demoiselles étant arrivées ,
il les remercia de leur attention à lui
tenir compagnie , & à soulager son
ennui. « Je voudrois bien , ajouta-
» t'il , vous témoigner ma reconnois-
» sance ; mais les gens de guerre
» comme moi , n'ont pas communé-

ment des bijoux propres aux Dames.

1511. • A la place, Madame votre mère
 „ m'a donné le moyen de m'acquitter;
 „ voilà deux mille cinq cens ducats
 „ que j'ai reçus d'elle; je vous en donne
 „ à chacune mille pour aider à vous
 „ marier : pour les autres cinq cens
 „ ducats, je les destine aux pauvres
 „ Religieuses de cette Ville qui ont
 „ été pillées, & je vous prie de vous
 „ charger d'en faire la distribution.

Les deux Demoiselles, qui comptoient peu sur un pareil présent, le prièrent d'accepter de leur part des bracelets de cheveux, mêlés d'or & d'argent, avec une bourse de satin, ouvrages qu'elles avoient travaillés sous les yeux pendant sa maladie.
 „ J'accepte, leur répondit-il, ces
 „ marques de vos bontés, & je les
 „ porterai tant qu'ils dureront. Le Seigneur d'Aubigny, qui devoit partir de Bresse en même temps que lui, arriva dans l'instant, & le peu de surprise qu'il fit paroître au récit d'une action si généreuse, fut pour Bayard un éloge plus délicat & plus décent, que tout ce que l'étonnement auroit pu lui faire dire de flatteur. Le Chevalier quitta Bresse avec ce Seigneur, em-

portant, au lieu du butin dont s'étoient chargés tous les Officiers François, l'estime, l'amitié de ses Hôtes, l'admiration de tous les Citoyens, & l'honneur de faire répéter sans cesse, que la seule maison heureuse, dans une Ville livrée à toutes les horreurs de la guerre, étoit celle qui avoit servi d'asile au Chevalier.

Lorsque Bayard arriva à l'Armée, elle étoit occupée au siège de Ravenne. Le Duc de Nemours l'avoit entrepris pour obliger les Espagnols à accepter la bataille, sçachant qu'ils s'étoient engagés à la secourir. Elle devenoit de jour en jour plus nécessaire : les forces des ennemis augmentoient, pendant que celles des François se soutenoient plus par leur réputation que par leur nombre. Les Espagnols se trouvant obligés de tout risquer pour sauver Ravenne, trouverent moyen de se poster si avantageusement, que, coupant les vivres à notre Armée, elle ne pouvoit ni continuer le siège, ni décamper sans danger d'être battuë par des ennemis supérieurs & retranchés à loisir.

Ce qui augmenta le péril, fut la déclaration inattendue de l'Empereur

en faveur de nos ennemis ; ce Prince après avoir balancé long-tems entre ce qu'il devoit à ses sermens & ce qu'il desiroit par caprice & par inconstance , avoit signalé sa défection par un ordre secret à ses troupes , qui servoient dans l'Armée Françoisse , de se retirer sur le champ. Cet ordre tomba heureusement entre les mains du Capitaine Jacob , un des principaux Chefs des Allemands , devenu d'abord François par intérêt & ensuite par inclination. Son amitié pour le Chevalier Bayard ne lui permit pas de lui dissimuler l'ordre qu'il venoit de recevoir , & le lui expliquant avec difficulté , à cause de la différence de son langage , il lui fit néanmoins comprendre l'extrême danger de l'Armée , si les Allemands , qui en formoient la meilleure partie , se retiroient avant la bataille.

Le Chevalier Bayard se hâta d'aller rendre compte au Duc de Nemours de ce qu'il venoit d'apprendre. " Je „ sçavois , lui dit ce Prince , que la „ bataille étoit inévitable , & je crai- „ gnois tout de l'Empereur , excepté „ une pareille trahison. Si les Lan- „ quenets nous quittent , il faut se

» résoudre à périr. S'adressant ensuite
au Capitaine Jacob, ce Général le
conjura de lui garder un profond se-
cret, & sur le champ le Conseil de
guerre fut assemblé. « Vous sçavez,
» Messieurs, leur dit-il, que, depuis
» que j'ai l'honneur de commander
» l'Armée, on n'a manqué ni de cou-
» rage, ni de conduite, ni de bon-
» heur; les succès les plus favorables
» ont suivi toutes nos entreprises :
» cependant nos ennemis, revenus de
» leur consternation, nous environ-
» nent de toutes parts; ceux mêmes
» que nous tenons assiégés, nous sont
» devenus formidables, & nos lâches
» alliés, pour qui nous avons vaincu,
» concourent avec eux pour hâter no-
» tre ruine. Ainsi nous avons à crain-
» dre le tems qui diminue nos forces,
» l'Armée Espagnole qui nous obser-
» ve, les troupes enfermées dans Ra-
» vennes, & la plus grande partie de
» celles qui doivent combattre pour
» nous. Je connois le danger où nous
» sommes; je vous l'expose, & ne
» veux décider qu'avec vous, des
» moyens de l'éviter ou de périr avec
» gloire. »

Après ce discours, il fut aisé de

■■■■■ pénétrer les desseins de l'Empereur;
 A. S. I. I. que le Duc de Nemours ne jugeoit
 pas à propos d'expliquer nettement,
 dans la crainte de décourager les
 troupes. La Palisse & d'Alégre parle-
 rent tous deux en vrais François & en
 grands hommes, & conseillèrent la
 bataille. D'autres s'y opposèrent, re-
 présentant les inconvéniens d'une dé-
 faite au milieu d'une multitude d'en-
 nemis, & sans issue pour échapper à
 leur poursuite. Le Duc de Nemours
 avoit à conserver l'Armée du Roi, &
 la réputation que lui avoient donnée
 ses victoires. La diversité des avis le
 troublant : & vous Bayard, dit-il,
 » que pensez-vous ? Dans une autre
 » circonstance, Monseigneur, répon-
 » dit-il, je ne hasarderois pas mon
 » sentiment. Arrivé seulement depuis
 » hier, l'état des ennemis m'est ab-
 » solument inconnu ; mais il me suffit
 » de sçavoir quel est le vôtre pour
 » conclure à la bataille : on ne doit
 » jamais risquer une pareille action,
 » que dans le cas d'un avantage assuré
 » ou d'une nécessité urgente ; vous
 » êtes dans cette dernière situation ;
 » environné d'ennemis, vous ne pou-
 » vez leur échapper qu'en les battant,

« & il ne vous reste d'asile que dans la
« victoire. Il faut, ou combattre, ou
« vous rendre; tous les chemins à la
« retraite sont fermés. Votre camp est
« dépourvu de vivres & de fourages,
« nos soldats qui manquent de pain,
« manqueront bientôt de force & de
« courage, & la plûpart de nos che-
« vaux qui se nourrissent de feuilles de
« saules & de mauvaises herbes, meu-
« rent chaque jour par milliers. Nous
« pouvons encore combattre pour
« nous conserver & pour vaincre;
« dans deux jours nous ne combat-
« trions plus que pour périr. L'Italie
« est perdue, il est vrai, si nous som-
« mes vaincus; mais si nous demeu-
« rons ici dans l'inaction, nous nous
« perdons avec elle. Au reste, nous
« pouvons réparer une partie de nos
« désavantages par la sagesse de nos
« mesures; la nécessité où nous som-
« mes réduits, ne doit que nous en-
« gager à plus de réflexions: ce n'est
« point par la témérité qu'on supplée
« à la bonne fortune, ni par le déses-
« poir qu'on remédie à une situation
« désespérée. D'ailleurs, si nous vou-
« lons bien considérer tout ce qui
« nous menace, du même œil que

nous en étions échappés, il seroit
 1511. aisé de reconnoître qu'à l'exception
 de la diserte de notre camp, les
 apparences sont plus contre nous
 que les effets. Laissons nos ennemis
 dans l'erreur là-dessus; profitons-en
 pour triompher avec plus de faci-
 lité de gens qui croient nous vain-
 cre sans peine: combien de fois avec
 des forces inégales les avons-nous
 réduits à fuir? Nous attaqueroient-
 ils, s'ils n'y étoient forcés? Une
 victoire nous sauvera tous, & avec
 nous le Milan:z entier. Oui, il me
 semble déjà voir ces fiers ennemis,
 si superbement armés, si prévenus
 de leurs forces, accoutumés au repos
 & à l'abondance, plongés depuis un
 an dans les délices de la Romagne,
 persuadés que leur nombre suffit
 pour nous effrayer, céder à la sage
 conduite de nos Généraux, & li-
 vrer l'Italie au courage déterminé
 de nos Soldats.

Le Seigneur de la Palisse applaudit
 au sentiment de Bayard, qui étoit le
 sien; Lautrec se joignit à eux & fut
 suivi par Louis de Brezé, Grand Sé-
 néchal de Normandie, par Jacques de
 Crussol, & par une grande partie de

ceux mêmes qui avoient été d'abord d'un avis contraire. Le Duc de Nemours annonça la résolution de donner bataille par une triple décharge de son artillerie, & quoique la brèche fût peu considérable, l'assaut fut ordonné. On n'espéroit pas emporter ainsi d'emblée une Ville bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison ; mais il ne restoit que ce moyen d'attirer plutôt les Espagnols à la bataille ; & un seul jour devenoit d'un grand prix pour les François dénués de vivres. L'assaut fut terrible, les ennemis se défendant avec beaucoup de valeur. Six fois les François revinrent à la charge, & six fois ils furent repoussés ; enfin le Duc de Nemours voulant épargner ses troupes, & sçachant que les ennemis, inquiets de cet assaut, étoient résolus de lui donner bataille le lendemain, il fit sonner la retraite pour s'y préparer.

Le soir même, ce Général assembla chez lui les Chefs de l'armée, & convint avec eux qu'il étoit absolument nécessaire de sçavoir la disposition des ennemis. Se tournant vers Bayard : „ Chevalier, lui dit-il, avant votre arrivée en ce camp, les Espagnols

„ s'informoient souvent si vous y
 „ étiez, témoignant par cette inquié-
 „ de, l'estime qu'ils font de votre per-
 „ sonne: je voudrois que vous allassiez
 „ vous-même leur donner de vos nou-
 „ velles, & par une forte escarmou-
 „ che les obliger à se mettre en batail-
 „ le, pour examiner leur disposition.

Bayard aussi reconnoissant du choix de son Général, que s'il en eût été peu digne, lui promit d'aller le lendemain de bonne heure aux ennemis, & de lui en rapporter des nouvelles certaines. Pour remplir le dessein du Duc de Nemours, il résolut d'y mener avec lui sa compagnie toute entière, chaque homme d'armes ayant ses archers, qui formoient un gros Corps de Cavalerie,

Gaston avoit pour Lieutenant de sa compagnie & pour Favori un Officier célèbre par son courage, qui le portoit quelquefois aux actions les plus téméraires. La jeunesse du Duc de Nemours lui faisoit excuser ces sortes de fautes, & c'étoit beaucoup, qu'avec tant de valeur & de vivacité, il ne les commît pas lui-même. Cet Officier se nommoit le Baron de Bearn: il jouissoit d'une fortune considérable, & sa
 générosité

générosité la rendant commune avec ses amis, il en avoit un grand nombre; la haute valeur & la vertu du Chevalier Bayard obtenoient son estime & son admiration; mais plus ce Guerrier lui paroissoit digne de servir d'exemple, plus il lui sembloit glorieux de pouvoir l'égaliser. La préférence que le Duc de Nemours venoit de lui donner, piquant son émulation, il convint secrètement avec ses amis de partir avant le jour, & de prévenir ainsi Bayard, en portant l'alarme dans le camp des ennemis. Le Chevalier de son côté, mit de bonne heure sa troupe en bon ordre; le bâtard du Fay, son guidon, prit avec lui trente Archers, pour passer la rivière du Ronco, au dessus de l'Artillerie des Espagnols, & de-là pénétrer dans leur camp le plus avant qu'il leur seroit possible. Pierre Pont, son Lieutenant devoit suivre ce dernier avec trente hommes d'armes, afin de le soutenir quand il seroit nécessaire; mais de commencer par attaquer les ennemis, pour les occuper en deux endroits.

Bayard avec le reste de sa Compagnie formoit un troisième corps, se

de son côté & en désordre : *Avancez, Compagnons*, s'écria-t'il, *il est tems de secourir les nôtres ; & s'adressant aux fuyards : demeurez, hommes d'armes*, leur disoit-il, *vous avez bon secours*. En même tems il se jette sur les Espagnols, les met en fuite, passe la riviere & arrive avec eux dans leur camp ; l'armée entière avoit pris les armes, & étoit disposée comme si on alloit livrer bataille. Bayard en reconnut la disposition, & attaquant l'Infanterie, dont la résistance l'exposoit peu, il enfonça plusieurs bataillons, renversa des tentes, & mit le feu en plusieurs endroits du camp ; mais voyant venir à lui un corps de trois cens Gendarmes au grand trot, il commença la retraite fort loin d'eux, afin qu'ils fussent seuls à le combattre & à le poursuivre, ce qu'ils ne firent que jusques sur le bord de la riviere, qu'il repassa sans avoir perdu un seul homme.

Le Duc de Nemours, instruit de la défaite du Baron de Bearn, avoit blâmé hautement sa présomption & sa témérité, & dans la crainte qu'il n'eût fait essayer un affront au Chevalier Bayard, il s'étoit avancé en personne pour le seconder ou le secourir ;

mais ce Prince apprenant sa victoire, & le bonheur de sa retraite, accourut l'embrasser pour le récompenser de sa conduite, & donner en même-temps une leçon au Baron de Bearn sur son imprudence : *C'est à vous*, dit-il, *Monsieur Bayard, mon ami, & à vos semblables, qu'il convient d'escarmoucher ; vous allez sagement & vous revenez de même.*

1511.

Les Chefs de l'armée environnant le Chevalier Bayard ; il rendit compte de l'état des ennemis, de l'alarme qu'il leur avoit causée, & de ce qu'il avoit pu conjecturer de leur disposition prochaine pour la bataille, que le Duc de Nemours, sur son rapport, jugea à propos de différer jusqu'au lendemain, jour de Pâques. Aussi tôt que ce dessein fut confirmé, on employa le reste du jour & la nuit entière à rouler l'artillerie, & à faire des ponts sur le Ronco pour passer l'Infanterie : tout étoit en mouvement dans notre armée. Les Chefs faisoient porter leurs ordres de tous côtés ; les hommes d'armes préparoient leurs armes & leurs chevaux, & l'Infanterie, dont le Duc de Nemours se promettoit de faire plus d'usage que dans les

batailles précédentes, se mettoit en état de répondre à la confiance du Général. Le Capitaine Jacob, ce même Chef des Lansquenets, qui avoit sauvé l'armée en y retenant les troupes de sa Nation, Molart commandant un grand nombre d'Avanturiers, jusques là invincibles dans le combat, mais cruels après la victoire, passerent la nuit avec Bayard, conférant ensemble sur ce qu'ils devoient faire le lendemain; car les ordres des Généraux ne sont jamais si précis, que les événemens d'une bataille ne dépendent le plus souvent de la capacité des principaux Chefs.

Enfin le jour parut, & trouva tous les travaux achevés & les deux armées sous les armes; alors Bayard & les Officiers de sa Compagnie se rendirent auprès du Général, qui déclara le bâtard du Fay, Guidon du Chevalier, Chef de tous les Guidons de l'armée, & le chargea de la garde d'un pont, afin d'empêcher la garnison d'une Place voisine de venir au secours des Espagnols. Le Duc de Nemours montant ensuite à cheval avec les Seigneurs de Lautrec, d'Alégre, Bayard, &c. se promena sur le

bord de la riviere, presque vis à-vis d'une troupe de Seigneurs Espagnols qui marchaient sur l'autre rive. Ils se considérèrent quelquetems, le Duc de Nemours attirant les regards par sa bonne mine & par la magnificence de ses habits & de ses armes : sa tête étoit découverte, comme n'ayant encore rien à craindre, & les soldats qui venoient admirer son air noble & guerrier, regardoient comme un présage assuré de la victoire, la confiance & la joie qu'il faisoit paroître. Ce Général arriva avec sa suite sur une petite éminence : *Bayard*, dit-il, *nous voilà en belle butte ; des Arquebuziers cachés à l'autre bord nous choisiroient à leur aise.* Cette remarque donnant de la crainte à Bayard pour le jeune Prince, il s'avança plus près du bord, & fit signe aux Espagnols de l'écouter.

Messieurs, leur dit-il, *vous êtes aussi exposés que nous, & vous vous promettez de même, en attendant que le beau jeu commence ; convenons de ne tirer aucun coup d'arquebuse de part & d'autre.* Un Espagnol lui répondit : *Je suis Pedro du Pas, Chef des Gendarmes : quel est l'Officier qui me parle ? C'est Bayard*, répliqua le Chevalier. Aussi-

Discours
de Bayard
aux ennemis.

1511.

tôt qu'il se fut nommé, tous les Espagnols lui témoignèrent à l'envi leur estime, & consentirent à ne point tirer. Ils demanderent ensuite quel étoit ce Seigneur, dont les armes & les habits étoient si éclatans. Bayard leur ayant appris que c'étoit son Général, le Duc de Nemours lui-même, le neveu de son Roi & le Frere de leur Reine, ils le saluerent avec respect & se retirerent. Le Duc qui n'étoit venu que pour observer les ennemis, apercevant la plus grande partie de son Infanterie au milieu de la riviere, & l'autre déjà passée, la passa lui-même à gué, & apprit que le Capitaine Mollart, impatient de joindre les Espagnols, avoit marché sans ordre & entraîné avec lui tout le reste de l'Infanterie, que le Général trouva dans les mêmes postes qu'il lui avoit destinés.

Bataille de
Ravenne.

On a vu dans la vie d'Yve d'Alégre la disposition de notre armée. Le Duc de Nemours placé au centre de la bataille, ne croyant pas que la mêlée commençât de son côté, n'étoit accompagné que d'un petit nombre de Seigneurs & d'environ deux cents hommes d'armes ; ce fut lui néanmoins que Fabrice Colonne vint atta-

quer avec un grand Corps de Cavalerie séparée en deux Escadrons; le Duc de Nemours alloit à la charge avec fûrie, lorsque Bayard lui fit remarquer que les ennemis vouloient l'envelopper, & qu'il devoit aussi séparer sa troupe en deux. On se mit là, & les François se soutinrent assez de tems, malgré l'inégalité du nombre, pour donner à Yvè d'Alégre celui de leur amener du secours. Alors les ennemis reculerent & céderent la victoire au Duc de Nemours. Ce Prince vouloit pour-suivre les fuyards; mais le Chevalier & Louis d'Ars craignant que sa personne ne fût trop exposée, le conjurerent de songer seulement à rassembler ses gens d'armes, pour soutenir l'Infanterie qui étoit aux mains avec celle des ennemis; & ces deux Officiers se chargerent d'achever la défaite de leur Cavalerie.

Le Duc de Nemours privé des conseils de Bayard, animé par la joie d'une victoire si nécessaire au bien de l'Etat & au salut de l'armée, excité par les efforts qu'il venoit de faire, écoura trop son ardeur, & voulant ajouter à son triomphe la gloire de l'avoir achevé, il alla se précipiter au

1511.

Le Duc de Nemours est tué après avoir gagné la bataille.

milieu d'un gros bataillon d'Infanterie, qui s'étoit soutenu malgré le défordre général, & qui n'étant plus en état de disputer la victoire, se retiroit sans avoir été vaincu. Le Duc de Nemours s'étant jetté au milieu de leurs piques, fut percé de coups, & tomba mort sous les pieds des chevaux. Le bataillon continua sa marche, & rencontra à quelque distance le Chevalier Bayard qui revenoit de la poursuite des fuyards; il avoit avec lui environ quarante hommes à moitié désarmés & épuisés de fatigues: cependant il vouloit combattre, lorsqu'un des Capitaines Espagnols sortant des rangs, lui dit: *Seigneur, qui voulez-vous entreprendre contre de braves gens que la victoire a épargnés, contentez-vous de l'avoir obtenue, & laissez-nous la vie que Dieu nous a sauvée.* Le Chevalier y consentit, à condition qu'on lui donneroit les Enseignes qui lui furent livrées. Il rentra dans le camp avec ce nouveau trophée; mais au milieu de tant de gloire, ce brave homme si tendrement attaché au Duc de Nemours, témoigna la plus vive douleur, & arrosa de ses larmes les lauriers qu'il venoit de cueillir.

- Le commandement de l'armée avoit été déferé au Seigneur de la Palisse, 1511. ce Guerrier égaloit le Duc de Nemours en courage, & le surpassoit en prudence ; il fit observer une discipline plus sévère à l'armée, & Ravenne s'étant soumise, ce Général arrêta lui-même, & fit pendre sur le champ un Avanturier, nommé Jacquin, qui avoit pillé contre ses ordres ; mais quelques bonnes que fussent les intentions du Seigneur de la Palisse, la désertion de tous les Lansquenets & des Italiens de son armée l'ayant réduite à quatre mille hommes, les vainqueurs se trouverent forcés d'abandonner la campagne aux vaincus, & de se retirer dans Pavie, où la Palisse prévoyant qu'il seroit attaqué dans peu, fit faire un pont sur le Tesin, pour se retirer s'il étoit possible.

Le commandement est déferé à la Palisse.

Les Suisses déclarés depuis peu pour le Pape & la Ligue, tournerent vers Pavie, surprirent le Château, & entrèrent par-là dans la Place. L'Infanterie Françoisé les attendoit en bataille ; elle essaya leur premier choc avec beaucoup de courage, & pendant qu'elle se retiroit par le pont avec l'artillerie, Bayard arrêta les

1511. Suisses deux heures entières avec trente hommes d'armes seulement; il eut d'abord deux chevaux tués sous lui, & sur le point d'achever sa retraite, comme il faisoit rompre le pont pour n'être point suivi, il reçut un coup de fauconneau entre l'épaule & le col, qui lui emporta la chair jusqu'à l'os. La grandeur de la plaie & le sang qui en sortoit en abondance, effrayèrent les Gendarmes qui le crurent blessé à mort. Il les rassura lui-même, en leur disant que ce n'étoit rien; mais pour étancher le sang, il se fit faire une compresse avec de la mousse & du linge, & se contentant d'un appareil aussi singulier, il continua la retraite, gagnant ainsi A'lexandrie, d'où nos troupes ne pouvant plus subsister dans le Milneze, revinrent dans la suite en France, & furent dispersées dans les Villes voisines des Alpes.

Bayard guéri de sa blessure, prit la route de Grenoble, pour jouir du plaisir de revoir sa famille, & dans l'idée que l'air natal contribueroit à raffermir sa santé. L'Evêque de Grenoble apprenant son arrivée, alla au devant de lui avec toute sa famille; la Noblesse de la Ville, que la réputation de Bayard honoroit, voulut les accom-

gagner ; ils furent joints par des Magistrats & des Ecclésiastiques ; les Dames mêmes, aussi déterminées par l'exemple & par la curiosité, que par l'estime, voulurent venir à la rencontre du Chevalier Bayard, dont on leur avoit raconté tant de merveilles.

Il entra dans la Ville avec ce nombreux cortège, faisant dire avec plus de justice qu'on ne le dit de ces Conquérans, dont la gloire étoit l'effet de leur puissance & quelquefois de leurs crimes : c'est ainsi que se fait honorer la vertu. Mais la joie que cauçoit le retour du Chevalier Bayard, fut bientôt troublée par une maladie dangereuse dont il fut frappé ; elle étoit accompagnée d'une fièvre continue, qui dans un tempéramment bouillant & plein de feu excitoit de violens transports. Les Médecins du pays appelés par l'Evêque de Grenoble vinrent bientôt en augmenter le péril. On ne le lui cacha pas, & connoissant lui-même son état : *Mon Dieu, s'écrioit-il, ma vie est entre vos mains ; mais ne m'avez-vous sauvé de tant d'autres & de tant de batailles, que pour me laisser mourir dans mon lit comme une femme ?*

L'Evêque de Grenoble & tout son

reproches de Bayard. Cette femme alléguait la misère, excuse valable pour le peuple, & l'impuissance où elle s'étoit trouvée de marier sa fille, n'ayant point de bien : *Combien vous demandez-on pour cela*, dit Bayard ? *Six cens francs*, répondit-elle. Il les donna sur le champ, ajoutant deux cens autres livres pour les habits de la fille & pour aider la mère à subsister. Cette action dont la probité du Chevalier Bayard étoit le principe, mérite peut-être plus d'éloges que tous les exploits militaires.

Ferdinand Roi d'Arragon vivoit encore, & l'Europe ne pouvoit être en paix. A peine vit-il les François chassés de l'Italie & par-là sa puissance affermie dans le Royaume de Naples, qu'il songea à exécuter un dessein formé depuis long tems, & qu'il attendoit avec impatience l'occasion de faire éclater. Jean d'Albregnoit sur le Royaume de Navarre, & ce Prince né François, s'étoit toujours montré zélé partisan du Roi & de ses intérêts; il avoit adhéré comme lui au Concile de Pise, & s'étoit déclaré contre le Pape, sinon avec autant d'effort, au moins avec plus d'animosité.

Comme ordinairement les plus foibles ont plus à craindre de l'injustice & de l'ambition, le Pontife n'osant employer les foudres de l'Eglise sur un aussi grand Roi que Louis XII. les lança toutes sur la tête de Jean d'Albret; mais pour n'en pas commettre l'effet, en montrant qu'il n'osoit frapper le plus fort, il ajouta un nouveau prétexte à celui qui l'animoit réellement

I 5 1 1.

Ce fut la protection que le Roi de Navarre accordoit au Chapitre de Pampelune, en faveur de son frere le Cardinal Amanjeu d'Albret, élu Evêque de cette Capitale, malgré la promotion du Cardinal Facio à cette même dignité. Le Pape qui l'avoit faite, la soutint avec hauteur, & mit le Royaume de Navarre en interdit. Jean d'Albret avoit plus d'esprit que de fermeté, & connoissoit mieux ses droits que les moyens de les défendre; il se récria contre l'attentat du Pape, demanda du secours au Roi de France, & négligea d'employer ses propres forces.

Le Roi de Navarre demande du secours au Roi.

Pénétrant les desseins du Roi d'Arragon, il ne prit pour s'y opposer que des moyens doux & lents, toujours dangereux avec un ennemi de mau-

vaïse foi , que l'activité & la force
 1511. seules peuvent ramener à la justice. Il
 envoya coup sur coup des Ambassa-
 deurs à Ferdinand , & ce Prince ap-
 prit d'eux la foiblesse & la crainte de
 son ennemi , plutôt que sa résolution
 & le pouvoir de se défendre. Mais
 comme il falloit donner une réponse
 à ces Ambassadeurs , Ferdinand de-
 manda , pour sûreté de l'accommode-
 ment entre Jean d'Albret & lui , tou-
 tes les Places fortes du Royaume de
 Navarre, le fils aîné de ce Prince pour
 être élevé à la Cour de Castille , & le
 rétablissement du Comte de Beau-
 mont , fils de ce fameux Comte de
 Lerin , ennemi juré de la Maison de
 Grammont , & dont la révolte si fu-
 neste pour le Royaume de Navarre
 fit connoître qu'on doit s'opposer à
 la trop grande élévation des maisons
 particulières , & surtout au progrès
 des animosités qui naissent entr'elles.

La Cour de Navarre rejetta avec
 hauteur les propositions du Roi d'Ar-
 ragon , qui voulant donner à la con-
 duite la plus violente un air de mo-
 dération , parut se contenter de quel-
 ques troupes que lui fourniroit le Roi
 de Navarre pour faire la guerre à la-

France; mais il persistoit dans la résolution d'avoir à sa Cour l'héritier de la Couronne & les six meilleures Places du Royaume. 1514

Jean d'Albret proportionnant dans son idée les secours que lui fourniroit Louis XII à son besoin, & à l'attachement qu'il témoignoit pour ce Monarque, eut pouvoir éviter de tomber dans l'esclavage du Roi d'Aragon, & déclara que puisqu'on abusoit à ce point de sa situation, le sort des armes en décideroit. A peine cette réponse fut-elle rendue au Conseil de Ferdinand, que le Duc d'Albe & le Comte de Lerin parurent avec une armée composée de bonnes troupes, & des Navarrois rebelles qui suivoient ce dernier; ils fondirent ensemble sur quelques gens de guerre, que le Roi de Navarre avoit dispersés aux environs de Pampelune; & croyant le surprendre dans cette Capitale, ils s'y rendirent en diligence & la prirent; mais le Roi s'étant sauvé, se réfugia en France, où il vint apprendre lui-même à Louis XII. la perte de ses États & le danger qu'il avoit couru.

La première impression d'un malheur aussi grand que celui qui l'accab-

s'opposer aux desseins de
& des Anglois sur cette P
toutes ensemble entrèrent
varre, sous les ordres de
bre.

Ce Prince avoit pour
ceux d's Généraux Franç
roient le plus distingués d
res d'Italie, comme la Pal
Foix, Comte de Lautrec, l
Bavard, &c. Les Ducs de
de Longueville suivis c
Nobles voulurent être de
dition; mais la division
entre les deux Princes
commandement de l'arm
leur envoya pour Général
çois de Valois Comte d'A
héritier présomptif de la C
qui régna depuis avec plu

Le Duc d'Albe à la bataille , ajoutant pour l'y engager , que sa réputation & l'avantage de se mesurer avec un grand Capitaine lui avoient fait trouver beaucoup d'agrément dans cette expédition.

Le Duc d'Albe aussi sage & aussi vaillant , mais moins cruel que son fils , si fameux depuis sous Charles V. & le Roi Philippe II. fit répondre au Comte d'Angoulême que son estime l'honoroit infiniment , mais que les ordres du Roi , son Maître , l'empêchoient d'accepter sa proposition. Le refus de ce Général & les précautions qu'il prit pour éviter le combat , faisant connoître que la guerre pourroit traîner en longueur , on sépara l'armée en trois corps. Le Roi de Navarre , avec le plus considérable , prit Burgui ; & cette conquête lui ouvrant le chemin de Pampelune , il forma le siège de cette Place.

Le Duc d'Albe voyant que les premiers succès de ce Prince lui avoient rendu la meilleure partie de ses Etats , décampa de S. Jean-Pied-de-Port , où il étoit avec un camp volant , fit une diligence extraordinaire , arriva le premier à Pampelune , y mit une forte

de venir au-devant du D
comme il le pouvoit aisé
saisir des défilés des moi
d'enfermer ce Général en
te d'Angoulême & lui. A
faute & le secours dont le
avoit muni la Place , le
varre l'assiégea avec le Se
Palisse , dont la sagesse &
pureté prévaloir sur l'inc
malheur de Jean d'Albret

A peine cette entrepr
formée , que la disette cor
faire sentir dans le camp
gnols occupant les princi
des environs , arrêtoient
s'opposoient aux fourage
loient sans cesse nos troup
teau considérable frapé d

partis. Le Roi de Navarre ordonna au Chevalier Bayard d'en faire le siège, pour faciliter l'entrée des vivres de ce côté-là.

Ce Capitaine prit sa compagnie d'hommes d'armes, tous les Archers, les Avanturiers du Capitaine Bonnaval, & huit cens Lanfquenets, de ceux que le Duc de Suffolk commandoit dans l'armée : avec ce petit corps d'armée il marcha vers le Château, & sur le refus que le Gouverneur fit de se rendre, on le battit à coups de canon. La brèche fut en état au bout d'une heure, & le Chevalier ordonna aux Lanfquenets de monter à l'assaut ; mais cette troupe, en tout temps aussi indocile qu'intéressée, refusa d'obéir si on ne lui donnoit la paye comme après une victoire : Bayard répondit que si les Lanfquenets emportoient le Château, il leur accorderoit volontiers cette gratification ; ceux-ci refusant de marcher, les Avanturiers prirent leur place, & monterent à l'assaut avec beaucoup de résolution ; mais ils furent repoussés trois fois & obligés de se retirer. Bayard fit de nouveau battre la brèche, voulant tenir les Assiégés attentifs sur cet en-

1511.

droit. Puis faisant prendre quarante hommes d'élite par un Officier de confiance, il lui ordonna d'escalader une forte Tour, pendant qu'il recommenceroit l'assaut. Ayant mis de cette façon les ennemis entre deux feux, ils furent tous taillés en pièces & le Château mis au pillage.

Les Lansquenets voyoient à regret le partage du butin entre les Gendarmes & les Aventuriers, ils députerent quelques-uns de leurs Officiers à Bayard, pour lui en demander une partie, ou la double paye qui leur avoit été promise, puisque le Château étoit pris. Justement indigné de leur audace, le Chevalier leur fit répondre que leur désobéissance fondée sur l'intérêt, ne pouvoit être mieux punie que par l'intérêt même, & que ayant été simples spectateurs de l'assaut & du péril, ils devoient aussi l'être du pillage.

Cette réponse parut d'abord les irriter, & chacun d'eux se plaçant sous son drapeau, ils vouloient prendre un air de mutins; mais voyant que Bayard loin de songer à les apaiser, les menaçoit de leur faire passer sa Gendarmerie sur le ventre, ils se sou-

mirent

mirent & revinrent au camp avec lui.

Le Duc de Suffolk, Anglois de Nation, étoit Général des Lansquenets & ami particulier de Bayard, qui lui fit une forte réprimande, & ce corps rebelle eut depuis pour lui plus respect que pour ses Officiers mêmes. Il lui fut avantageux dans la suite d'avoir scû leur en inspirer ; car ayant à les conduire souvent en des expéditions difficiles, il eut besoin de toute son autorité pour les contenir. Le mécontentement étoit général parmi les troupes. Le siège de Pampelune traînoit en longueur, & les obstacles augmentoient chaque jour. La Ville étoit assiégée, mais on pouvoit dire que l'armée Françoisse se trouvoit bloquée par les différens partis de l'armée Espagnole qui occupoient tous les passages : on manquoit de munitions & de vivres, ainsi que de moyens pour en avoir.

Le Roi de Navarre, à qui la vengeance & ses premiers succès avoient fait croire cette expédition aisée, désespéré des pertes dont on venoit à chaque instant lui rendre compte, & de la situation de l'armée, fit donner un assaut furieux à la Ville, ne voyant

l'opiniâtre résistance des
le Roi de Navarre tout
fang , & digne ce jour-là
leure fortune, revint avec
rente déplorer le malheu
ritude de braves soldats q
de périr , & le danger de
roient. Ce danger venoit c
par l'arrivée subite du Du
à la tête de six mille ho
jointes aux troupes répand
environs de Pampelune
une armée considérable.

Bayard avoit donné
second assaut , pour prof
fordre où le premier avoi
les Affligés : il fallut l
pour concerter les moyen
siège avec moins de risqu
trer en France. Les défilé

Roi. Ce Prince en rentrant dans son Pays avoit mis tout à feu & à sang. 1511.

Comme si ses malheureux sujets avoient été coupables de son infortune & de la perfidie de Ferdinand, il arracha les arbres, détruisit les moissons, abbatit les maisons, fit jeter les provisions qui étoient déjà amassées, & mérita par cette inhumanité les maux affreux dont sa personne & son armée furent affligées à leur retour. Ce fut une occasion pour Bayard de représenter quelles étoient les suites ordinaires de ces principes barbares, tendant à ruiner des peuples qui peuvent devenir les vôtres, ou à se ruiner soi-même si on ne les soumet pas. Le siège de Pampelune fut donc levé avec une confusion extraordinaire; le soldat affamé, à qui l'on refusoit du pain, refusoit à son tour d'observer l'ordre & la discipline. Mais les maux redoublèrent quand l'armée fut en marche : les chevaux manquant pour l'artillerie, on fut contraint d'enclouer de gros canons; une partie du bagage fut abandonnée : plusieurs soldats accablés de fatigues, laissèrent leurs armes, & périrent pour la plupart ou de misère, ou par les coups des Monta-

1511. gnards, qui chargerent l'arrière garde & tuerent un grand nombre d'Allemands. Au milieu de cette désolation générale, le Chevalier Bayard fut presque le seul qui conserva de la tranquillité; il étoit cependant réduit comme les autres à du pain de millet; mais sa compassion pour le malheur d'autrui diminuoit le sien.

L'Angle-
terre se dé-
clare contre
la France.

Autant on avoit témoigné d'empressement pour obéir au Roi de Navarre, qui ordonnoit le dégât de son Pays, autant on témoigna d'ardeur pour peindre à la Cour de France les tristes suites de ses ordres inhumains; ceux qui se plaignoient, en condamnoient la violence selon ce qu'ils en avoient souffert. Cependant le Roi étoit dans la disposition d'accorder de nouveaux secours à Jean d'Albret; mais les Anglois ayant attaqué la Picardie, il fut obligé de tourner ses armes contre eux & de laisser le Royaume de Navarre à son Usurpateur.

La déclaration de l'Angleterre contre la France étoit encore une des suites de l'animosité du Pape contre ce Royaume. Le Pontife n'ayant pu réunir contre Louis XII toute l'Italie, lui chercha des ennemis plus voisins,

& déterminâ enfin Henri VIII. à lui faire la guerre. Ce Prince descendit en France par Calais avec une armée de trente mille hommes, & fut joint par l'Empereur, qui lui amena huit mille chevaux & un gros corps d'Infanterie Suisse, avilissant la Majesté de l'Empire & sa propre grandeur, au point d'être à la solde du Roi d'Angleterre, qui outre l'entretien de ses troupes, lui donnoit cent écus par jour pour sa table. Avec une armée si considérable, commandée par deux puissans Monarques, on ne douta pas que les ennemis n'eussent formé de grands desseins; & le Roi se hâta de rassembler ses troupes dispersées dans différentes garnisons, afin de se mettre en état de défendre sa frontière si vivement attaquée.

Le Seigneur de Piennes, Gouverneur de Picardie, fut nommé Général des troupes Françoises, & avec les plus fameux Capitaines de son tems, on lui envoya le Chevalier Bayard. La Palisse eut quelque jalousie de la préférence accordée au Seigneur de Piennes, qui ne l'égalait ni en capacité, ni en réputation; mais c'étoit l'usage alors de donner le comman-

1511.

dement d'une armée au Gouverneur, dans la Province duquel elle étoit destinée à faire la guerre. Bayard ne témoignoit pas non plus être content de ce choix. Piennes l'estimoit sans l'aimer, & rendoit justice à son habileté, sans lui accorder de confiance ; il sembloit même que l'exemple de tous les autres Généraux lui inspirât plus d'éloignement pour ce brave homme ; & ce qui est toujours l'aveu d'un mérite médiocre, Piennes craignoit qu'on attribuât aux conseils du Chevalier une partie de ses succès.

La Gendarmerie dans laquelle se trouvoit Bayard, fut assemblée quelques jours avant l'Infanterie, & s'approcha de Téroienne que les ennemis assiégeoient ; il y avoit environ douze cens Gendarmes. Dans le même tems, le Roi d'Angleterre passa près du Village de Tournechan avec douze mille hommes de pied, qui n'étoient soutenus d'aucun corps de Cavalerie. La Palisse & le Chevalier Bayard pensèrent que cette occasion étoit favorable pour attaquer le Roi d'Angleterre ; mais le premier ne voulant ouvrir aucun avis, Bayard en parla seul au Seigneur de Piennes, & fut secondé

par plusieurs Officiers qui lui représenterent le peu de danger qu'il y avoit à cette entreprise , les Gendarmes pouvant sans peine , en cas de mauvais succès , se retirer devant l'Infanterie ; mais Piennes résistant à leurs instances , n'y répondit autre chose , sinon que les ordres du Roi lui enjoignoient de conserver son Pays & non de risquer des combats. .

1511

Henri , qui craignoit extrêmement d'être inquiété dans sa marche , apprit avec bien de la joye , la résolution du Général de Piennes , & vint passer à sa vue. Le Chevalier Bayard demanda qu'au moins il lui fût permis de charger l'arriere-garde , ce qu'on lui accorda. Il exécuta son dessein avec tant d'ordre & tant de bonheur , qu'après avoir taillé en pièces un grand nombre des ennemis , il vint à bout d'enlever une de ces douze pièces d'artillerie auxquelles le Roi d'Angleterre avoit donné le nom des douze Apôtres : celle qu'il prit se nommoit le S. Jean.

Par l'arrivée de Henri devant Théroüenne , cette Ville se trouva assiégée dans les formes. Le Seigneur de Créqui de Pontdormi en étoit

1511. Gouverneur ; mais il avoit si peu de troupes, & ses instances reïterées pour avoir des munitions & des vivres , avoient eu si peu de succès , qu'à peine s'en trouva-t'il pour quinze jours , quand les ennemis l'assiégerent. Ce manquement des provisions les plus nécessaires eût été une excuse valable pour un moins brave homme que ne l'étoit Pontdormi ; mais bien loin de l'alléguer comme une raison de capituler , il ne le fit connoître avec plus de force , que pour obtenir plutôt les moyens de résister.

Teligni, Sénéchal de Roüergue , osa tenter de se jeter dans la Place ; il réussit , & son arrivée augmenta le nombre des troupes & la disette. Bayard , que l'inaction honteuse de Piennes tenoit oisif dans le camp , fut tenté de suivre l'exemple de Teligni ; mais le Roi ayant envoyé ordre de ravitailler la Place à quelques prix que ce fût , il changea de dessein. On avoit pris à la solde de la France depuis la dernière guerre d'Italie , un corps entier d'Albanois , qui auparavant s'étoient extrêmement distingués contre ceux mêmes qui les payoient alors. Aucunes troupes ne les surpassoient

pour des expéditions brusques; l'activité étoit le caractère propre de leur nation, & une longue habitude de la guerre y avoit ajouté la discipline & le courage. Fontrailles les commandoit, & ce Chef s'appliquant à leur acquérir de la réputation, il les avoit rendus tels que nos Dragons sont aujourd'hui, c'est-à-dire qu'ils étoient propres à toutes sortes de combats, soit qu'on voulût les mêler dans la Cavalerie, ou les joindre à l'Infanterie. Le ravitaillement de Théroïenne étant résolu, on assembla un grand convoi de vivres, d'armes & de poudre. Fontrailles fut commandé avec huit cent de ses Alkanois, ayant chacun un sac de poudre & la moitié d'un porc salé sur le cheval; ils devoient forcer un des quartiers du camp, aller ensuite à toute bride jusque sur le bord du fossé de la Place, y jeter leur charge, puis se rallier & gagner la hauteur de Guinegasse, où toute la Gendarmerie de l'armée les attendoit. Ce fut ce qu'exécuta Fontrailles; il passa sur le ventre à trois mille Anglois qui voulurent s'opposer à son retour, & gagna la Gendarmerie. Elle songeoit

3511. à se retirer après un si heureux succès, lorsqu'on apperçut dix à douze mille Archers Anglois, suivis de cinq mille Lanfquenets, & de plusieurs pièces de canon, qui s'avançoient en bon ordre pour combattre.

L'Empereur & le Roi d'Angleterre, avertis de la marche de la Gendarmerie Françoisse, sans pénétrer son dessein, envoyèrent ces troupes au dessus de Guinegaste, par des chemins écartés, avec ordre de rabattre à un certain signal vers le camp, & couper le chemin à la Gendarmerie ennemie, pendant que les deux Princes l'attaqueroient de front avec toute leur cavalerie. Les François ayant vû revenir Fontrailles, avoient ôté leur casque, étoient descendus de cheval, & se reposoient sur l'herbe. Ils entendirent tout à coup crier : *Aux armes, aux armes*; le plus grand nombre remonta sur leurs chevaux, appercevant la multitude des ennemis, s'enfuit à toute bride, pendant que le Duc de Longueville, le Seigneur de la Palisse & le Chevalier Bayard incapables de les imiter, quoique seuls, tâchoient de rassembler quelques Gendarmes, pour soutenir avec eux l'honneur de

la Nation , terni par la fuite honteuse de leurs compagnons. Ces trois Chefs firent des prodiges ; mais accablés par le nombre , le Duc de Longueville & la Palisse furent pris : ce dernier , aussi heureux que brave & déterminé , trouva moyen de se sauver. Il ne restoit plus que le Chevalier Bayard , à qui l'on entendoit dire dans la fureur même du combat : » Quoi , les Gendarmes François se déshonorent ainsi ! Mes hommes d'armes , mes compagnons m'ont abandonné comme les autres ! Il n'en avoit que quinze avec lui ; & cependant tournant tête de tems en tems , il obligeoit les ennemis de s'arrêter , jusqu'à ce qu'il eût gagné un Pont , sur lequel deux cavaliers pouvoient à peine passer de front. De-là , Bayard envoya un Archer à bride abbatue , avertir les Chefs des Gendarmes qu'il pouvoit arrêter les ennemis pour une demie heure : *Adressez-vous sur-tout* , dit-il à l'Archer , *au Seigneur de la Palisse si vous le trouvez ; il ne me laissera point dans le péril & viendra recouvrer notre honneur.* Mais ce Général après être échappé aux Anglois , n'avoit trouvé sur sa route que des fuyards ; en vain em-

1511. ploya-t il les prières, les reproches & les menaces, pour les obliger de s'arrêter. Les Gendarmes effrayés n'écoutèrent que leur crainte, & devinrent une preuve bien sensible de cette vérité: Que le courage dépend quelquefois autant des événemens & des circonstances, que du cœur & de la résolution d'esprit.

Ces troupes fuyant de toutes parts, étoient les mêmes qui avoient remporté tant de victoires avec des forces inégales sur ceux qui les faisoient fuir. La Palisse n'espérant plus rien des Gendarmes, piqua vers Blangis où l'Infanterie étoit restée, dans la crainte que la Cavalerie arrivant en foule & en désordre, ne lui communiquât sa frayeur. Cependant Bayard continuoit de soutenir le choc des Anglois, animant ses Gendarmes par son exemple & par l'espérance d'un prompt secours. L'Empereur & le Roi d'Angleterre, arrivés à quelque distance du Pont, remarquerent aisément le petit nombre de ceux qui le défendoient, & ordonnerent aux Gendarmes de la Franche Comté & du Hainaut, de passer le ruisseau pour les attaquer, pendant qu'ils faisoient

encer des Archers pour les chasser : coups de flèches. Le Chevalier Bayard jettant les yeux du côté de

1511.

camp, ne vit rien dans la plaine
pût lui annoncer du secours, &
marqua au contraire, que des Gen-
mes ennemis ayant passé le ruis-
au-dessus & au-dessous du Pont,
soient en grand nombre pour l'en-
onner, les Archers Anglois avan-
t de leur côté à grands pas.

Messieurs, dit il à ses compagnons,
ne veux point inutilement vous
aire hacher en pièces; rendons-
ous de bonne grace aux Gendar-
nes qui viennent à nous; vous sça-
rez que les Archers Anglois ne font
le quartier à personne. Alors ils se
arèrent & chacun d'eux se rendit à
ui des ennemis qu'il voulut choisir.
ur Bayard, que la fortune n'aban-
nnoit jamais, il apperçut de loin

Gendarme richement armé, qui
yant qu'il n'y avoit point à com-
tre, & dédaignant de prendre des
ns sans défense, s'étoit mis au pied
in arbre où il avoit ôté son casque
ur se reposer. Le Chevalier piqua
oit à lui, sauta de son cheval & lui
puyant l'épée sur la gorge : *Rends-*

~~toi~~, dit-il ; *homme d'armes*, ou tu es

1511. mort. Celui-ci étonné & hors de lui, ne pouvant comprendre autre chose, sinon qu'il étoit survenu un prompt secours aux François, & que les compagnons étoient défaits, donna son épée à Bayard, & se fit son prisonnier en demandant le nom de son vainqueur. « Je suis, répondit-il d'un ton plus adouci, le Capitaine Bayard, qui vous rend votre épée avec la sienne, & qui se fait aussi votre prisonnier.

Le Gendarme ennemi, frappé d'une aventure si singulière, reprit avec Bayard le chemin du camp, sans sçavoir lequel des deux étoit le prisonnier de l'autre. Aussi-tôt que l'Empereur sçut l'arrivée de Bayard, il l'envoya chercher, & le reçut avec beaucoup de bonté ; mais le changement de parti & ses derniers succès inspirant plus d'éloignement pour les François, il railla le Chevalier.

« Quand nous faisons la guerre ensemble, lui dit-il, Monsieur Bayard ne sçavoit pas fuir. Si j'en vois appris aujourd'hui, répliqua le Chevalier, Votre Majesté ne m'en accuseroit pas. Vous ne sça-

» vez pas non plus , ajouta l'Empe-
» reur , vous laisser prendre. Le Roi
d'Angleterre entra dans ce moment ,
& suivant le génie de sa Nation , qui
sçait mieux qu'aucune autre recon-
noître le mérite , il loua beaucoup
Bayard , l'assurant de sa protection &
de son estime. « Mais pour vos Gen-
» darmes , lui dit-il , je n'en fais aucun
» cas : ils ont usurpé la réputation
» dont ils jouissent. Fuir ainsi sans
» rendre aucun combat devant cinq
» cens chevaux au plus , qui ne fai-
» soient pas le tiers de leur nombre !
» Oui , répliqua Bayard ; mais ce
» tiers-là étoit soutenu de dix-sept à
» dix-huit mille hommes de pied , &
» les nôtres surpris , presque désar-
» més , avoient ordre d'ailleurs de ne
» point combattre. Jamais , dit l'Em-
» pereur , je n'ai vu mieux obéir. Mais
pour adoucir ce qu'il y avoit de fâ-
cheux pour Bayard dans cette con-
versation , le Roi d'Angleterre lui
dit que les braves hommes , comme
lui , étoient rares , & que leur exem-
ple ne suffisoit pas toujours pour
maintenir une grande troupe. « S'ils
» vous ressembloient tous , ajouta ce
» Prince , nous vous verrions bientôt

« obligés de lever le siège de cette
 1511. » Place : par bonheur vous voilà pri-
 » sonnier , & je vous estime trop ,
 » pour vous laisser aller avant d'en
 » être le maître. Prisonnier ! répliqua
 » Bayard , le cas est douteux. J'ai pris
 » le Gendarme , qui m'a amené ici ,
 » avant que je me fusse rendu à lui , &
 » j'avois reçu sa parole , lorsqu'il n'a-
 » voit point encore la mienne. On fit
 venir les Rois d'armes , qui , n'ayant
 pu prévenir un cas si extraordinaire ,
 n'avoient rien réglé à ce sujet ; i's n'o-
 serent prononcer , & les deux prison-
 niers supplièrent l'Empereur & le Roi
 d'Angleterre de décider de leur sort.
 Maximilien , sur qui la présence de
 Bayard avoit eu le tems de faire son
 effet , dit que ce Chevalier ayant reçu
 la foi de son ennemi avant de lui ren-
 dre son épée , ils devoient être quittes
 mutuellement de leurs promesses. « J'y
 » consens , reprit le Roi d'Angle-
 » terre ; mais je prie Monsieur Bayard
 » qui a vu le camp & nos travaux , de
 » faire un voyage de six semaines dans
 » les Pays Bas , avant de rejoindre
 » son armée : l'Empereur voudra bien
 » donner ses ordres , pour qu'il fasse ce
 » voyage avec agrément. » Le Che-

valier promit d'obéir, & il partit du camp ennemi, comblé des éloges & des présens des deux Princes. A la premiere Ville où il s'arrêta, plusieurs Anglois vinrent à sa rencontre, & lui rendirent d'aussi grands honneurs, que s'il eût été un des Chefs de leur Nation, l'accompagnant en tous lieux, & voulant le défrayer au nom de leur Roi.

1511.

Ces Anglois agissoient ainsi par l'ordre secret de ce Prince, qui étant instruit des sujets de mécontentement que l'on donnoit à Bayard dans le service de France, espéroit l'attirer au sien. Quelque belles actions que ce Capitaine eût faites, la Cour lui avoit accordé peu de bienfaits, & la gloire avoit été jusques-là sa principale récompense. Il commandoit à la vérité une Compagnie d'hommes d'armes d'Ordonnance; mais le revenu du Capitaine étoit donné au Duc de Lorraine, pendant que plusieurs de ceux qui avoient servi sous Bayard, se trouvoient bien plus avancés que lui à la Cour & dans les armées. Il n'en murmuroit pas, & on ne le supposoit mécontent, que parce qu'il avoit sujet de l'être. Ainsi, quand

les Anglois parlerent ouvertement
 1511. des dispositions de leur Maître , il
 répondit que sa naissance l'attachoit
 inviolablement à la France ; que son
 zèle étoit l'effet de son inclination ,
 & ses services la suite de son devoir
 que la Cour ne paroïssoit pas à la
 vérité faire autant d'attention à ce qui
 le concernoit , qu'il auroit eu lieu
 de l'espérer ; mais que tôt ou tard ,
 on lui rendroit justice , & qu'après
 tout , sa fortune n'étoit pas diminuée
 depuis son entrée au service , les
 bienfaits du Roi l'ayant mis au con-
 traire dans la seule situation qu'il soit
 permis à un honnête homme de desirer
 avec ardeur , qui est de pouvoir sou-
 lager l'infortune des autres.

Cependant Therouenne fut pris ,
 & cette conquête fut suivie de celle
 de Tournai , que les Habitans avoient
 voulu défendre eux-mêmes , en allé-
 guant pour certitude d'une vigoureuse
 résistance , *que Tournai étoit tourné , &*
que jamais n'avoit tourné , & encore ne
tournera. Bayard se trouvoit à portée
 de se jeter dans la Ville ; mais la pa-
 role qu'il avoit donnée au Roi d'An-
 gleterre & le refus obstiné des Bour-
 geois , l'en empêchèrent.

Ces progrès des deux Princes alliés auroient alarmé davantage la Cour de France , si l'un & l'autre unis si fortement en apparence , n'avoient point eu des intérêts différens. Le Roi d'Angleterre fournissoit à tous les frais de la guerre , & l'Empereur en retiroit seul les avantages. Therouenne & Tournai sur-tout étoient bien plus à sa bienveillance qu'à celle de son allié. Des Pensionnaires , que la Cour entretenoit auprès de ce Prince , eurent soin de le lui faire remarquer , & ils vinrent à bout de le déterminer à s'expliquer là-dessus avec l'Empereur , n'étant pas juste qu'il soutînt plus long-tems une guerre coûteuse , dont tout le fruit seroit de s'attirer un ennemi redoutable tel que Louis XII. D'ailleurs, le Pape ayant à craindre la trop grande élévation de la Maison d'Autriche , & sur-tout sa puissance en Italie , faisoit agir auprès du Roi d'Angleterre des Agens secrets , que ce Pontife , à l'exemple de son Pré-décesseur , entretenoit dans toutes les Cours de l'Europe.

Le Duc de Longueville , prisonnier à Londres depuis le combat de Guinegaste , que l'on nomme la journée

des Eperons , attentif à tous les moyens qui pouvoient lui rendre la liberté , saisit l'occasion d'un refroidissement que Henri témoigna pour l'Empereur , pour lui parler de l'ambition démesurée de ce Prince , de l'intérêt qui le dominoit , & sur-tout de son inconstance , qui exposoit sans cesse ceux qui se lioient avec lui ; il fit voir que la France unie avec l'Angleterre , pouvoient seules arrêter les progrès d'une Maison , dont la fortune tomberoit toute entière sur Charles , Prince d'Espagne , petit-fils de Maximilien , & en le rendant Maître de l'Italie , des Pays-Bas , de l'Espagne & de l'Empire , le mettroit en état de subjuguier toutes les Nations voisines. Ce haut degré de puissance , assuré au jeune Charles , avoit jusques-là causé plus de joie que d'inquiétude au Roi d'Angleterre. Ce Prince avoit exigé pour première condition de son Traité avec l'Espagne & l'Empire , que Charles épouserait Marie sa fille ; & comme les moyens sur lesquels la politique s'appuie davantage , peuvent amener des effets contraires à ses vues , cet article même , la première cause & le nœud du

Traité, devint celle de sa rupture.

1511.

Le Roine pouvant se défendre contre ses ennemis, qu'en les divisant, fit proposer à Ferdinand le mariage de Madame Renée, seconde fille de France, avec son petit-fils Charles, à qui il céderoit tous ses droits sur le Milanez & sur Gênes. La condition étoit trop avantageuse à Ferdinand, pour qu'il lui restât du scrupule sur la promesse qu'il avoit faite au Roi d'Angleterre; & ce Monarque le pressant de l'accomplir, on lui apprit pour toute réponse l'engagement pris avec le Roi de France. Henri le regarda comme une double trahison; c'étoit enlever un mari à sa fille, & le livrer à toute la vengeance d'un ennemi irrité tel que Henri XII. Il en fit des plaintes amères, & jura de venger l'affront que recevoit la Princesse sa fille. Le Duc de Longueville qui jouoit souvent à la Paume avec Henri, l'anima de plus en plus contre le Roi de Castille, ennemi tour à tour de tous les Rois de l'Europe, & toujours de la bonne foi; profitant avec art de la tendresse de ce Prince pour sa fille, il l'irrita d'autant plus, qu'il la lui représenta beaucoup plus insultée, & plus sensible qu'elle

1511. ne l'étoit en effet; & quand le Duc l'eut rempli d'un violent desir de vengeance, il lui fit connoître que le seul moyen de la satisfaire, en réparant avec avantage la disgrâce de la Princesse Marie, c'étoit de rompre avec la Maison d'Autriche, mais sur-tout avec le Roi de Castille; que Louis actuellement veuf, & souhaitant avec passion d'avoir un fils qui lui succédât, étoit dans la disposition de se remarier; & qu'un si grand parti conviendrait mieux encore à la Princesse Marie, que le jeune Charles élevé en Espagne dans les principes bizarres de ce Pays-là, si contraires au bonheur & à la liberté des femmes. Henri consentit à tout, Louis XII. approuva le Duc de Longueville; la Princesse fut amenée en France, le mariage & le Traité d'alliance conclues en même-tems, au grand étonnement du Roi de Castille, qui croyoit posséder seul l'art d'en imposer sûrement à ses ennemis.

Mort de
Louis XII.

1515. La paix terminée avec l'Angleterre mit Louis XII. en état de faire la guerre à l'Espagne; ce Prince pouvoit en faveur de Jean d'Albret la commencer par la Navarre; mais l'intérêt personnel l'emportant, il destina ses

préparatifs pour le Duché de Milan.

La mort vint le surprendre au milieu de ce dessein , qu'exécuta peu de tems après le Comte d'Angoulême sous le nom de François I.

1515.

Le Chevalier Bayard avoit servi sous ce jeune Monarque ; il en étoit particulièrement estimé , & ses amis espéroient que le nouveau Roi avanceroit un homme trop négligé sous le regne précédent , & dont la France entière souhaitoit à l'envi l'avancement & la fortune. François I. moins sage , mais plus libéral que son Prédecesseur , s'attacha d'abord en effet à récompenser le mérite & les services des Capitaines qui avoient servi sous Louis XII. Non que ce Prince ne les connût comme lui ; mais soit économie nécessaire (comme l'extrême bonté de ce Prince le laisseroit à supposer) soit inclination pour l'argent , il leur accordoit rarement autre chose que des éloges.

Depuis le retour de nos troupes d'Italie en France, Louis avoit donné au Chevalier Bayard la Lieutenance générale de la Province du Dauphiné , sans qu'il eût songé jusqu'alors à lui en donner les provisions. Fran-

1515. çois I. les lui accorda avec beaucoup de témoignages de distinction, dès les premiers jours de son regne, & voulut qu'il allât prendre possession de sa nouvelle dignité, à condition qu'il reviendrait bientôt pour se mettre à la tête d'un Corps de troupes considérable, dont le commandement lui étoit destiné. On vit donc arriver en Dauphiné, en qualité de Commandant de la Province, un Gentilhomme né dans la multitude de la Noblesse & avec peu de bien, & n'ayant eu pour protecteur & pour appui que ses talens & sa conduite.

L'élévation du Chevalier donna lieu à plusieurs réflexions sur l'injustice de ceux qui regardent le service militaire comme la ruine de la Noblesse. La dissipation, la folle vanité, l'oïveté, le libertinage & la débauche de la plupart de ceux qui l'embrassent, sont les seules causes de leur dérangement. Il est certain que l'Etat ajoute à leur revenu des appointemens proportionnés aux grades qu'ils occupent, & la guerre qui les force à augmenter leur dépense, est souvent précédée & suivie d'une longue paix, qui leur permet l'économie. On remarquera

quera que les maisons subsistantes aujourd'hui dans les richesses & dans la grandeur sont des maisons militaires ; & que la fortune a constamment refusé , depuis la fondation de notre Monarchie, de s'établir d'une manière durable dans ces familles obscures , qui usurpent les faveurs par des voies basses , souvent aussi contraires à l'honneur qu'à l'humanité ; mais ce qui fut une récompense pour le Chevalier, plus digne d'un grand homme que la place même qu'il occupoit , c'est que dans son pays même la fortune n'inspira point d'envie , & ce qui est rare , on vit venir avec joie ceux qui étoient ses égaux , se soumettre les premiers à son autorité. Il ne l'employa d'abord qu'au bien de la Province & de la Ville de Grenoble en particulier, le Château de ses peres fut long-tems en ruine, après avoir élevé à ses dépens plusieurs édifices utiles aux peuples du Dauphiné.

Les premiers bruits de la guerre s'en retirèrent bien tôt , pour se rendre avec sa compagnie d'hommes d'armes , & quatre mille Fantassins sur les frontières du Marquisat de Salustol , occupé depuis peu par les Suisses

pointe du jour, & le reste du Conseil fut de son avis. Le Connétable de Bourbon, que Bayard avoit instruit de son dessein, consentit d'au tant plus volontiers à son exécution, qu'ayant pratiqué une intelligence avec le Gouverneur de Carmagnole, il étoit assuré de cette place, aussi tôt que les François paroïtroient au pied de ses murailles; mais ceux-ci se défiant avec sujet d'un homme capable d'une trahison, avoient résolu de prendre pour cette expédition toutes les précautions convenables. Bayard partit le premier à la tête de sa compagnie, afin que les Espions répandus dans la campagne, & que sa marche feroit reculer, ne parlassent que de lui à Prosper Colonne: ce qui arriva. *Je suis bien aise qu'il vienne*, répondit ce Général à ceux qui lui en parlerent, *il me mettra en état d'acquitter ma promesse.*

Cependant Prosper Colonne partit le jour même pour assister à un grand Conseil de guerre, qui se devoit tenir à Pignerol; mais méprisant l'ennemi, dont on lui donnoit à chaque instant des nouvelles, il marcha lentement & sans précaution, & s'arrêta même à

les deux battans de la porte , empêchant ainsi qu'on ne la fermât.

1515.

Imbercourt avec sa compagnie arriva dans l'instant , força le corps de garde placé à l'entrée de la Ville , & y entra criant : *Vive France , vive France.* Le Chevalier Bayard , le Maréchal de la Palisse & les autres Généraux étant arrivés , on alla investir la maison de Prosper Colonne où ce Seigneur s'étoit mis en défense persistant à croire qu'il n'avoit affaire qu'à Bayard. Enfin ayant vû du haut de sa maison le nombre de troupes qui l'assiégeoient, il se rendit avec le Comte de Policastre , & plusieurs Officiers considérables qui s'en étoient rapportés à sa réputation d'activité & de prudence. Le Maréchal de la Palisse, à qui on présenta d'abord Prosper Colonne , le reçut avec toute la distinction que méritoit un homme de son rang & de sa naissance ; mais on s'aperçut que la présence du Chevalier , auteur de l'avis , qui lui coûtoit sa liberté & sa réputation , le mortifioit au point qu'il ne tournoit jamais les yeux de son côté ; & que depuis ce moment il devint beaucoup plus indulgent qu'il

Prosper Colonne est fait prisonnier par Bayard.

ne l'avoit été jusques là , forcé d'avouer par une triste expérience , que l'habitude à la vigilance , & la présomption qu'elle inspire , nous engagent quelquesfois dans le péril.

Brûlé
par le feu
général

Le butin que nos troupes firent en cette occasion fut inestimable. Prosper Colonne y perdit pour sa part plus de cent cinquante mille écus en argent monnoyé & en vaisselle d'or & d'argent : car ce Seigneur se faisoit servir avec une magnificence que nos Rois ne connoissoient point encore. On prit aussi six à sept cens chevaux bien enharnachés , parmi lesquels il s'en trouva quatre cens d'Espagne d'un grand prix ; le reste des équipages & les richesses de la Ville devinrent le partage du vainqueur. Pendant que nos troupes s'occupoient du butin , le Chevalier Bayard remarqua que deux Albanois , ennemis échapés à la poursuite des nôtres , avoient pris la route de Coni , où les Suisses étoient campés. C'en étoit fait de la Gendarmerie Française , s'ils fussent arrivés dans le désordre où l'avoit mise l'ardeur du pillage. Elle se rassembla promptement , sortit de Ville-franche , comme les Suisses y

entroient ; mais ceux-ci ne pouvant
poursuivre de la Cavalerie, les Fran-
çoises gagnèrent Folsano, où les pri-
sonniers & le butin furent mis en
sûreté.

1515.

Les Suisses, déjà ébranlés par la pri-
se de Prosper Colonne & de sa Gen-
darmérie, refuserent de demeurer
dans leurs postes du Piémont & du
Marquisat de Salusse, lorsqu'ils ap-
prirent que le Roi avec toute l'armée
avoit passé les Alpes, & que ce Prince
marchoit à eux. Décampant avec pré-
cipitation, ils lui abandonnerent tou-
tes les Villes qui se trouvent depuis
l'entrée du Piémont jusques dans le
Milanez, & ne l'attendirent qu'à
Monza sur le Lambro. Là le Roi leur
fit proposer un accommodement avan-
tageux qu'ils accepterent; mais ayant
trahi leur promesse, on en vint à une
bataille.)

Bayard avoit d'abord proposé de
charger une troupe considérable de
Suisses, séparée du reste de l'armée;
mais le Roi qui comptoit sur la négo-
ciation avec les Suisses, n'y voulut
point consentir, & le Chevalier lui
parlant de cette offre après leur perfu-
sion Je pensois, disoit-il, que ces

1516.

1516. » gens-là étoient de bonne foi, & sur
» cette croyance, je leur aurois volon-
» tiers donné le double de l'argent
» qu'ils me demandoient, si je l'eusse
» eu en ma possession pour épargner le
» sang de mes sujets. Sentiment di-
gne d'un Roi, pere de son peuple,
que François avoit en effet avant la
bataille; mais que la joye de la vic-
toire altéra de telle sorte, que les dé-
faites les plus funestes ne parurent pas
lui en avoir depuis rappelé le souve-
nir. Les troupes étant rangées en ba-
taille, le Chevalier Bayard se trouva
à l'avant-garde, que le Connétable de
Bourbon conduisoit; ils virent en-
semble le désordre où les Suisses
avoient mis les Lansquenets, & le ré-
parerent aux dépens de leur sang; les
rênes & les harnois de tête du Che-
val de Bayard furent coupés à coups
de sabre & de piques, à la dernière
charge qu'il fit. Le mord tomba, & le
cheval devenant libre, emporta son
maître dans un gros bataillon Suisse,
qu'il traversa de part en part. Par bon-
heur la nuit commençoit, & le Che-
valier se trouvant, après avoir évité
ce danger, entre des arbres épais &
couverts de ceps de vignes, son che-
val s'arrêta.

Il descend, ôte son casque & le reste de son armure qui pouvoit l'embarrasser, & se glisse en marchant sur les mains, du côté où il supposoit que ses troupes devoient être; le Chevalier s'arrêta plus d'une fois dans cette marche pénible pour éviter d'être entendu des Suisses. Enfin il arriva accablé de fatigue dans un endroit, où il entendit crier *France*. Ayant compté son aventure au Duc de Lorraine, ce Prince lui donna un cheval, d'autres lui apportèrent des armes, & il se trouva en état de combattre sous les yeux du Roi même, couché à quelques pas de là sur un affut de canon, & si près d'un bataillon Suisse, qu'on fut obligé d'éteindre la lumière d'un Vivandier qui lui avoit apporté du vin, de peur qu'elle ne le fit apercevoir aux ennemis.

La bataille recommença le lendemain à la pointe du jour. Le Chevalier Bayard entr'autres y fit des prodiges de valeur, qui furent remarqués de son Souverain : & ce Prince ayant enfin obtenu la victoire, voulut être armé Chevalier de sa main. Ayant assemblé à ce dessein les principaux Capitaines de son armée, il donna de

444 LE CHEVAL

1516.

grands éloges à la valeur
fait paroître, leur di
avoir fait son devoir,
dessein d'être armé Ch
l'ancien usage. Alors re

Le Roi est
fait Cheva-
lier par Ba-
yard.

» Je ne connois, dit-il
» l'armée qui soit plus
» estimé que ce Chev
» honorer en lui la
» Oui, Bayard mon
» Roi, je serai aujourd
» de votre main, parc
» s'est trouvé en tant
» batailles, toujours en
» lier, est le plus dig
» d'autres. Bayard re
respect les Princes &
gneurs qui environno
répondit, qu'un si hau
neur devoit leur appa
n'oseroit se résoudre
l'accepter. Satisfaits de
rie, ils le presserent ex
béir au Roi, à qui il co
dant de dire qu'un gra
tel que lui, étoit Chev
dessus de tous les Chev
de : *Je le veux, Bayard*
obéissez. Ah! Sire, répli
lier, *si ce n'est assez d'un*

J'ai cent mille , plutôt que de résister à la volonté absolue de mon Maître. Le Roi se mit à genoux , & Bayard tira l'épée , l'en frappa du plat sur le cou , en répétant ces mots qui n'étoient point préparés : Sire , autant vaille , que si c'étoit Roland , ou Olivier Godefroi , ou Baudouin son frere. Certes , vous êtes le premier Prince que oncques fis Chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne preniez la fuite. Et regardant ensuite son épée avec une joie ingénue , & telle qu'un sentiment simple peut la figurer dans une situation pareille : Tu es bienheureuse mon épée , dit-il , d'avoir aujourd'hui à un si vertueux & puissant Roi donné l'Ordre de Chevalerie. Certes , ma bonne épée , vous serez moult bien comme relique gardée , & sur toutes autres honorée , & ne vous porterai jamais , si ce n'est contre Turcs , Sarrazins , ou Maurs. Après cette cérémonie , le Roi se disposa à entrer dans Milan , dont le Connétable de Bourbon & Pierre de Navarre tâchoient de se rendre maîtres ; celui-ci par le moyen de ses mines , & l'autre par des offres d'argent considérables , dont l'effet fut beaucoup plus prompt que celui de la poudre. Par la reddition du Château , le

1516.

1516. Roi se trouva maître de tout le Duché de Milan , où peu de temps après son retour en France , l'Empereur avec une nombreuse armée vint faire la guerre en personne.

Le Connétable de Bourbon , Viceroy du Milanéz , s'enferma dans la Capitale avec toutes ses troupes, n'étant pas assez fort pour tenir la campagne ; & ce Prince permit seulement à quelques partis de se répandre dans les environs. Le Chevalier Bayard les conduisoit presque tous, s'approchant le plus qu'il lui étoit possible du camp de l'Empereur , enlevant des prisonniers à sa vue , & lui faisant connoître qu'il n'avoit pas apporté en Italie le même bonheur , dont il avoit abusé dans les Pays bas. Le Connétable se soutint dans Milan contre tous les efforts de l'Empereur , auquel il fit essuyer plusieurs pertes ; mais s'apercevant que la Cour de Rome trompoit le Roi , & que ce Prince ne se précautionnant point contre ses intrigues, alloit perdre le Milanéz , il lui en remit volontairement la Viceroyauté , & se retira à Moulins , Capitale du Bourbonnois , Province qui lui appartenoit toute entière ; le Chevalier

Bayard , à qui il avoit confié tout ce qu'il avoit découvert de la conduite du Pape & de la négligence du Roi gouverné par Louise de Savoye sa mere, quitta l'Italie en même temps que lui , pour se rendre dans son Gouvernement de Dauphiné. Là , le Connétable qui recevoit de grands sujets de mécontentement de la Cour , entretenoit une étroite correspondance avec lui ; & ayant appris que le Roi mandoit le Chevalier Bayard , il le pria de passer par Moulins , où lui ouvrant son cœur avec toute la confiance qu'inspire la vertu , il le chargea de parler au Roi de ses plaintes , en lui rappelant le souvenir de l'étroite amitié qui les avoit unis , lorsque le second mariage du feu Roi l'exposoit à se voir reculé du trône & à rester son égal ; il lui parla aussi des raisons de crainte qu'il trouvoit pour l'avenir , si la faveur du Roi ne dissipoit pas le parti que ses ennemis commençoient à former. A l'exception de sa naissance & de sa rare valeur, on pourroit lui disputer un jour tout le reste de ce qu'il possédoit.

Le Chevalier Bayard fit remarquer au Prince, que son absence de la Cour

Conseil
donné par
Bayard

1516. étoit un mauvais moyen d'y rétablir
ses affaires : que son habileté & sa
grande réputation à la guerre , n'é-
toient plus des titres dans un temps de
paix : que les Ministres alloient rare-
ment chercher ceux qui s'éloignoient,
quelque utiles qu'ils fussent ; l'expé-
rience faisant voir qu'ils préféreroient
le maintien de leur autorité à l'intérêt
de l'Etat , & que ne jugeant qu'au gré
de leurs caprices , ils supposoient des
talens dans tous ceux qu'ils honoroient
de leur choix : « On ne peut trop ré-
péter, ajouta-t'il , cette maxime née
de l'injustice des Ministres : qu'un
homme disgracié est un homme
sans mérite, jamais on n'a regre-
té personne à la Cour : la fausse
suffisance & l'air de faveur y domi-
nent hautement sur la capacité, sur
le zèle & sur les services. Le Con-
nétable promit au Chevalier de suivre
ses conseils & de retourner à la Cour ,
où ce Prince étoit bien aise de faire
annoncer son arrivée , par un ami ca-
pable de le faire désirer.

Avant de laisser sortir le Chevalier
Bayard de Moulins , le Connétable le
pria de faire Chevalier François de
Bourbon son fils aîné , enfant encore

entre les mains des femmes : *Je désire avec ardeur*, lui dit-il, *que mon fils reçoive ce titre de votre main , j'augurerai bien pour la suite de sa conduite & de son courage.* Bayard s'acquitta avec respect de cette cérémonie , & eut bientôt le plaisir de voir le Connétable à la Cour , plus avant que jamais dans les bonnes grâces du Roi , & peut-être trop bien dans celles de Louise de Savoye , mere de ce Monarque.

1516.

La France jouissoit enfin de quelque relâche , que lui avoit laissé prendre la mort de Ferdinand Roi de Castille , & la jeunesse du Prince Charles , héritier des Royaumes d'Espagne ; mais la mort de Maximilien son ayeul paternel , donna occasion à une nouvelle guerre entre Charles & François I. qui dura plus que la vie de ces deux Princes , leurs enfans l'ayant continuée long-temps après leur mort.

Les deux Rois se disputèrent l'Empire : Charles l'emporta & se déclara aussi-tôt l'ennemi de son compéiteur. François I. pour s'en venger , se jeta sur la Navarre qu'il conquist toute entiere , en faveur de Henri d'Albret son Roi légitime ; mais André de Foix , Seigneur de l'Esparre , Général d'une

1516. partie des troupes chargées de cette expédition, ayant voulu, suivant le génie François, courir à de nouveaux avantages, avant d'avoir assuré les premiers, pénétra jusqu'à dans la Castille, & obligea les Espagnols, en formant le siège de Logrogno, à se réveiller de la léthargie où ils paroissent plongés. Leur armée après avoir repoussé celle des François loin des Frontières de la Castille, reprit toutes les Villes de la Navarre en peu de jours, & menaça d'entrer dans la Guyenne. Mais cette Province étoit trop éloignée de la personne de l'Empereur, & il préféra d'attaquer la France par la Picardie ou la Champagne.

Le Roi de France étoit trop animé pour fuir les occasions de faire la guerre, & les deux Monarques laissant paroître toute leur animosité, avoient chacun une armée sur pied dans le temps même que les conjonctures leur promettoient le plus une paix durable. François premier n'avoit perdu l'Empire, que par le peu de ménagement de ses Ministres : il s'attacha à regagner les Princes qui pouvoient lui être plus utiles. La

Maison de la Mark , descendue de celle de Clèves , possédoit la Souveraineté de Bouillon & de Sédan , qui étoit alors d'une plus grande étendue qu'aujourd'hui , & qu'on ne l'a vue sous les Princes de la Tour d'Auvergne , qui en possèdent encore une partie.

1516.

Le Roi de France , ni aucun Prince voisin n'ayant nul droit sur cet Etat , les revenus en étoient considérables , & les peuples riches & tranquilles. Logues , Fleuranges , Mefancourt , Jamets & Mezières , étoient alors des Places fortifiées , qui couvroient Sédan & Bouillon , les principales de cet Etat. Robert de la Mark le possédoit en ce temps-là ; son frere Evêque & Souverain de Liège , ses enfans avancés dans les troupes du Roi & grands Capitaines , & de grandes terres qu'il possédoit alors , augmentoient beaucoup sa puissance. Dans les commencemens du démêlé de Charles V. avec François I. Robert de la Mark se vit par rapport aux dispositions des affaires & de leurs vues , dans la même situation qu'Amedée Duc de Savoye dans la guerre de Louis XIV. avec

452 LE CHEVALIER
2516. la Maison d'Autriche ; c'est-à-dire ;
que l'Empereur pouvant difficile-
ment entrer en Picardie , à cause des
Anglois qu'il craignoit d'irriter , ne
pouvoit attaquer la France , si le Duc
de Bouillon ne lui en ouvroit le pas-
sage par son Etat.

Robert de
Mark se
déclare pour
le Roi.

Robert avoit d'abord pris le parti
de l'Empereur contre le Roi , dont il
avoit sujet de se plaindre : mais Char-
les qui n'estimoit pas autant son amitié
qu'il craignoit son alliance avec le
Roi , lui ayant fait une injustice , Ro-
bert revint à ses premiers engagements,
vit ce Monarque à Romorentin ; &
assuré de ses dispositions & de son ap-
pui , il résolut de faire un coup dé-
clat pour faire connoître son indépen-
dance , & venger son injure en Sou-
verain. Il sçavoit que François I. avoit
des troupes toutes prêtes pour le se-
conder , & que le Chevalier Bayard ;
ami de Fleuranges son fils , devoit se
jetter dans la première des places qui
seroit attaquée.

Robert envoya donc à Vormes un
Héraut d'armes déclarer la guerre à
l'Empereur , à la face de tout l'Empire
assemblé au sujet des mouvemens de
Luther. Après cette déclaration , il fit

le dégat dans le Luxembourg à la tête de trois mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Charles V. considérant moins la qualité que la puissance du Duc de Bouillon, regarda son entreprise comme un ardentat ; & jugeant bien qu'elle avoit été formée de l'aveu du Roi de France, il se mit en état de punir le premier & de se venger du second.

Le Comte de Nassau à la tête d'une forte armée entra sur les terres de Robert, où il mit tout à feu & à sang, prit Bouillon & ses autres Places, à l'exception de Sedan & du Château de Jamets, qu'il n'osa attaquer ; mais il s'avança jusqu'à Mousson, ses soldats pillant les terres du Roi ; jusqu'à ce que se dépouillant de toute dissimulation, le Comte de Nassau passa la Meuse avec toute son armée, assiégea cette Ville dans les formes, s'en rendit le maître, & s'avança avec le Général Sickingue, un des Favoris de l'Empereur, pour mettre le siège devant Mezieres, à la tête d'une armée de trente cinq mille hommes. La conquête de cette Place auroit exposé toute la Champagne, & l'Empereur faisant passer de nouvelles forces dans

454 LE CHEVALIER

la Picardie auroit mis le Royaume en danger ; de sorte qu'il étoit nécessaire pour le salut de tout l'Etat de conserver Mezieres , & que cette Place , la plus mauvaise de la France , en devînt le boulevard.

1521.

Siege de
Mezieres.

Le Chevalier Bayard depuis quelque temps étoit à la Cour ; le Roi s'enferma avec lui , & s'ouvrant à lui sur son inquiétude , il ne cacha pas le besoin qu'il avoit de ses services : « Si je » perds Mezieres , dit le Roi , la Cham- » pagne & la Picardie seront ouvertes » aux ennemis ; ils viendront nous » chercher jusqu'à Paris , & vous sça- » vez que la nation combat rarement » avec avantage sur ses terres ; il faut » conserver Mezieres à quelque prix » que ce soit ; & c'est vous que j'ai » choisi pour la défendre. Le péril est » évident , mais la gloire en est plus » certaine. Tout ce qui m'arrête dans » mon choix , c'est que je crains , si le » malheur de la France me fait perdre » Mezieres , que le désespoir ne m'en- » leve aussi le Chevalier Bayard. Il se jeta aux genoux du Roi , pour l'assurer qu'un soin si généreux l'exposoit beaucoup plus à périr que les ennemis mêmes , & ne lui demandant

que des ordres précis pour les munitions & les vivres, il se rendit à Mé- I 5 2 I., zieres.

La Meuse embrasse la plus grande partie de cette Ville & en fait une presque Isle, laissant une langue de terre assez large du côté des Ardennes, d'où l'on vient par une porte nommée de Bourgogne; les autres donnent sur des ponts que l'on peut rompre en cas de siège. La largeur de la Meuse, dont les eaux remplissoient les fossés de la Ville, étoit une des principales défenses; l'art y en avoit ajouté autrefois; mais le temps les avoit détruites, & il en restoit bien peu à Bayard pour les relever: cependant il l'entreprit.

Par son ordre la garnison & les Bourgeois furent assemblés: « Je ne vous distingue point, leur dit-il, quand il s'agit de défendre la patrie; les enfans mêmes doivent être ouvriers & soldats, travaillons de concert à notre sûreté & à notre gloire commune: on peut presque répondre du succès, quand on fait des efforts sinceres pour s'en rendre dignes. Ce peu de paroles, l'affectation que les soldats & les peuples

Discours de
Bayard aux
habitans de
Mézières.

456 **LE CHEVALIER**
1521. avoient pour lui & quelque argent
qu'il répandit, firent supporter avec
joye les p'us pénibles travaux, qu'il
sçavoit soulager par sa p'ésence & par
ses soins. A chaque instant on voyoit
s'élever de nouveaux remparts, & à
l'ardeur de ceux qui s'y employoient,
on pouvoit juger qu'ils étoient déter-
minés à tout risquer pour leur conser-
vation. Tout étoit achevé, lorsque les
ennemis arrivèrent.

Le Comte de Nassau posta son camp
qui étoit de vingt mille hommes, du
côté des Ardennes, vis-à-vis la porte
de Bourgogne, & le Général Sikin-
gue, avec quinze mille hommes, plaça
le sien au-delà de la Meuse. La garni-
son n'ayant point d'ouvrages exté-
rieurs à défendre, étoit sur les rem-
parts lors de l'arrivée des ennemis; &
la plupart considéroient avec inquié-
tude cette grande armée qui paroîs-
soit plus considérable encore, à cause
de la prodigieuse quantité d'équipa-
ges dont les troupes Allemandes sont
toujours suivies. Bayard s'en étant ap-
perçu: « Les ennemis, dit-il, nous
» traitent comme des gens qu'ils crai-
» gnent: leur nombre ne doit point
» nous effrayer. Nous avons de larges
» fossés

» fossés & de bons remparts ; d'ailleurs
» ce ne sont point ces amas de terre &
» de pierres qui conservent les Places ;
» c'est l'honneur , le courage , la pa-
» tience & la résolution de ceux qui les
» défendent. Bayard avoit avec lui
sa compagnie de cent hommes d'ar-
mes , une autre Compagnie de même
force , quelque infanterie & un corps
de jeune Noblesse , qui étoit venue
s'exposer avec lui. Anne de Montmo-
renci , Connétable de France à la fin
du regne de François I. étoit un des
principaux de ce Corps.

Les Assiégeants ayant établi leurs
quartiers & fait placer leurs batteries ,
envoyerent sommer le Chevalier
Bayard de se rendre. Il étoit connu
des deux Généraux ennemis , & leur
Héraut fut chargé de faire précéder
sa sommation par de grands éloges ;
mais que s'ils ne produisoient aucun
effet sur l'esprit du Gouverneur , d'in-
timider la garnison par de grandes
menaces. Le Héraut s'acquita de sa
commission avec exactitude , & fit
même en sorte qu'un grand nombre
d'Officiers & de soldats l'entendirent.
Il ne fut pas difficile à Bayard de re-
marquer son dessein : » Je me suis mis

» dans Mézieres , dit - il , pour la
 » garder : vos Maîtres connoîtront
 » bientôt , s'ils ne le sçavent déjà ,
 » que je ne suis pas homme à m'es-
 » frayer pour des paroles , ni même à
 » craindre les effets. Et se servant
 ensuite du langage le plus conforme à
 l'esprit militaire , il ajouta » En-
 » fin si le sort trahit ma résolution &
 » le courage de ceux qui me suivent ,
 » je saurai me faire un pont du corps
 » de vos gens pour sortir de cette
 » Ville. Le Chevalier prononça ces
 dernières paroles en regardant ceux
 qui l'environnoient , & ils y applau-
 dirent par de grands cris.

Le Comte de Nassau attendoit son
 Héraut avec impatience : il se hâta
 de l'interroger en présence du Génér-
 al Sikingue , qui n'avoit pas la même
 opinion que ce Seigneur de l'en-
 treprise qu'ils formoient. La réponse
 du Héraut le confirma dans son idée ,
 il dit au Comte de Nassau , qu'on
 auroit pû mieux placer ailleurs les
 forces de leur maître. Un Officier
 Franc-Comtois , qui avoit servi sous
 Bayard en Italie , voyant que Siki-
 gue n'approuvoit pas le siège , dit en
 plein Conseil , qu'il connoissoit le Cas

pitaine Bayard pour l'avoir vu besoigner ; que de long-temps ils n'entroient dans Mézieres , & même qu'à moins de sa mort ils n'y entreroient pas.

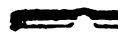
Le Comte de Nassau piqué, l'interrompit : Je sçai , dit-il , la réputation du » Seigneur Bayard ; mais il n'est ni » de fer ni d'acier. Il est homme comme nous , & je lui ferai tirer tant de » coups de canon , que dans quatre » jours il ne sçaura de quel côté se » tourner.

Les batteries étoient prêtes. A peine le Comte de Nassau eut-il parlé, qu'elles tonnerent de toutes parts avec tant de furie , que les soldats des nouvelles levées de la garnison , effrayés de ce fracas horrible , abandonnerent leurs postes , courant éperdus dans les rues de la Ville , & enfin se précipitant, pour se sauver, du haut de la porte & par-dessus les murailles. Les vieux soldats , qui n'avoient jamais entendu un si grand bruit d'artillerie , émus de la désertion des milices , jetterent les yeux sur leurs Officiers pour se rassurer. Ceux-ci firent avertir Bayard , qui parcourant à cheval tous les postes , montroit plus de gayeté qu'à l'ordinaire : » J'allois , disoit-il , met-

» tre ces milices hors de la Place; c'é-
» toient des bouches inutiles; nous
» sommes assez de braves gens pour
» répondre aux ennemis, & nos pro-
» visions dureront davantage. Ce-
pendant le feu des batteries des assié-
gés augmentoit, & ce qui paroif-
soit prodigieux en ce-tems là, où l'ar-
tillerie étoit mal servie, les Assiégés
tirerent en quatre jours plus de cinq
mille coups de canon. Alors ce ton-
nerre commença à diminuer: les en-
nemis craignoient de manquer de pou-
dre, & voyoient que les Assiégés à tra-
vers le feu & la fumée, bravoient la
grêle de boulets, & venoient réparer
les brèches; souvent même Bayard
s'en servoit pour faire des sorties plus
promptes & moins attendues: alors
pour peu qu'il eût d'avantage, il bou-
leversoit les aranchées & combloit en
un instant les travaux, que les Assié-
gés avoient chevés en plusieurs
jours. Sikingue, à qui l'on avoit pro-
mis d'emporter la Ville d'emblée, se
plaignit au Comte de Nassau, & lui
laissa entrevoir qu'on n'étoit pas éloi-
gné de le soupçonner d'avoir conservé
pour la France l'ancienne inclination,
qui l'avoit engagé à son service avant

d'entrer en celui de l'Empereur. Le Comte de Nassau s'irrita du reproche de son Collègue, & lui répliqua qu'au moins cette inclination prétendue ne lui faisoit point trahir l'Empereur, pour lui faire accorder une treve au Roi, comme Sikingue en avoit obtenue une pour Robert de la Marck son ami. L'Allemand répondit tout en colere, qu'il avoit fait cette démarche hautement, & par un sentiment de générosité pour un Prince dont l'amitié l'honoroit; & que le Comte de Nassau, parent de Robert de la Marck, se montroit aussi mauvais parent par ce reproche, que mauvais serviteur de son Maître par sa conduite. Une dispute aussi vive ne pouvoit qu'avoir une fin funeste; mais les amis communs des deux Généraux leur ayant représenté l'avantage que les assiégés pourroient tirer de leur division, ils se réconcilierent en apparence, & chacun se retira dans son poste.

Le Chevalier Bayard dans ses fréquentes sorties faisoit des prisonniers sur les ennemis. Il apprit d'eux la méfintelligence de leurs Généraux, & le bonheur voulut qu'un de ces gens-là se trouvât en état de l'instruire du dé-

1521.  tail de la dispute & des dispositions où ils étoient. Sur le champ, il fit partir deux Officiers de sa garnison pour aller trouver le Roi à Troyes & lui demander du secours, promettant de lui donner les moyens de le faire entrer dans la Place. En même tems il fit venir un payfan des environs de Sedan & sujet de Robert de la Marck, à qui il promit une somme considérable, s'il vouloit se charger d'une lettre pour ce Prince ; le payfan y consentit, & forant secretement de Mézieres, il prit la route de Sedan par le pont de la Meuse, & à travers le camp du Général Sikingue. Le payfan s'étonna que le Gouverneur de Mézieres lui eût fait prendre une route si bien gardée, & où la certitude d'être découvert augmentoit à mesure qu'il avançoit dans le camp.

Ce malheureux, aussi effrayé qu'il eût déjà été arrêté, le fut dans l'instant même qu'il a'loit jeter la lettre ; on le conduisit à Sikingue & se croyant prêt à subir le dernier supplice, il avoua tout. Le Général ouvrit la lettre & lut à-peu-près ces mots. » Le Comte » de Nassau est votre parent, & vous » espérez l'attirer de nouveau au ser-

» vice du Roi : qu'il se détermine au
» plutôt s'il ne veut être taillé en pié-
» ces par une nombreuse armée, qui
» vient pour attaquer d'abord Sikingue.
» gue ; & aller ensuite à lui à travers
» de ma place, &c.... Ce Général eut
à peine la patience d'achever la lecture
de cette lettre ; il se récria sur la trahison
du Comte de Nassau qu'il avoit, disoit-il,
toujours bien prévue, & donna les ordres
nécessaires pour décamper sur le champ.
L'agitation de Sikingue & le mouvement
de ses troupes donnerent le tems au paysan
de se sauver ; il revint à Mézieres, & avoua
en tremblant au Chevalier Bayard le malheur
qui lui étoit arrivé. Ravi du succès de sa ruse,
il prit le Seigneur de Montmorenci, & le mena
avec plusieurs Officiers de sa garnison sur
les remparts, du côté du Comte de Nassau.
Ils virent avec étonnement que les troupes
de Sikingue marchaient en bataille pour s'y
rendre, & que le Comte de Nassau arrangeoit
les siennes, comme si elles alloient combattre.

Ce Général, au premier mouvement qu'avoit
fait son Collègue, avoit envoyé un Gentilhomme
demander quel étoit son dessein : celui-ci prévenu

de sa trahison , répondit fièrement :
1521. *Allez dire au Comte de Nassau , que
je veux lui faire acheter le plaisir de me
voir hâcher en pièces ; dans peu de tems
je serai auprès de lui , nous verrons
ce qui en arrivera.* Sur cette réponse ,
le Comte de Nassau connoissant la vi-
vacité de Sikingue, s'étoit mis en état
de le recevoir. Ces deux Généraux se
trouverent en présence , peu de tems
après que Bayard & sa Compagnie
furent arrivés sur les remparts ; il les
confidéra avec attention ; & après
avoir instruit ceux qui l'environ-
noient, de la cause du mouvement qui
les étonnoit : *J'avois grande envie, dit-
il , que ces gens-là se batisent ; mais ils
sont lents : il faut que je leur donne le
signal , ou que je les sépare.* En même
temps il fit tirer plusieurs volées de ca-
non sur les troupes du Comte de Nas-
sau, qui le justifient entièrement au-
près de Sikingue avec qui il avoit déjà
eu le temps de s'expliquer ; mais avant
que ce Général eût pû reprendre son
camp , on avoit trouvé le moyen de
faire entrer dans Mézieres un grand
secours de troupes , des munitions de
guerre & de bouche.

La vigoureuse résistance des assiégés

ne laissant plus espérer au Comte de Nassau de prendre Mézieres par la force, il avoit résolu de l'affamer. Pour s'assurer davantage du succès de ce dessein, il engagea un Officier de son armée, ami d'un Officier de la garnison, à lui envoyer demander une bouteille de vin par un domestique affidé, qui avoit ordre de bien examiner le dedans de la Place, & de sçavoir, s'il étoit possible, la quantité de vivres qui y étoit entrée. L'Officier François instruit par Bayard, conduisit le domestique dans une cave spacieuse remplie de grands tonneaux qu'il obligea de toucher, pour lui faire voir qu'ils étoient pleins : il est vrai que c'étoit d'eau ; mais l'Allemand ne s'en apperçut pas, & porta à son Général le double de ce qu'il lui avoit demandé. Le Comte de Nassau trompé, & se trouvant d'ailleurs exposé sans cesse aux soupçons de Sickingue, leva le siège, & laissa au Chevalier Bayard l'honneur d'avoir défendu pendant plus d'un mois une Place, qui sembloit ne pas mériter celui d'être assiégée.

Le Roi eut d'autant plus de joie de la conservation de Mézieres, que

1521. l'Empereur s'étoit avancé pour pénétrer après sa prise dans l'intérieur du Royaume, où il se flattoit de faire de grands progrès; & qu'il étoit glorieux pour lui de le forcer, à la vue de toute l'Europe, à se retirer vaincu. François I. écrivit à ce sujet à la Reine sa mere, à qui il rendoit un compte exact de toutes ses actions :

« Tout à seture, Madame, ynfi que
 » je me voulois mettre ô lit, est arrivé
 » Saval, lequel m'a apporté la certeste
 » nete deu levement deu frégs de Me
 » syeres, & croy que nos ennemis sont
 » an grant peine, veu la onteuse re
 » trete qu'il ont fait : pour tout le jour
 » de demain, je foré le chemyn qu'ys
 » prandront, & selon sela il nous fo
 » dra gouverner ; & s'il ont joué la
 » pafyon, nous jourons la venyanse.
 » Vous suplyant, Madame, vouloit
 » mander partour pour fere remerfyer
 » Dieu ; car sans point de fote, il a
 » montré ce coup qu'il est bon Fran
 » coys, & fessant fin à ma lettre re
 » mettant le tout seur le Porteur, pry
 » à Dieu qu'il vous doynt très-bonne
 » vie & longue : Votre très-humble &
 » très-obéyfant fils, FRANCOIS.

Pendantque le Roi se félicitoit

ainsi de ses succès, le Comte de Saint Pol & le Duc de Vendôme reprirent Mouzon, & entrant dans les Paysbas, firent des conquêtes sur l'Empereur, & s'emparèrent de Bapaume & de Landreci. Le Roi lui-même ayant assemblé son armée se disposa à passer l'Escaut, pour joindre l'Empereur campé dans le voisinage de Valenciennes. Il avoit pour Lieutenans-Généraux le Connétable, M. de la Tremoille, & les Maréchaux de Chabannes & de Châtillon.

1521.

Bayard ayant appris qu'il pourroit y avoir bataille, sortit de Mézieres dont il avoit fait réparer les brèches, & se hâta de joindre l'armée. Ses amis allèrent le recevoir loin du camp, & lui firent cortège jusqu'au logis du Roi, où il voulut descendre tout armé, sçachant bien qu'il feroit plaisir à ce Monarque de se présenter à lui dans le même état, où il étoit en défendant Mézieres. Le Roi le reçut en effet avec toutes les marques d'estime & de bonté que son zele & ses services méritoient ; il lui fit l'honneur de l'embrasser, en rappelant d'une manière flatteuse la cérémonie militaire qui le rendoit son filleul, lorsqu'il

reçut de lui l'Ordre de Chevalerie.

1521. Le Chevalier Bayard, dont le cœur étoit également simple & généreux, se montra sensible jusqu'aux larmes aux caresses de son Roi, & les jugea de trop grandes récompenses de tous ses services. Ce Prince voulut néanmoins lui en donner de plus essentielles : il l'honora du collier de son Ordre, & le fit Capitaine en Chef d'une compagnie de cent hommes d'armes, au lieu qu'il étoit Lieutenant des hommes d'armes du Duc de Lorraine.

Le Chevalier Bayard parvenu par cette promotion au rang des plus grands Seigneurs, passa l'Escaut avec l'armée, qui s'approcha assez de celle des ennemis pour pouvoir la combattre avec avantage, & mériter le reproche de n'avoir osé l'entreprendre. Le Connétable, la Tremoille, Chabannes, le Chevalier Bayard & les Commandans des Suisses pressoient le Roi de donner bataille, l'Empereur même sembloit avoir voulu l'assurer du succès, en prenant la fuite pendant la nuit avec cent hommes seulement; mais le Maréchal de Chatillon s'opposa seul à l'avis de toute l'armée, & le sien fut suivi : non qu'il eût la réputation ni

la capacité des autres Généraux ; mais il jouissoit de la confiance de la Mere du Roi , qui lui avoit recommandé sur toute chose de ne point exposer la personne de son fils. Elle fut exactement obéie aux dépens de la gloire & de l'intérêt de ce Prince. La campagne se termina donc ainsi par la conquête de quelques petites places , & on ne voit pas que le Chevalier Bayard eût occasion d'entreprendre rien de considérable , jusqu'à ce que le Roi informé de la conspiration de Jérôme Moroné , Chancelier du Milanéz , pour chasser les François de Gênes , l'envoya dans cette Ville , pour ranimer son parti & soutenir la garnison menacée par les Bourgeois.

Bayard , agissant de concert avec Octavien Fregose , que le Roi avoit fait Gouverneur de Gênes , découvrit tous les ressorts de l'intrigue du Pape & du Roi d'Espagne , pour se saisir de cette Ville. Leurs troupes ayant paru dans son voisinage , elles furent obligées de se retirer avec perte , après avoir déce.é aussi vainement la mauvaise foi de leur Maître.

La fidélité de Fregose ne laissant plus rien à craindre au Roi pour Gê-

§ 21. nes, le Chevalier Bayard revint dans son Gouvernement, où la misère des peuples le rappelloit. L'inclémence du Ciel avoit causé une disette de bled dans la Province, qui fut bien-tôt augmentée par l'intérêt de quelques particuliers, & par la connivence inhumaine des Magistrats proposés pour le bien public. Le Chevalier Bayard avoit peu d'expérience sur les moyens d'exercer la police ; mais avec un cœur tendre, compatissant, & des intentions droites, on sçait bien-tôt comment on peut soulager les malheureux. Il visita lui-même les greniers de Grenoble, & ne voulant commettre à personne un soin aussi important que celui de la conservation des peuples, les Villes & les Villages de la dépendance de Grenoble qu'il ne put voir, furent visités par des hommes fidèles, que l'intérêt ni l'exemple n'avoient point corrompus. Par cette action, qui remplissoit le principal devoir de son état, il vint à bout de rétablir l'abondance dans sa Province ; mais par une suite assez ordinaire de la disette, une maladie contagieuse se répandit parmi le peuple. Le Chevalier Bayard eut besoin alors de toute la bonté de

son cœur, & de tout son courage ,
pour affronter la mort en mille lieux 1521.
sous la forme la plus effrayante; il en-
troit chez les malades , il fournissoit à
leur subsistance , animoit les Méde-
cins , les Chirurgiens & tous ceux qui
pouvoient les soulager , à braver le pé-
ril qu'il y avoit à le faire. Ce concours
de soins eut l'effet qu'il devoit avoir ; la
maladie cessa promptement , & Bayard
fut en état de se féliciter d'avoir sauvé
deux fois les peuples , dont on lui
avoit confié le Gouvernement.

Les dernières années avoient été 1522.
malheureuses pour le Roi , je ne dis Revolte du
Connétable
de Bourbon.
pas pour la France , à qui il étoit plus
avantageux d'avoir perdu le Milanez ,
que de le compter encore au nombre
de ses Provinces. Ce Monarque ré-
solut de passer en personne une se-
conde fois les Monts , pour le recon-
quérir. Cette entreprise auroit eu le
succès des premières , c'est - à - dire ,
que les François se seroient rendus
Maîtres du Duché de Milan , pour
s'en voir chasser ensuite , mais la ré-
volte du Connétable de Bourbon leur
ôta cette gloire de vaincre avant d'a-
voir été vaincus ; le Roi fut obligé de
rester dans ses Etats : il donna le

commandement de l'armée destinée pour l'Italie à l'Amiral de Bonivet, l'homme le plus incapable du Royaume, & dont tout le mérite étoit la faveur de Louise de Savoye, & la haine que cette Princesse lui avoit inspirée pour le Connétable de Bourbon. Le Chevalier Bayard fut inconsolable, en apprenant la révolte de ce Prince, & détestant ces partialités de Cour qui font tant de coupables, il le justifia, autant qu'il fut possible, par celle que Louise de Savoye lui avoit témoigné ; il déplora la triste destinée d'un Prince, que la fureur de ses ennemis obligeoit à devenir l'ennemi d'une nation dont il faisoit la gloire. Son dessein étoit de se retirer dans le Dauphiné ; mais les ordres du Roi l'obligerent à suivre l'Amiral de Bonivet en Italie, moins pour partager des succès auxquels on ne devoit point s'attendre, sous un tel Général, que pour rougir de ses fautes.

Cependant l'Amiral fit quelques conquêtes en arrivant dans le Milanais, & passa le Tesin avec autant d'ordre que de honneur, malgré Prosper Colonne, posté sur la rive de ce fleuve avec son armée. Mais les bords

du Tefin virent les deniers exploits de l'Amiral. Il s'arrêta à quelques lieues de Milan, au lieu de marcher droit à cette ville, où la fuite de Prosper Colonne avoit répandu la consternation, donnant ainsi le tems aux Bourgeois de se fortifier de telle sorte qu'il ne fut pas possible de les forcer. Il s'approcha néanmoins de Milan, mit une grosse garnison à Monca sur le Lambro, & envoya le Chevalier Bayard à Lodi, occupant par ce moyen les principaux passages par où les vivres venoient à Milan.

Le Château de Crémone tenoit encore pour les François, qui l'avoient fçu conferver depuis leur dernière retraite d'Italie. Jean d'Herbouville, Seigneur de Bunon, en étoit Gouverneur. Quoique les maladies lui emportassent chaque jour un grand nombre de ses soldats, il résista à toutes les attaques des ennemis pendant deux années entieres, fans que la fatigue, les veilles, ni la faim pussent rien diminuer de son courage. Ce brave homme voyant sa garnison réduite à un petit nombre, & lui-même attaqué d'une maladie mortelle, fit venir auprès de son lit le foible reste de ses

1522. soldats, & les anima de telle sorte par ses exhortations, & en leur vantant l'honneur de mourir victorieux, qu'ayant perdu ce brave homme, ils firent serment de se défendre jusqu'au dernier soupir ; serment qui fut si bien observé, que le Chevalier Bayard étant venu de Lodi pour secourir Crémone, ne trouva plus dans le Château que huit soldats malades, hors d'état de combattre, mais résolus à périr.

Le Chevalier Bayard arriva au Château de Crémone, avec une armée de douze mille hommes : l'ayant ravitaillée, il se mit en état de reprendre la Ville. Mais une pluie violente qui survint, ayant détrempé la terre des brèches que son canon venoit de faire, le soldat mal appuyé, & tombant à chaque pas, fut obligé d'abandonner l'assaut, qu'on ne put recommencer, la même pluie ayant duré quatre nuits & quatre jours entiers. Enfin Bayard cédant au tems & aux ordres de son Général, quitta Crémone, d'où il vint à Monca pour arrêter les convois qui passoient par cette Ville pour Milan. L'Amiral Bonnivet connoissoit l'importance de

ce poste ; mais crédule & ignorant , il donnoit sa confiance à toutes les nouveautés. Quelques Italiens lui firent croire qu'en occupant Vigere , il incommoderoit beaucoup plus Milan : il donna ordre à Bayard de s'y rendre , malgré les représentations de ce Capitaine , qui voyoit à regret que son décampement alloit ruiner l'armée.

En effet , les convois arrivant à la file dans Milan , & cette Ville bien munie pouvant contenir une armée pour garnison , on y envoya de nouvelles troupes qui obligerent l'Amiral à décamper , pour se rendre à Biagrasse , dont le pays étoit dépourvu de tout : la famine commença à se faire sentir , & les soldats à se plaindre d'un Général qui ne sçavoit ni les faire vivre , ni les faire combattre. Le Connétable de Bourbon qui commandoit l'armée Impériale , vouloit le poursuivre & le défaire ; mais Prosper Colonne s'y opposa , en disant qu'il étoit inutile d'exposer des troupes pour ruiner une armée que son Général détruiroit lui-même. Cet avis de Colonne fut parfaitement justifié par la conduite de Bonivet , toutes les

entreprises qu'il tenta pour se retirer
 1522. du mauvais pas où son imprudence
 l'avoit engagé, furent malheureuses,
 par cette raison que l'on échape mal-
 aisément à un danger qu'on a formé
 soi-même. L'Amiral, tout occupé
 des soins de sa subsistance, ne pouvoit
 empêcher les mouvemens des enne-
 mis; toutes leurs troupes se réunirent
 en un seul corps, sans qu'il tentât de
 l'empêcher, & la seule démarche qu'il
 fit après leur jonction, pensa causer
 la perte de toute l'armée.

Le Village de Rebec étoit un poste
 avantageux pour Bônivet, avant la
 réunion des troupes ennemies; &
 alors ce Général n'ayant point pensé
 à s'en saisir, il le voulut, lorsque les
 Impériaux rendoient la conservation
 de ce Village impossible. Bayard fut
 chargé de cette commission: l'Amiral
 crut assurer le succès de ses entre-
 prises, ou d'en justifier le malheur par
 la réputation de celui à qui il les con-
 fioit. Bayard lui remontra, non le
 péril qu'il y avoit de se tenir dans
 Rebec, mais l'inutilité de ce dessein,
 & que c'étoit livrer aux ennemis au-
 tant de troupes qu'il en envoyeroit
 dans ce Village.

Bonivet exigeoit l'obéissance en favori, & avec la hauteur d'un homme indigne de commander : il s'irrita des représentations du Chevalier ; mais celui-ci insista , & distinguant en homme éclairé ce qu'il devoit à l'intérêt de son Roi , d'avec la soumission à celui qui le représentoit : » J'obéirai , lui dit-il ; mais en exécutant vos ordres , je suis en droit de vous en montrer l'inconvénient. Rebec est un Village ouvert de tous côtés , fort près des ennemis , éloigné de notre armée & de tous les lieux qu'ils pourroient choisir eux-mêmes comme le plus propre à nous battre. La suite fera voir si j'ai raison ; mais je préviens ceux que vous me donnez à conduire , que nous allons ensemble à la boucherie. L'Amiral voyant l'effet qu'un tel discours produisoit , lui répondit qu'il lui donnoit deux cens hommes d'armes des plus vaillans de l'armée , & un corps d'infanterie Françoisé que commandoit M. de Lorges : qu'avec ce nombre de troupes il étoit en état de ne point tant craindre les ennemis : » Jamais je ne les ai crains , répliqua Bayard , parce que mes Généraux ne m'ont

I 5 2 2.

Bayard est
forcé d'agir
contre son in-
tentien.

478 LE CHEVALIER

1522. » jamais exposé qu'avec des forces à
 » peu-près égales. Vous m'en donnez
 » assez pour me bien battre, mais non
 » pas pour vaincre ni pour nous sau-
 » ver. Bonivet donna sa parole au
 Chevalier, qu'il le secoueroit s'il
 étoit pressé. Ce dernier, réduit à
 obéir, se rendit à Rebec avec le Sei-
 gneur de Lorges, tous deux si assurés
 du danger qu'ils alloient courir & de
 la négligence de leur Général, qu'ils
 envoyèrent leurs équipages à Novar-
 re, ne se réservant que le plus néces-
 saire.

Le Chevalier Bayard & de Lorges
 visiterent Rebec aussi-tôt qu'ils furent
 arrivés dans ce Village, & ce qu'ils
 en découvrirent acheva de les mettre
 au désespoir. Ce lieu avoit plusieurs
 avenues très-larges, & l'on pouvoit
 d'ailleurs y pénétrer par des clos &
 des jardins qui l'environnoient; en
 sorte que pour le mettre en état de
 défense, il auroit fallu creuser un fos-
 sé & construire une muraille de plus
 de deux lieues de tour. Bayard com-
 mença par faire placer des batteries de
 canon aux avenues, & jugeant que
 les ennemis ayant mille autres passa-
 ges, ne choisiroient point ceux qui

étoient défendus, écrivit de concert avec le Seigneur de Lorges, pour mander à Bonivet l'impossibilité de se soutenir, & le danger évident qu'ils couroient. Le général leur répondit séchement qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'il ne sortoit rien de Milan qu'il n'en fût instruit sur le champ : aux autres lettres que ces deux Capitaines lui écrivirent coup sur coup, le Général ne fit aucune réponse.

1522.

Bayard avoit eu la fièvre presque toute sa vie : elle le tenoit à Rebec ; & ne diminuant point sa vigilance, elle augmentoit son accablement ; ses hommes d'armes, ses gens de pied travailloient sans cesse à creuser des fossés, à former des barricades, & lui-même ne couchoit que les cuisses & les bras armés, ayant sa cuirasse auprès de lui & un cheval toujours scellé ; » Tout ce que nous faisons, » disoit-il, à de Lorges, marque notre » volonté ; c'est pour notre réputation » plus que pour notre sûreté ; nous ne » pouvons garder Rebec, ni peut- » être nous sauver : avec bien moins » de monde que les ennemis n'en

1522. » peuvent envoyer contre nous, j'en
 » leverois quatre fois autant de trou-
 » pes qu'il en a dans ce Village ; &
 » si nous pouvions espérer quelque
 » succès , il ne feroit qu'accroître
 » l'orgueil & la présomption de notre
 » Général.

Les ennemis furent bientôt informés de l'arrivée de Bayard à Rebec : les travaux qu'il entreprenoit , les mirent dans la nécessité de l'attaquer promptement : sa réputation leur donnoit lieu de le craindre par-tout, même où le danger étoit évident pour lui. Lannoi, Général estimé parmi les Allemands, étoit l'homme de confiance de l'Empereur dans l'armée que commandoit le Connétable de Bourbon ; Charles V. comptoit plus sur son habileté & sa valeur, que sur sa fidélité. Il projetta d'enlever le quartier de Bayard, & charger de cette expédition le jeune Marquis de Pescaire, Officier déjà célèbre, qui fut depuis si fameux dans les guerres qui continuèrent à désoler la France & l'Italie, & dont François I. en quelque sorte son captif pendant plusieurs jours, loua lui-même le courage, qui contri-
 bus

bua à son malheur , la politesse & la douceur qu'il employa pour le soulager.

1523.

Ce Seigneur accepta avec joie une commission , où contre l'ordre ordinaire , il y avoit peu de danger à courir & beaucoup de gloire à espérer ; le nom seul de Chevalier Bayard supposant par tout une vigoureuse résistance. Aussi le Marquis de Pescaire crut-il prendre les mêmes précautions que s'il eût été à l'attaque d'une Ville , & son corps d'armée fut composé de six mille hommes d'infanterie & de cinq cens hommes d'armes , qui marcherent toute la nuit , pour arriver avant le jour à Rebec.

Le Marquis de Pescaire se trouvant auprès de ce Village sans avoir aucune sentinelle , se persuada que Bayard s'étoit retiré , ne pouvant supposer qu'un Officier aussi vigilant eût manqué à cette première règle de la guerre , qui est de faire une garde exacte aux environs de tous les lieux menacés. Bayard avoit aussi ordonné qu'on mit par tout un grand nombre de sentinelles ; mais se trouvant accablé par la fièvre , par la fatigue & par une médecine qu'il venoit de prendre , il

avoit manqué cette nuit d'aller visiter les postes, & les Officiers avoient négligé d'y aller à sa place, à cause de la pluie & du froid.

Pelcaire arriva donc jusqu'au pied de Rebec, sans rencontrer personne; mais à la barrière d'une des avenues, il fut découvert par quatre Archers, qui crièrent aux armes de toutes leurs forces. La garde de la barrière, quoique surprise, se présenta avec beaucoup de résolution, & arrêta les ennemis pendant qu'on sonnoit l'alarme de toutes parts; le bruit parvint bientôt jusqu'à Bayard, qui suivi seulement de six hommes d'armes, courut à demi désarmé à la barrière; le brave de Lorges y arriva dans le même moment avec quelques Officiers, le reste des troupes suivant à la file, & personne ne paroissant étonné du péril. Mais au bruit des tambours & des trompettes des ennemis, le Chevalier jugeant de leur nombre & que le Village étoit environné, il appella de Lorges: » Mon cher ami, lui dit-il, la partie n'est pas égale, les ennemis vont fondre sur nous de tous côtés, & soyez sûr que nous ne serons secourus de personne. Laissons

» ici le bagage; sauvez-vous avec vo
 » tre infanterie droit à Biagrassé,
 » avant que cette barrière soit forcée.
 » à Je vous suivrai & vous défendrai
 » avec mes Gendarmes «

1501.

De Lorges partit sur le champ, & Bayard continua de combattre à la barrière, jusqu'à ce qu'il eût l'infanterie en sûreté; alors il commença sa retraite avec tant d'ordre, que les ennemis ne purent l'entamer, & il arriva à moitié chemin de Biagrassé sans avoir perdu plus de dix hommes. Là, il rencontra l'Amiral de Bonivet qui venoit, mais trop tard, à son secours, & ils étoient rentrés ensemble dans Biagrassé, que le Marquis de Pescaire le faisoit encore chercher dans toutes les maisons de Rebec.

Bayard fait
de sanglans
reproches à
Bonivet.

La gloire d'avoir sauvé ses troupes auroit pu satisfaire tout autre homme que Bayard; mais ne pouvant supporter qu'on l'eût exposé inutilement à fuir, il perdit sa modération ordinaire, pour faire de sanglans reproches à Bonivet. Ce Général, que la fortune commençoit à corriger en le maltraitant, sembla avoir acquis la douceur que Bayard paroïssoit avoir perdue; il avoua qu'il s'étoit trompé,

1522.

ver dans la sagesse de leur avis la preuve certaine de ses fautes passées, plutôt que les moyens de les réparer. Le Chevalier Bayard étoit devenu son confident ordinaire : il ne le quittoit plus, visitant le camp ensemble, & tâchant de faire renaître l'espoir & le courage dans le cœur du soldat confiné.

Bayard devenu l'ami le plus sincère de Bonivet déplorait le malheur qui le menaçoit, sans le pouvoir prévenir ; forcé de convenir que tout étoit perdu, il avouoit en même tems que la conduite présente de Bonivet le rendoit plus à plaindre, qu'il n'étoit à blâmer de ses démarches passées. Ainsi la justice que les hommes se rendent d'eux-mêmes, changea toujours en sentiment de compassion la rigueur des jugemens publics. Il ne restoit d'autre ressource à l'Amiral pour sauver les débris de son armée, que de passer promptement la Sessia, pour revenir en France par le Val d'Aoste ; mais ce moyen étant le dernier qui s'offrit à lui, il attendit trop tard à l'employer.

L'approche des ennemis qui ne l'avoient point perdu de vue, ren-

doit sa retraite extrêmement dangereuse ; Bonivet résolut néanmoins de l'entreprendre , & l'ordre fut donné aux troupes de se mettre en marche : l'Infanterie devoit défiler la première , & la Gendarmerie se disposoit à repousser les ennemis , que l'on voyoit de loin s'avancer à grands pas. Lannoi & le Duc d'Urbain avoient été d'avis , la veille de cette funeste journée , de donner toute la nuit au repos des troupes ; c'eût été le salut de l'armée Française. Mais le Connétable de Bourbon leur fit changer de sentiment : il leur représenta qu'en deux ou trois heures les Français pouvoient leur échapper. Ils marcherent donc toute la nuit & se trouverent à portée de charger la Gendarmerie de Bonivet , dans le moment que son Infanterie commençoit à défiler. Il fit hâter sa marche , & allant aux ennemis avec une résolution digne d'une meilleure fortune , il les força de reculer ; mais dans la chaleur du combat , son désespoir lui faisant négliger toute précaution , il reçut un coup de mousquet au bras , qui le couvrit de sang.

Ce Général se tint néanmoins à

1522. cheval, animant par ses paroles ceux à qui il ne pouvoit plus donner d'exemple, jettant les yeux tantôt sur l'Infanterie, qui passoit avec beaucoup d'ordre & de promptitude, tantôt sur le Chevalier Bayard. Celui-ci faisoit des prodiges à la tête des Gendarmes, & montroit aux ennemis qu'il falloit que les François fussent à demi vaincus par leur mauvaise conduite, pour que la force des armes pût achever leur défaite ; mais Bonivet perdant son sang, se sentant affoiblir & craignant sur toutes choses de tomber au pouvoir du Connétable de Bourbon, ordonna au Comte de Saint Pol d'aller prendre la place de Bayard, qu'il manda auprès de lui : » Seigneur Bayard, lui dit-il, vous voyez mon état, je n'en puis plus ; je dépose entre vos mains toute l'autorité dont le Roi m'a revêtu : recevez le bâton de Général, comme celui que j'en crois le plus digne ; réparez le mal si vous le pouvez. Il est bien tard, Monsieur, répondit le Chevalier ; mais je m'exposerai avec joie à périr, pour rendre à l'armée tout ce qu'elle peut attendre de moi. En même temps il prit le bâ-

bonivet re-
net le com-
pense-
ment de
la mer à
bayard.

ton de commandement, choisit pour son Lieutenant Vandesse, son compagnon d'armes, & frere du Maréchal de Chabanes, & alla charger les ennemis avec tant de furie, qu'il les obligea de livrer passage à la litiere, qui portoit Bonivet. 1522.

Le Connétable de Bourbon, qui connoissoit la valeur de la Gendarmerie Françoisse, n'avoit pas voulu qu'on se livrât trop impétueusement à leurs premiers efforts ; mais pendant qu'ils combattoient avec le plus de chaleur, & que les ennemis reculoient devant eux, ce Général fit couler des Arquebusiers des deux côtés du chemin qui conduisoit au pont ; en sorte que la Gendarmerie venant pour y passer, fut exposée à tout leur feu. Le Chevalier Bayard apperçut le dessein du Connétable, sans pouvoir en empêcher l'exécution ; mais il se hâta de faire sa retraite avant que le nombre des Arquebusiers fût augmenté ; ceux qui étoient déjà passés le voyant approcher, firent une décharge si à propos, qu'ils renverserent un grand nombre de Gendarmes. Le brave Vandesse reçut un coup, dont il expira sur le champ terminant glorieuse-

490 LE CHEVALIER
1522. ment une vie digne de son illustre naissance.

Bayard
blessé.

Le Chevalier Bayard, qui plaignoit le sort de son ami , reçut en même temps un coup d'arquebuse dans les reins, qui lui cassa l'épine du dos ; la douleur fit qu'il s'écria : *Seigneur Jesus, ayez pitié de moi ;* & s'appuyant les deux mains sur le pommeau de la selle, il marcha quelques pas , jusqu'à ce que voyant le Comte de Saint Pol se charger de conduire la Gendarmerie, il se fit descendre au pied d'un arbre par un Gentilhomme , son Maître-d'Hôtel, qui ne voulut pas l'abandonner. Il l'avoit placé au hazard : Bayard voulut qu'il lui tournât le visage du côté des ennemis ; & regardant la croix de son épée , il rééta plusieurs fois : *Miserere mei , Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* On dit même que dans la crainte de mourir avant d'avoir du secours, il se confessa à son Maître-d'Hôtel.

Le Seigneur de Lorges, qui étoit demeuré à l'entrée du Pont avec un corps d'Infanterie, étoit au désespoir de la blessure du Chevalier : voulant le venger , il fit faire une décharge si furieuse & si juste , qu'il abbatit

les ennemis les plus avancés, & inspira par sa résolution tant de terreur aux autres, qu'ils le laissèrent passer le Pont avec le reste de la Gendarmerie. Les ennemis le passèrent après eux, & remarquant le Chevalier sous un arbre ils y vinrent en foule; mais les simples soldats apprenant que c'étoit Bayard & qu'il étoit dangereusement blessé, respectèrent son malheur, & ne s'approchèrent que pour le servir. Les Suisses, quoique pour Nation soit peu susceptible de pitié, se montrèrent les plus touchés de son malheur, & un de leurs Officiers voulut le faire emporter sur les picques de ses gens; mais Bayard jugeant qu'il n'avoit qu'un moment à vivre, & que le moindre mouvement pourroit hâter sa fin, le pria de le laisser s'occuper seulement du soin de son salut. En ce même instant, le Connétable de Bourbon arriva. Il reconnut Bayard & le souvenir de la Patrie se joignant à celui de l'ancienne amitié qu'il avoit eue pour lui, le rendant plus sensible à l'état où il le voyoit, ce Prince ne put retenir ses larmes. » Ah ! Monsieur Bayard, lui dit-il, que j'ai pi-

1522.

~~1499.~~ » tié de vous voir en une si triste situa-
 1499. » tion.

Remon-
 trance de
 Bayard au
 Connétable
 de Bourbon.

Alors ce grand homme donnant
 dans ces derniers momens les témoi-
 gnages de cette magnanimité qu'on
 lui avoit reconnue durant le cours de
 sa vie , lui répondit : » Ah ! Mon-
 » sieur, je ne suis point à plaindre,
 » je meurs en homme de bien , en
 » servant mon Roi & ma Patrie ; mais
 » c'est de vous qu'il faut avoir pitié :
 » vous est Prince du sang de France ,
 » & je vous vois armé contre votre
 » Roi , vos amis , votre Patrie , votre
 » serment , votre honneur , & contre
 » vos propres intérêts. Le Conné-
 table pénétré de la vérité de ce re-
 proche , & plus touché de son malheur ,
 en ce que sans pouvoir l'éviter il avoit
 de si terribles suites , jeta tristement
 les yeux sur le Chevalier Bayard ,
 & se retira sans pouvoir lui répondre ,
 ordonnant à ceux qui l'environnoient
 d'avoir pour lui les soins qu'il n'avoit
 pas la force de lui rendre.

Le Marquis de Pescaire , le plus
 grand ennemi de la Nation François-
 se , mais l'ami de tous les grands hom-
 mes , & le protecteur des malheureux ,
 étant survenu , descendit de cheval ,

prit la main de Bayard, l'assura de ses services, & voyant qu'il ne pouvoit être transporté, fit venir sa tente, qu'on dressa sur le lieu même où il étoit. Le Chevalier demeurant ainsi au milieu de ses vainqueurs, n'y trouva que des amis. Le Marquis de Pescaire fit venir son lit dans la même tente, & ne voulut point la quitter, jusqu'à ce que Bayard après un silence de quelques momens rendit le dernier soupir, âgé d'environ cinquante ans. Le Marquis de Pescaire le voyant mort, témoigna une douleur sincere.

Mort du
Chevalier
Bayard.

» Nous avons perdu, dit-il, le véritable modele d'un grand homme,
» & les François un grand Capitaine.

L'armée François étant en sûreté, on se demanda les uns aux autres des nouvelles du Chevalier Bayard : sa compagnie de Gendarmes, à la tête de laquelle il n'avoit pû se mettre, étant chargé du commandement de l'armée, déplorait le malheur de cette absence, comme étant la cause de sa perte. Il n'y avoit pas un de ces Gentilshommes qui n'eût reçu de lui quelques bienfaits, & qui ne l'eût couvert de son corps pour le garantir des coups.

1524. des ennemis. D'Alégre, Prevôt de Paris, & d'une famille différente de ce d'Alégre si fameux par ses exploits, apprit aux troupes l'état où il avoit vû le Chevalier, assistoit fanglant au pied d'un arbre, & au moment de rendre le dernier soupir. Ce recit inspira une espèce de fureur aux troupes; les Officiers, les Gendarmes, les simples soldats s'attroupoient & se confondoient ensemble; comme réunis par le même sentiment de douleur. Quelques-uns emportés par leur zèle, allèrent se rendre aux ennemis pour revoir le Chevalier. Le Marquis de Pescaire, touché d'une résolution si généreuse, leur montra lui-même Bayard, se joignit à leurs regrets, & voulut qu'ils fussent libres, honorant en eux les sentimens d'estime & d'admiration, dont il étoit pénétré.

Le bruit de la mort du Chevalier Bayard répandu dans toute l'armée, y causa une désolation générale. Bonivet, quoique dangereusement blessé, parut plus occupé de cette perte que de ses maux, & se reprocha hautement d'en avoir été la malheureuse occasion; chacun regrettoit un ami,

un protecteur , un pere , & ces titres répétés partant de milliers d'hommes , se réunissoient sur un seul. Ses amis l'envoyèrent demander aux vainqueurs , mais la générosité de Pescaire avoit prévenu leurs soins. Par ses ordres on embauma le corps du Chevalier , & il fut porté à l'Eglise par des Gentilshommes , à la tête d'un magnifique convoi ; une multitude d'Officiers & de soldats les suivoient , & les peuples qu'il avoit combatus toute sa vie , sans être jamais leur ennemi , augmentoient le cortège , faisant connoître par leurs regrets que la véritable vertu exempte ceux qui la suivent du reproche des maux que la nécessité les a forcés de causer.

Le Marquis de Pescaire ayant satisfait aux honneurs funébres du Chevalier Bayard , rendit son corps à ses amis & à ses domestiques pour l'emporter à Grenoble. Le Duc de Savoye , sur les terres duquel on étoit obligé de passer , voulut qu'on lui rendît dans toutes les Villes les mêmes honneurs qu'à un Souverain , & ordonna que la Noblesse l'accompagnât jusque sur les frontières de ses États. Les peu-

ples du Dauphiné , informés de sa mort & de son arrivée , étoient venus en foule au pied de la montagne par où il devoit descendre , pour voir le cercueil de celui qui les avoit sauvés de la famine & de la peste , la plupart vêtus de deuil , & tous également affligés.

Ce nombreux cortége le conduisit jusqu'à une demi lieue de Grenoble , où le Clergé , la Noblesse du pays , le Parlement & la Chambre des Comptes vinrent le recevoir. Ils environnerent son charriot , & le conduisirent en grande pompe à l'Eglise Cathédrale de Grenoble , où il fut déposé jusqu'au lendemain qu'on le transporta dans l'Eglise des Minimes , situé hors de la Ville , & dont son oncle maternel , Laurent Allemand , étoit le fondateur. Il y fut enterré vis-à-vis le Grand-Autel , sous une tombe plate , sans ornement & sans inscription , sépulture convenable à la modestie & à l'humilité de celui dont elle renferme les cendres & assez décorée par son souvenir. C'est au zèle de sa patrie , plutôt qu'au secours fragile des marbres & de l'art , que la postérité doit

être redevable de l'exemple & du souvenir de ses vertus.

1524.

Elles furent telles que les contemporains s'empressèrent de se les répéter les uns aux autres ; & que plusieurs Historiens de son tems les célébrèrent à l'envi , avec plus de zèle que de talens ; mais leurs efforts doivent donner l'exemple à un siècle plus éclairé. Chaque état peut le prendre pour un exemple religieux , charitable , juste , équitable , magnifique ; libéral jusqu'à la prodigalité , magnanime , courageux en Héros , quelquefois vaincu sans rien perdre de sa gloire , & augmentant par sa modération le prix de ses fréquentes victoires. Né pour le bien , attentif à le procurer , & par une disposition aussi heureuse que singulière , *changeant* (pour me servir des termes de son premier Historien) *en certaines occasions où la nature le combattoit , changeant*, dis-je , *le vice à vertu*. L'honneur & la probité aidant à la religion , l'emportoient sur la jeunesse , sur l'exemple & sur la nature même. Il eut dès sa jeunesse , à l'exception de l'expérience , toutes les qualités qui l'accompagnèrent : au

1524. tombeau , & mérita de porter , avant d'avoir atteint l'âge de trente ans , celle de Chevalier sans peur & sans reproche ; titre que l'on ne donnoit qu'aux Héros , qui joignoient la probité & la pureté des mœurs , à la plus haute valeur & aux talens militaires. Il fut peu courtisan ; nourri sous les armes & avec la sincérité d'un soldat , son ambition unique fut d'en remplir les devoirs avec exactitude. Son désintéressement pour les récompenses , augmentoit le reproche qu'on fait à la Cour de les accorder aux sollicitations plutôt qu'au mérite. Il ne commanda point d'armée en chef , & approcha de la dignité de Maréchal sans l'obtenir ; mais il n'en est point de ceux qui en ont été revêtus , qui l'ait jamais surpassé dans l'estime publique. Les qualités du cœur , portées à un degré éminent , prévalent avec justice sur des titres , qui devant être le partage du mérite , ne servent souvent qu'à le faire méconnoître & à l'obscurcir.

Lorsqu'on apprit au Roi la perte du Duché de Milan la retraite forcée de l'Amiral , sa blessure , le danger où

il étoit , & celui où ses troupes demeuroient exposées , il parut sensible en grand Roi à cette multitude d'accidens ; mais quand on l'informa de la mort du Chevalier Bayard , il y parut sensible en homme privé & en ami. Il ordonna qn'on rendît à son corps tous les honneurs possibles , & repéta , comme tous ses sujets, l'éloge de ce grand homme.

1524.

Fin du Tome IX.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

- A**IGNADEL, voyez *Bataille*.
ALFANÇOIS, quelles étoient ces trou-
 pes, 416. & *suiv.*
ALBE (le Duc d') & le Comte de *Lerin*, à la-
 tête d'une armée, s'emparent de Pampel-
 lune, 406. Sa réponse au Comte d'Angou-
 lême; fortifié Pampelune; 408. & *suiv.*
ALBRET (le Sire d') ses vues à la Cour de
 Bretagne, 33. & *suiv.* Action où il se
 trouve, 41
ALBRET (Jean d') Roi de Navarre; 403. &
suiv. Demande du secours au Roi Louis
 XII. 404 & *suiv.* Envoje des Ambassa-
 deurs au Roi d'Arragon, 405. Sa réponse
 à ce Prince; se sauve en France, & ap-
 prend lui-même la perte de ses Etats à
 Louis XII, 406. Entre dans la Navarre à
 la tête de l'armée Françoisse, 407. Ses pre-
 miers succès; forme le siège de Pampelune,
 408. Affaut furieux qu'il fait donner en
 vain à cette Ville, 409. & *suiv.* Dont il
 est obligé de lever le siège, 410. & *suiv.*

TABLE DES MATIERES. 507

- Ravage qu'il avoit fait en rentrant dans son pays, 411
- ALBRET (Henri d') Roi légitime de Navarre, 449 & *suiv.*
- ALBRET (Amanjeu d') Cardinal, frere du précédent, 494
- Alegre (Yved') actions où il se trouve, 135, 141, 144. Bataille où il se trouve, 151 & *suiv.* Son caractère, 161 & *suiv.* Prend avec l'armée de France la route d'Italie, 169 & *suiv.* Action qui lui avoit acquis de la réputation, 170. Est un des Lieutenans & Conseillers du Prince de Montpensier, *la même & suiv.* Suites funestes de son avis négligé, 174. Est donné en otage jusqu'à l'entière soumission des Forts & Châteaux de Naples, 175. Sorti de prison, il aide le Duc de Valentinois à s'emparer de plusieurs Places; reçoit ordre de se rendre auprès de Trivulce, 176, 178. S'empare de Tortone, 179. Ses représentations au Cardinal d'Amboise, *la même & suiv.* Projet dont il pense être la victime, 182. Obtient une des premières places sous d'Aubigni, 183. Dont il est Conseiller, 184. Accompagne le Comte de Montpensier, 185. Revient à Naples trouver d'Aubigni, 186. Défait les Espagnols, 188 & *suiv.* Ce qui le prévient contre le Duc de Nemours, 191, 266 & *suiv.* 272. Sa contestation avec le Duc de Nemours, 193 & *suiv.* Bataille où il se trouve, 195 & *suiv.* Echappé il se jette dans Averse, 196 & *suiv.* 270. Ordre qu'il donne à Bayard & à Louis Dars, 270. Se retire ensuite dans Gayete, 197 & *suiv.* 271, 277. Qu'il défend, 198 & *suiv.* Schrouil-

- le avec le Duc de Mantoue, 201 & *suiv.*
 Bell retraite qu'il fait, 206 & *suiv.* Pé-
 ri. qu'il court, 207 & *suiv.* S'enferme
 dans Gayete, 203 & *suiv.* Traite avec
 Gonsalve, 209 & *suiv.* 277. Revient en
 France, 210 & *suiv.* Est disgracié, 211.
 Est rétabli, 212. Marche contre les Gé-
 nois, 214 & *suiv.* 287. Reçoit le Roi à
 Savone, 216. Marque de distinction qu'il
 reçoit, 289. Contribue à la victoire à la
 bataille d'Aignadel, 217. Défend Boulo-
 gne, marche au secours de Bresse qu'il de-
 livre, 220 & *suiv.* Son avis dans un Con-
 seil de guerre, 380. Se trouve à la bataille
 de Ravenne, 221 & *suiv.* 390, 393. Est
 blessé, 223. Sa mort, 224. Son portrait,
 225 & *suiv.*
- Alegre* (d') Prevôt de Paris, récit qu'il fait
 aux troupes de la mort de Bayard, 494
- Alexandre VI.* Pape, 166, 190, 271. Meurt,
 201, 271
- Alphonse*, fils de Ferdinand Roi de Naples,
 166
- Alviane* (d') est choisi pour commander l'ar-
 mée Vénitienne; assiège Trévi, dont il se
 rend maître, 290. Est fait prisonnier, 291
 & *suiv.*
- Amboise* (Louis Sire d') 2, 5, 7
- Ambaise* (Marguerite d') 2, 7
- Amboise* (George d') devient premier Mi-
 nistre, 69. Est nommé Lieutenant Géné-
 ral d'Italie, *ibid.* Cardinal, 72, 77, 179,
 184, 201. Son caractère, 181. S'oppose
 au pillage de Milan, 72. En quoi il faisoit
 consister son habileté, quant à la Ligue de
 Cambrai, 79. Sa réponse aux Députés de
 Gènes, 215 & *suiv.* Meurt, 79.

DES MATIERES. 503

- Amboise* (Charles d') frere du précédent ,
est fait Viceroy du Milanéz , 180
- Amboise*) Buili) Expédition où il se trouve ,
437 & *suiv.*
- Angleterre* (Mariéd') fille d' Henri VIII. 428.
Épouse Louis XII. 114. ~~420~~ 420
- Angleterre* (l') se déclare contre la France ,
412 & *suiv.*
- Anhalt* (le Prince d') Siège où il se trouve ,
305 & *suiv.* Sa réponse au Chevalier
Bayard , 308
- Armée Françoisé* , cause de la désertion au
pillage de Bresse , 147 & *suiv.*
- Ars* Louis d' *voyez* Dars. (Louis)
- Asagne* (le Cardinal) écrit au Cardinal
d'Amboise , 77. *Voyez* Sforce (Ludovic)
- Avalois* (Ferdinand d') Marquis de Pescaire,
152. *Voyez* Pescaire (le Marquis de)
- Aubigni*) le Seigneur d') & le Comte de
Ligni, font la conquête du Duché de Mil-
lan, 69. Il est un des Conseillers du Prin-
ce de Montpensier , 170 & *suiv.* A le
commandement général des troupes Fran-
çoises en Italie, 182 & *suiv.* 190 & *suiv.*
Comment il s'y est comporté , 584. *Voyez*
Gonsalve. Est mis en liberté & revient
en France , 210 & *suiv.* Action d' huma-
nité de lui , 252. Donne au Chevalier
Bayard le Gouvernement de Monervine ,
255. Son avis dans un grand Conseil de
guerre , 266. Va commander un corps
d'armée dans la Calabre , 267. Va trouver
Bayard avec lequel il part , 376 & *suiv.*
Expédition dont il est , 437 & *suiv.*
- Ausaro* (Louis Comte d') vengeance qu'il
tire de l'insulte qu'il avoit reçue du Com-
te de Gambara , 139 & *suiv.* Est pris , 144.

Son supplice, ainsi que celui de son fils,
146 & *suiv.*

Auson (Jean d') Historien de Louis XII.

Autriche (Philippe Archiduc d') ce qu'il
vient proposer à la Cour de France, 191
& *suiv.* Traité qu'il signe, 285

B

B AILLON (Paul) va au secours du Pro-
véditeur Gritti, 361. Est obligé de fuir,
362

Balue (Jean) Cardinal; 13. **

Bataille de S. Aubin, 441 & *suiv.* D'Aigna-
del, 78, 129, 217. De Marignan. 115.
De Ravenne 152 & *suiv.* 221 & *suiv.*
391 & *suiv.* Entre l'armée de France &
d'Espagne, 197 & *suiv.* De Poitiers,
229. De Montlheri, *ibid.* De Fornoue,
240. Contre les Suisses, 442 & *suiv.*

Baux, Duchesse d'Altemor, (Alienor des)
femme du Comte de Ligni, 253.

Bayard (le Chevalier) 140, 191, 193, 221.
Actions où il se trouve, 142, 151 & *suiv.*
153 & *suiv.* 202 & *suiv.* 222. Son estime
pour Yve d'Alégre, 226. Sa naissance,
228 & *suiv.* Son éducation, 229. Voyez
Charles VIII. Pourquoi surnommé *Piquet*;
quitte le service du Duc de Savoye, & est
placé au nombre des Pages du Roi, 235.
Se distingue dans un Tournoi, 236 &
suiv. Est fait Chevalier, bataille où il se
trouve; va visiter la Cour de Savoye, 240.
Se rend près de Milan, 241, & signale
son arrivée, 242 & *suiv.* Son arme fami-
lière,

DES MATIERES. 505

liore , 243. Entre dans Milan ; est fait prisonnier , 245. Sa réponse à Ludovic , 246. Devenu libre , il sort de Milan & va retrouver l'armée Françoisé , 247. Va visiter Ludovic dans la prison , 249. Intercede , ainsi que Louis Dars , pour les habitants de Tortone , Voghere & autres Places , 250. Sa générosité , 251. Se rend à l'armée de d'Aubigni , 252. Marche au secours de Louis Dars , 254. Est fait Gouverneur de Monervine ; parti ennemi qu'il défait , 255. Combat un Espagnol & le tue , 256. Défi qui lui est fait par un Chevalier Espagnol , & qu'il accepte. 259. Enleve un Trésorier des ennemis , 261. est mandé pour assister à un grand Conseil de guerre ; son avis , 266. 303. Se trouve & se signale au combat de Serignole , 268. Et à un autre , 273. Est fait prisonnier ; se sauve , 275. S'enferme dans Vinotze avec Louis Dars ; Traité qu'ils refusent tous deux de signer , 272. Pourquoi ils vendent leurs bijoux & leur vaisselle , 278. Leur réponse à Gonsalve , 279. Revient en France ; est fait Ecuyer du Roi , 285. Accompagne le Roi qui marchoit pour soumettre Gènes , 286. Marche contre les Vénitiens , 290. Se rend au siège de Padoue ; ses exploits , 296. Son humanité , 307. Se jette dans Verone , 308. Action courageuse de lui , 309. Se remet en marche contre Manfron , 314. Mesures qu'il prend pour se garantir de la surprise tramée contre lui , 317. Va joindre le Maréchal de Chaumont , 322. Effets de la fureur humaine dont il est témoin , 324. 326. Commande dans Ferrare , 327.

Entrepren d'enlever le Pape , 331. Qu'il manque ; rejoint le Duc de Ferrare , 333. S'inquiete peu des censures du Pape , & pourquoy , 334. Son avis au Duc de Ferrare est suivi 343. Se charge de secourir la Bastide , 344. Fait pendre sept espions envoyés par le Pape , 349. Sa réponse au Duc de Ferrare sur les noirs desseins du Pape , 350. Sa remontrance à ce Pape , 353. Va au secours de Boulogne , 359. Parti considérable des Suisses qu'il défait , 360. Ainsi que le Général Vénitien , 361. Preuves qu'il donne d'un grand courage , 364. Est blessé , 365. Belle action de lui , 368. Générosité singulière qu'il exerce envers une mere & ses filles , 373. Part & se rend à l'armée , 376. Va rendre compte au Duc de Nemours de l'avis qu'il avoit eu du Capitaine Jacob , 378. Son discours en plein Conseil de guerre , 380. Va reconnoître les ennemis , 384. Qu'il met en fuite , 387. Rend compte au Duc de Nemours de leur état , 389. Son Discours aux ennemis , 391. Arrête les Suisses , 395. Est blessé ; guéri de sa blessure , il prend la route de Grenoble , 396. Son entrée dans cette Ville , 397. Retombe malade , *ibid.* Belle action de lui envers une jeune fille , 402. Va servir sous Jean d'Albret , 407. Effet de la réprimande qu'il fait au Duc de Suffolk , 409. Ses représentations au Roi de Navarre , 411. Est envoyé au Seigneur de Vienne pour servir en Picardie , 413. Son avis , ainsi que celui de la *Palisse* , n'est point écouté , 414. Charge l'arrière-garde du Roi d'Angleterre , 415. Se signale au siège de Therouenne , 418. Bravoure remarquable de

DES MATIERES. 307

lui, 421. Est fait prisonnier ; ses réponses à l'Empereur & au Roi d'Angleterre , 422. Part pour les Pays-Bas par ordre de ces Princes , 425. Sa réponse aux Anglois , 426. Ce qui l'empêche de se jeter dans Tournai ; est fait Lieutenant Général du Dauphiné , 431. Se rend sur les frontieres du Marquisat de Salusses , 433. Forme le projet d'enlever Prosper Colonne , qu'il exécute , 435 , 439. Marche contre les Suisses , 441. Combat à la vue du Roi , 443. Fait le Roi Chevalier , 444. Se retire dans son Gouvernement du Dauphiné , 447. Ses représentations au Connétable de Bourbon , *ibid.* dont il fait le fils Chevalier , 448. Se rend à Mezieres ; son Discours aux habitans , 455. Sa réponse à un Héraut , 457. Se défend vivement , 460. Ruses dont il se sert , 462 , 465. Sort de Mézieres & va joindre l'armée ; comment reçu du Roi , 467. Est fait Capitaine en chef , 468. Va à Gênes ; découvre ce qu'il fait , 469. Retourne dans son Gouvernement ; ses occupations alors , *ibid.* Combien sensible à la nouvelle de la révolte du Connétable ; part pour suivre l'Amiral de Bonivet en Italie , 472. Va à Lodi , 473. Arrive au Château de Crémone , qu'il est obligé de quitter , 474. Commission dont il est chargé , 476. Est forcé d'agir contre son intention , 477. Et contraint de quitter Rebec , 482. Sanglans reproches qu'il fait à Bonivet , 483. Est chargé du commandement de l'armée ; tombe sur les ennemis , 488. Est blessé , 490. Remontrance qu'il fait au Connétable , 492. Expire , 493. Combien re-

- gretté, 493. Ses obseques, 495. Son éloge; 497
- Bearn** (le Baron de) Lieutenant de la Compagnie du Duc de Nemours, 384. Est obligé de fuir, 386, 388
- Beaujeu** (le Sire de)
- Beaujeu** (la Dame de) prend les rênes du Gouvernement sous Charles VIII, 23. S'attache les plus considérables Maisons du Royaume, 24. Se brouille ouvertement avec le Duc d'Orléans, 27. Commence la guerre, 34. Ses propositions de paix. 35
- Beauvais le Brave**, Gentilhomme Normand, expédition dont il est, 438
- Bentivoglio ou Bentivolo**, Maison illustre d'Italie, 134, 190
- Bologne**, voyez Siège. Est délivrée par Gaston de Foix, 137
- Bonivet** (l'Amiral de) est défait, 125. A le commandement de l'armée d'Italie, 471. Ses exploits, 472. Mauvais pas où son imprudence l'avoit engagé, 474. Combien furent malheureuses ses entreprises, & pourquoi, 476. Embarras où il se trouve, 484. Est blessé, 487. Remet le commandement de l'armée à Bayard, 488. Combien touché de sa mort, 494
- Bonnet** (le Capitaine) action où il se trouve, 143
- Bonneval**, Tournoi où il se trouve, 237
- Borgia** (Roderic) voyez Alexandre VI.
- Borgia**, Duc de Valentinois, 190. Places dont il s'empare, 176
- Bourhan** (Gabrielle de) fille du Comte de Montpensier; son mariage, 23. Sa douleur à la nouvelle de la mort de son fils

DES MATIERES. 509

- unique, 118. Sa réponse à la lettre de son mari sur cette mort ; meurt, 119
- Bourbon** (Gillebert de) Prince de Montpensier, est laissé dans le Royaume de Naples pour le gouverner & le défendre, 169, 184. Évolution dans ce Royaume dont il est cause, 170. D'où il est contraint de sortir, 174, Meurt, 185
- Bourbon** (le Duc de) expédition dont il veut être, 407
- Bourbon** (le Connétable de) expédition dont il est, 436. Commande l'avant garde contre les Suisses, 442. Tâche de se rendre maître de Milan, 445. Viceroi du Milanéz, il se renferme dans Milan, qu'il défend contre l'Empereur ; remet la Viceroyauté, & se retire à Moulins, 446, Entretient une nouvelle correspondance avec Bayard, qu'il charge de parler au Roi de ses plaintes, 447. Revient à la Cour, 449. Est un des Lieutenans du Roi, 467. Son avis dans un Conseil de guerre, 468. Sa révolte, 471, 472. Assiége Marseille, 473. Commande l'armée Impériale, 475. Fait charger les François, 487. Paroles qu'il adresse à Bayard qu'il voit presque expirant, 491
- Bourdillon**, Tournoi où il se trouve, 137
- Bourgogne** (le Duc de) sa vie & sa mort extraordinaire, 19
- Bourgogne** (Marie de) fille du précédent, se jette entre les bras de l'Archiduc Maximilien, *ibid.*
- Bresse**. Partis qui la divisoient ; est surprise par les Vénitiens, 138. Recouvrée par Gaston de Foix, 140. Est mise au pillage, 144, 369.

<i>Bretagne</i> (François II. Duc de) Dispositions de sa Cour à l'égard de Louis Duc d'Orléans, 28. Son caractère, 33, 35, 39. Guerre qu'il soutient, 36. Expédition qu'il remet à un autre temps, 37. Sa réponse au Duc d'Orléans & au Prince d'Orange, 39. Envoie en France demander la paix,	48
<i>Bretagne</i> (Anne de) épouse Louis XII. 68. Sa réponse au Roi sur les exploits du Seigneur de la Trémoille ; son caractère,	71
<i>Brezé</i> (Louis de) Grand Sénéchal de Normandie,	382
<i>Brissonnet</i> (le Cardinal)	57

C

C <i>AEN</i> (le Bailli de)	206
<i>Cajazzo</i> (Jean Bernardin) s'avance à la rencontre du Chevalier Bayard,	241
Belle action de lui,	245
<i>Cardonne</i> (Raimond de) Viceroy de Naples, surnom qu'on lui donnoit ; bataille où il se trouve, 152. Prend la fuite, 154	
<i>Carvajal</i> bataille où il se trouve,	151
<i>Chabanes</i> , Seigneur de la Palisse, 191. Bataille où il se trouve, 151. Général des troupes Françoises en Italie, 256. Accompagne le Roi contre les Génois, 285. Oblige les Vénitiens de lever le siège de Veronne, 293. Punition extraordinaire qu'il exerce ; son démêlé avec le Grec Constantin, 301. Pourquoi il assemble les Chefs de ses hommes d'armes, 303. Son avis dans un Conseil de guerre, 380. Sentiment auquel il applaudit, 382. A le	

DES MATIÈRES. 511

Commandement de l'armée à la mort du Duc de Nemours & se retire à Pavie , 395. Va servir sous les ordres de Jean d'Albret , 407 , 410. Sa jalousie contre le Seigneur de Piennes , 413. *Voyez* Bayard (le Chevalier) se signale au siège de Therouenne , 418. Est pris & se sauve 419. Expédition dont il est , 435. Réception qu'il fait à Prosper Colonne , 439. Est un des Lieutenans de François I. 467. Son avis dans un Conseil de guerre , 468.

Charles VI. Roi de France , 3

Charles VII. Roi de France , 3

Charles VIII. monte sur le trône , 23 , 98.

240. Porte la guerre en Italie , 48 , 168.

Assemble un grand Conseil , 58. Abandonne l'expédition d'Italie , & retourne

en France , 62. Pourquoi inhabile aux affaires , 167. Arrive triomphant dans Na-

ples , 169. Qu'il tente en vain de regagner , 174. Son entrevue avec le Duc de

Savoye , 233. Louanges qu'il donne au Chevalier Bayard , 234. Va à Lyon , 235.

Tournoi où il assiste , 236. Déclare la guerre à Frederic Roi de Naples , 239.

Meurt , 65

Charles , Prince d'Espagne , 428. Devient

héritier des Royaumes d'Espagne &

Empereur , 449. Sous le nom de Charles

V. 451. Se met en état de se venger

de Robert de la Marck & de François I.

453

Charlemagne , 50

Charolois (Charles Comte de) 5

Chatillon (le Maréchal de) Tournoi où il

se trouve , 237. Va au secours de la Boffi-

de , 344. Est un des Lieutenans de Fran-

Y iiii

Y I Z . T A B L E

çois. L. 467. Pourquoi d'avis contraire dans un Conseil de guerre ,	468
Charnons (le Maréchal de) Gouverneur du Milanéz , reçoit ordre d'entrer sur les terres de la République de Vénise , 322. Ses agitations à l'occasion des censures du Pape , 334. Pourquoi il refuse du secours à la Comtesse de la Mirandole ,	336
Meurt ,	342
Chastelac , Gentilhomme ,	8
Claire (la) Capitaine ; action où il se trouve ,	299
Cleves , Comte de Nevers (Gilbert de)	75
Colonne (Antoine) se jette dans Ravenne ,	150 , 154
Colonne (Fabrice) Bataille où il se trouve ,	154 , 222. Attaque le Duc de Nemours ,
	302
Colonne (Prosper) voyez Gonsalve. Commande les troupes d'Espagne , 434 , 472. Se vante d'enlever Bayard , 435. Qui le fait son prisonnier , 439. Détourne le Comte nétable de poursuivre Bonivet ,	475
Combat entre Gonsalve & Bayard ,	272
Contre les Vénitiens , 291. De Guinegasse ou journée des Eperons ,	417
Constantin , Grec , son insigne trahison ,	300
Contai (le Seigneur de) Ambassadeur du Duc de Bourgogne auprès de Louis XI.	17
Cordone (Gonsalve de) voyez Gonsalve.	
Coutume en France sur le commandement des armées.	413
Crequi de Pondormi (le Seigneur de) défend Therouenne ,	416

DES MATIERES. 513	
<i>Crote</i> (le Capitaine la) défait un corps d'Albanois,	298
<i>Crussol</i> (Jacques de)	382

D

D AIN (Olivier le) Barbier de Louis XI,	13
<i>Dars</i> (Louis) 191, 239. Est un des Lieu- tenans & Conseillers du Prince de Mont- pensier, 170. Est appelé au secours de Trivulce, 178. Revenu d'Italie à la Cour, il obtient le rétablissement de son ami Yve d'Alégre, 211. En quoi il se déclare en sa faveur, 226. <i>Voyez</i> Bayard (le Che- valier) se rend à l'armée de d'Aubigni, 252. Va assiéger Bezeilles, 253. Dont il devient maître, 254. Revient en France,	295
<i>Diegue</i> (Dom) combat singulier où il se trouve,	257
<i>Dunois</i> (le Comte de)	29

F

F ABIEN, Officier, bataille où il est tué,	156
<i>Facio</i> , (le Cardinal)	404
<i>Fay</i> (le Bâtard du) actions où il se trouve, 155, 346, 385, 387. Se trouve à la ba- taille de Ravenne, où il est fait chef des Guidons de l'armée.	330
<i>Fayette</i> (de la) Capitaine,	155
<i>Frederic</i> d'Arragon, son origine, Roi de Naples, est victime de sa perfidie, 183. Conditions auxquelles il rend son Royau- me & cede ses droits à Louis XII.	184

Y v

- Ferdinand**, Roi de Naples, 165, 183, 188.
 S'allie avec les Florentins, 166. Est trompé dans son attente, 169. Rappelé par les sujets, il arrive à la hauteur de Naples, d'où il chasse les François, 172.
- Ferdinand** Roi d'Espagne, voyez Louis XII.
 Son caractère, 188. Meurt, 449.
- Ferdinand** Roi d'Aragon, tente de faire éclater son dessein formé depuis longtemps, 403. Sa réponse aux Ambassadeurs du Roi de Navare, 405.
- Ferrare** (le Duc de) bataille où il se trouve, 151. Se défend contre le Pape, 328. Lettre qui le fait pâlir, sur laquelle il consulte Bayard & Montoison, 343. Gagne une bataille, 346. Va instruire Bayard des noirs desseins du Pape contre lui, 350. Ce qu'il dit à l'Agent du Pape, 351. Va retrouver Bayard pour l'avertir de son projet contre le Pape, 352.
- Fluxas** (la Dame de) son inclination pour le Chevalier Bayard, 241.
- Fois** (N. Comte de) pere du suivant, 128.
- Fois**, Duc de Nemours (Gaston de) sa naissance, 128. Vient à la Cour de Louis XII. Action où il se signale, 129. 129. Est fait Viceroi de Milan ; sa conduite avec les Suisses, 130. Négocie sans succès avec les Florentins, 133. Marche à la défense de Bologne, dont il fait lever le siège, 137, 200. Et à celle de Bresse, qu'il recouvre, 140, 361. Va au secours de Bayard, 362. Fait sommer les Vénitiens de se rendre, 363. Se efforçait pour les vaincre, 364. Va rendre visite à Bayard blessé, leur conversation, & part, 370. Prend le chemin de la Romagne, 149. Villes dont il

DES MATIERES. 515

- s'empare ; assiége Ravenne , 150 , 377.
 Son Discours en plein Conseil de guerre ,
 379. Annonce la résolution de donner ba-
 taille ; mesures qu'il prend à cet effet , 383.
 389. Reproche qu'il fait à Béarn son Lieu-
 tenant , 388. Va observer les ennemis ,
 390. Sa vigoureuse résistance à la bataille
 de Ravenne , 151 , 222. Remporte la vic-
 toire , 157 , 393. Est tué , 86 , 128 , 158 ,
 394. Son éloge , 158. Son portrait , 159
Feix (Odet de) Seigneur de Lautrec , 134.
 Action où il se trouve , 157 , 435. Avis au-
 quel il se joint dans un Conseil de guerre ,
 382. Se trouve à la bataille de Ravenne ,
 390. Va servir sous Jean d'Albret , 407
Feix (André de) Seigneur de l'Esparre , est
 cause de la perte de la Navarre , 450
Foutrailles (le Seigneur de) 329. Va au
 secours de la Battide , 344 , 347. Son ex-
 pédition au siège de Therouenne , 417
France (la) son état sous Charle VII. 3.
 Premier exemple du malheur constant de
 la France dans les expéditions éloignées ,
 49
France (Charle de) frere de Louis XI. 4
France (Anne de) épouse du Sire de Beau-
 jeu , Voyez Beaujeu (la Dame de) 21
France (Jeanne de) épouse de Louis Duc
 d'Orléans , 21 , 67. Sa réponse au Sei-
 gneur de la Trémoille , 68
France (Renée de) proposée en mariage à
 Charle Prince d'Espagne , 429
François I. 20. monte sur le trône , 114.
 431. Ses égards pour la Trémoille , 115.
 Entreprend la conquête du Milanez , 124
 Marche au secours de Marseille , 125
 Conduit lui-même une nouvelle armée

dans le Milanez ,	126.
Est fait prisonnier	
117. Marche contre les Suisses ,	441.
Est fait Chevalier par Bayard ,	444.
Se dispose à entrer dans Milan , dont il devient	
maître ,	445.
Se jette sur la Navarre dont	
il fait la conquête ,	449.
S'ouvre à Bayard	
sur son inquiétude au sujet du siège de	
Mézieres ,	454.
Sa Lettre à la Reine sa	
Mere , sur la levée du siège ,	466.
Réception qu'il fait à Bayard ,	467.
Combien	
touché de sa mort ,	499.
<i>François</i> (les) leur barbarie à l'affaire de	
Bresse ,	369.
Butin qu'ils font ,	440
<i>Frederic</i> , Roi de Naples ,	239
<i>Fregose</i> (Octavien) Gouverneur de Gènes ,	469.

G

G <i>AMBARA</i> (le Comte de) insulte le	
Comte d'Avogaro ,	138
<i>Gènes</i> (la République de) Etats dont elle	
étoit composée sous Louis XII.	213
Auquel elle se soumet ,	287
<i>Génois</i> (les) se révoltent ,	214 , 286
<i>Genouillac</i> (Gaillot de) Tournoi où il se	
trouve ,	237
<i>Gerlo</i> , espion du Pape , les propositions au	
Duc de Ferrare de la part du Pape ,	350.
Qu'il promet à ce Duc d'empoisonner ,	352
<i>Gié</i> (le Maréchal de) est envoyé par le Roi	
au Duc d'Orléans ,	30
<i>Gonet</i> (Henri) voyez <i>Herigoë</i> .	
<i>Gonsalve</i> , surnommé le Grand Capitaine ,	
135 , 183 , 184 , 186 , 188. S'enferme dans	
Barlette ,	191 , 266.
D'où il sort , pour	
combattre les François ,	268.
<i>Voyez</i> Com-	

DES MATIERES. 517

- bat. Somination qu'il envoie à Louis Dars & à Bayard , 279. Sa division avec Prosper Colonne , 280. Est disgracié , 282. Est tiré d'embarras , 285. Son caractère , 288. Bat d'Aubigni , 192. Et offre la bataille au Duc de Nemours , 193. Qu'il défait , 196. Marche droit à Naples où il entre , 197. Attaque Gayete , 198. Est repoussé 199. Reprend le dessus , 202. Attaque les François qu'il met en fuite , 205. *Voyez* Alégre (Yve d') Action indigne de lui , 252.
- Grammont* , Gendarme de Bayard , au secours duquel il court , 311
- Gritti* (André) Provéditeur , est fait prisonnier , 144. Veut s'emparer du Château de Bresse , 361
- Grimaldi* (Lucien) Souverain de Monaco , 214
- Gueffrai* délivre Bayard des mains de ses ennemis , 275
- Gurck* (l'Evêque) est député en France , 355. Va à la Cour du Pape ; sa réponse à l'Ambassadeur de Vénise , 357. Sa conférence avec le Pape , 258

H

- H** *Allancourt* , Gentilhomme Picard , Expédition où il périt , 438
- Harangues* militaires , leur objet & usage , 42
- Henri VIII.* Roi d'Angleterre , porte la guerre en France , 413. Passe en Picardie , 414. Arrive devant Théroouenne , 415. Réception qu'il fait à Bayard son prisonnier , 323. Première condition de son Traité avec l'Espagne & l'Empire , 428. Sa

bruyillerie avec le Roi d'Espagne,	429
<i>Herbauville</i> (Jean d') Seigneur de Bunon	
Gouverneur du Château de Crémone, qu'il	
défend ; meurt ,	473
<i>Henricot</i> , ou Henri Gonet , action où il se	
trouve ,	142
<i>Henricot</i> , Chancelier de Bourgogne , &	
Ambassadeur auprès de Louis XI ,	17
<i>Humbercourt</i> (le Seigneur de) Siège où il se	
trouve ; saillie de lui ;	303

I

JACOB (le Colonel) Chef des Allemands ;	
Siège où il se trouve ,	305. Avis qu'il
donne à Bayard ,	378. Se trouve à la ba-
taille de Ravenne ,	390. Est tué ,
<i>Jacquin</i> , aventurier , est perdu ,	395
<i>Jambercourt</i> , expédition dont il est ,	439
<i>Innocent</i> VIII. Pape, ses efforts pour la paix ,	165

Journée des Epérons. Voyez Combat.

Italie , son état sous Laurent de Médicis ,
163 , & après sa mort , 166

Jules II. Pape, accorde à Louis XII. l'investiture du Royaume de Naples ; puis se déclare contre la France ; attaque le Duc de Ferrare , 328 Se met à la tête d'une armée & fait le Siège de la Mirandole , 329. Prend la fuite , 333. Cause de la fièvre qu'il eut ; se rend à son camp , 335. Soins qu'il se donne pour réduire la Mirandole , 337. Sa réponse fière à la Comtesse de la Mirandole , 330. Ce dont les Officiers du Duc de Ferrare , & des Maréchaux de Chaumont & de Trivulce le menacent , 340. Il s'adoucit ; conditions qu'il accor-

DES MATIERES. 519

de aux assiégés ; entre dans la Mirandole,
 341. Conclut à faire le blocus de Ferrare,
 342. Menace le Duc de Ferrare & Bayard;
 348. Ses tentatives pour perdre Bayard,
 349. Est forcé de lever le blocus , 354.
 Ses offres inutiles à l'Evêque de Gurck ,
 359. Lance les foudres du Vatican sur
 Jean d'Albret, Roi de Navarre, 404

L

LANDAIS , premier Ministre de Fran-
 çois II. Duc de Bretagne, son supplice,
 28

Lannoi, Général Allemand, 480. S'oppose
 au Connétable de Bourbon, 484, 487

Lerrin (le Comte de) 405. Voyez Albe (le
 Duc d')

Leve (Antoine de) bataille où il se trouve ,
 152

Ligni (le Comte de) 233, 241. Voyez Au-
 bigni (le Seigneur d') Action où il se
 trouve , 100. Son affection pour le Che-
 valier Bayard, 235, qu'il présente au Roi,
 & envoie à Aire, 238. Tournoi qu'il fait
 publier, 239. Réception qu'il fait au Che-
 valier Bayard, 248. Marche contre les
 Rebelles de Tortone, Voghere, &c. 250.
 Présent qu'il fait au Chevalier Bayard ,
 251. Revient en France , 252

Ligue du bien public, son origine & son ef-
 fet, 4, de Cambrai, 78, 116, 286.

Longueville (le Duc de) expédition dont il
 veut être , 407. Se signale au siège de
 Théroutenne , 418. Est fait prisonnier ,
 419. Occasion qu'il saisit pour sa liberté ,

Lorges (le Seigneur de). Action, où il se trouve, 477, 482, 450.

Louis XI. Commencement de son regne, 3, 7. Sa politique, *ibid.* Réception qu'il fait à Louis de la Trémoille, 15. Sa conduite à l'égard des Ambassadeurs de Bourgogne, 18. Fait la guerre en Bourgogne, 19. Sa tyrannique politique, 20. Comment regardée, 168. Ce qu'il recommande à sa fille Anne, & à Louis de la Trémoille, 22. Meurt, 23

Louis XII. 189. Belle réponse de lui, 66. Se sépare de Jeannede France, 67. Et épouse Anne Bretagne, 68. Ses précautions avant de porter la guerre en Italie, 175. Ligue qu'il fait; envoie une armée dans le Milanez, 68, 130. Dont il prend possession, 69. Sa conversation avec la Reine sur les exploits du Seigneur de la Trémoille, 71. Va en Italie & revient promptement dans ses Etats; va rendre visite à la Trémoille malade, ce qu'il en dit en sortant, 73. Conclut à Cambrai la fameuse Ligue contre la République de Venise; foumer Gènes, 78, 137. Gagne la bataille d'Aignadel, 78. Ses efforts pour apaiser les Suisses, 81. Son excédion du Milanez, 86. Parole qu'il dit, qui choque & anime les Suisses contre lui, 102. Eloge qu'il fait de la Trémoille, 112. Epouse Marie, Princesse d'Angleterre, 114, 430. Son affection pour le Duc de Nemours, 129. Ordre qu'il lui donne, 148. Son droit sur le Duché de Milan, 175. Ce qui l'engage à nommer Trivulce Viceroy du Milanez, 176. Ses prétentions sur le Royaume de Naples, 181. Dont il veut

DES MATIÈRES. 521

entreprendre la conquête, 251. Qu'il fait en effet, 183. Pourquoi nommé Pere du peuple, 215. Entre dans Gènes, confère avec Ferdinand Roi d'Espagne; entre sur les terres des Vénitiens, 216. Trêve qu'il conclut avec ce Prince, 258. Traité de paix qu'il signe, 285. Accorde du secours à l'Empereur, 293. *Voyez* Jules II. Pourquoi il assemble son Clergé, 328. Secours qu'il prête à Jean d'Albret, Roi de Navarre, 407. Qu'il est contraint d'abandonner, 412. Propositions qu'il fait faire à Ferdinand Roi d'Espagne, 429. Meurt, 114. 431.

Louis XIV. exemple qu'il fournit, 236

Lude (le Seigneur du) 329 Est chargé de la défense de Bresse, 138. Est contraint de se retirer au Château, 139. Va au secours de la Bastide, 344

Ludovic, Duc de Milan. *Voyez* Sforce (Ludovic)

M

MALVEZZE, Capitaine Vénitien, est obligé de fuir, 296

Manfroni, Capitaine Vénitien, son action contre le Chevalier Bayard, 309. Comment il échappa du procès qu'on lui fit, 315. Renvoyé absous, il recommence la guerre, & continue à s'attacher à Bayard, 316. Qui le défait, 319

Mantoue (le Marquis de) a le commandement de l'armée de France 201. *Voyez* Alégre (Yve d') Sa désertion, 203, 276

Marck (Maison de la) son origine; souveraineté qu'elle possédoit, 451.

Marck (Robert de la) situation où il se vit dans le commencement du démêlé entre

Charles V. & François I. 451. Se déclare pour François I.	451
<i>Maximilien</i> , Archiduc ,	19
<i>Maximilien</i> , Roi des Romains , révolte qu'il excite ,	289
<i>Maximilien</i> (l'Empereur) assiège Padoue , 295. Paroles qu'il adresse au Chevalier Bayard , 299. Envoie à la Palisse une Lettre contenant ses ordres , 301. Réponse qu'il en reçoit , 305. Indigné de la réponse de ses Gendarmes qu'il avoit assemblés, il prend la route d'Allemagne , d'où il envoie ordre de lever le siège , 306. Ordre qu'il envoie au Maréchal de Chaumont , 321. Preuves de son inconstance , 355 , 378. Se joint à Henri VIII. contre la France , & avilit la Majesté de l'Empire , 413. Arrive à la vue de Therouenne , 418. Sur la nouvelle de l'arrivée de Bayard , il l'envoie chercher ; le raille , 422. Porte la guerre dans le Milanez , 446. Meurt ,	449
<i>Médicis</i> (Laurent de) son éloge ,	163
<i>Médicis</i> (Pierre de) périt sur mer ,	206
<i>Mercur</i> (Seigneur du Sais) vengeance qu'il exerce contre un mauvais parent ,	316
<i>Mexicres</i> . Voyez Siège. Situation de cette Ville , 455. Dont on lève le Siège ,	465
<i>Milan</i> (Valentine de)	175
<i>Milanez</i> , son état ,	130
<i>Mirandole</i> (la Comtesse de la) sa réponse au Pape , 331. Secours qu'elle demande inutilement , 336. Envoie vers le Pape , 338. Renvoie une seconde fois ,	339
<i>Melant</i> (le Capitaine) Action où il se joint à son ami Bayard , 364. Se trouve à la bataille de Ravenne ,	390

DES MATIÈRES. 523

- Montmorenci** (Anne de) Expédition dont il est, 437. Se trouve au siège de Mézieres, 457
- Montoisson** (le Seigneur de) 329, 343. Va au secours de la Bastide, 344
- Montpensier** (Prince de) Voyez Bourbon (Gilbert de)
- Montpensier** (Louis Comte de) fils du précédent ; sa mort, 184
- Moroné** (Jérôme) Chancelier du Milanais ; sa conspiration, 469
- Moussi** (Renaud de) ses représentations aux Suisses, 198. Réponse qu'il leur fait, 100. Compte qu'il rend à la Trémoille de leurs intentions, 101. Pourquoi reçu du Roi avec froideur, 112. Paroles qu'il lui adresse, 113

N

- NAJARE** (le Duc de) arrive subitement devant Pampelune, 410
- Nantes** est assiégée en vain par les François, 36
- Naples**, conquête de ce Royaume par Louis XII, 183
- Nassau** (le Comte de) entre sur les terres de Robert de la Marck, & s'avance jusqu'à Mézieres, 453. Se campe, 456. Fait battre la Ville, 459. Est de méfintelligence avec le Général Sikiaghe, 460. Leve le siège, 465
- Navarre** (Pierre) Soldat de fortune, 135. Se signale à la défense de Bologne, 136. Bataille où il se trouve, 152. Preuves de son courage, 155. Est fait prisonnier, 157. Action où il se trouve, 435. Tâche de se rendre maître de Milan, 445

Noms *ans* (le Duc de) pere du suivant, *maux*
dont il est cause, 166
Nemours Gaston Duc de) 80. Merveilles
qu'il exécute, 85. *Voyez* Foix (Gaston
de) Propositions qu'il rejette, 188. Est
chargé du poids de la guerre en Italie,
190. Se résout à marcher contre Gonsalve,
qui le défait, 168. *Voyez* Gonsalve. Alé-
gre. (Yve d') Sa mort, 196, 168

O

ORANGE (le Prince d') ses vues à la
Cour de Bretagne, 33, 40. Action où
il se trouve, 41. Est pris, 46. Sa prison
48. Est d'avis contraire au Duc d'Orléans,
&c pourquoi, 61. Meurt, 77
Orléans (Louis Duc d') ayeul du suivant,
175

Orléans (Louis Duc d') 21, 23. Ses propo-
sitions à Louis de la Trémoille; 24. Qu'il
n'avoit aucune des vertus qui le firent
adorer lorsqu'il eut la Couronne, 25,
pourquoi avancé jusqu'à Beaujenci à la
tête de son armée, il se rend à Paris, 27.
Fait sa paix, 28. S'éloigne de la Cour,
29. Sa réponse au Roi, 30. Passe en Bre-
tagne, 31. Contenu de sa Lettre au Ma-
récchal de Gié, *ibid.* Ses menées en Bre-
tagne, 32, 39. Action où il se trouve, 41.
Se rend au Seigneur de la Trémoille, 46.
Sa prison, 47, 56. Est élargi, *ibid.* Se
rend à la Ville d'Ast, 55. Sonde le Sei-
gneur de la Trémoille à son égard, 57.
Son démêlé avec le Prince d'Orange, 61.
Cause du refus qu'il fait au Roi, 64. Monte
sur le trône de France, 65. *V.* Louis XII.

DES MATIÈRES. 525

Orose (le Seigneur d') est du défi proposé
au Chevalier Bayard , 259

P

PALISSE (la) Voyez Chabanes.

Pavie (le Cardinal de) 337

Petalse défend en vain Canoze ; son triste
sort , 252

Pescaire (le Marquis de) entreprend d'enle-
ver Bayard , 480. Derniers services qu'il
lui rend , 492. Sa générosité à son égard ,

494

Petiliame (le Comte de) Généralissime des
troupes des Vénitiens , 295. Défend Pa-
doue , 301

Pic de la Mirandole (Louis) sa mort , 330

Piennes (le Seigneur de) Gouverneur de
Picardie , est nommé Général des troupes
Françoises , 413. Sa réponse aux avis de la
Palisse & du Chevalier Bayard , 415

Pierre-Pont , Lieutenant , actions où il se
trouve , 310 , 346 , 385 , 387. Court au se-
cours de Bayard , 312

R

ROUSSILLON (le) rendu au Roi d'Espa-
gne , 168

S

SAINTE POL (le Comte de) & le Duc de
Vendôme , leurs conquêtes dans les
Pays-bas , 466. Bataille où se trouve le
Comte , 490

Saint-Severin (le Cardinal) bataille où il se
trouve , 151

- Saint-Vincent* (le Capitaine) pourquoi sur-
nommé le *Grand-Diable* . 135
- Salerno & de Melphs* (les Princes de) 195
- Salusses* (le Marquis de) est nommé Vice-
roi de Naples, 197. Prend la place du Duc
de Mantoue , Commandant de l'armée de
France, 204 , 276. Se laisse battre , *ibid.*
- Sandricourt* , Tournoi où il se trouve , 237
- Sas* (Pierre de) quel étoit cet Officier ; com-
bat où il se trouve , 272
- Savoie* (Louise de) mere de François I. 114.
Qu'elle gouverne , 447
- Savoie* . (Charles Duc de) *Voyez* Charles
VIII.
- Seregnole* , combien son combat fut funeste à
la France , 268
- Sforce* (Ludovic) Duc de Milan , 81. Usur-
pateur de ce Duché , 166. Fait sa paix
avec la France, 62. Trompe Charles VIII.
63. Est fait prisonnier, 70, 175, 176, 180,
248. Sa prison , 72, 250. Son caractère,
166. Envoje des Ambassadeurs à Charles
VIII. 167. Fameux par son artificieuse po-
litique , 175 , 180 , 248. Entre dans Mi-
lan avec son frere le Cardinal Alcagne,
178 , 241. Paroles qu'il adresse au Che-
valier Bayard , 246. Belle action de lui ,
247. Sa mort , 72 , 258
- Sforce* (Louis) Duc , écrit à la Trémoille ,
76 , 87
- Sforce* , (Maximilien) fils de Ludovic Sforce ,
se va enfermer dans Navarre , à la nou-
velle de l'approche de la Trémoille , 87
- Sickingbe* (le Gén'ral) se joint au Comte de
Nassau , 453. Se campe à la vue de Mézie-
res , 456. Ses plaintes au Comte de Nas-
sau , 469

DES MATIERES. 527

- Siège** de Nantes, 36, de Novarre, 70, de
Dijon, 93, de Bologne, 135, de Ravenne,
151, de Canoze, 252, de Padoue, 295,
de la Mirandole, 329, de la Bastide, 342,
377, de Pampelune, 408, de Théroüenne,
415, de Mézieres, 454
Soliers (Charles de) Comte de Moret, 434
Soto - Major (Alonce de) est obligé de se
rendre au Chevalier Bayard, 255. Est tué,
257
Sucré (de) Gentilhomme Bourguignon ;
Espion qu'il surprend & conduit à Bayard,
317
Suffolk (le Duc de) Général des Lansque-
nets, 409
Suisses (les) refusent d'obéir à Charles VIII.
51. Dans les bonnes graces duquel ils
rentrent, 52. Leur ardeur pour le service
du Roi, 57. Se déclarent ennemis de la
France, 81. Assiégent Dijon, 93. Leur
réponse au Seigneur de Moussi, 98, 100.
Réponse de leur Chef à la Trémoille,
106. Prennent le parti des Vénitiens con-
tre la France, 130. Leur irruption dans
le Milanéz, 131. Ils se retirent dans leurs
Montagnes, 133. Trahissent François I.
441
Sympathie & tendresse filiale ; leur effet le
plus tragique & le plus singulier 184

T

TALMONT (le Prince de) fils de Louis
de la Trémoille Il du nom ; action où
il se trouve, 79, 85. Quitte la Cour se-
cètement, & s'en retourne en Italie, 80.
Sa mort, 116

Tarde, Officier, combat où il se trouve, 173

Tardieu homme d'armes, 262. Son différent avec le Chevalier Bayard, 263.

Taligni. Sénéchal de Rouergue, action où il se trouve, 140. Se jette dans Thérone-ne,

Tendresse filiale. *Voyez* Sympathie.

Terrail (Pierre du) *Voyez* Bayard. (le Chevalier) 416

Therouenne est ravitaillée, 417. Est prise, 426

Tonnai, sa prise, *ibid.*

Trémouille, origine de cette Maison, 1

Trémouille (Georges de la) 1, 7

Trémouille (Louis I. Sire de la) pere du suivant, 1, 5, 8. Son discours à son fils, 10. Meurt, 10

Trémouille (Louis de la) sa naissance, 2. Son inclination pour la Cour, 3. Se sauve de la maison de son pere, 9. Son arrivée à la Cour, 15. *Voyez* Louis XI. Son portrait, 16. Ses premieres armes, 19. Devient Chef de sa maison; à quoi se montoit son bien, 20. Ce qui le rendit ardent à défendre les intérêts d'Anne de France, 21. Ses égards pour le Duc d'Orléans, 24. Son mariage, 26. Marche contre ce Duc, 27. Devient Général des troupes de France, 38. Réputation qu'il donne à ses armes, 40. Ses offres aux Ducs de Bretagne & d'Orléans, 41. Sa Harangue à la tête de son armée, 43. Gagne la bataille de Saint-Aubin, 44. Ses lettres & avis à Madame de Beaujeu, 46. Est député vers le Pape, 49. Se rend agréable aux Suisses; service essentiel qu'il rend au Roi, 51. Son

DES MATIÈRES. 529

Son discours dans un grand Conseil du Roi, 19. Représentations qu'il est chargé d'aller faire au Duc d'Orléans, 63. Honneur & éloges dont il est comblé, 66. Est chargé d'aller résoudre la Reine Marie à favoriser elle-même la cassation de son mariage, 67. Est envoyé pour commander en la place de Trivulce, 69. 120. Est nommé Lieutenant Général en Italie, 69. Recouvre le Milanéz, 70. Voyez Louis XII. Nommé Général des troupes Françaises, pour la conquête de Naples, quoique malade il l'entreprend, 72. Revient en France, 73. Est fait Gouverneur de Bourgogne, 74. Son objet en se rendant dans son Gouvernement, sa sagesse, 75. Sa réponse au Duc Sforce, 76. Est fait Amiral de Bretagne, 77. Accompagne le Roi à son expédition contre la République de Venise, 78. Se rend en Suisse, 81. Ecrit au Maréchal de Trivulce, 84. Part pour l'Italie, 86, 270. Villes dont il s'empare; s'approche de Milan, 87, 241. Est blessé, 88. Revient à la Cour de France; service considérable qu'il rend au Roi, 89. Sa réponse aux Députés de Normandie, 91. Va en Bourgogne, 92. Défend Dijon; sa Harangue aux Habitans, 93. Envoje vers les Suisses, 101. Se rend au camp des Suisses, 103. Discours qu'il leur adresse, 104, 107. S'accorde avec les Suisses, 110. Faveurs qu'il reçoit de François I. 113. Est un des ses Lieutenans, 107. Se trouve à la bataille de Marignan; ses exploits, 115. Sa réponse au Roi, qui lui annonçoit la

- mort de son fils , 116. Lettre qu'il en
 écrit à sa femme , 117. Ce qui le porte
 à se remarier , 117. Il épouse la Duches-
 se de Valentinois : se rend à la Cour ,
 pourquoi , 120. Passe en Flandre en
 qualité de Lieutenant Général , 124.
 Révient à la Cour , 124 , 271. Repasse
 les Monts , 126. Sa mort , 127
Tromper, grand Capitaine , actions où il se
 trouve , 51 . 295. Révélation qu'en lui
 inspire , 54. Se rend en Sicile , 34. Son
 motif pour abandonner le parti de Ferdi-
 nand Roi de Naples : son caractère , 176.
 Est élu Viceroi du Milanais , 177. Est
 obligé de sortir de Milan , 178
Tromper (Alexandre) défend la Miran-
 dole , 310
Tromper (le Maréchal de) sacré par le
 Maréchal de Chambray pour le com-
 mandement des troupes Françaises en
 Italie , 341. Bataille qu'il gagne , 340.

V

- V**ALENTINOIS (la Duchesse de) son
 mariage , 133.
Valentin (le Duc de) Voyez *Borgia*.
 (César)
Valois N. de) mère de Gaston de Foix ,
 sœur de Louis XII , 113
Valois (François de) Comte d'Angoulême ,
 est Généralissime de l'armée de
 France pour la Navarre , dès qu'il en-
 voie faire au Duc d'Albe , 407. Voyez
 François I.
Vandenesse, combat où il se trouve , 291.

DES MATIERES. 531

Baraille où il est tué ,	489
<i>Vandrey</i> (le Seigneur de) en quoi renom- mé ,	235 , 237
<i>Vaudricourt</i> ,	202
<i>Vendôme</i> (le Duc de) <i>Voyez</i> Saint-Pol. (le Comte de)	
<i>Venise</i> (la Républiquede) <i>Voyez</i> Louis XII.	
<i>Venitiens</i> (les) vaincus , attirent dans leur parti les Suisses , 130. Surprennent Bresse , 136 , 220. Sont contraints de fuir ,	144
<i>Vicentin</i> , un des Espions du Chev. Bayard , est débauché , 316. Est arrêté & conduit à Bayard ,	318
<i>Viverots</i> , combat où il est tué ,	223
<i>Urbain</i> (le Duc d') Général des troupes du Pape son oncle , qu'il conduit à son camp , 335. Cause du regret qu'il avoit à faire la guerre à la Comtesse de la Mi- randole , 337. Interpose son crédit au- près de son oncle , pour les habitans de Mirandole , 340. Détourne son oncle du siège de Ferrare , 349. Action où il se trouve ,	487

Z

Z AMBERG (Jacob) à la tête de huit cens Aventuriers ; va se rendre à Fer- rare , 329. Va au secours de la Bastide ,	344
--	-----

Fin de la Table des Matieres.

1. *Staphylococcus aureus* (100% of isolates)
 2. *Streptococcus pneumoniae* (100% of isolates)
 3. *Escherichia coli* (100% of isolates)
 4. *Salmonella enterica* (100% of isolates)
 5. *Shigella flexneri* (100% of isolates)
 6. *Shigella sonnei* (100% of isolates)
 7. *Shigella dysenteriae* (100% of isolates)
 8. *Shigella flexneri* (100% of isolates)
 9. *Shigella flexneri* (100% of isolates)
 10. *Shigella flexneri* (100% of isolates)





